

Route de la gloire

Heinlein, Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Robert
Heinlein

En route pour la gloire





ROBERT A. HEINLEIN

ROUTE DE LA GLOIRE

Robert Anson Heinlein

Route de la gloire

(Glory Road, 1963)



Traduction de Jacques de Tersac

*Ce livre est dédié à George H. Scithers et aux responsables de
la Terminus, Owlswick & Ft. Mudge Electric Street Railway.*

BRITANNICUS (*choqué*) :

César, voilà qui n'est pas correct.

THEODOTUS (*outragé*) :

Comment ?

CÉSAR (*recouvrant son calme*) :

Pardonne-lui Thédotus : C'est un barbare, et pense que les coutumes de sa tribu et de son île sont les lois naturelles.

César et Cléopâtre, Acte II
George Bernard SHAW

CHAPITRE I

Je connais un endroit où il n'y a pas de brouillard, pas de problèmes de stationnement et pas de surpopulation... pas de guerre froide, pas de bombes à hydrogène et pas de publicité à la télévision... pas de conférence au sommet, pas d'aide aux pays étrangers, pas d'impôts indirects, et pas d'impôt sur le revenu. Il y règne le climat que prétendent avoir la Floride et la Californie (mais qu'aucune de ces deux régions ne possède vraiment), le pays est aimable, les habitants y sont amicaux et hospitaliers à l'égard des étrangers, les femmes y sont magnifiques et étonnamment soucieuses de plaire...

Je pourrais y retourner. Je pourrais...

Cela se passait pendant une de ces années d'élection, avec les campagnes habituelles (quoi que vous puissiez faire, moi, je suis capable de faire mieux), sur un bruit de fond de spoutniks lançant dans l'espace leurs bip-bip. J'avais vingt et un ans mais j'étais incapable de décider contre quel parti je devais voter.

Au lieu de cela, j'ai téléphoné aux bureaux de ma circonscription militaire et je leur ai demandé de me faire parvenir ma feuille de route.

Je considère la conscription de la même manière qu'un homard considère l'ébullition : c'est peut-être son heure de gloire mais il n'a pas le choix. Et pourtant, j'aime mon pays. Oui, je l'aime, en dépit de la propagande qui sévit dans toutes les écoles pour vous convaincre que le patriotisme est une notion désuète. Un de mes arrière-grands-pères est mort à Gettysburg et mon père a participé à la longue marche pour revenir du Réservoir d'Inchon, et c'est pourquoi je n'ai pas été partie prenante pour les idées nouvelles. J'ai même milité contre elles, en classe..., jusqu'au moment où j'ai obtenu un « D » en Études Sociologiques, ce qui est une note à peine suffisante, alors je

me suis tu et ai entrepris de suivre le cours.

Mais je n'ai pas pour autant changé ma manière de penser pour m'aligner sur celle d'un professeur qui ne connaissait rien, sorti du collège.

Appartenez-vous à ma génération ? Si non, savez-vous *pourquoi* nous avons ainsi la tête pleine d'idées fausses ? Ou bien, nous avez-vous seulement étiquetés comme des « délinquants juvéniles » ?

Je pourrais écrire un livre. Chiche ! Mais il y a un point capital que je soulignerais : lorsque l'on s'est efforcé, au fil des années, d'extirper tout patriotisme de la tête d'un jeune, il ne faut pas s'attendre à ce qu'il saute de joie quand il reçoit une feuille qui lui dit : FÉLICITATION : *Par les présentes, vous êtes tenu de vous présenter au centre d'incorporation des Forces Armées des États-Unis...*

On parle de « génération perdue » ! J'ai lu tout le bazar écrit après la Grande Guerre – Fitzgerald, Hemingway et *tutti quanti* – et ce qui m'a frappé chez tous ces gens-là c'est qu'ils n'ont jamais eu d'ennui qu'avec l'alcool de bois qu'on leur faisait boire pendant la Prohibition. Ils avaient le monde entier à leur remorque, alors, de quoi se plaignaient-ils ?

D'accord, ils allaient au devant d'Hitler et du chômage. Mais ils ne le savaient pas. *Nous*, nous avons eu Khrouchtchev et la bombe H, mais nous étions certainement au courant, nous.

Nous, nous n'avons pas été une « génération perdue ». Nous avons été pire ; nous avons été la « génération de la sécurité ». Pas des beatniks. Les beatniks n'ont jamais été plus de quelques centaines sur des millions d'habitants. Oh, nous utilisons bien l'argot des beatniks, et nous gravions en stéréo des sons vides d'émotion, nous contestions avec sérieux les musiciens de jazz style *Playboy*, comme si tout cela avait de l'importance. Nous lisions Salinger et Kerouac, et nous utilisions des termes qui choquaient nos parents, et il nous arrivait même (parfois) de nous habiller dans le style des beatniks. Mais nous ne pensions pas que les martèlements du bongo et une barbe valaient mieux qu'un solide compte en banque. Nous n'étions pas des révoltés. Nous avions le conformisme d'une armée de vers de terre. « Sécurité », voilà quel était notre mot de passe tacite.

La plupart de nos devises étaient muettes mais nous y obéissions cependant avec l'instinct des canetons qui se précipitent dans la mare. « Ne vous opposez pas aux Institutions. » « Profitez-en autant que possible. » « Ne vous faites pas prendre. » De hautes ambitions, de grandes valeurs morales, et qui signifient toutes « la sécurité ». Une conduite ferme (telle était la contribution qu'apportait ma génération au Grand Rêve Américain), fondée sur la sécurité ; ce qui assurait au faible de ne plus faire de sa nuit du samedi soir la nuit de la solitude.

Quand vous vous rangiez, vous écartiez la compétition.

Mais nous avions des ambitions. Oui, monsieur ! Un sursis d'incorporation et le collège. Épouser une fille et la mettre enceinte, et les deux familles qui vous aident pour continuer une bonne vie d'étudiant à l'abri du service. Briguer un boulot bien vu des conseils de révision, comme, par exemple, dans une quelconque société de fabrication de fusées. Ou encore, mieux, si votre famille (ou la sienne) pouvait se le permettre, aller jusqu'à un diplôme d'études supérieures, faire un autre enfant et être définitivement à l'abri de l'incorporation, sans compter qu'un doctorat constituait une bonne carte de crédit, qui vous assurait de l'avancement, une bonne paie et une bonne retraite.

À défaut d'une femme enceinte, munie de parents bien disposés, le meilleur moyen était encore de se faire réformer. Des bons bourdonnements d'oreille pouvaient aller mais il valait mieux avoir une bonne allergie. Un de mes voisins a eu un asthme récalcitrant jusqu'à son vingt-sixième anniversaire. Ce n'était pas un simulateur : il était allergique au service militaire. Un autre moyen d'y échapper était de convaincre un psychiatre de l'armée que vos facultés conviendraient davantage au ministère des Affaires étrangères qu'à l'armée. Plus de la moitié de ceux qui appartiennent à ma génération furent déclarés « inaptes au service militaire ».

Je ne trouve pas cela bien surprenant. Il existe un vieux tableau représentant des gens voyageant en traîneau au sein d'une épaisse forêt, et poursuivis par des loups. De temps en temps, ils saisissent un des leurs et le jettent en pâture aux loups. C'est cela, la conscription, même si on préfère la nommer « Service Militaire Obligatoire » et lui adjoindre un ministère et une retraite pour les « anciens combattants » : ce n'est pas autre chose que de jeter aux loups une certaine minorité, ce qui permet aux autres de se consacrer sans relâche à la conquête d'un garage assez vaste pour y garer trois voitures, d'une piscine privée, sans oublier de hauts salaires et l'assurance d'une bonne retraite.

Je ne prétends pas être meilleur que les autres moi ; aussi, j'avais l'ambition d'avoir un jour trois voitures dans mon garage.

Mais voilà, ma famille ne pouvait pas m'entretenir et me permettre de poursuivre mes études jusqu'à l'Université. Mon beau-père était sous-officier d'aviation, un « rampant », et pouvait tout juste acheter les chaussures de ses propres gosses. Quand il a été muté en Allemagne, juste avant ma dernière année de lycée, et qu'il m'a fallu aller vivre chez la sœur de mon père et chez son mari, nous avons tous les deux été soulagés.

Ce n'était pas mieux, pour moi, du point de vue pécuniaire, étant donné que mon oncle par alliance devait verser une pension

alimentaire à une première femme ce qui, avec les lois de l'État de Californie, faisait à peu près de lui un ouvrier travaillant dans les champs de l'Alabama avant la guerre de Sécession. Heureusement, j'avais 35 dollars par mois de pension comme « fils survivant d'un ancien combattant décédé » (pas comme « orphelin de guerre », ce qui rapporte plus). Ma mère était certaine que la mort de papa était la conséquence de ses blessures mais le ministère des Anciens Combattants n'était pas de cet avis, c'est pourquoi je n'étais que « fils survivant ».

35 dollars par mois, c'était loin de compenser les descentes que je faisais dans leurs provisions et il était bien entendu qu'une fois diplômé je devrais subvenir moi-même à mes besoins. En faisant mon service militaire, sans doute – Mais j'avais ma petite idée à moi ; je jouais au foot ball[1] et j'avais terminé la saison de la classe supérieure avec une rencontre nous opposant au lycée de California Central Valley, ce qui m'avait rapporté pas mal d'argent et une fracture du nez... et j'allais entrer au Collège d'État régional à l'automne suivant avec un poste de « pion de gymnastique » à 10 dollars par mois de plus que ma pension, sans compter les frais.

Je ne savais pas encore comme cela finirait mais mon idée était nette : tenir bon, faire des pieds et des mains, et décrocher un diplôme d'ingénieur. Éviter à la fois le service militaire et le mariage. Une fois diplômé, trouver une situation qui m'exempte du service. Économiser de l'argent et décrocher un diplôme de droit, *en plus*, parce qu'un professeur de Homestead en Floride m'avait fait remarquer que les ingénieurs gagnaient de l'argent, mais que la grosse galette et les situations de premier plan étaient, elles, réservées aux juristes. Et c'est ainsi que j'avais bien l'intention de jouer le jeu jusqu'au bout, oui, monsieur ! Être vraiment un type de tout premier plan ! Je me serais bien dirigé tout de suite vers ce diplôme de droit, n'eût été le fait que le collège ne donnait pas de cours de droit.

À la fin de la saison, pendant ma deuxième année, ils abandonnèrent le football.

Nous avons eu une saison parfaite, sans gagner. « Flash » Gordon (c'est moi, d'après les comptes rendus sportifs) était mis sur la touche ; cependant le pion et moi étions privés de notre boulot. Oh ! je continuais à donner des « répétitions de gym » jusqu'à la fin de l'année, enseignant le basketball, l'escrime et le saut mais l'ancien élève qui gérait le budget ne portait aucun intérêt à un joueur de basketball qui ne mesurait que six pieds un pouce[2]. Je passai cet été-là à bricoler et à chercher une autre situation. Et, cet été, j'avais eu vingt et un ans, ce qui me supprimait aussi ma pension de 35 dollars par mois. Peu après la Fête du Travail, je me repliai donc sur mes

positions antérieures, c'est-à-dire, que j'appelai au téléphone mon centre de recrutement.

J'avais l'intention de passer un an dans l'aviation puis de tenter un examen pour entrer à l'École de l'Air, pour devenir astronaute et célèbre, à défaut de riche.

Mais tout le monde ne peut pas devenir astronaute. L'Aviation avait dépassé son quota, ou quelque chose comme cela. Je fus versé dans l'Armée de Terre, tellement vite que j'eus à peine le temps de faire mes bagages.

J'envisageais alors d'être le meilleur secrétaire d'aumônerie de toute l'armée ; j'étais certain que mon dossier indiquait ma vélocité pour taper à la machine. Et, si je pouvais dire mon mot, j'irais faire mon temps à Fort Carson, m'employant à taper de beaux états de service, tout en suivant les cours du soir.

Je n'eus pas la possibilité de dire mon mot.

Êtes-vous jamais allé en Indochine ? La Floride, à côté, ressemble à un désert. Où que vous alliez, vous êtes plongé en *complète absurdité*. Au lieu de se servir de tracteurs, ils utilisent des véhicules amphibies. Les buissons fourmillent d'insectes et d'indigènes qui vous tirent dessus. Ce n'était pas une guerre, même pas une opération de « rétablissement de l'ordre ». Nous étions des « conseillers militaires ». Mais un cadavre de conseiller militaire, vieux de quatre jours, dans cette fournaise, pue exactement comme un cadavre dans une vraie guerre.

J'ai été promu caporal. J'ai même été promu sept fois. Promu caporal, toujours caporal.

Je n'avais pas l'esprit qui convenait. C'est ce que disait le commandant de ma compagnie. Mon père avait été dans les Marines et mon beau-père dans l'Aviation ; et ma seule ambition militaire avait été d'être employé d'état dans une aumônerie. Je n'aimais pas l'armée. Mon commandant de compagnie n'aimait pas non plus l'armée ; c'était un premier lieutenant qui n'était pas devenu capitaine et chaque fois qu'il ruminait son amertume le caporal Gordon perdait ses galons.

La dernière fois que je les ai perdus, ce fut pour lui avoir dit que j'allais écrire à mon député pour lui demander de découvrir pourquoi j'étais le seul homme en Indochine qui allait être rapatrié pour cause de vieillesse au lieu de rentrer chez moi à l'issue de mon temps, et cela l'a rendu si fou que non seulement il m'a fichu dehors mais qu'il a encore fait une sortie, où il s'est conduit en héros, et au cours de laquelle il est mort. Et c'est comme cela que j'ai attrapé cette cicatrice qui dépare mon nez cassé, car j'ai été un héros moi aussi, et j'aurais même dû être décoré de la Medal of Honor[3], mais il n'y avait

personne pour me regarder.

Pendant que j'étais en convalescence, ils décidèrent de me renvoyer chez moi.

Le Major Ian Hay, dans *Une guerre contre la guerre*, décrit comment sont organisés les services de l'armée : sans tenir aucun compte des organigrammes, toute la bureaucratie militaire réside en un Service des Surprises-Parties, un Service des Mauvaises Plaisanteries et un Service de la Bonne Fée. Les deux premiers services s'occupent de presque tout, et le troisième est très réduit ; le Service de la Bonne Fée est en général constitué d'une auxiliaire féminine âgée sur le point d'aller en permission de détente.

Mais quand elle est à son travail, il lui arrive parfois de poser son tricot et de choisir un des noms éparpillés sur son bureau, ce qui lui permet de faire quelque chose d'intelligent. Vous avez vu comment j'avais été traité par le Service des Surprises-Parties et par celui des Mauvaises Plaisanteries ; cette fois, la Bonne Fée ramassa le nom du soldat de première classe Gordon.

Tout simplement, comme ça... Quand j'appris que j'allais rentrer chez moi aussitôt que mon visage serait guéri (car le bon petit frère jaune n'avait pas stérilisé son coupe-coupe), j'ai déposé une demande pour être démobilisé à Wiesbaden, où se trouvait ma famille, plutôt qu'en Californie, lieu de mon incorporation. Ce n'est pas que je critique le bon petit frère jaune ; il n'avait pas du tout eu l'intention que je guérisse, et il s'en serait occupé s'il n'avait d'abord tué mon commandant de compagnie et s'il n'avait été trop pressé pour faire son travail à mon égard. Moi, je n'avais pas non plus stérilisé ma baïonnette, mais il ne s'en est pas plaint ; il s'est contenté de soupirer et de passer l'arme à gauche, comme une poupée qui se dégonfle. Je lui en fus reconnaissant : non seulement il avait su jeter les dés de telle sorte que je quittais l'armée mais il m'avait encore donné une grande idée.

Lui, et le chirurgien militaire : le chirurgien m'avait dit : « Tout va aller très bien pour toi, fiston. Mais tu vas avoir une belle cicatrice, comme celles des étudiants d'Heidelberg. »

Et cela m'a donné à penser... Il est impossible de trouver un boulot convenable sans avoir un diplôme, de même qu'il est impossible de devenir plâtrier si l'on n'est pas fils ou neveu, ou quelqu'un de la grande famille des plâtriers. Mais il y a diplômes et diplômes. Sir Isaac Newton, s'il avait eu un diplôme décerné par un collège comme le mien, aurait nettoyé des bouteilles pour le compte de Joe Tom Pouce, – si Joe Tom Pouce avait lui-même eu un diplôme d'une université européenne.

Pourquoi pas Heidelberg ? J'avais l'intention de tirer le

maximum de ma solde de G.I. J'avais toujours eu cette intention, dès l'instant où j'avais résilié mon sursis.

À en croire ma mère, tout était moins cher en Allemagne. Peut-être pourrais-je donc investir ces bénéfices pour décrocher un doctorat. *Herr Doktor Gordon mit cicatrice auf der visage von Heidelberg*. Cela me vaudrait bien 3.000 dollars de plus par an, dans n'importe quelle usine de fusées.

Et même, je m'arrangerais pour avoir un ou deux vrais duels d'étudiants, pour ajouter une vraie cicatrice d'Heidelberg à côté de la fausse que j'avais déjà. L'escrime était un des sports que je pratiquais avec le plus de plaisir (même si c'était le sport qui comptait le moins quand j'étais « pion » de culture physique). Il y a des gens qui ne peuvent pas supporter la vue des couteaux, des épées, des baïonnettes, et de tout ce qui est coupant ; les psychiatres ont un mot pour ça : aïchmophobie. Penser qu'il y a des idiots qui conduisent des voitures à cent milles à l'heure sur des routes où l'on ne peut dépasser le cinquante, et qui sont terrifiés à la simple vue d'une lame nue !

Moi, je n'ai jamais éprouvé de telles phobies, c'est pourquoi je suis toujours vivant et c'est même la seule raison pour laquelle je n'ai jamais pu être mieux que caporal. Un « conseiller militaire » ne peut se payer le luxe d'avoir peur des couteaux, baïonnettes et autres engins de cette sorte ; il doit pouvoir en supporter la vue. Je n'ai donc jamais eu peur d'eux parce que j'ai toujours été certain que je pouvais faire à l'autre ce qu'il avait l'intention de me faire.

Et j'ai toujours eu raison, sauf cette fois où j'ai commis l'erreur d'être un héros, et cette erreur elle-même n'a pas été trop grave. Si j'avais essayé de me sauver comme un lapin au lieu de vouloir le débusquer, il m'aurait brisé la colonne vertébrale en deux. Comme cela s'est passé, il n'a même pas eu l'occasion de me frapper véritablement ; son coupe-coupe m'a juste frôlé la figure pendant qu'il s'écroulait, en me laissant cette vilaine blessure qui s'était infectée depuis longtemps quand arrivèrent les hélicoptères. Mais je ne l'ai jamais vraiment sentie. Sur le moment, j'ai eu un vertige, je me suis assis dans la boue et, quand je me suis réveillé, un infirmier me faisait une transfusion de plasma.

Il me fallait réfléchir à ces duels d'Heidelberg. On vous enveloppe le corps, les bras et le cou, et on vous met même un masque métallique pour protéger les yeux, le nez et les oreilles, ce qui n'a vraiment aucun rapport avec la rencontre, en pleine jungle, d'un marxiste en action. J'ai une fois tenu en main une des épées dont ils se servent à Heidelberg ; un sabre droit, léger, au tranchant coupant, aiguisé sur le dessus de la lame, sur une longueur de quelques pouces, mais la pointe est *mouchetée* ! un jouet, pas autre chose, tout juste

capable d'infliger de jolies cicatrices pour se faire admirer des filles.

J'ai donc pris une carte et savez-vous ce que j'ai découvert ? Heidelberg est juste sur la route de Wiesbaden. En conséquence j'ai demandé à être démobilisé à Wiesbaden.

Le chirurgien de l'armée m'avait dit : « Tu es un optimiste, fiston, » mais avait quand même paraphé ma demande. Le sergent-infirmier chargé de la paperasserie m'avait dit : « Pas question, soldat ! » Je ne dirai pas que des billets de banque changèrent de main, mais la case réservée à l'approbation du commandant de l'hôpital indiquait bien : FAIRE SUIVRE. Les autorités militaires décidaient donc que j'étais « un cas » ; ce n'est en effet pas la coutume de la part d'« Oncle Sam » que d'offrir ainsi des voyages autour du monde à de simples soldats.

J'étais déjà si loin que je me trouvais à mi-distance d'Hoboken et de San Francisco, et bien plus près de Wiesbaden. Ce qui n'empêchait pas l'Intendance d'exiger que les rapatriements aient lieu par l'océan Pacifique. Le système militaire est un véritable cancer : nul ne sait d'où il vient mais il ne passe pas inaperçu.

C'est alors que la Bonne Fée s'est réveillée et m'a touché de sa baguette magique.

J'étais sur le point de m'embarquer sur un vieux rafiot, baptisé *Le général Jones*, qui faisait route vers Manille, Taïpeh, Yokohama, Pearl Harbor et Seattle quand me parvint un ordre qui comblait tous mes vœux, même les plus chers. J'étais affecté au QUARTIER GÉNÉRAL DES FORCES ARMÉES AMÉRICAINES STATIONNÉES EN EUROPE, à Heidelberg, Allemagne, et je devais m'y rendre au moyen des transports militaires, à ma convenance, dans les délais les plus rapides (voir note en bas de page). Mes permissions, dont je n'avais pas profité, je pouvais soit me les faire payer, soit les prendre en bloc (voir note suivante). Et le soldat qui bénéficiait d'une telle feuille de route était autorisé à revenir dans la Métropole (aux États-Unis) à n'importe quel moment pendant une période qui n'excéderait pas douze mois, par transports militaires, sans frais ultérieurs pour le gouvernement. Pas de note explicative.

Le sergent-paperassier me fit appeler et me montra l'ordre de mission, le visage resplendissant d'une joie naïve : « Le seul inconvénient, c'est qu'y a pas actuellement de « moyen de transport convenable », soldat... c'est pourquoi tu vas prendre tes cliques et tes claques et foncer sur *Le général Jones*. Tu vas bien à Seattle, comme je l'avais dit. »

Je savais bien ce qu'il voulait dire : le seul transport de troupes qui allait vers l'ouest en mettant beaucoup, beaucoup de temps, avait appareillé pour Singapour trente-six heures plus tôt. Je regardai donc

mon ordre de mission, sentant mon sang bouillir dans mes veines, me demandant s'il ne l'avait pas gardé sur son bureau assez longtemps pour m'empêcher d'embarquer.

Je remuai la tête, en signe de dénégation :

— « Je vais rattraper *Le général Smith* à Singapour. Soyez humain, sergent, et établissez-moi les ordres de mission nécessaires. »

— « Tes ordres de mission sont déjà établis pour *Le général Jones*. Destination Seattle. »

— « Zut ! » dis-je pensivement. « Je crois que je ferais mieux d'aller trouver l'aumônier. » Je m'esquivai rapidement, mais je ne vis pas l'aumônier. J'allai à l'aérodrome. Il ne me fallut que cinq minutes pour me rendre compte qu'il n'y avait ni vol commercial ni vol militaire pour Singapour dans le délai qui me convenait.

Pourtant cette nuit même, il y avait un transport militaire australien en partance pour Singapour. Les Australiens n'étaient même pas des « conseillers militaires », mais il y en avait presque partout, en tant qu'« observateurs militaires ». Je mis la main sur le commandant de l'avion, un capitaine-aviateur, et lui exposai ma situation. Il sourit et me dit : « Y a toujours de la place pour un type de plus. Je pense que nous décollerons tout de suite après le thé. Si le zinc veut bien voler. »

Je savais qu'il volerait ; c'était un Albatros, un C-47, rafistolé de partout et qui avait déjà fait Dieu sait combien de millions de milles. Il arriverait à Singapour sur un seul moteur s'il le fallait. Je compris que j'étais dans un jour de chance dès que je vis sur le terrain cette vieille pièce de musée toute rafistolée.

Quatre heures plus tard, j'étais à l'intérieur et nous avions décollé.

J'ai pointé à bord du USMTS[4] *Général Smith*, le lendemain matin, plutôt mouillé car *La Perle de Tasmanie* avait traversé des averses pendant la nuit et la seule faiblesse des Albatros est de ne pas être étanches. Mais, qui se soucierait d'une bonne pluie bien claire après avoir connu la boue de la jungle ? Le navire appareillait le soir même, ce qui était une grande nouvelle.

Singapour ressemble beaucoup à Hong-Kong sous le rapport de l'ennui ; un après-midi me suffisait. J'ai bu un verre au vieux Raffles, un autre à l'Adelphi, j'ai pris une saucée dans le grand Parc Mondial, je me suis promené dans Change Alley, gardant une main sur mon argent et l'autre sur mes ordres de mission, et j'y ai acheté un billet du Sweepstake irlandais.

Je ne suis pas joueur, si du moins vous admettez que le poker est un jeu d'adresse. Mais, cela était un tribut à la déesse de la chance, je

la remerciais de toute celle qu'elle m'avait accordée. Si elle choisissait de me répondre avec 140.000 dollars je n'allais pas les lui jeter à la figure. Si elle ne le faisait pas... tant pis, car le billet ne valait qu'une livre, 2,80 dollars U.S. Je l'avais payé 9 dollars de Singapour, soit 3 dollars U.S., – ce qui n'était qu'une petite dépense pour quelqu'un qui venait juste de gagner un voyage gratuit autour du monde, – sans oublier que ce quelqu'un venait de quitter la jungle en respirant parfaitement bien.

Dès que j'eus la marchandise qui correspondait à mes trois dollars je quittai Change Alley pour échapper à deux ou trois autres douzaines de banques ambulantes qui voulaient à toute force me vendre d'autres billets, des dollars de Singapour, toutes sortes de devises étrangères, – elles m'auraient même vendu mon chapeau si je l'avais laissé tomber, – et regagnai la rue où je pris un taxi en priant le chauffeur de me conduire au quai où était amarré mon bateau. C'était là une véritable victoire de l'esprit sur la chair car j'avais été long à décider si je n'allais pas forcer la chance pour offrir un exutoire à mes besoins biologiques dont la pression était extraordinaire. Il faut bien dire que ce bon vieux Gordon le Balafré était demeuré chaste comme un scout depuis un joli bout de temps et que Singapour est une des sept cités de perdition où l'on peut se procurer n'importe quoi ou n'importe qui.

Je ne veux pas dire par là que je voulais rester fidèle à ma voisine de palier. Cette jeune dame qui, chez moi, m'avait tout appris sur le Monde, la Chair et le Diable, au cours d'une étonnante soirée d'adieu avant mon incorporation, celle qui, par lettre, avait complété mon éducation première ; je lui devais de la gratitude mais aucune fidélité : elle s'était mariée presque aussitôt après mon départ, elle avait maintenant deux enfants, dont aucun de moi.

La véritable cause de mon malaise biologique était d'ordre géographique. Ces petits frères jaunes contre lesquels ou aux côtés desquels j'avais combattu, avaient des petites sœurs jaunes et beaucoup d'entre elles étaient à vendre, on pouvait même les avoir *pour l'amour ou pour le sport*^[5].

Pendant longtemps, elles étaient même les seules ressources locales. Les infirmières ? Mais il ne faut pas oublier que les infirmières ont rang d'officier et que les rares auxiliaires féminines qui acceptaient d'aller aussi loin des États-Unis étaient encore plus demandées que les infirmières.

Je ne reprochais pas du tout aux petites sœurs jaunes d'être jaunes. J'avais le teint aussi brun que le leur, sauf là où j'avais une longue cicatrice rosâtre. Ce que je leur reprochais, c'est d'être *petites*.

J'ai cent quatre-vingt-dix livres de muscles, sans une once de

graisse et je n'ai jamais pu me convaincre qu'une femelle haute de quatre pieds dix pouces, pesant moins de quatre-vingt-dix livres, et ayant l'air d'une petite fille de douze ans, pouvait être une vraie femme pleinement consentante. Pour moi, j'avais toujours l'impression qu'il s'agissait d'une sorte de viol et cela me donnait une certaine impuissance psychique.

Il devait être possible de trouver une grande fille à Singapour. Cependant, quand j'ai pu m'échapper de Change Alley, je me suis tout à coup aperçu que je n'aimais pas ces gens, qu'ils soient grands ou petits, mâles ou femelles, et j'ai donc décidé de regagner le navire, ce qui m'a probablement épargné la vérole, la chaude-pisse, le chancre mou, la danse de saint-gui et quelque mycose plantaire ; et ce fut bien là la résolution la plus sage que j'aie jamais prise depuis l'âge de quatorze ans, quand j'avais refusé de me mesurer avec un alligator de bonne taille.

J'ai donc dit au chauffeur où je voulais aller, lui parlant anglais ; je le lui répétais pour plus de sûreté, avec les quelques mots de cantonais dont je me souvenais (et je le parlais plutôt mal car c'est une langue qui utilise neuf intonations différentes, sans compter que, en classe, je n'avais appris que le français et l'allemand), et je lui ai même montré une carte où était marqué le lieu d'embarquement, avec les indications écrites en anglais et en chinois.

On donnait une de ces cartes à tous ceux qui quittaient le navire. En Asie, n'importe quel chauffeur de taxi parle suffisamment l'anglais pour vous conduire dans le quartier des Lanternes Rouges et dans les boutiques où l'on trouve des « occasions ». Mais il n'est jamais capable de vous ramener à votre quai d'embarquement.

Mon chauffeur m'écouta, jeta un coup d'œil sur la carte et me dit : « Okay, mon vieux ! Compris, » et il démarra en prenant un tournant sur les chapeaux de roues, en hurlant contre les taxis qui maraudaient, les coolies, les enfants et les chiens. J'étais enfin détendu, heureux d'avoir trouvé le seul bon chauffeur sur un millier d'incapables.

Tout à coup, je me redressai et lui hurlai de s'arrêter.

Car il faut que je vous dise quelque chose : il m'est absolument impossible de m'égarer.

Appelez-ça un pouvoir « psi », comme disent ceux qui étudient les fonctions parapsychiques. Ma mère, elle, disait que son fiston avait « le sens de l'orientation ». Appelez-ça comme vous voudrez, mais ce n'est qu'à l'âge de six ou sept ans que j'ai compris que les autres gens *pouvaient* s'égarer. J'ai toujours su, moi, où se trouve le nord, l'endroit d'où je suis parti et à quelle distance je m'en trouve. Je peux toujours rentrer directement, ou en suivant le chemin que j'ai pris à l'aller,

même dans l'obscurité ou en pleine jungle. C'est même pour cela surtout que j'ai toujours été rétrogradé au grade de caporal alors qu'on me donnait toujours à faire le travail d'un sergent. Les patrouilles que je commandais revenaient toujours, du moins ceux qui survivaient. Et cela était réconfortant pour les citadins qui, de toute manière, n'avaient aucune envie de rester dans la jungle.

J'ai donc hurlé parce que le chauffeur avait tourné vers la droite alors qu'il aurait dû tourner à gauche et qu'il était en train de revenir sur ses pas.

Il se contenta d'accélérer.

Je hurlai encore. Et maintenant, il ne comprenait plus l'anglais.

Ce n'est qu'un mille et beaucoup d'autres tournants après, qu'il fut obligé de s'arrêter à cause d'un embarras de circulation. Je descendis alors de voiture, lui aussi, et il se mit à hurler en cantonais et à me montrer le compteur. Nous avons vite été entourés de Chinois qui ne faisaient qu'augmenter le tumulte, tandis que des gamins me tiraient par mes vêtements. Je gardais mon argent dans une main et vous pouvez me croire si je vous dis combien j'ai été heureux de voir enfin un flic. Je hurlai dans sa direction et il daigna m'apercevoir.

Il s'ouvrit un chemin à travers la foule en brandissant une longue matraque. C'était un Hindou ; je lui demandai : « Parlez-vous anglais ? »

— « Certainement. Et je comprends aussi l'américain. »

Je lui expliquai mes ennuis, lui montrant la carte, lui disant que le chauffeur de taxi m'avait chargé dans Change Alley et qu'il avait fait détours sur détours.

Le flic m'approuva et se mit à parler avec le chauffeur, utilisant un troisième langage, du malais, je suppose. À la fin, le flic s'adressa de nouveau à moi :

— « Il ne comprend pas l'anglais. Il a cru que vous lui demandiez de vous conduire à Johore. »

Le pont de Johore est l'endroit le plus lointain du port où l'on puisse aller sans quitter l'île de Singapour. Je répondis, hors de moi :

— « Quelle blague ! il comprend parfaitement l'anglais ! »

Le flic haussa les épaules :

— « Vous avez pris son taxi, vous devez payer la somme qu'indique le compteur. Après quoi, je lui expliquerai où vous voulez aller et j'obtiendrai qu'il vous y conduise à forfait. »

— « Avec lui, j'irais plutôt en enfer ! »

— « Cela est possible, le trajet n'est pas long, surtout dans ce coin. Je vous conseille de payer. En attendant, vous faites grimper le

compteur. »

À certains moments, on doit se battre pour se faire justice, sous peine de ne plus pouvoir se regarder dans sa glace en se rasant. Mais je m'étais déjà rasé, c'est pourquoi je payai 18,50 dollars de Singapour, pour avoir perdu une heure et m'être éloigné du port. Le chauffeur voulait encore un pourboire mais le flic le fit taire et m'emmena avec lui, à pied.

Je n'eus pas trop de mes deux mains pour préserver mes ordres de mission, mon argent et le billet de Sweepstake qui était avec les billets de banque. Mais je perdis mon stylo, mes cigarettes, mon mouchoir et un briquet Ronson. Quand je sentis des doigts agiles s'affairer sur mon bracelet-montre, je me rendis à la proposition du flic qui me disait qu'un de ses cousins, un honnête homme, me conduirait au quai d'embarquement pour un tarif forfaitaire et modéré.

Par un hasard extraordinaire, le « cousin » se trouvait tout juste être dans la rue, au prochain tournant ; une demi-heure plus tard, j'étais à bord. Jamais je n'oublierai Singapour, une ville riche en enseignements.

CHAPITRE II

Deux mois plus tard, je me trouvais sur la Côte d'Azur. La Bonne Fée avait veillé à ce que je traverse l'océan Indien, remonte la mer Rouge et débarque à Naples. J'avais connu une vie saine, faisant de l'exercice entrecoupé de longues séances de bronzage dans la matinée ; je dormais l'après-midi et je jouais au poker le soir. Il y a beaucoup de gens qui ignorent l'avantage (insuffisant mais néanmoins appréciable) qu'il y a à améliorer son propre jeu, au poker, lors de la donne, mais ils sont anxieux de l'apprendre. Quand nous sommes arrivés en Italie, j'avais un magnifique bronzage et je m'étais fait un joli magot.

Au début de la traversée, un joueur complètement fauché avait voulu miser un billet de Sweepstake. Après avoir longtemps discuté, les billets de Sweepstake furent acceptés avec un certain escompte, c'est-à-dire une valeur de 2 dollars US par billet. Et je terminai le voyage en possession de cinquante-trois tickets.

Je pus profiter d'un vol entre Naples et Francfort, où je suis arrivé seulement deux heures après. C'est alors que le Service de la Bonne Fée m'a repassé aux Services des Surprises-Parties et à celui des Mauvaises Plaisanteries.

Avant d'aller à Heidelberg je fis un crochet par Wiesbaden afin de voir ma mère, mon beau-père et les gosses... pour m'apercevoir qu'ils venaient juste de rentrer aux États-Unis, avant d'aller à la base aérienne d'Elmendorf en Alaska.

C'est ainsi que je suis allé à Heidelberg, pour me promener et voir la ville, pendant que se poursuivaient les formalités administratives.

C'est une jolie ville, avec un beau château, de la bonne bière et de *grandes filles* aux joues rouges, ressemblant à des bouteilles de coca-cola... Oui, cela avait bien l'aspect de l'endroit rêvé pour décrocher un

diplôme. J'ai commencé à m'enquérir des chambres à louer et de tout le reste puis j'ai rencontré un jeune boche qui portait une casquette de *Studenten* et possédait des cicatrices aussi affreuses que la mienne ; les choses se présentaient bien.

J'ai discuté de mes idées avec le sergent-chef de la compagnie temporaire.

Il remua tristement la tête : « Mon pauvre garçon ! »

Pourquoi ? Pas d'allocation de G.I. pour Gordon : je n'étais pas « ancien combattant ».

Cette cicatrice, aucune importance ! Aucune importance non plus si j'ai tué au combat plus de gens que vous ne pourriez en entasser dans... non, cela ne comptait pas. Ce que j'avais connu n'était pas « une guerre » et le Congrès n'avait pas voté de loi prévoyant des allocations d'études pour nous, qui n'étions que des « conseillers militaires ».

Je suppose que tout cela était de ma faute. Toute ma vie, j'avais entendu parler d'« allocations de G.I. ». Non ? J'avais même travaillé dans un labo de chimie avec un « ancien combattant » qui payait ses études sur son allocation militaire.

Le brave sergent me dit, sur un ton paternel : « T'en fais pas comme ça, fiston. Rentre chez toi, trouve un boulot et attends un an. Ils la voteront cette loi et avec effet rétroactif, c'est presque certain. Tu es encore jeune. »

C'est pourquoi j'étais ici, sur la Côte d'Azur, en civil, profitant de l'Europe avant d'être rapatrié. Heidelberg, il ne pouvait plus en être question. Certes, la paie que je n'avais pas pu dépenser dans la jungle, plus les permissions accumulées, plus mes gains au poker, tout cela dépassait la somme qu'il me fallait pour rester un an à Heidelberg. Mais cela n'était pas encore suffisant pour un diplôme. J'avais compté sur le mythique « statut des G.I. » pour avoir assez d'argent pour me nourrir et mon argent liquide était destiné aux pots-de-vin.

Je devais donc réviser mes plans. Ce que je devais faire était simple : me faire rapatrier à l'œil avant la fin de l'année, avant la rentrée scolaire. Utiliser la somme que j'avais pour payer ma pension chez ma tante et mon oncle, travailler l'été prochain et voir ce qui en sortirait. N'ayant plus à craindre la conscription, je trouverais bien un moyen de tirer quelque chose de cette dernière année, même si je ne devais jamais être « Herr Doktor Gordon ».

Mais la rentrée scolaire ne se fait qu'en automne et, ici, c'était le printemps. Je ferais aussi bien de voir un peu à quoi ressemble l'Europe avant de me replonger dans mes livres ; je pourrais très bien ne jamais retrouver pareille occasion.

J'avais une autre raison pour attendre : les billets de Sweepstake. On allait bientôt tirer les chevaux.

Les Sweepstake irlandais commencent par un tirage au sort. On commence par vendre assez de billets pour tapisser la gare de Grand Central. Les hôpitaux irlandais touchent 25 pour cent et sont les seuls gagnants certains. Peu avant la course, on tire les chevaux au sort. Disons, par exemple, que vingt chevaux sont inscrits. Si aucun cheval n'est attribué à votre billet, celui-ci ne vaut plus rien (oh, il y a bien de petits lots de consolation).

Mais si vous avez la chance de tirer un cheval, vous n'avez pas encore gagné. Il y a des chevaux qui ne prennent pas le départ. Parmi ceux qui sont au départ, la plupart resteront dans le peloton. Cependant, si un billet est attribué à un cheval, même si ce cheval est une carne à peine capable d'aller jusqu'au paddock, ce billet prend immédiatement une valeur de plusieurs milliers de dollars entre le moment du tirage et le jour de la course. Tout dépend de la valeur du cheval. Mais les prix sont importants et le pire des chevaux engagés a quand même gagné ne serait-ce qu'une fois.

J'avais cinquante-trois billets. Si l'un d'eux était attribué à un cheval, je pouvais le vendre assez cher pour aller à Heidelberg.

C'est pourquoi j'ai décidé de rester et d'attendre le tirage.

La vie peut ne pas être chère en Europe. Une Auberge de Jeunesse est un luxe pour qui vient de la jungle indochinoise et même la Côte d'Azur n'est pas ruineuse si vous savez vous débrouiller. Je ne suis pas descendu sur la Promenade des Anglais ; j'ai pris une minuscule chambre au quatrième étage, à deux kilomètres à l'intérieur, et il n'y avait qu'une salle de bains commune à plusieurs chambres. À Nice, il y a de magnifiques boîtes de nuit, mais il n'est pas nécessaire d'aller les entretenir alors qu'il y a tellement d'excellents spectacles sur la plage... excellents et gratuits. Je n'avais jamais compris à quel point le strip-tease peut être du grand art jusqu'au jour où j'ai regardé une Française ôter ses vêtements et mettre un bikini devant toute une foule de gens, des touristes, des gendarmes, des voyeurs – et devant moi aussi – et cela, sans le moins du monde porter atteinte aux mœurs françaises en ce qui concerne les « attentats à la pudeur ». Ou, du moins, cela n'a duré que le temps d'un éclair.

Oui, monsieur, et il y a des tas de choses que vous pouvez voir et faire sans dépenser d'argent sur la Côte d'Azur.

Les plages sont atroces. Des galets. Mais les galets valent mieux que la boue de la jungle. Je mettais donc mon maillot de bain et profitais du spectacle, tout en travaillant mon bronzage. C'était le printemps, la saison touristique n'avait pas encore commencé et il n'y

avait pas encore trop de gens ; il faisait chaud, il faisait beau, c'était un vrai temps d'été. Je restais au soleil, j'étais heureux et mon seul luxe avait été de louer un coffre-fort à l'American Express et d'acheter l'édition parisienne du *New York Herald Tribune* et *The Stars and Stripes*. Je jetais un coup d'œil rapide pour savoir comment les prétendues Grandes Puissances se montraient incapables de diriger le monde, je regardais ensuite ce qu'il y avait de nouveau concernant cette guerre qui n'en était pas une et dont je venais juste de m'échapper (on en parlait peu, bien que l'on nous ait pourtant assuré que nous étions « les défenseurs de la civilisation »), puis je me consacrais aux nouvelles importantes, je veux parler des Sweepstakes irlandais, sans oublier la possibilité que *The Stars and Stripes* allait peut-être annoncer que je venais de traverser un affreux cauchemar et que j'avais bien droit à une bourse d'études, malgré tout.

Puis j'en arrivais aux mots-croisés et aux petites annonces. Je lis toujours les petites annonces, surtout les annonces « personnelles ». Les vies privées s'y dénudent et on peut y lire des choses comme : *M.L. téléphonez à R.S. avant midi. Argent.* On se demande qui a fait quoi et à qui, et qui se fait payer ?

À ce moment, j'ai même trouvé une façon de vivre encore plus économique, avec un spectacle encore meilleur. Avez-vous entendu parler de l'île du Levant ? C'est une île de la Côte d'Azur, entre Marseille et Nice, qui ressemble beaucoup à l'île de Catalina. À une extrémité se trouve un petit village tandis que la Marine française occupe l'autre côté où elle a installé une base de fusées ; le reste de l'île est composé de collines, de plages et de grottes. Il n'y a pas d'automobiles, pas même de bicyclettes. Les gens qui vont là ne veulent pas qu'on leur fasse penser au monde extérieur.

Pour dix dollars par jour, vous pouvez avoir le même luxe qu'à Nice, pour quarante dollars. Vous pouvez même louer un emplacement de camping pour cinq cents par jour et vivre avec un dollar par jour, – ce que je fis, – et il y a même de bons petits restaurants pas chers quand vous êtes fatigué de faire la cuisine.

C'est un endroit où il semble qu'il n'y ait aucune sorte de règlement. Non, minute ! il y en a un : à l'entrée du village, Héliopolis, se trouve une pancarte : LE NU INTÉGRAL EST FORMELLEMENT INTERDIT[6].

Cela veut dire que tout le monde, homme ou femme, doit revêtir un petit triangle de tissu, un *cache-sexe*[7], avant de pénétrer dans le village.

Ailleurs, sur les plages ou sur les terrains de camping, sur le littoral de l'île, vous n'êtes pas tenu de porter quoi que ce soit et personne ne le fait.

À part l'absence d'automobiles et de vêtements, l'île du Levant est comme tous les autres petits coins de France. On y manque d'eau courante, mais cela n'a pas d'importance car les Français ne boivent pas d'eau et l'on peut se baigner dans la Méditerranée ; pour un franc, on peut se procurer assez d'eau douce pour rincer une demi-douzaine de peignoirs de bain. Prenez le train de Nice ou de Marseille, descendez à Toulon où vous trouvez un autobus pour Le Lavandou, puis un bateau (une heure et quelques minutes) et vous êtes dans l'île du Levant..., où vous vous débarrassez à la fois de vos soucis et de vos vêtements.

Je m'aperçus que je pouvais acheter le *New York Herald Tribune*, avec un jour de retard, au village, (« Au Minimum », chez Mme Alexandre) au même endroit où j'avais loué une tente et du matériel de camping. J'achetais mon épicerie à « La Brise Marine » et je campais au-dessus de la plage des Grottes, tout près du village ; dans la journée, je descendais sur la plage et je me calmais les nerfs en regardant le spectacle.

Il y a des gens qui dénigrent les divines formes féminines. Le sexe est trop beau pour eux. Ils auraient dû naître sous forme d'huîtres. Toutes les poules sont jolies à regarder (même les petites sœurs jaunes, malgré la cicatrice que m'a faite un de leurs frères) ; la seule différence c'est que certaines sont mieux que d'autres. Il y en avait des grasses et d'autres maigres, certaines étaient âgées, d'autres étaient jeunes. Il y en avait qui semblaient venir tout droit des Folies-Bergères. Je fis la connaissance de l'une d'elles, je l'ai même bien connue ; c'était une Suédoise qui était danseuse nue dans une autre Revue Parisienne. Elle perfectionna son anglais à mon contact et moi, je perfectionnai mon français au sien ; elle me promit de me faire goûter la cuisine suédoise si je venais un jour à Stockholm et, moi, je lui fis la cuisine sur mon réchaud à alcool ; nous nous sommes un peu saoulés au vin ordinaire et elle a voulu savoir comment j'avais attrapé ma cicatrice ; je lui racontai quelques mensonges. Marjatta était tout à fait ce qui convenait pour calmer les nerfs d'un vieux soldat et j'eus de la peine quand elle dut partir.

Le spectacle n'était pas terminé. Trois jours plus tard, alors que j'étais assis sur la plage de la Grotte, adossé à un rocher pour faire un problème de mots-croisés, je me mis tout à coup à loucher effroyablement pour ne pas regarder trop ostensiblement la femme la plus stellaire que j'aie jamais vue de ma vie.

Femme, jeune fille, je ne savais pas. À première vue, je lui donnais dix-huit ans, peut-être vingt ; plus tard, quand je fus capable de la regarder droit dans les yeux, elle me parut toujours avoir dix-huit ans mais il ne me paraissait pas impossible qu'elle en eût

quarante. Ou cent quarante. C'était la beauté personnifiée, la beauté sans âge. Comme Hélène de Troie ou Cléopâtre. Il ne me semblait pas impossible qu'elle fût Hélène de Troie mais je savais bien qu'elle ne pouvait pas être Cléopâtre car elle n'était pas rousse ; c'était une blonde naturelle. Elle avait un corps tout doré, de la couleur du pain grillé, sans la moindre marque de bikini, et elle avait les cheveux de la même couleur, un tout petit peu plus clair. Sa chevelure flottait, libre, en gracieuses vagues qui descendaient le long de son dos ; ses cheveux semblaient n'avoir jamais été coupés.

Elle était grande, à peine plus petite que moi, et pas trop fine. Elle n'était pas grasse, pas grasse du tout, mais elle avait les remplissages voulus et gracieux qui adoucissent les formes féminines, et masquent le jeu des muscles... car j'étais bien certain qu'elle avait des muscles ; elle se promenait avec la calme souplesse d'une puissante lionne.

Elle avait les épaules larges pour une femme, de la même taille que ses hanches tellement féminines ; pour une femme plus faible, elle aurait eu la taille forte, mais, pour elle, elle était d'une délicieuse souplesse. Ses fesses ne tombaient pas du tout, mais supportaient les deux magnifiques gonflements de deux muscles parfaits. Ses seins... Il n'y avait que son torse pour supporter des seins aussi gros sans donner une impression d'excès de richesse. Ils étaient fermes, espacés et tressaillaient légèrement quand elle marchait ; ils se terminaient par deux aréoles d'un brun rosé et ces mamelons fiers et agressifs étaient ceux d'une femme, ils n'étaient pas du tout virginaux.

Son nombril était bien le joyau vanté par les poètes persans.

Elle avait de longues jambes, pour sa taille ; ses mains et ses pieds n'étaient pas petits mais souples, gracieux. Tout en elle était gracieux ; il était impossible de l'imaginer dans une posture disgracieuse. Elle était tellement souple, tellement bien membrée qu'elle devait toujours retomber sur ses pattes, comme un chat.

Quant à son visage... Comment pourrais-je décrire la perfection de la beauté ? Tout ce que je puis dire, c'est qu'on ne pouvait s'y tromper, quand on la voyait. Elle avait des lèvres pleines et une bouche plutôt grande. Elle avait toujours une ébauche de sourire même quand son visage était au repos. Ses lèvres étaient rouges mais elle ne se maquillait d'aucune sorte et, si elle le faisait, elle le faisait si bien qu'il était impossible de le voir, et cela seul aurait suffi à la faire remarquer car, cette année-là, toutes les femmes arboraient le maquillage « continental », qui était aussi naturel qu'un corset et qui avait toute la discrétion d'un sourire de prostituée.

Elle avait un nez droit et grand, proportionné à son visage lisse. Ses yeux...

Elle s'aperçut que je la regardais. Certaines femmes s'attendent à ce qu'on les regarde et s'y attendent d'autant plus quand elles sont nues, exactement comme si elles étaient en robe de bal. Mais il leur est pénible d'être regardées ouvertement. J'avais abandonné au bout de dix secondes et je m'efforçais de graver dans ma mémoire tous ses traits, les moindres de ses courbes.

Ses yeux se rivèrent aux miens, étincelants ; je me mis à rougir mais ne pus détourner mon regard. Elle avait des yeux d'un bleu profond, si profond qu'ils en étaient sombres, plus sombres que les miens.

Gêné, je lui dis : « *Pardonnez-moi, mam'zelle*[\[8\]](#), » avant de parvenir, quand même, à détourner les yeux.

Elle me répondit, en anglais : « Oh ! cela n'a pas d'importance. Regardez tout ce qui vous plaît, » et elle me détailla du haut en bas avec autant de soin que je l'avais regardée. Elle avait la voix chaude, une belle voix de contralto, curieusement profonde, d'un registre très bas.

Elle s'avança de deux pas et se tint presque au-dessus de moi. Je commençai à me lever et elle me fit signe de rester assis, d'un geste qui imposait l'obéissance, comme si elle avait l'habitude de donner des ordres. « Restez où vous êtes, » me dit-elle. La brise m'apporta son parfum et j'en fus couvert de chair de poule. « Vous êtes américain. »

— « Oui. » J'étais certain qu'elle n'était pas américaine, et j'étais aussi certain qu'elle n'était pas française. Non seulement elle n'avait pas la moindre trace d'accent français mais encore... oui, disons-le, les femmes françaises sont tout le temps au moins légèrement provocantes. Elles ne peuvent s'en empêcher, cela fait partie intégrante de la culture française. Et il n'y avait rien de provocant dans cette femme – sauf que, par le seul fait d'exister, elle était une véritable provocation à l'émeute.

Elle n'était pas provocante mais elle avait le don rare de parvenir immédiatement à l'intimité ; elle me parla comme aurait pu le faire un très vieil ami ; immédiatement, nous fûmes comme des amis qui connaissaient les plus petites faiblesses de l'un et de l'autre et nous eûmes un vrai tête-à-tête, d'une extraordinaire simplicité. Elle me posa des questions sur moi-même, et certaines étaient des plus indiscretes, mais je répondis à toutes, avec franchise, et il ne me vint jamais à l'idée qu'elle pouvait ne pas avoir le droit de me questionner. Elle ne m'a pas demandé mon nom, et je ne lui ai pas demandé le sien... je ne lui ai posé aucune question.

À la fin, elle s'arrêta et me regarda de nouveau, avec soin, avec sérieux. Puis, toute songeuse, elle me dit : « Vous êtes très beau ; » elle ajouta même : « *Au revoir*[\[9\]](#) » avant de se retourner et de descendre

vers la mer où elle s'éloigna à la nage.

J'étais trop étonné pour bouger. Personne ne m'avait jamais dit que j'étais joli garçon, même avant mon nez cassé. Alors, « beau ! »

Mais je ne crois pas que j'aurais eu raison de me lancer à sa poursuite, même si j'y avais pensé à temps. Car cette poule savait nager !

CHAPITRE III

Je suis resté sur la « plage^[10] » jusqu'au coucher du soleil, attendant qu'elle revienne. Puis je fis un souper de pain, de fromage et de vin, m'habillai avec mon cache-sexe pour aller au village. Là, je fis la tournée des bars et des restaurants, sans la trouver ; je regardai par les fenêtres des villas quand les rideaux n'étaient pas tirés. À l'heure de fermeture des bistrots, j'abandonnai et rentrai sous ma tente, me traitant de tous les noms. (Pourquoi ne lui avais-je pas dit : « Comment vous appelez-vous, où habitez-vous et où demeurez-vous, ici ? ») ; je m'enfilai dans mon sac de couchage et m'endormis.

Je me réveillai à l'aurore et j'allai sur la plage ; je pris mon petit déjeuner et retournai voir sur la « plage »^[11], ensuite je me suis « habillé » et je suis allé au village où je l'ai cherchée dans les boutiques et au bureau de poste ; puis j'ai acheté mon *New York Herald Tribune*.

C'est alors que j'eus à faire face à un des plus pénibles problèmes de toute ma vie : j'avais tiré un cheval.

Je n'en fus pas tout de suite certain car je ne me rappelais pas tous les numéros de mes cinquante-trois billets. Il fallut que je retourne dans ma tente, que je retrouve mon calepin et que je vérifie... Mais j'avais tiré un cheval ! C'était un numéro que j'avais gardé en mémoire à cause de ses particularités : XDY 34555. J'avais un cheval !

Cela représentait plusieurs milliers de dollars, je ne savais pas exactement combien. Mais assez pour aller à Heidelberg... si je le touchais immédiatement. Le *Herald Tribune* arrivait toujours ici avec une journée de retard, ce qui voulait dire que le tirage avait eu lieu au moins deux jours plus tôt... que, pendant ce temps, le bourrin avait pu se casser une jambe ou trouver cent moyens de déclarer forfait. Mon billet ne représentait une grosse somme d'argent qu'aussi longtemps

que « Lucky Star » était inscrit sur la liste des partants.

Il fallait que j'aille aussi vite que possible à Nice et que je découvre où et comment obtenir le meilleur prix de mon heureux billet. Il me fallait retirer mon billet de mon coffre et le vendre !

Mais que faire pour « Hélène de Troie ? »

Avec son cri d'angoisse : « Oh, ma fille ! Oh, mes ducats ! » Shylock^[12] n'était pas plus torturé que moi.

Je trouvai un compromis. J'écrivis un mot assez triste, disant qui j'étais, que j'avais tout à coup été obligé de m'absenter ; et lui demandant, soit d'attendre mon retour le lendemain, soit, au moins, de me laisser un mot pour me dire où je pourrais la retrouver. Je remis ma lettre à la postière, lui faisant une longue description – blonde, de cette taille, des cheveux de cette longueur, une magnifique poitrine – ajoutant vingt francs, avec la promesse de doubler cette somme si elle donnait ma lettre et si elle obtenait une réponse. La postière me dit qu'elle ne l'avait jamais vue mais que « *si cette grande blonde* »^[13] mettait ne serait-ce qu'un pied dans le village, ma lettre serait distribuée.

Je n'avais que le temps de rentrer, de m'habiller avec mes habits du continent, de régler ma note chez Mme Alexandre et d'attraper le bateau. Puis j'eus trois heures de voyage pour m'attrister.

L'ennui, c'était que Lucky Star n'était pas une rosse. Mon cheval n'avait jamais été classé après le cinquième ou le sixième, quel que soit l'état du terrain. Alors ? M'arrêter pendant que j'étais en tête et prendre mon gain ?

Ou continuer et risquer de tout perdre ?

Cela n'était pas facile. Supposons que je puisse vendre mon billet 10.000 dollars. J'avais beau ne pas me faire d'illusions sur les diverses taxes, je garderais quand même la plus grande partie de cette somme et je pourrais aller à l'université.

Mais j'allais de toute manière continuer mes études, et est-ce que je désirais vraiment aller à Heidelberg ? Cet étudiant avec ses cicatrices de duels n'était jamais qu'un lourdaud, avec sa fausse fierté pour des cicatrices qu'il avait attrapées sans réel danger.

À supposer que je tienne bon et que j'attrape le gros lot, 50.000 livres, soit 140.000 dollars...

Savez-vous seulement ce qu'un célibataire paie comme impôts pour 140.000 dollars, au pays des Braves, dans la Patrie de la Foi ?

103.000 dollars, voilà ce qu'il paie.

Ce qui lui laisse 37.000 dollars.

Voulais-je donc parier 10.000 dollars pour avoir la chance d'en

gagner 37.000... avec 15 chances contre une ?

Fichtre ! Quel dilemme. Le principe est le même pour 37 gros billets, c'est toujours une sorte de quitte ou double.

À supposer que je trouve un filon pour rouler le fisc, ce serait alors risquer 10.000 dollars pour en gagner 140.000 ? Le gain potentiel vaudrait alors la peine, et 140.000 dollars ne représentaient plus alors seulement la subsistance à l'université mais une vraie fortune qui peut rapporter de quatre à cinq mille dollars par an, pour toujours.

Pas de scrupules avec l'Oncle Sam ; les États-Unis d'Amérique n'avaient pas plus de droit moral sur cet argent (si je le gagnais) que je n'en avais sur le Saint Empire Romain. Qu'avait fait Oncle Sam pour moi ? Il avait détruit la vie de mon père, avec deux guerres, dont une que nous n'avions pas eu le droit de gagner – ce qui m'a compliqué mes études, sans parler de toute l'aide spirituelle qu'un père peut apporter à son fils (ce que je n'ai pas connu et ne connaîtrai jamais) – puis il m'a fait sortir du collège et m'a envoyé participer à une autre guerre, qui n'en était pas une, où j'ai bien failli être tué et où j'ai définitivement perdu l'envie de rire de tout.

Alors, pourquoi Oncle Sam serait-il en droit de me prendre 103.000 dollars pour ne me laisser que des picaillons ? Pour nous permettre de les « prêter » à la Pologne ? Pour les donner au Brésil ? Des clous !

Il y avait un système pour tout garder (si je gagnais), un système aussi légal que le mariage. Vivre une année dans la vieille ville de Monaco, où il n'y a pas d'impôts. Puis aller ailleurs.

En Nouvelle-Zélande, pourquoi pas ? Le *Herald Tribune* avait ses gros titres habituels, peut-être même plus gros que d'habitude. On pouvait croire que les types (seulement les grands garçons qui ont le droit de jouer) qui dirigent cette planète la tenaient enfin, leur grande guerre, cette guerre avec fusées intercontinentales et bombes H ; elle pouvait du moins éclater n'importe quand.

Si on allait assez loin au sud, en Nouvelle-Zélande par exemple, il resterait peut-être quelque chose après les retombées atomiques ?

On dit que la Nouvelle-Zélande est très jolie et qu'un pêcheur y estime qu'une truite de cinq livres ne vaut pas la peine d'être ramenée.

Une fois, j'avais attrapé une truite de deux livres.

C'est à ce moment que je fis une horrible découverte. Je ne voulais pas retourner à l'école pour gagner, perdre ou abandonner. Désormais, je me fichais éperdument des garages à trois voitures, des piscines et de tous les autres symboles de réussite ou de « sécurité ». La sécurité *n'était pas* de ce monde et ne pouvaient y croire que des

fous ou des naïfs.

Déjà, dans la jungle, j'avais abandonné toute ambition de cette sorte. On m'avait trop souvent tiré dessus, j'avais perdu tout intérêt pour les supermarchés, les résidences de grande banlieue et les banquets d'anciens élèves, toutes ces choses qui ne tiennent pas leurs promesses.

Non. Je ne voulais pas aller m'enterrer dans un couvent. Je désirais encore...

Mais, que désirais-je donc ?

Je voulais un œuf de l'oiseau Rock. Je voulais un harem rempli de jolies odalisques plutôt que des roues de voiture toutes boueuses. Je voulais des pépites d'or de la taille du poing et en charger le traîneau à l'en faire verser. Je voulais m'éveiller en me sentant d'attaque et sortir rompre quelques lances, puis me payer une jolie fille, *le droit du seigneur*^[14], je voulais m'opposer à un Baron, et qu'il ose seulement ensuite toucher à ma femme ! Je voulais entendre les eaux claires de la cascade ruisseler sur la peau de la belle *Nancy Lee* dans la fraîcheur du matin, et je ne voulais écouter aucun autre son, voir aucun autre mouvement que le lent battement des ailes de l'albatros qui nous avait ouvert la route depuis mille milles.

Je voulais les lunes en collision de Barsoom^[15]. Je voulais Storisende et Poictesme, sans oublier Holmes qui me réveillerait en me disant : « Debout ! Il y a du gibier ! » Je voulais descendre le Mississippi sur un radeau et échapper à la populace en compagnie du duc de Bilgewater et du Dauphin perdu.

Je voulais le Prêtre Jean et Excalibur, au bord d'un lac paisible, au clair de lune. Je voulais voguer en compagnie d'Ulysse cinglant vers Samothrace, et boire du lotus dans le pays de l'éternel après-midi. Je voulais retrouver le romantisme et l'émerveillement que j'avais connus quand j'étais enfant. Je voulais que le monde me donne enfin ce qu'il m'avait promis de me donner, au lieu de cette fange clinquante, bruyante qui l'encombre.

J'avais eu une occasion, oui, pendant dix minutes, hier après-midi. Hélène de Troie, quel que soit son vrai nom. Et je m'en étais rendu compte... et je l'avais laissée échapper.

Une chance, peut-être la seule.

Le train entrain en gare de Nice.

Au bureau de l'American Express je me rendis au service bancaire, allai à mon coffre, pris le billet et en comparai le numéro avec celui du journal : XDY 34555. Oui ! Afin de me calmer, j'entrepris de vérifier les autres billets mais ce n'était plus que du

papier sans valeur, comme je l'avais prévu. Je les remis dans le coffre et demandai à voir le directeur.

J'avais un problème d'argent et il ne faut pas oublier que l'American Express est une banque, pas seulement une agence de voyage. Je fus conduit dans le bureau du directeur et nous nous fîmes mutuellement nos présentations. « J'ai besoin d'un conseil, » dis-je. « Voyez-vous, je détiens un billet gagnant du Sweepstake. »

Il grimaça un sourire : « Félicitations ! Vous êtes la première personne qui, depuis longtemps, vient ici avec une bonne nouvelle au lieu de se plaindre. »

— « Merci. Mais voilà mon problème. Je sais qu'un billet attribué à un cheval a une grosse valeur jusqu'au moment de la course. La valeur dépend naturellement du cheval. »

— « C'est normal, » approuva-t-il. « Quel cheval avez-vous ? »

— « Un assez bon, Lucky Star... et c'est bien là que le problème se complique. Si j'avais tiré Bombe H ou l'un des trois favoris... Vous comprenez ? Je ne sais pas si je dois le garder ou le vendre, parce que je ne connais pas ses chances. Pouvez-vous savoir ce que l'on offre pour Lucky Star ? »

Il se croisa les mains avant de répondre.

— « Mr. Gordon, l'American Express ne donne pas de tuyaux pour les courses de chevaux, pas plus que nous ne nous chargeons de revendre les billets de Sweepstake. Cependant... avez-vous le billet sur vous ? »

Je le sortis et le lui tendis. Il avait traversé une partie de poker et était taché de sueur et tout froissé. Mais on ne pouvait se tromper sur le numéro.

Il le regarda : « Avez-vous le reçu ? »

— « Pas avec moi. » Et je lui expliquai que j'avais donné l'adresse de mon beau-père, que mon courrier avait dû aller se promener en Alaska. Il m'interrompit : « C'est parfait. » Il appuya sur un bouton : « Alice, voulez-vous demander à M'sieur Renault de venir un instant ? »

Je me demandais si tout était vraiment parfait. J'avais pris la précaution de noter les adresses des possesseurs originaux des billets et chacun d'eux m'avait promis de m'envoyer son reçu dès qu'il l'aurait... mais je n'en avais reçu aucun. Peut-être en Alaska... J'avais vérifié ce billet pendant que j'étais dans la salle des coffres ; il avait été acheté par un sergent qui était maintenant à Stuttgart. Peut-être aurais-je à lui payer quelque chose, à moins que je ne sois obligé de lui casser un bras.

Mr. Renault ressemblait à un vieux maître d'école. « M'sieur

Renault est notre expert, pour ces sortes de choses, » m'expliqua le directeur. « Pouvez-vous lui permettre d'examiner votre billet, je vous prie ? »

Le Français le regarda, haussa les sourcils, prit dans sa poche une loupe de bijoutier, qu'il se vissa à l'œil. « Excellent ! » dit-il d'un ton convaincu. « C'est un des meilleurs. Hong-Kong, sans doute ? »

— « Je l'ai acheté à Singapour. »

Il m'approuva et sourit : « C'est tout près. »

Le directeur ne souriait pas. Il ouvrit un tiroir de son bureau et prit un autre billet de Sweepstake et me le tendit : « Mr. Gordon, j'ai acheté celui-ci à Monte-Carlo. Voulez-vous comparer ? »

Ils me paraissaient semblables, sauf naturellement les numéros et le fait que le sien était propre et non froissé. « Que dois-je donc regarder ? »

— « Peut-être verrez-vous mieux avec ça. » Il me tendit une grosse loupe.

Les billets de Sweepstake sont imprimés sur un papier spécial ; ils portent un portrait gravé et sont de plusieurs couleurs. Ils sont mieux gravés et mieux imprimés que les billets de banque de nombreux pays.

Il y avait longtemps que j'avais appris que l'on peut, rien qu'en le regardant, changer un billet de deux dollars en un billet de un dollar. Je lui rendis son billet : « Le mien est faux. »

— « Ce n'est pas moi qui l'ai dit, Mr. Gordon. Je vous conseille de prendre un autre avis. Allez donc à la Banque de France. »

— « Mais je peux le voir. Les hachures ne sont pas aussi précises, aussi nettes, sur le mien. À certains endroits, elles sont coupées. Sous la loupe, la gravure et l'impression sont floues. » Je me retournai. « Correct, M'sieur Renault ? »

L'expert m'adressa un sourire de condoléances :

— « Dans son genre, c'est quand même du beau travail. »

Je les remerciai et sortis. Je vérifiai à la Banque de France, non parce que je doutais du verdict mais parce que l'on n'accepte pas de se faire couper une jambe, pas plus que de perdre 140.000 dollars, sans un deuxième avis. L'expert ne prit même pas de loupe : « Contrefait^[16] », annonça-t-il, « aucune valeur ! »

Il m'était impossible de retourner à l'île du Levant le soir même. Je suis donc allé dîner et, ensuite, j'ai pris le chemin de mon ancienne logeuse. Mon placard à balais était vide et elle me permit de l'occuper pour la nuit. Je ne demeurai pas longtemps éveillé.

Je n'étais pas aussi déprimé que je l'aurais pensé. Je me sentais

détendu, presque soulagé. J'avais eu un moment la magnifique impression d'être riche, – et j'avais subi les conséquences, les inconvénients de la richesse, – et ces deux sensations étaient intéressantes mais je ne désirais pas les éprouver de nouveau, pas tout de suite, du moins.

Maintenant, je n'avais plus de soucis. La seule chose qui me restait à régler, était la date de mon retour à la maison et, avec la vie qui sur l'île était si bon marché, il n'y avait rien de pressé. La seule chose qui me turlupinait était que ce voyage-éclair à Nice pouvait bien m'avoir fait manquer cette demoiselle « Hélène de Troie », *cette grande blonde ! si grande... si belle... si majestueuse*[\[17\]](#) ! Je m'endormis en pensant à elle.

J'avais l'intention de prendre le premier train et le premier bateau. Mais j'avais dépensé presque tout mon argent la veille et il fallait que j'aille en reprendre à l'American Express. En outre, je n'avais pas demandé si j'avais du courrier. Je n'en attendais pas, sauf de ma mère et peut-être de ma tante, les seuls amis intimes que j'avais eus à l'armée ayant été tués six mois auparavant. Mais rien ne m'empêchait de prendre mon courrier pendant que j'attendais mon argent.

Je m'invitai à un plantureux déjeuner. Les Français pensent qu'un homme est capable de tenir le coup toute une matinée avec seulement de la chicorée, du lait et un croissant, et c'est peut-être ce qui explique leur instabilité. Je m'arrêtai à un café près d'un grand kiosque à journaux, le seul de tout Nice où l'on pouvait trouver *The Stars and Stripes* et où le *Herald Tribune* était en vente dès sa parution. J'ai commandé un melon, *un café complet POUR DEUX, et une omelette aux fines herbes*[\[18\]](#) ; puis je me suis installé pour jouir de la vie.

Quand le *Herald Tribune* arriva, il vint me distraire de mes plaisirs de Sybarite. Les gros titres étaient plus inquiétants que jamais et cela me rappela que j'avais encore à compter avec le monde : je ne pouvais pas éternellement rester à l'île du Levant.

Pourquoi, cependant, ne pas y rester aussi longtemps que possible ? Je n'avais toujours pas envie de reprendre mes études et l'ambition d'avoir un jour un garage à trois voitures était tout aussi morte que ce billet de Sweepstake. Si la troisième Guerre Mondiale était sur le point d'éclater, cela ne me servirait à rien d'être ingénieur à Santa Monica, de gagner six à huit mille dollars par an, juste pour être sous le déluge de feu.

Il vaudrait bien mieux rester en vie, cultiver son jardin, *carpe diem* ! avec quelques dollars et quelques jours à vivre, et puis, pourquoi pas ? m'engager dans les Marines, comme papa. Je pourrais peut-être même être nommé caporal, et le rester.

Je pliai le journal à la colonne des annonces « Personnelles ».

Il y a toujours des choses amusantes. À côté des offres habituelles d'études psychiques et de yoga, à côté des messages signés d'initiales qui s'adressent à d'autres initiales, il y en avait plusieurs qui étaient de vrais romans. Mais voyez plutôt :

RÉCOMPENSE ! Êtes-vous candidat au suicide ? Permettez-moi d'utiliser votre appartement et je ferai de vos derniers jours un enchantement. Boîte 323, H-T.

Ou encore : Gentleman hindou, non végétarien, désire rencontrer dame cultivée européenne, africaine ou asiatique, possédant voiture de sport personnelle. Dans le but d'améliorer les relations internationales. Boîte 107.

Comment faire « ça » dans une voiture de sport ?

Une était inquiétante : Hermaphrodites du monde entier, levez-vous ! Vous n'avez rien à perdre, sauf vos chaînes. Tél. Opéra 59 09.

La suivante commençait ainsi :

ÊTES-VOUS UN PLEUTRE ?

Oui, certainement. Si possible. Quand on a le choix. Je continuai à lire :

ÊTES-VOUS UN PLEUTRE ?

Si oui, cette annonce ne vous concerne pas. Nous avons un besoin extrême d'un homme brave. Il doit avoir de 23 à 25 ans, être en parfaite santé, une taille d'au moins six pieds, peser environ 190 livres, parler anglais couramment et avoir des notions de français, connaître l'usage de toutes les armes, avoir des connaissances d'ingénieur et de mathématiques élémentaires, désirer voyager, être sans famille ni liens affectifs, d'un courage indomptable et être beau de corps et de visage. Emploi permanent, très bien payé, avec de magnifiques aventures, de grands dangers. Vous devez vous présenter en personne, 17, rue Dante, Nice, 2^e étage, appartement D.

Je lus avec soulagement les exigences au sujet du corps et du visage. Un instant j'avais eu l'impression que quelqu'un, doué d'un curieux sens de l'humour, me faisait, à moi, une mauvaise plaisanterie. Quelqu'un qui savait que j'avais l'habitude de lire des annonces « Personnelles ».

L'adresse n'était qu'à une centaine de mètres de l'endroit où j'étais assis. Je lus de nouveau l'annonce.

Puis je payai la note, laissant un pourboire raisonnable, j'allai jusqu'au kiosque et achetai *The Stars and Stripes* ; ensuite j'allai jusqu'à l'American Express où je pris de l'argent ainsi que mon courrier, avant

de me diriger vers la gare. J'avais une heure à perdre avant le premier train pour Toulon, aussi allai-je au buffet, commandai une bière et m'assis pour lire.

Ma mère était désolée que je les aie manqués à Wiesbaden. Dans sa lettre, elle me parlait des maladies des enfants, du coût de la vie en Alaska et me disait combien ils regrettaient d'avoir dû quitter l'Allemagne. Je mis sa lettre dans ma poche et dépliai *The Stars and Stripes*.

À ce moment, mes yeux tombèrent sur : ÊTES-VOUS UN PLEUTRE ? ... la même annonce, d'un bout à l'autre.

Je jetai le journal en grognant.

J'avais trois autres lettres. L'une me demandait ma cotisation pour l'association sportive de mon ancien collège ; la seconde m'offrait des conseils pour le choix de mes investissements, au tarif réduit de 48 dollars par an ; la dernière était une grande enveloppe, sans timbre, qui sans aucun doute avait été portée directement à l'American Express.

Elle ne contenait qu'une coupure de presse, qui commençait ainsi : ÊTES-VOUS UN PLEUTRE ?

C'était exactement la même que les deux autres annonces, sauf que, dans la dernière phrase, un mot avait été souligné : vous *devez vous présenter en personne...*

Je plongeai dans un taxi pour aller rue Dante. Si je me pressais, j'avais le temps de débrouiller ce sac de nœuds et d'attraper quand même le train pour Toulon. Il n'y avait pas d'ascenseur au n°17 ; je pris donc l'escalier et grimpai. En approchant de l'appartement D, je croisai un jeune homme qui en sortait. Il avait six pieds de haut, était beau de visage et de silhouette, et ressemblait un peu à un hermaphrodite.

La plaque, sur la porte, indiquait : DR. BALSAMO – SUR RENDEZ-VOUS SEULEMENT, en français et en anglais. Le nom me parut familier, assez curieux, mais je ne m'y attardai pas. J'entrai.

Le bureau dans lequel je pénétrai était meublé d'une manière que je n'ai jamais vue que chez les vieux notaires et hommes de loi français. Derrière un bureau se trouvait un curieux personnage qui ressemblait à un gnome souriant, l'air joyeux, aux yeux perçants, avec la figure et le front chauve le plus rose que j'aie jamais vu, avec seulement une couronne de cheveux blancs. Il me regarda et m'accueillit par un « Bonjour ! Ainsi, vous, vous êtes un héros ? » Tout à coup il brandit un revolver aussi grand que lui et probablement aussi lourd et le pointa sur moi. Dans le canon, on aurait pu faire entrer une Volkswagen.

— « Je ne suis pas un héros, » dis-je méchamment, « je suis un pleutre. Je suis juste venu voir quelle plaisanterie on faisait ici. » Je me poussai de côté alors que je donnais un grand coup de la main sur l'énorme revolver d'ordonnance, puis lui attrapai le poignet et le tins fermement. Après, je lui rendis son instrument : « Ne jouez donc pas avec ça, ou je m'en sers pour vous écraser. Je suis pressé. Vous êtes le docteur Balsamo ? C'est vous qui avez mis cette annonce ? »

— « Tut, tut, » dit-il, sans paraître ennuyé le moins du monde. « La fougue de la jeunesse. Non, le docteur Balsamo est ici. » Et il me montra de l'œil les deux portes qui se trouvaient sur la cloison de gauche, après quoi il appuya sur un bouton de son bureau,... la seule chose qui, dans cette pièce, devait dater d'après Napoléon. « Entrez, elle vous attend. »

— « Elle ? Quelle porte ? »

— « Ah, oui ! la dame ou le tigre ? Quelle importance ? La chance ? Un héros devrait le savoir. Un pleutre choisirait la mauvaise porte, étant sûr que je mens. *Allez-y ! Vite, Vite*^[19] ! *Schnell !* Débarrassez le plancher, mon vieux. »

Je reniflai et ouvris brusquement la porte de droite.

Le docteur était debout, me tournant le dos, près d'un appareil qui était contre le mur ; elle portait une de ces longues blouses blanches, à col dur, comme aiment en porter les médecins. À ma gauche, se trouvait une table d'examen chirurgical, à ma droite, un divan moderne de style suédois ; il y avait aussi des vitrines et des instruments d'acier inoxydable, et des diplômes encadrés ; cette pièce était aussi moderne que l'autre semblait vieillotte.

Quand je refermai la porte, elle se retourna, me regarda et me dit doucement : « Je suis très heureuse que vous soyez venu. » Puis elle sourit et me dit tout bas : « Vous êtes beau, » et elle vint dans mes bras.

CHAPITRE IV

Environ une minute quarante secondes et quelques siècles plus tard, « le Dr. Balsamo-Hélène de Troie » éloigna sa bouche à deux centimètres de la mienne et me dit : « Laissez-moi, je vous prie. Déshabillez-vous et mettez-vous sur la table d'examen. »

J'avais l'impression d'avoir dormi neuf heures, d'avoir été transpercé de mille coups d'épingle, et d'avoir bu trois grandes lampées d'akvavit glacé l'estomac vide. Tout ce qu'elle voulait que je fasse, je désirais le faire. Il me semblait cependant que la situation exigeait de ma part une réplique pleine de sel et je dis simplement : « Euh ? »

— « Je vous en prie. Vous êtes l' élu mais je dois cependant vous examiner. »

— « Très bien, alors... » dis-je. « C'est vous le toubib, » ajoutai-je en commençant à déboutonner ma chemise. « Vous êtes donc *vraiment* un docteur ? Je veux dire, en médecine ? »

— « Oui, entre autres choses. »

J'ôtai mes souliers. « Mais pourquoi voulez-vous donc m'examiner, moi ? »

— « Il faut que je regarde si vous avez des « marques^[20] » ; je sais bien que je ne n'en trouverai pas mais il faut aussi que je regarde d'autres choses. C'est dans votre intérêt. »

La table était très froide au contact de mon dos. Pourquoi ne recouvre-t-on jamais ce genre d'ustensile ?

— « Vous vous appelez Balsamo ? »

— « C'est un de mes noms, » dit-elle sans avoir l'air d'y penser, tout en me tâtant partout de ses doigts légers. « Il s'agit d'un nom de famille. »

— « Un instant... *Le comte de Cagliostro !* »

— « C'est un de mes oncles. Oui, il a utilisé ce nom. Mais ce n'est pas vraiment le sien, pas plus que Balsamo, d'ailleurs. Oncle Joseph est un homme terrible, et il ne faut jamais le croire. » Elle passa le doigt sur une cicatrice ancienne et assez petite. « On vous a opéré de l'appendicite. »

— « Exact. »

— « C'est parfait. Voyons maintenant vos dents. »

J'ouvris la bouche en grand. Je ne suis peut-être pas très beau de visage mais j'ai une denture qui pourrait servir de réclame pour un dentifrice. Elle sembla satisfaite de son examen. « Des traces de fluor... Parfait. Maintenant, il faut que je vous fasse une prise de sang. »

Si elle m'avait mordu au cou pour cette prise de sang, je n'aurais pas élevé d'objections. Et cela ne m'aurait d'ailleurs pas surpris. Mais elle procéda comme on fait d'habitude, prélevant dix centimètres cube de sang au moyen d'une aiguille qu'elle m'enfonça au pli du coude gauche. Elle prit le tube à essai et le mit dans l'appareil qui était contre le mur. L'appareil se mit à bourdonner et à tourner ; elle revint vers moi.

— « Écoutez, princesse, » dis-je.

— « Je ne suis pas une princesse. »

— « Bon... Mais je ne connais pas votre prénom et vous venez de me laisser entendre que votre vrai nom n'est pas *Balsamo*..., je ne veux pourtant pas vous appeler *toubib*. » Non, je ne voulais certainement pas l'appeler « toubib », non, je ne pourrais certainement pas appeler ainsi la plus belle fille que j'avais jamais vue, ou espéré voir un jour... non, pas après un baiser qui m'avait effacé de la mémoire tous les baisers que j'avais reçus jusqu'alors. Non, certainement pas.

Elle réfléchit un moment.

— « J'ai plusieurs noms. Comment aimeriez-vous m'appeler ? »

— « L'un d'eux est-il Hélène ? »

Elle eut un sourire éclatant et je vis alors qu'elle avait des fossettes. Elle paraissait avoir seize ans, une vraie jeune fille qui vient de mettre sa première robe de bal.

— « Vous êtes vraiment trop aimable. Non, et elle ne m'est même pas parente. Mais cela se passait il y a bien, bien longtemps. » Elle resta songeuse un instant. « Cela vous plairait-il de m'appeler Ettarre ? »

— « Est-ce un de vos noms ? »

— « Cela y ressemble beaucoup, suivant la manière dont on l'écrit, et l'accent avec lequel on le prononce. Mais on pourrait aussi

bien dire Esther, ou Aster, ou même Estrellita. »

— « Aster, » répétais-je. « Aster, étoile, ma Bonne Étoile ! »

— « J'espère être pour vous une bonne étoile, » dit-elle sérieusement. « Comme vous voudrez. Mais comment vais-je vous appeler ? »

Je réfléchis un instant. Je n'allais certainement pas exhumer « Flash »... je ne suis pas un personnage de bande dessinée. Le surnom que l'on m'avait longtemps donné à l'armée n'était pas convenable devant une dame. Je préférais encore le nom que l'on m'avait donné. Mon père était très fier de deux de ses ancêtres, mais était-ce là une excuse pour m'avoir imposé « Evelyn Cyril », à moi qui était un garçon ? Et ce nom m'avait forcé à apprendre à me battre avant même d'apprendre à lire.

Le nom que j'avais attrapé à l'hôpital militaire ferait l'affaire. Je haussai les épaules et lui dis : « Oh, Scar^[21] fera l'affaire. »

— « Oscar, » répéta-t-elle, réunissant l'interjection et le surnom. « Un beau nom, un nom de héros. Oscar ! » Elle avait des caresses dans la voix.

— « Non, non ! pas *Oscar*, Scar, comme pour Scarface. À cause de cette balafre. »

— « Vous vous appelez Oscar, » dit-elle avec autorité. *Oscar* et Aster. Scar et Star^[22]. Elle effleura ma cicatrice. « Cette trace d'héroïsme vous déplaît-elle ? Faut-il que je vous l'ôte ? »

— « L'ôter ? Oh, non, j'en ai maintenant l'habitude. Elle me permet de me reconnaître quand je me vois dans une glace. »

— « Parfait. Je l'aime bien, car vous l'aviez la première fois que je vous ai vu. Mais, si vous changiez d'avis, vous n'auriez qu'à me le dire. »

L'appareil qui était contre le mur faisait entendre des bruits réguliers. Elle se retourna et en retira une longue bande de papier qu'elle étudia en sifflant doucement.

« Cela ne prendra pas longtemps, » dit-elle gaiement ; elle approcha l'appareil de la table. « Restez sans bouger tant que l'appareil sera en contact avec vous, restez sans bouger et respirez lentement. » Elle plaça sur mon corps une douzaine d'électrodes. Elles se fixaient d'elles-mêmes là où elle les plaçait. Elle se mit sur la tête ce qui me parut être un curieux stéthoscope mais après qu'elle s'en fut coiffée, cela lui couvrit les yeux.

« Tous les organes internes sont parfaits, Oscar, » gloussa-t-elle. « Non, ne parlez pas ! » Elle mit la main sur mon avant-bras et j'attendis.

Cinq minutes plus tard, elle ôta sa main et retira les électrodes. « C'est tout, » dit-elle avec gaieté. « Plus question de grippe pour vous, mon héros, et vous n'aurez plus d'ennuis avec cette dysenterie attrapée dans la jungle. Maintenant, nous passons dans l'autre pièce. »

Je descendis de la table et repris mes vêtements. Star m'arrêta : « Vous n'en aurez pas besoin à l'endroit où nous allons. On nous fournira tout l'équipement et toutes les armes qu'il nous faudra. »

Je m'arrêtai, mes souliers dans une main et mon pantalon dans l'autre.

— « Star... »

— « Oui, Oscar ? »

— « Qu'est-ce que c'est que tout cela ? Est-ce vous qui avez fait passer cette annonce ? M'était-elle donc destinée, à *moi* ? *Vouliez-vous* vraiment m'engager ? »

Elle prit une profonde inspiration et répondit calmement :

— « Oui, j'ai fait passer l'annonce. Et cette annonce était à votre attention, et à la vôtre seulement. Oui, je veux vous engager... faire de vous mon champion. Il va y avoir une grande aventure... et un immense trésor... et des dangers encore plus grands... Et j'ai grand peur que ni l'un ni l'autre ne puissions y survivre. » Elle me regarda droit dans les yeux. « Alors, monsieur ? »

Je me demandais depuis combien de temps ses yeux m'avaient ensorcelé ; je ne lui dis pas ce que je pensais réellement, car, si j'étais vraiment ensorcelé, je désirais le rester, je le désirais plus que tout au monde. Je répondis seulement :

— « Princesse... Vous avez trouvé votre homme. »

Elle s'arrêta de respirer. « Venez vite, nous n'avons que peu de temps. » Elle me conduisit par une porte qui se trouvait derrière le divan de style suédois, tout en déboutonnant sa blouse, dégrafant son corsage, laissant tomber ses vêtements au fur et à mesure. Très vite, elle fut dans l'état où, sur la plage, je l'avais vue pour la première fois.

Cette pièce avait des cloisons sombres et pas de fenêtre. Elle était éclairée par une lueur obscure qui venait de nulle part. Sur un des côtés se trouvaient deux couches basses près l'une de l'autre ; elles étaient noires et ressemblaient à des cercueils ; il n'y avait pas d'autre meuble. Dès que la porte fut fermée derrière nous j'eus subitement l'impression que cette pièce était pénible, qu'elle était douloureuse ; les murs dénudés étouffaient les bruits.

Les couches se trouvaient au centre d'un cercle qui faisait partie d'un dessin plus grand, d'un dessin fait à la craie, ou à la peinture blanche, sur le sol nu. Nous entrâmes dans ce dessin ; elle se retourna, s'accroupit et compléta une ligne, fermant le dessin... c'était bien vrai,

il lui était impossible d'avoir l'air gauche, même accroupie, même lorsqu'elle se penchait en avant et que ses seins tombaient.

— « Qu'est-ce ? » demandai-je.

— « Une carte pour nous permettre de trouver notre chemin. »

— « Cela ressemble plutôt à un pentagramme. »

Elle haussa les épaules.

— « Certainement, c'est un pentacle de puissance. Il aurait mieux valu avoir un schéma circulaire mais, mon héros, je n'ai malheureusement pas le temps de vous expliquer. Étendez-vous immédiatement, je vous en prie. »

Je pris la couche de droite, comme elle m'en avait prié, mais je ne pus m'empêcher de lui demander :

— « Star, êtes-vous sorcière ? »

— « Si vous voulez. Je vous en prie, ne me parlez plus, maintenant. » Elle s'allongea et me tendit la main. « Et maintenant, mon seigneur, serrez-moi la main ; c'est nécessaire. »

Elle avait la main douce, chaude et pleine de force. À ce moment, la lumière baissa, devint rougeâtre et mourut. Je m'endormis.

CHAPITRE V

Je m'éveillai au chant des oiseaux.

Elle me tenait toujours la main. Je tournai la tête et elle me sourit : « Bonjour, mon seigneur. »

— « Bonjour, princesse. » Je regardai autour de moi. Nous étions toujours étendus sur les couches sombres mais celles-ci se trouvaient maintenant à l'extérieur, dans un vallon herbeux, au centre d'une clairière ombragée, au bord d'un ruisseau d'eau vive : l'endroit était d'une telle beauté, d'une beauté si parfaite qu'il semblait avoir été ménagé feuille à feuille par de vieux jardiniers japonais doués d'une éternelle patience.

Le soleil traversait les frondaisons et, tout en nous réchauffant, irisait son corps doré. Je regardai le soleil puis, de nouveau, portai les yeux sur elle. « Est-ce le matin ? » Ce devait être midi passé mais le soleil me semblait se lever, au lieu de se coucher.

— « C'est à nouveau le matin, ici. »

Soudain, j'eus une sorte de vertige car je m'aperçus que mon habituel sens de l'orientation me faisait tout à coup défaut. J'étais, au sens propre, désorienté, et c'était là un sentiment tout nouveau pour moi ; et je trouvais cela très désagréable. Je ne savais pas où se trouvait le nord.

Je retrouvai quand même le calme. Le nord était dans cette direction, pas dans une autre, en amont du ruisseau, et le soleil se levait ; il devait être neuf heures du matin et le soleil allait traverser le ciel en passant par le nord. Nous nous trouvions dans l'hémisphère austral. Je n'avais pas à m'en faire.

Tout était clair... Le pauvre crétin que j'étais avait dû recevoir un coup sur le ciboulot et être ensuite chargé dans un 707, puis se faire débarquer en Nouvelle-Zélande, c'était là toute l'explication de la drogue que je devais avoir bue. Et on éveillait le pauvre crétin car on

allait avoir besoin de lui.

Seulement, tout cela, je ne le dis pas. À dire vrai, je ne l'ai même pas pensé. Et j'avais raison, car ce n'était pas la vérité.

Elle s'assit et me demanda : « Avez-vous faim ? »

Je me rendis tout à coup compte qu'une omelette prise depuis déjà quelques heures – combien déjà ? – était loin de suffire à un garçon en pleine croissance. Je m'assis moi aussi et tâtai l'herbe du pied.

— « Je serais capable d'avaler un cheval ! »

— « La Société Anonyme d'Hippophagie doit être fermée, je le crains, » dit-elle en souriant. « Que diriez-vous d'une truite ? Nous avons du temps devant nous, aussi ferions nous bien de manger. Et vous n'avez pas à vous inquiéter, l'endroit est protégé. »

— « Protégé ? »

— « Sûr. »

— « Tout va bien, alors. Avez-vous une canne à pêche et des hameçons ? »

— « Je vais vous montrer. » Mais ce qu'elle me montra, ce n'était pas un attirail de pêche, mais au contraire la manière de pêcher la truite à la main. Cela, je le savais déjà depuis longtemps. Nous nous plongeâmes donc dans ce plaisant ruisseau, dont l'eau était d'une agréable fraîcheur, changeant de place aussi lentement que possible, repérant des trous sous les rochers, ces trous où les truites aiment à se blottir pour songer tranquillement... l'équivalent aquatique d'un club pour « gentlemen ».

Il s'agit alors de caresser la truite pour lui inspirer confiance, puis d'abuser justement de cette confiance. En moins de deux minutes, j'en avais attrapé une, de deux à trois livres ; je la jetai sur la berge. Star en avait une de la même taille à peu près. « Combien pouvez-vous en manger ? » me demanda-t-elle.

— « Remontez et séchez-vous, » lui dis-je. « Je vais en prendre une autre. »

— « Prenez-en deux ou trois, » répondit-elle. « Rufo va nous rejoindre. »

Et elle sortit tranquillement.

— « Qui ? »

— « Votre valet. »

Inutile de discuter. J'étais prêt à croire mille choses impossibles avant le petit déjeuner, et c'est pourquoi j'ai continué à attraper le petit déjeuner. J'ai pris encore deux truites et la dernière était certainement la plus grosse que j'avais jamais vue. Il semblait que les

truites s'étaient rassemblées là pour le seul plaisir de se faire prendre.

Pendant ce temps, Star avait fait un feu et nettoyait les poissons avec un caillou pointu. Allons donc ! n'importe quelle Guide, n'importe quelle sorcière peut faire du feu sans allumette ! Moi-même, je pouvais en faire, à condition de disposer de quelques heures et de beaucoup de chance, juste en frottant deux bouts de bois l'un contre l'autre. Mais je remarquai alors que les deux couches en forme de cercueil avaient disparu. Curieux ! je n'en avais pas exprimé le désir ! Je m'accroupis et m'occupai à nettoyer les truites.

Star revint bientôt en rapportant des fruits qui ressemblaient à des pommes mais étaient d'une couleur pourpre, et avec beaucoup de champignons. Elle portait aussi comme on porte un butin une grande feuille qui ressemblait à une feuille de canne à sucre, en plus grand, à moins que ce ne soit une feuille de bananier.

Je commençais à avoir l'eau à la bouche.

— « Si seulement nous avions du sel ! »

— « Je vais en chercher. Mais j'ai peur qu'il soit un peu sableux. »

Star prépara les poissons de deux manières différentes : sur le feu, embrochés sur une brindille de bois vert, et sur une pierre plate chauffée au feu ; elle alimentait le feu au fur et à mesure, puis déplaça le foyer pour faire revenir poissons et champignons sur les braises chaudes. C'était la meilleure manière, à mon avis. De petites herbes fines se révélèrent être de la ciboulette – de la ciboulette sauvage – il y avait aussi une sorte de trèfle minuscule au goût d'oseille. Tout cela, avec le sel (qui était plein de sable et semblait avoir été léché par des animaux avant que nous le prenions, ce qui ne me gênait pas) fit de ces truites les meilleures que j'aie jamais mangées. Il faut ajouter que le décor, le temps et la compagnie y contribuaient beaucoup, surtout la compagnie, d'ailleurs.

Je cherchais comment dire, d'une manière réellement poétique : « Que diriez-vous de nous mettre tous les deux en ménage, ici, et d'y rester dix mille ans ? Union légale ou union libre... au fait, êtes-vous mariée ? » quand nous fûmes interrompus. Ce qui était bien gênant car je venais juste de trouver une jolie expression, toute nouvelle, afin de formuler la plus vieille proposition du monde.

Le vieux chauve, le gnome à l'énorme pétiole à six coups se tenait derrière moi et jurait tout ce qu'il savait.

J'étais certain qu'il jurait, bien que le langage qu'il employait fût entièrement nouveau pour moi. Star tourna la tête, lui répondit calmement dans la même langue, lui fit de la place et lui offrit une truite. Il la prit et mangea un morceau avant de dire, en anglais : « La

prochaine fois, je ne lui paierai rien. Vous pouvez en être sûre ! »

— « Tu n'aurais pas dû essayer de le tromper, Rufo. Prends quelques champignons. Où sont les bagages ? Je veux m'habiller. »

— « Ils sont là-bas. »

Et il se remit à dévorer le poisson. Rufo était la preuve vivante que certaines personnes devraient s'habiller. Il était tout rose et tout bedonnant. Il était cependant remarquablement musclé, ce que je n'aurais pas cru, sans quoi j'aurais été plus prudent pour lui enlever son véritable canon. Je pris la décision, s'il m'offrait de lutter à main nue, de refuser.

Après une livre et demie de truite, il daigna me regarder et me dire : « Serait-ce votre volonté que d'être équipé maintenant, monseigneur ? »

— « Euh ? Terminez de déjeuner. Et que signifie cette manie du « monseigneur » ? La dernière fois que je vous ai vu, vous me braquiez un canon en pleine figure. »

— « J'en suis désolé, monseigneur. Mais *Elle* m'avait dit de le faire... et ce qu'*Elle* dit doit être accompli. Vous comprenez ? »

— « Je suis tout à fait de cet avis. Il faut toujours que quelqu'un commande. Mais appelez-moi Oscar. »

Rufo regarda Star qui approuva. Il me sourit et dit : « Okay, Oscar. Sans rancune ? »

— « Pas la moindre. »

Il reposa le poisson, s'essuya les mains sur les hanches et m'en tendit un : « Magnifique ! Vous m'avez eu ! On peut compter sur vous ! »

Nous nous serrâmes la main et nous essayâmes tous deux de nous faire mutuellement fléchir le poignet. Je crois que je fus un peu meilleur mais il me semble bien que ce bonhomme devait avoir été forgeron à un moment ou à un autre.

Star semblait s'amuser beaucoup et je pouvais de nouveau voir ses fossettes. Elle était restée allongée près du feu et ressemblait tout à fait à une hamadryade se reposant à l'heure du café ; au bout d'un moment, elle se leva et posa une de ses mains fortes et souples sur nos deux poings fermés. « Mes forts amis, » dit-elle sérieusement. « Mes bons garçons. Rufo, cela ira. »

— « Vous avez une Vision ? » demanda-t-il avec inquiétude.

— « Non, juste une impression. Mais je ne suis plus inquiète. »

— « Nous ne pouvons rien faire, » dit tristement Rufo, « avant d'avoir traité avec Igli. »

— « Oscar s'occupera d'Igli. » Elle se remit debout d'un souple

mouvement. « Avale ce poisson et défais les bagages. J'ai besoin de vêtements. »

Elle paraissait tout à coup impatiente.

Star, à elle seule, semblait multiple et posséder autant de personnalités différentes que toute une troupe de WAC[23] – et ce n'est encore là qu'un euphémisme. Elle était maintenant semblable à toutes les femmes, depuis Ève, quand elle devait hésiter entre deux feuilles de figuier, jusqu'à une femme d'aujourd'hui qui, entièrement nue et munie d'un seul carnet de chèques, ne sait quel semblant de vêtement elle doit choisir pour se montrer véritablement excentrique. La première fois que je l'avais rencontrée elle m'avait semblé plutôt raisonnable et ne pas s'intéresser plus que moi aux vêtements. Il faut bien dire que je n'ai jamais eu tellement l'occasion de m'intéresser aux vêtements ; appartenir à la génération de la saleté fut certainement une aubaine pour moi quand je pense au budget dont je disposais au collège, où les blue jeans étaient à la mode et où c'était faire preuve de recherche que de porter un polo crasseux.

La seconde fois que je l'ai vue, elle était habillée, mais habillée d'une blouse de laborantine et d'une jupe de tailleur qui lui avaient permis d'avoir tout à la fois une attitude professionnelle et chaudement amicale. Mais aujourd'hui – ou ce matin, qu'importe l'heure – elle n'était que pétilllement et gaieté. Elle s'était tellement amusée en péchant les truites à la main qu'il fallait maintenant qu'elle épanche sa joie. Sans compter qu'elle avait aussi parfaitement joué à la jeune guide, avec des cendres sur les joues et les cheveux repoussés en arrière pour les protéger des flammes pendant qu'elle faisait la cuisine.

Maintenant, c'était la femme de toutes les époques sur le point de choisir de nouveaux habits. Il me semblait, à moi, que d'habiller Star était un crime, comme si l'on mettait une couche de peinture sur les bijoux de la couronne ; je devais quand même bien admettre que si nous devions jouer au vieux jeu : « Moi, Tarzan... toi, Jane » en ce lieu, jusqu'à ce que la mort nous sépare, il lui faudrait bien quelques vêtements, ne serait-ce que pour protéger sa peau parfaite des épines et des aspérités.

Le bagage de Rufo se révéla être une petite boîte noire qui avait à peu près la taille et la forme d'une machine à écrire portative. Il l'ouvrit.

Et il l'ouvrit de nouveau.

Et il continua de l'ouvrir...

Et il continua encore à rabattre les parois, jusqu'à ce que sa boîte à malices ait la taille d'un petit van à chevaux, et elle était

toujours fermée. Étant donné que j'ai toujours été surnommé « Jacquou le Sincère » dès que j'ai su parler et qu'il est bien connu que, tous les 22 février, au cours de ma vie scolaire, j'ai gagné la hachette[24], vous devez bien en déduire que j'étais maintenant victime d'une illusion provoquée par l'hypnotisme ou la drogue, ou les deux à la fois.

Moi, personnellement, je n'en suis pas tellement certain. Tous ceux qui ont étudié les mathématiques savent qu'il n'est pas obligatoire que le contenu soit plus petit que le contenant, du moins en théorie, et le savent aussi ceux qui ont eu le douteux privilège de voir une grosse femme mettre ou ôter une gaine, et ça, c'est de la pratique. Le bagage de Rufo ne faisait que pousser à l'extrême ce principe.

La première chose qu'il en retira fut une grosse commode de bois de teck. Star l'ouvrit et commença à en extraire des déshabillés diaphanes.

— « Oscar, que pensez-vous de celui-ci ? » Elle tenait devant elle une robe verte drapée sur la hanche, afin de la montrer. « L'aimez-vous ? »

Naturellement, je l'aimais. C'était un modèle exclusif – je ne sais comment mais j'étais certain que Star ne portait jamais de copies – et je n'osais pas me demander quel pouvait bien en être le prix. « C'est une très jolie robe, » lui dis-je. « Mais... il me semblait que nous devions voyager ? »

— « Oui, tout de suite. »

— « Je ne vois pas de taxi. N'allez-vous pas déchirer cette robe ? »

— « Cela ne craint rien, je n'ai pas l'intention de la mettre ; c'était juste pour vous la montrer. N'est-elle pas ravissante ? Voulez-vous que je la passe pour vous la montrer ? Rufo, je veux ces sandales d'émeraudes à talons hauts. »

Rufo répondit dans la langue qu'il avait employée pour jurer lors de son arrivée. Star haussa les épaules et dit : « Ne sois pas impatient, Rufo ; Igli attendra. De toute façon, nous ne pouvons pas parler avec Igli avant demain matin. Monseigneur Oscar doit d'abord apprendre la langue. » Et elle remit la verte splendeur dans la commode.

— « Tiens ! voici un petit numéro, » continua-t-elle, et elle tendit le vêtement, « qui est un peu leste, il n'a pour seul but que d'émoustiller. »

Et je compris ce qu'elle voulait dire : c'était une sorte de jupe, avec un petit corsage qui soulignait sans rien voiler, d'un modèle qui me paraissait issu de la Crète antique et qui est encore très en vogue

dans les revues comme *Overseas Weekly* ou *Playboy* et dans de nombreuses boîtes de nuit. C'était un de ces modèles qui permettent d'avoir une magnifique poitrine même si l'on a les seins qui s'écroulent. Et pourtant, Star n'en avait aucun besoin.

Rufo me toucha l'épaule. « Patron ? Désirez-vous jeter un coup d'œil sur l'artillerie et prendre ce dont vous avez besoin ? »

— « Rufo, la vie est faite pour être savourée, non pas pour être vécue à toute vitesse, » lui dit Star sur un ton de reproche.

— « Nous pourrions beaucoup mieux la savourer si Oscar prend ce qu'il sait le mieux utiliser. »

— « Il n'aura pas besoin d'armes avant que nous ayons conclu un accord avec Igli. »

Elle n'insista cependant pas pour me montrer d'autres vêtements et j'ajouterai que, si j'éprouvais grand plaisir à regarder Star, j'aime aussi examiner des armes, surtout quand je peux les utiliser, et il semblait bien que c'était dans ce but que j'avais été engagé.

Pendant la présentation de mode de Star, Rufo avait étendu toute une collection qui semblait sortir d'un entrepôt de surplus militaires ou d'un musée : des épées, des pistolets, une lance qui devait bien avoir vingt pieds de long, un lance-flammes, deux bazookas à côté d'une mitrailleuse, des coups-de-poing, une machette, des grenades, des arcs et des flèches, une poire d'angoisse...

— « Vous avez oublié le lance-pierres ! » lui dis-je avec reproche.

— « Lequel préférez-vous, Oscar, » dit-il, grincheux. « Le lance-pierres à fourche ? Ou la vraie fronde ? »

— « Oubliez ça, de toute manière, avec l'un comme avec l'autre, je suis incapable de toucher quoi que ce soit. »

Je ramassai la mitrailleuse, vérifiai qu'elle était déchargée, et me mis en position. Elle paraissait presque neuve ; elle ne devait avoir tiré que ce qu'il faut pour que les pièces aient assez de jeu. Une mitrailleuse n'est guère plus précise qu'une batte de baseball et sa portée n'est guère supérieure. Mais elle a d'étranges qualités : quand on frappe quelqu'un avec, il s'écroule et reste tranquille ; c'est une arme peu encombrante et pas trop lourde, sans oublier qu'elle a une grande puissance de feu. C'est une arme de brousse et excellente pour tous les combats rapprochés.

Mais j'aime bien quelque chose avec une baïonnette au bout, dans le cas où l'adversaire s'approche, et j'aime aussi les armes précises à longue portée, dans le cas où, à distance, vos voisins font preuve de sentiments inamicaux. Je mis de côté la mitrailleuse et pris un fusil Springfield, qui provenait de l'arsenal de Rock Island, je le vis d'après son numéro matricule, mais c'était quand même un

Springfield. J'ai envers un Springfield à peu près les mêmes sentiments qu'envers un Albatros ; certaines pièces sont des modèles de perfection dans leur genre, et la seule amélioration possible consisterait à en changer radicalement la conception.

J'ouvris la culasse, passai l'ongle de mon pouce dans la chambre, regardai dans le canon. Il était brillant, pas piqué... sur le canon, il y avait une petite étoile : je tenais là, entre mes mains, une arme de championnat !

« Rufo, dans quel pays allons-nous voyager ? Ressemble-t-il à ce que nous voyons ici ? »

— « Aujourd'hui, oui, mais... » En s'excusant, il me prit le fusil des mains. « Il n'est pas permis d'utiliser des armes à feu ici. Des épées, des poignards, des flèches, tout ce qui coupe, pique, frappe, et qui est manié par la seule force musculaire, mais pas d'arme à feu. »

— « Qui l'interdit ? »

— « Il vaut mieux le lui demander à *Elle*, » dit-il en frissonnant.

— « Si nous ne pouvons pas nous en servir, pourquoi les avoir apportées ? Et d'ailleurs, je ne vois pas la moindre munition. »

— « Nous avons quantité de munitions. Nous irons plus tard dans un autre endroit, où nous pourrions utiliser des armes à feu. Si nous vivons jusque-là, du moins. Je ne faisais que vous montrer ce que nous avons. Que désirez-vous choisir parmi les armes légales ? Êtes-vous un archer ? »

— « Je ne sais pas. Montrez-moi. »

Il voulut dire quelque chose puis haussa les épaules et choisit un arc, glissa son bras gauche dans un protège-bras en cuir et ramassa une flèche. « Cet arbre, » dit-il, « celui au pied duquel se trouve une pierre blanche. Je vise au peu au-dessus du sol, à la hauteur d'une poitrine d'homme. »

Il saisit fermement son arme, la leva, la banda et tira, tout cela d'un seul mouvement.

La flèche se piqua en vibrant dans le tronc, environ à quatre pieds du sol.

Rufo sourit :

« Voulez-vous essayer d'en faire autant ? »

Je ne répondis pas. Je le savais bien, que je ne pourrais pas le faire, à moins d'un hasard. J'avais autrefois eu un arc, comme cadeau d'anniversaire. Je n'avais presque rien touché avec et j'avais bien vite perdu toutes les flèches. Je pris cependant la peine de jouer le jeu, de choisir soigneusement un arc ; je pris le plus long, le plus lourd.

Rufo s'éclaircit la gorge et dit, en s'excusant :

— « Si vous me permettez de vous donner un conseil, celui-ci est vraiment dur à bander, pour un débutant. »

— « Donnez-moi un protège-bras, » dis-je en le prenant.

Le protège-bras semblait avoir été fait pour moi, ce qui était peut-être le cas. Je pris une flèche, sans presque la regarder car elles me semblaient toutes bien droites et bien équilibrées. Je n'espérais même pas toucher ce fichu arbre ; il était à cinquante yards et n'avait pas plus d'un pied de diamètre. Je voulais seulement jeter un coup d'œil sur le tronc et j'espérais tirer assez loin pour satisfaire mon amour-propre. Ce que je voulais surtout, c'était viser, bander et tirer d'un seul mouvement, comme l'avait fait Rufo, – pour me donner l'apparence d'un vrai Robin des Bois, bien que je fusse loin d'en être un.

Quand je me suis relevé et que j'ai bandé cet arc, pour en sentir la résistance, j'ai eu un véritable sentiment d'exultation : cet outil était fait pour moi. Nous nous entendions !

Je tirai sans réfléchir.

Je touchai le tronc à une main de sa flèche.

— « Bien tiré ! » s'écria Star.

Rufo regarda l'arbre et eut un sursaut, puis regarda Star avec reproche. Elle lui rendit son regard dédaigneusement : « Non, » déclara-t-elle. « Tu sais bien que je ne l'aurais pas fait. Je n'ai pas truqué l'épreuve... vous êtes aussi bons tireurs l'un que l'autre. »

Rufo me regarda pensivement : « Hmm... Voulez-vous faire un petit pari, – c'est à vous de fixer l'enjeu, – que vous pouvez recommencer ? »

— « Je ne parie pas, » dis-je. « Je suis un peu trouillard. » Mais cela ne m'empêcha pas de ramasser une autre flèche et de viser. J'aimais cet arc, j'aimais même la manière dont la corde frappait le protège-bras en se détendant ; je voulais essayer de nouveau, nous sentir étroitement unis l'un à l'autre encore une fois.

Je tirai.

La troisième flèche arriva exactement entre les deux premières, mais plus près de la sienne. « Bon arc, » dis-je. « Je le garde. Allez chercher les flèches. »

Rufo s'éloigna en trotinant, sans parler. Je détendis l'arc puis commençai à examiner les armes blanches. J'espérais bien ne jamais avoir à tirer de flèche. Un joueur ne peut s'attendre à ramasser un full servi à chaque donne : certainement, à mon prochain essai, ma flèche reviendrait sur moi, comme un boomerang.

Il y avait trop de lames, coupantes ou pointues, depuis un

espadaon à deux mains qui devait convenir pour abattre les arbres jusqu'à une petite dague de jeune fille. Mais je les examinai toutes, les éprouvant... et je finis par trouver la lame qui me convenait, exactement comme il en était d'Excalibur pour Arthur.

Je n'en avais encore jamais vue de semblable et je ne sais pas quel nom lui donner. Un sabre, je pense, car la lame légèrement incurvée, avait le tranchant d'un rasoir et était aiguisée sur une bonne longueur sur le dos. Mais la pointe était aussi mortelle que celle d'une épée et la courbure de la lame n'était pas assez prononcée pour empêcher de l'utiliser pour les coups de pointe et pour les contres, aussi bien que pour les coups d'estoc, comme une masse d'armes. La garde enveloppait bien le poignet ; elle était composée d'une demi-coquille assez dégagée pour permettre toutes les feintes et tous les contres.

Il était équilibré dans son fort, à moins de deux pouces de la garde et la lame était cependant assez puissante pour couper un membre. Il s'agissait du genre d'épée qui semble être le prolongement de votre corps.

La poignée était couverte de peau de requin ; je l'avais parfaitement en main. Une devise était gravée sur la lame mais elle était tellement imbriquée dans les ciselures que je ne pris pas le temps de la déchiffrer. Cette jolie fille était à moi, nous étions faits l'un pour l'autre ! Je la reposai et bouclai sur mon torse nu le ceinturon et le fourreau pour en sentir le contact, et j'eus le sentiment d'être le capitaine John Carter[25], Jedakk des Jeddaks, et même d'Artagnan et les trois autres mousquetaires, tous ensemble.

— « Ne vous habillez-vous pas, seigneur Oscar ? » demanda Star.

— « Oh ! oui, certainement... Je ne faisais que l'essayer. Mais, Rufo est-il allé chercher mes vêtements ? »

— « Rufo ? »

— « Ses vêtements ? Je ne pense pas qu'il veuille parler de ces choses qu'il portait à Nice ! »

— « Pourquoi ne pas porter une culotte de cheval et un polo ? » demandai-je.

— « Quoi ? Oh, non ! pas du tout, seigneur Oscar, » répondit vivement Rufo. « Vivre et laisser vivre, comme je dis toujours. J'ai une fois connu quelqu'un qui portait... mais laissons cela. Laissez-moi plutôt vous montrer ce que je suis allé chercher pour vous. »

J'avais le choix entre quantité de vêtements, qui allaient de l'imperméable en plastique jusqu'à l'armure complète. J'éprouvai un sentiment de gêne en voyant l'armure, car sa présence impliquait qu'elle pourrait être nécessaire. À part le casque que j'avais eu à

l'armée, je n'avais jamais porté d'armure, je ne le désirais pas, et je ne savais pas comment... et d'ailleurs, je n'avais aucune envie de rencontrer des gens dont la violence aurait rendu nécessaire une telle protection.

En outre, je ne voyais pas de cheval, que ce soit un percheron ou un clydesdale[26], et je ne m'imaginais pas du tout marchant revêtu d'un de ces harnachements métalliques. J'allais être ralenti dans mes mouvements, faire autant de bruit qu'une rame de métro et avoir aussi chaud que dans une cabine téléphonique. Je suerais bien dix livres en moins de cinq milles. Les caleçons longs qu'il fallait mettre en dessous de cette ferraille, à eux seuls, auraient été de trop par un temps aussi magnifique ; et l'acier, par-dessus, aurait transformé l'ensemble en un véritable four ambulant, ce qui m'aurait trop affaibli, même pour me frayer un chemin.

— « Star, vous avez dit que... » mais je m'arrêtai. Elle avait fini de s'habiller et n'avait pas fait d'excès. De légères chaussures de marche en cuir, de vrais cothurnes, un collant brun et une sorte de tunique courte qui tenait de la veste et du tutu de danseuse. Elle avait mis par-dessus le tout une sorte de petit chapeau espiègle et ce costume, dans son ensemble, lui donnait à peu près l'aspect, revu et corrigé pour une comédie musicale, d'une hôtesse de l'air, d'une hôtesse élégante, nette, gracieuse et fort attirante.

Ou de Diane chasseresse, car elle avait ajouté un arc à double courbure, moitié moins grand que le mien, et une dague. « Vous, » lui dis-je, « vous allez provoquer une émeute ! »

Elle sourit et me fit une révérence (Star n'avait aucune prétention ; elle se savait femelle, elle savait qu'elle avait belle apparence et elle en était heureuse). « Tout à l'heure, » continuai-je, « vous avez dit quelque chose, que je n'aurais pas besoin d'armes pour le moment. Y a-t-il une raison pour que je porte maintenant une de ces combinaisons spatiales ? Elles ne paraissent pas très confortables. »

— « Je ne pense pas que nous rencontrions de grands dangers aujourd'hui, » dit-elle lentement. « Mais ceci n'est pas un endroit où il est possible de faire appel à la police. Il faut donc que vous choisissiez ce dont vous avez besoin. »

— « Mais... Fichtre, princesse, c'est vous qui connaissez les lieux. Moi, j'ai besoin qu'on me conseille. »

Elle ne répondit pas. Je me tournai vers Rufo. Il considérait avec beaucoup d'attention le sommet d'un arbre.

« Rufo, » lui dis-je, « habillez-vous ! »

Il haussa les sourcils. « Seigneur Oscar ? »

— « Schnell ! Vite, Vite ! Allez-y. »

— « Très bien. » Et il s'habilla rapidement, prenant la version masculine de ce que Star avait choisi, avec des culottes courtes au lieu d'un collant.

— « Armez-vous, » lui dis-je, et je commençai à m'habiller de la même manière sauf que moi, je préférais prendre des bottes. Il y avait cependant une paire de ces cothurnes qui semblaient à ma taille, aussi les pris-je pour les essayer. Ils m'habillaient les pieds comme des gants et, de toute manière, j'avais la plante des pieds tellement endurcie par un mois passé à vivre pieds nus dans l'île du Levant que je n'avais vraiment pas besoin de lourdes chaussures.

Ils n'étaient pas aussi médiévaux qu'ils le paraissaient. Ils avaient une fermeture à glissière sur le dessus et, à l'intérieur, on pouvait lire *Fabriqué en France*^[27].

Papa Rufo avait pris l'arc qu'il avait utilisé, et il avait choisi une épée et une dague. À la place de la dague, je choisis un bon couteau de chasse de Solingen. Je regardai avec envie un revolver d'ordonnance de calibre 45 mais ne le touchai pas. S'ils avaient, « eux, » quels qu'ils fussent, une sorte de Loi Sullivan, il ne fallait pas jouer avec.

Star dit à Rufo de faire les bagages puis m'attira vers un lieu sablonneux près du ruisseau ; elle s'y accroupit et dessina une carte : la route allait vers le sud, descendait en suivant le ruisseau, avec de temps à autre des pentes abruptes, jusqu'aux Eaux-Qui-Chantent. C'est là-bas que nous dresserions le camp pour la nuit.

Je me mis bien la carte en tête. « Très bien, cela ira. Des avertissements à me donner ? Faut-il tirer les premiers ? Ou attendre qu'on nous bombarde ? »

— « Je ne crains rien aujourd'hui. Si, il y a bien un animal carnivore trois fois gros comme un lion, mais c'est un animal peureux qui n'attaquera jamais un homme qui se déplace. »

— « Un type selon mon cœur. Dans ces conditions, nous nous déplacerons sans arrêt. »

— « Si nous voyons des êtres humains – ce que je ne crois pas, – il sera peut-être bon de préparer une flèche... mais ne levez pas votre arc avant que ce ne soit absolument nécessaire. Cependant, je n'ai pas à vous dire ce qu'il faut faire, Oscar ; c'est à vous de prendre votre décision. Et Rufo ne tirera pas avant de vous avoir vu sur le point de le faire. »

Rufo avait fini de préparer les bagages.

— « Bon, allons-y ! » dis-je. Et nous nous mîmes en route. La petite boîte noire de Rufo était maintenant refermée et il la portait comme un sac à dos ; je ne pouvais m'empêcher de me demander

comment il parvenait à porter près de deux tonnes sur les épaules. Un système anti gravité, comme Buck Rogers, sans doute. Ou bien il avait dans les veines du sang de coolie chinois. De la magie noire ? Diable ! à elle seule, la commode de teck était au moins trente fois plus grosse que le sac qu'il avait maintenant sur le dos, et je ne parle pas de l'arsenal ni du reste du matériel !

Il ne faut pas s'étonner de ce que je n'aie pas demandé à Star où nous nous trouvions, ni les raisons de notre présence ici, ni comment nous étions parvenus ici, ni ce que nous allions faire, ni même les différents dangers auxquels je devais me préparer. Tu vois, mon vieux, quand on vit le rêve le plus merveilleux de sa vie, on ne se demande pas si ce rêve est logiquement possible ou non ; non, on ne se le demande pas quand la jeune fille à laquelle on a toujours rêvé est sur le point de se coucher dans le foin avec soi... on risquerait trop de se réveiller. Et pourtant, *je le savais bien*, que tout ce qui était arrivé depuis que j'avais lu cette annonce idiote, était impossible.

Mais je mis la logique de côté.

Tu sais, mon vieux, la logique est un roseau flexible. La « logique » a prouvé que les avions ne pourraient pas voler, que les bombes n'exploseraient pas et qu'aucune pierre ne pouvait venir du ciel. La logique n'est qu'une manière de dire que tout ce qui n'est pas arrivé hier n'arrivera pas demain.

J'étais heureux de la situation dans laquelle je me trouvais. Je ne voulais pas me réveiller, que ce soit dans mon lit ou dans un asile psychiatrique. Mieux encore, je ne voulais pas me réveiller dans la jungle, peut-être même avec ma blessure encore toute sanguinolente, et sans hélicoptère. Le petit frère jaune avait peut-être bien terminé son travail avec moi et m'avait peut-être envoyé dans le Walhalla. Dans ce cas, très bien ! j'aimais bien le Walhalla.

Je marchais avec une belle épée au côté, une fille encore plus belle dans ma foulée et, derrière moi, un valet-esclave, – serf, – quelque chose qui suait et nous suivait, portant tous nos biens et nous servant « d'arrière-garde ». Les oiseaux chantaient et le paysage avait été dessiné par un maître jardinier ; l'air sentait bon, était frais. Et si je ne devais plus jamais voir un taxi ni lire les titres des journaux, cela me convenait !

L'arc était gênant à porter, mais pas plus qu'un M-1[28]. Star avait passé en bandoulière son petit arc. J'essayai de porter le mien de la même manière mais j'accrochais les branches avec. Sans compter que cela me rendait nerveux de n'être pas prêt à tirer depuis qu'elle avait avoué qu'il n'était pas impossible que j'en aie besoin. C'est pourquoi je préférerai le porter à la main gauche, tendu et prêt à être utilisé.

Au cours de cette marche matinale, nous eûmes une alerte. J'entendis claquer la corde de l'arc de Rufo, *ding !* – je me retournai, mon arc tout prêt, flèche encochée, avant même d'avoir vu de quoi il s'agissait.

Sur le sol, il y avait un oiseau qui ressemblait, en plus gros, à un coq de bruyère. Rufo l'avait abattu d'une flèche en travers du cou. Je pris la résolution de ne pas recommencer à lutter d'adresse avec lui, en matière de tir à l'arc, et de le laisser prendre le pas sur moi quand cela deviendrait nécessaire et difficile.

Il fit claquer sa langue et me sourit : « Le souper ! » puis il continua à marcher tout en plumant sa proie, après quoi il l'accrocha à sa ceinture.

Nous nous arrê tâmes pour déjeuner sur un terrain dégagé dont Star m'assura qu'il était défendu ; Rufo ouvrit sa boîte pour lui donner la taille d'une valise et nous servit ; des tranches de viande froide, du fromage de Provence, du pain français croustillant, des poires et deux bouteilles de Chablis. Après le déjeuner, Star proposa de faire la sieste. L'idée était tentante ; j'avais mangé de bon cœur et je n'avais laissé que des miettes aux oiseaux ; cela n'empêcha pas que je fus surpris : « Ne continuons-nous pas ? »

— « Il faut que je vous donne une leçon de langue, Oscar. »

Il faudra qu'un jour j'aille indiquer à l'Institut des Langues Étrangères quelle est la meilleure façon d'apprendre une langue inconnue : on se couche sur l'herbe près d'un ruisseau, par un beau jour, et la plus belle femme de tous les mondes se penche sur vous et vous regarde dans les yeux. Elle commence à parler doucement dans une langue que vous ne comprenez pas.

Au bout d'un moment, ses yeux deviennent de plus en plus grands... encore plus grands... et on s'y perd.

Longtemps après, Rufo me dit : « *Erbas, Oscar, 't knila voorsht.* »

— « Très bien, » lui répondis-je. « Je me lève, mais ne me presse pas. »

C'est là la dernière fois que je tente de transcrire un langage pour lequel notre alphabet n'est pas adapté. J'ai eu plusieurs autres leçons et il n'est pas non plus nécessaire d'en parler ; à partir de ce moment-là, nous avons toujours utilisé ce jargon, sauf lorsque nous parlions anglais pour ne pas être compris d'autres personnes. C'est une langue qui est très riche en ce qui concerne les choses profanes et pour décrire les différentes manières de faire l'amour, qui est aussi plus riche que l'anglais en ce qui concerne certaines techniques, mais qui comporte cependant d'étonnantes lacunes. Il n'y a pas de mot pour dire « juriste », par exemple.

Environ une heure avant le coucher du soleil, nous sommes parvenus aux Eaux-Qui-Chantent.

Nous avons traversé un haut plateau boisé. Le ruisseau dans lequel nous avons attrapé les truites avait reçu d'autres ruisseaux et était maintenant devenu une rivière assez large. En dessous de nous, à un endroit que nous n'avions pas encore atteint, il tombait du faîte de hautes falaises, comme les cascades de Yosemite, mais en plus grand[29]. À l'endroit où nous nous sommes arrêtés l'eau avait creusé une brèche dans le plateau et formait de petites cascades, avant de se précipiter dans cette énorme chute.

« Cascade » est un euphémisme. En amont, en aval, partout où l'on regardait, on ne voyait que des chutes d'eau... les grandes avaient trente ou cinquante pieds de haut, les plus petites auraient pu être franchies d'un bond par des souris, et il y avait toutes les tailles intermédiaires. Tout cela formait des terrasses et des escaliers, avec une eau calme et verte des riches frondaisons qui s'y reflétaient, et une eau blanche comme de la crème fouettée dont jaillissait une écume des plus épaisses. Et on les entendait. Les petites chutes tintaient en d'argentins sopranos alors que les grandes vrombissaient en de profondes basses. Nous nous sommes arrêtés dans un endroit où il nous semblait être entourés de chœurs infatigables au milieu des chutes ; il était impossible de se faire entendre si on ne criait pas.

Hugo avait dû venir ici quand il a écrit *Le Sacre de la Femme*[30] :

*Or, ce jour-là, c'était le plus beau qu'eût encore
Versé sur l'univers la radieuse aurore ;
Le même séraphique et saint frémissement
Unissait l'algue à l'onde et l'être à l'élément ;
L'éther plus pur luisait dans les cieux plus sublimes ;
Les souffles abondaient plus profonds sur les cimes ;
Les feuillages avaient de plus doux mouvements ;
Et les rayons tombaient caressants et charmants
Sur un frais vallon vert, où, débordant d'extase,
Adorant ce grand ciel que la lumière embrase,
Heureux d'être, joyeux d'aimer, ivres de voir,
Dans l'ombre, au bord d'un lac, vertigineux miroir,
Étaient assis, les pieds effleurés par la lame,
Le premier homme auprès de la première femme.*

Aucun doute, Hugo était venu ici, il avait vu les Eaux-Qui-Chantent. Mon vœu le plus cher, c'est de mourir auprès des Eaux-Qui-Chantent, et d'avoir devant moi ce spectacle, ce dernier spectacle, d'entendre une dernière fois leur murmure, avant de fermer les yeux

pour toujours.

Nous nous arrê tâmes sur une prairie qui avait toute l'égalité d'une promesse et toute la douceur d'un baiser ; j'aidai Rufo à défaire les bagages. Je voulais apprendre comment fonctionnait cette fichue boîte. Je ne l'avais pas encore compris. Chaque côté s'ouvrait aussi naturellement et aussi raisonnablement que ceux d'un classeur métallique... et quand il fallait continuer à ouvrir, cela semblait tout aussi naturel et tout aussi raisonnable.

Nous commençâmes à planter une tente pour Star, et cette tente ne venait pas des surplus de l'armée, je vous prie de le croire ; c'était un coquet pavillon de soie brodée et le tapis que nous étendîmes sur le sol devait avoir été fabriqué par au moins trois générations successives d'artistes de Boukhara. Rufo me demanda : « Voulez-vous une tente, Oscar ? »

Je regardai le ciel où brillait le soleil, qui n'était pas encore au zénith. L'air était doux et je ne pouvais croire qu'il puisse pleuvoir. Et je n'aime pas être sous une tente tant qu'existe le moindre danger d'attaque. « Allez-vous prendre une tente, vous-même ? »

— « Moi ! Oh, non ! Mais *Elle*, elle doit toujours avoir une tente. Alors, le plus souvent, *Elle* se décide à dormir sur l'herbe. »

— « Je n'ai pas besoin de tente. » (Voyons donc, est-ce qu'un « champion » dort sur le palier de la chambre de sa dame, les armes à la main ? Je n'étais pas certain de ce que préconisait l'étiquette à ce sujet ; on n'en parle jamais dans les cours d'études sociologiques.)

Elle se retourna alors et dit à Rufo : « Protégés : les défenses étaient toutes à leur place. »

— « Rechargées ? » s'inquiéta-t-il.

— « Je ne suis pas encore retombée en enfance, » lui dit-elle en lui tirant l'oreille. « Du savon, Rufo. Et venez maintenant, Oscar ; c'est là le travail de Rufo. »

Rufo prit dans ses bagages inépuisables un morceau de savon Lux et le lui donna ; puis il me regarda un instant en réfléchissant et me donna du Life Buoy.

Les Eaux-Qui-Chantent constituent le meilleur bain qui soit, avec leur infinie variété. On y trouve des eaux calmes où l'on peut barboter et des bassins où l'on peut nager, des bains de siège pour se rafraîchir la peau, de vraies douches qui vont de la douche légère jusqu'à la douche violente qui vous perce jusqu'au cerveau si vous y restez trop longtemps.

Et l'on peut aussi choisir sa température. Dans la cascade où nous étions, un ruisseau d'eau chaude rejoignait le cours d'eau

principal et, à la base, coulait de l'eau glacée. Il n'était pas nécessaire de se battre avec des robinets, il suffisait d'aller d'un côté ou de l'autre pour obtenir la température que l'on désirait, ou même d'aller un peu en aval pour trouver une température d'une chaleur aussi douce qu'un baiser maternel.

Nous jouâmes un moment ; Star criait et gigotait quand je l'éclaboussais, et elle me rendait la pareille. Nous nous amusions comme de vrais gosses ; et je m'en sentais un, elle ressemblait à un enfant, et elle jouait durement, avec des muscles d'acier sous le velours de sa peau.

Au bout d'un certain temps, je pris le savon et nous nous sommes mutuellement savonnés. Quand elle a commencé à se laver les cheveux, je suis allé derrière elle pour l'aider. Elle me laissa faire ; elle avait besoin d'aide sous cette douche généreuse, six fois plus forte que n'en utilisent aujourd'hui la plupart des filles.

Ç'aurait été une merveilleuse occasion (avec Rufo qui avait du travail et qui laissait le champ libre) pour l'attraper et pour l'embrasser, avant de passer à des choses plus sérieuses. Je ne suis d'ailleurs pas tellement sûr qu'elle aurait même élevé une protestation de pure forme, il n'était pas du tout impossible qu'elle ait coopéré de tout cœur.

Mais, Diable ! je le sais bien qu'elle n'aurait pas élevé de protestation de « pure forme », elle aurait pu aussi bien me remettre à ma place d'un mot cinglant ou d'un coup sur l'oreille... ou encore se prêter à mon désir.

Mais je ne pouvais m'y résoudre. Je ne pouvais même pas faire le premier geste.

Je ne sais pourquoi. Mes intentions à l'égard de Star variaient continuellement, elles étaient malhonnêtes pour devenir, l'instant d'après, honnêtes, puis inversement. Mais elles avaient toujours eu un but bien précis, dès le premier instant que je l'avais aperçue. Non, disons-le autrement : mes intentions étaient toujours malhonnêtes, mais j'avais quand même la volonté de les rendre honorables, plus tard, dès que nous pourrions trouver un officier d'état-civil.

Et cependant, je m'aperçus que je ne pouvais pas lever le plus petit doigt sur elle, sauf pour l'aider à ôter le savon de ses cheveux.

Pendant que je m'interrogeais sur ce problème, les deux mains enfouies dans son épaisse chevelure blonde, me demandant ce qui m'empêchait de passer mes bras autour de cette souple taille qui ne se trouvait qu'à quelques pouces de moi, j'entendis tout à coup un perçant coup de sifflet : on m'appelait par mon nom, mon nouveau nom. Je regardai autour de moi.

Rufo, seulement vêtu de son affreuse peau, des serviettes jetées sur l'épaule, se tenait sur la rive, à dix pieds de là et essayait de surmonter le grondement de l'eau pour attirer mon attention.

Je fis quelques pas dans sa direction : « Qu'est-ce qu'il y a encore ? » dis-je sans cacher mon mécontentement.

— « Je vous demandais seulement si vous vouliez vous raser ? à moins que vous ne vous laissiez pousser la barbe ? »

J'avais bien eu le désagréable sentiment que mes joues devaient ressembler à un cactus, pendant que je me demandais si j'allais ou non me livrer à un assaut criminel, et ce sentiment de gêne avait contribué à m'arrêter : Gillette, Aqua Velva, Burma Shave, etc., tous ces produits ont conditionné les timides mâles américains, et surtout moi, les empêchant de se livrer à la séduction ou au viol, ou aux deux ensemble, s'ils ne sont pas rasés de près. Et j'avais une barbe de deux jours.

— « Je n'ai pas de rasoir, » lui répondis-je.

Il répliqua en me montrant un coupe-choux.

Star vint près de moi. Elle se mit sur la pointe des pieds et me passa un doigt sur le menton : « Vous seriez tout à fait majestueux avec une barbe, » dit-elle. « Peut-être un Van Dyck, avec une moustache ironique. »

C'est bien ce que je pensais, si elle, elle le pensait. En outre, cela dissimulerait la plus grande partie de ma cicatrice. « Comme vous voudrez, princesse. »

— « Mais je préférerais quand même que vous restiez tel que je vous ai vu pour la première fois. Rufo est un très bon barbier. » Elle se tourna vers lui : « Donne-moi la main, Rufo, et une serviette. »

Star s'éloigna vers le camp, s'essuyant elle-même ; j'aurais été heureux de l'aider, si seulement elle me l'avait demandé. D'un ton las, Rufo me dit : « Pourquoi n'avez-vous pas pris vous-même votre décision ? Mais *Elle* a dit de vous raser, aussi il faut maintenant y passer ; et il faudra encore que je me dépêche de prendre un bain moi aussi, car *Elle* n'aime pas qu'on la fasse attendre. »

— « Si vous avez une glace, je le ferai tout seul. »

— « Avez-vous déjà utilisé un rasoir coupe-choux ? »

— « Non, mais je peux apprendre. »

— « Vous allez vous couper la gorge, et *Elle* ne serait pas contente. Venez là, sur la rive, où j'ai de l'eau chaude. Non, non ! ne vous asseyez pas, couchez-vous, avec la tête sur le bord. Je ne peux pas raser quelqu'un qui est assis. » Il commença à me savonner le menton.

« Et savez-vous pourquoi ? J'ai appris à raser des cadavres, voilà la raison, à les rendre si jolis que leurs bien-aimées puissent être fières d'eux. Ne bougez pas ! J'ai failli vous couper une oreille. J'aime mieux raser les cadavres ; ils ne se plaignent pas, ils ne vous donnent pas de conseil, ils ne vous répondent pas... et ils se tiennent toujours tranquilles. C'est le meilleur boulot que j'aie jamais eu. Mais il faut maintenant que je m'occupe de vous... » Il s'arrêta, la lame posée contre ma pomme d'Adam, et il se mit à me raconter tous ses ennuis.

« Avais-je mon samedi ? Diable, non ! Je n'avais même pas mon dimanche ! Et pensez seulement aux heures de travail ! D'ailleurs, j'ai justement lu l'autre jour qu'à New York... Êtes-vous allé à New York ? »

— « Je suis allé à New York. Mais écarterez cette guillotine de mon cou quand vous agitez ainsi les mains. »

— « Si vous continuez à parler, vous aurez droit à quelques éraflures. Je disais donc qu'il y avait une équipe à New York qui a signé un contrat pour vingt-cinq heures de travail par semaine. *Par semaine* ! J'aurais aimé, moi, accepter de travailler vingt-cinq heures *par jour*. Savez-vous combien de temps j'ai travaillé à ce boulot, jusqu'à maintenant ? »

Je répondis que je ne savais pas.

— « Voilà, vous avez encore parlé. Plus de soixante-dix heures, et je ne mens pas ! Et pour quoi ! Pour la gloire ? Y a-t-il donc de la gloire pour un petit tas d'os blanchis ? Pour l'argent ? Oscar, je vous assure que je vous dis la vérité ; j'ai préparé plus de cadavres qu'un sultan n'a de concubines et jamais personne ne s'est soucié le moins du monde de ce qu'ils fussent recouverts de rubis de la taille de votre nez, et deux fois plus rouges... ou de guenilles ! Qu'est-ce qu'un mort peut bien faire de sa richesse ? Dites-moi, Oscar, d'homme à homme, pendant qu'*Elle* ne nous écoute pas : pourquoi avez-vous permis qu'*Elle* vous entraîne là-dedans ? »

— « Parce que cela m'amuse, c'est tout. »

Il renifla. « C'est ce que disait l'homme qui passait devant le cinquantième étage de l'Empire State Building. Mais il n'allait quand même pas tarder à s'écraser sur le trottoir. Pourtant, » ajouta-t-il gravement, « tant que vous n'avez pas traité avec Igli, il n'y a pas de problème. Si j'avais ma trousse, je pourrais dissimuler cette cicatrice de telle manière que tout le monde dirait : « N'a-t-il pas l'air normal ? » »

— « Ne vous en faites pas. *Elle* aime cette cicatrice. » (La vache il me l'avait fait avouer !)

— « C'est vrai. Ce que j'essaye de vous dire, c'est que si vous

prenez la Route de la Gloire, vous êtes sûr de trouver surtout des cailloux. Moi, je n'ai jamais eu le choix. À mon avis, pour bien vivre, ce qu'il faudrait avoir c'est un beau petit salon, le seul de la ville, avec un beau choix de cercueils à tous les prix, avec la possibilité de hausser un peu les prix, ce qui permettrait de faire la charité aux déshérités. On pourrait aussi faire payer d'avance, comme un plan d'investissement, voyez-vous, car nous mourrons tous, Oscar, et rien n'empêcherait un homme intelligent, en prenant une bonne bière bien fraîche, de conclure un marché avec une maison de confiance. »

Il se pencha vers moi, comme pour me confier un secret : « Vous voyez, seigneur Oscar... Si, par miracle, nous en sortons vivants, rien ne vous empêcherait de *Lui* dire un petit mot en ma faveur. Faites-*Lui* comprendre que je suis trop vieux pour la Route de la Gloire. Je peux faire beaucoup pour rendre vos vieux jours agréables et confortables... si vous avez de bonnes intentions envers moi. »

— « Ne sommes-nous pas tous embarqués dans la même galère ? »

— « Si, naturellement ! » Il sourit. « Un pour tous et tous pour un, et quitte ou double ! Voilà, c'est fait. »

Il faisait encore jour et Star était sous sa tente quand nous rentrâmes au camp... et mes vêtements étaient sortis. J'allai protester en les voyant mais Rufo me dit avec fermeté : « *Elle* a dit *sans cérémonie*, ce qui veut dire en smoking. »

J'avais tout ce qu'il fallait, même les boutons de plastron (qui étaient d'énormes et extraordinaires perles noires) ; ce smoking avait été coupé pour moi, ou avait été choisi par quelqu'un qui connaissait ma taille, mon poids, les mesures de mes épaules et de mes hanches. À l'intérieur de la veste se trouvait une étiquette : *The English House, Copenhagen*.

La cravate me donna du travail. Rufo arriva pendant que j'étais en train de me débattre avec elle ; il me demanda de me coucher (je ne lui demandai pas pourquoi) et me la noua en un clin d'œil. « Désirez-vous votre montre, Oscar ? »

— « Ma montre ? » Autant que je sache, elle devait se trouver dans la salle d'examen d'un certain docteur, à Nice. « Vous l'avez ici ? »

— « Oui, monsieur. J'ai emmené toutes vos affaires, sauf vos « vêtements », » ajouta-t-il en haussant les épaules.

Il n'avait pas exagéré. Tout y était, et pas seulement le contenu de mes poches mais aussi tout ce que j'avais déposé dans mon coffre de l'*American Express* : mon argent, mon passeport, et tout le reste, même le billet de Sweepstake que j'avais acheté dans Change Alley.

J'allais lui demander comment il s'était débrouillé pour avoir accès à mon coffre puis je décidai de n'en rien faire. Il avait eu la clef à sa disposition et il n'avait probablement pas eu grande difficulté pour contrefaire une procuration. Ce ne devait pas être plus difficile que de se procurer une boîte magique comme il en avait une. Je le remerciai donc et il retourna à sa cuisine.

Je commençai à tout jeter, tout sauf l'argent et mon passeport. Mais il est impossible de se permettre de salir un endroit aussi magnifique que ces Eaux-Qui-Chantent. Le ceinturon de mon épée comportait une bourse en cuir ; j'y enfouis tout, même ma montre, qui était arrêtée.

Rufo avait installé une table devant la jolie tente de Star ; il avait accroché une lanterne à un arbre et mis des chandelles sur la table. La nuit était tombée quand elle se décida à venir... semblant attendre quelque chose. Au bout d'un moment je finis par comprendre qu'elle attendait que je lui donne le bras. Je la conduisis à sa place, la fis asseoir, et Rufo me fit asseoir à mon tour. Il avait revêtu une livrée de valet de pied couleur prune.

Je ne regrettais pas d'avoir dû attendre Star ; elle avait mis la longue robe verte qu'elle m'avait montrée plus tôt. Je ne sais toujours pas si elle utilisait des fards mais elle ne ressemblait plus du tout à la gracieuse ondine avec laquelle j'avais joué dans l'eau une heure auparavant. Maintenant, on aurait eu envie de la mettre sous verre. Elle ressemblait à Liza Doolittle toute prête pour ouvrir le bal.

« Souper à Rio » ! Une douce musique se fit entendre, qui se mêlait au chant des Eaux-Qui-Chantent.

Du vin blanc avec le poisson, du vin rosé avec le gibier et du vin rouge avec les viandes rôties... et Star qui bavardait, souriait, pétillait d'esprit. À un moment Rufo se pencha vers moi pour me servir et murmura à mon oreille : « Les condamnés mangent toujours de bon cœur. » Du coin des lèvres je lui répondis d'aller au diable.

Avec les sucreries, il y avait du champagne, et Rufo me présenta la bouteille avec onction. J'approuvai son choix. Qu'aurait-il donc fait si j'avais refusé la bouteille ? M'aurait-il offert un autre cru ? De la fine Napoléon avec le café. Et des cigarettes.

Toute la journée, j'avais pensé aux cigarettes. Celles-ci étaient des Benson and Hedges n°5... et dire que pendant si longtemps j'avais fumé ces choses brunes françaises par mesure d'économie !

Pendant que nous fumions, Star félicita Rufo pour son dîner ; il accepta ses compliments avec componction et je lui fis aussi les miens. Je ne sais toujours pas qui a préparé cet hédonique repas ; Rufo a dû en faire beaucoup mais je pense que, pendant que je me faisais raser,

Star a mis la main à la pâte, au moins pour ce qui était délicat.

Nous avons donc passé un heureux moment de tranquillité, buvant du café et des liqueurs, tandis qu'au-dessus de nos têtes se balançait la lanterne et qu'une unique chandelle faisait briller ses bijoux et laissait deviner son visage, puis Star ébaucha un petit mouvement de recul afin de s'éloigner de la table. Je me levai vivement et la conduisis à la tente. Elle s'arrêta devant l'entrée : « Seigneur Oscar... »

Je l'embrassai donc et la suivis...

Oui diable ! Je la suivis ! Mais j'étais sous un tel état d'hypnose que je me penchai vers elle et lui baisai la main ! Oui, vraiment !

Ce qui ne me laissait rien d'autre à faire que de sortir, de me débarrasser de mon vêtement d'emprunt, de le rendre à Rufo et de lui emprunter une couverture. Il avait choisi de dormir d'un côté de la tente, aussi pris-je l'autre côté pour m'étendre. Il faisait encore si délicieusement bon que la couverture était inutile.

Mais je ne m'endormis pas. À dire vrai, j'étais esclave d'une drogue, une habitude bien pire que la marijuana quoique moins onéreuse que l'héroïne. Il m'arrive d'y résister et de trouver quand même le sommeil mais ce soir-là il y avait quelque chose qui était bien loin de m'aider, c'est le fait que je voyais de la lumière dans la tente de Star, et que je voyais surtout sa silhouette qui, maintenant, n'était plus déformée par le moindre vêtement.

Voyez-vous, je suis un lecteur par obligation : je ne peux pas m'endormir sans lire quelque chose, même du Perry Mason. Plutôt que de m'endormir sans lecture, je prendrais même une page d'un vieux *Paris-Match*, même si cette page a servi auparavant à envelopper des harengs.

Je me levai et fis le tour de la tente.

— « Psst ! Rufo. »

— « Oui, monseigneur. » Il se leva en sursaut, la dague à la main.

— « Dites-moi, il n'y a donc rien à lire dans ce patelin ? »

— « Que voulez-vous lire ? »

— « N'importe quoi, juste des mots les uns à la suite des autres. »

— « Un instant. » Il partit un moment, et fouilla dans ses affaires en s'éclairant avec une lampe de poche. Puis il revint et me tendit un livre et une petite lampe. Je le remerciai et regagnai ma place où je m'étais assis.

C'était un livre intéressant, écrit par Albert le Grand, et qui

semblait avoir été volé au British Museum. Albert y donnait toute une série de recettes pour faire les choses les plus invraisemblables : comment apaiser les tempêtes et voler par-dessus les nuages ; comment vaincre ses ennemis, comment rendre une femme fidèle...

Tiens, voici la dernière : « Si vous désirez écarter une femme du vice et qu'elle ne désire pas d'autre homme, prenez une verge de loup et des poils de sa moustache, ou de ses sourcils, ou des cheveux qui poussent sous son menton, brûlez le tout et faites-lui boire le breuvage sans qu'elle le sache, et elle ne désirera pas d'autre homme que vous. »

Voilà qui ne doit pas beaucoup amuser les loups. Et si j'étais la fille, cela m'ennuierait aussi ; le mélange ne doit pas être très agréable. Mais c'est pourtant la véritable formule ; alors, si vous avez des ennuis avec votre femme et qu'elle ne vous soit pas fidèle, si vous avez aussi un loup à votre disposition, essayez donc. Et faites-moi connaître le résultat. Par courrier, pas de vive voix.

Il y avait plusieurs autres recettes pour se faire aimer d'une femme mais celle du loup était de loin la plus facile à suivre. À ce moment, je posai le livre, j'éteignis la lumière et regardai la silhouette qui se détachait sur la soie transparente. Star était en train de se brosser les cheveux.

Puis je cessai de m'en faire et me mis à regarder les étoiles. Je n'avais jamais appris la position des étoiles dans l'hémisphère austral ; on n'en voit que rarement dans un endroit aussi humide que l'Indochine, sans compter que lorsqu'on a le sens de l'orientation, on n'en a pas besoin.

Ce ciel austral était extraordinaire.

J'étais en train d'admirer une étoile, ou une planète (il semblait qu'il y avait une sorte de disque), très brillante, quand je me rendis tout à coup compte qu'elle bougeait.

Je m'assis. « Hello ! Star ! »

— « Oui, Oscar ? » me répondit-elle.

— « Venez voir ! Un spoutnik, un très gros spoutnik ! »

— « Je viens. » Elle éteignit la lumière de sa tente et vint rapidement me rejoindre, ainsi que ce vieux papa Rufo, qui grognait en se frottant les côtes.

— « Où cela, monseigneur ? » demanda Star.

Je fis un geste.

— « Là, devant ! En y repensant, ce n'est peut-être pas un spoutnik ; ce pourrait bien être un satellite de la série Écho. Il est extraordinairement gros et brillant. »

Elle me jeta un coup d'œil avant de détourner son regard. Rufo

garda le silence. Je continuai à regarder un instant, puis ce fut elle que je regardai. Et elle, c'était moi qu'elle regardait, pas le satellite. Je regardai de nouveau, et cela continuait de bouger sur le champ des étoiles.

« Star, » dis-je, « ce n'est pas un spoutnik. Ce n'est pas non plus un satellite Écho. C'est une lune. Une vraie lune. »

— « Oui, seigneur Oscar. »

— « Alors, nous ne sommes pas sur la Terre. »

— « C'est exact. »

— « Humm !... » Je regardai de nouveau cette petite lune, qui bougeait si rapidement parmi les étoiles, d'ouest en est.

— « Vous n'avez pas peur, mon héros ? » me dit Star paisiblement.

— « Peur de quoi ? »

— « D'être sur un monde étranger. »

— « Cela me paraît être un monde tout ce qu'il y a de plus agréable. »

— « Oui, il l'est, » avoua-t-elle, « sous bien des aspects. »

— « C'est un monde que j'aime. Mais il est quand même temps que j'en sache plus sur lui. Où sommes-nous ? À combien d'années-lumière, à quelle distance, et dans quelle direction ? »

Elle sourit : « Je vais essayer de vous expliquer, monseigneur. Mais ce ne sera pas facile ; vous n'avez pas étudié la géométrie métaphysique... Il y a beaucoup de choses que vous n'avez jamais étudiées. Pensez aux pages d'un livre... » J'avais encore sous le bras le livre de recettes d'Albert le Grand ; elle le prit. « Une page peut ressembler tout à fait à une autre page, ou en être très différente. Une page peut être tellement proche d'une autre qu'elle la touche, en tous ses points, et elle n'a cependant rien à voir avec la page avec laquelle elle est en contact. Nous sommes très proches de la Terre, maintenant même, aussi proches que deux pages qui se suivent dans un livre. Et nous en sommes cependant tellement éloignés que même la notion d'années-lumière est impuissante à l'exprimer. »

— « Écoutez, » dis-je, « ce n'est pas la peine de tourner autour du pot. J'ai été un spectateur assidu de la « Twilight Zone^[31] ». Vous voulez parler d'une autre dimension, si j'ai bien compris. »

Elle semblait troublée. « C'est à peu près cela, mais... »

— « Il faut que nous rencontrions Igli ce matin, » l'interrompit Rufo.

— « Oui, je sais, » dis-je. « Si nous devons bavarder avec Igli dans la matinée, nous avons peut-être besoin de dormir. Je suis désolé. »

Mais, au fait, qui est Igli ? »

— « Vous verrez bien, » répondit Rufo.

Je levai les yeux vers cette étrange lune. « Aucun doute. Et bien, je suis désolé de vous avoir dérangés avec cette grossière erreur. Bonne nuit, bonnes gens. »

Alors, je m'enroulai dans ma couverture, en bon héros bien sage (tout en muscles et sans cervelle, comme ils le sont généralement), et eux aussi allèrent se pieuter. Elle ne ralluma pas sa lampe, ce qui fit que je n'avais plus rien à regarder, sauf les lunes itinérantes de Barsoom. J'étais tombé en plein roman.

Bon ! j'espérais qu'il s'agissait d'un livre à succès et que l'auteur me garderait vivant pour toute une série d'épisodes. Mon rôle de héros était plutôt agréable, du moins jusqu'au chapitre où j'en étais. Il y avait Dejah Thoris^[32], enveloppée dans ses draps de soie à vingt pas de moi.

J'ai sérieusement pensé à me glisser par l'ouverture de sa tente pour lui souffler que j'avais envie de lui poser quelques questions sur la géométrie métaphysique et sur d'autres problèmes de ce genre. Peut-être sur des incantations érotiques... Ou peut-être seulement pour lui dire qu'il faisait froid dehors et lui demander si je pouvais entrer ?

Mais je ne le fis pas. Le bon vieux Rufo fidèle était couché de l'autre côté de la tente et ce vieux bonhomme avait la détestable habitude de se réveiller en sursaut la dague à la main. Et, en plus, il aimait raser les cadavres. Comme je l'ai déjà dit, quand j'ai le choix, je suis plutôt peureux.

Je regardai donc les lunes itinérantes de Barsoom et m'endormis.

CHAPITRE VI

Les oiseaux qui chantent valent mieux que les réveils-matin, et Barsoom n'a jamais été comme cela. Je me réveillai donc tout joyeux, sentant une bonne odeur de café et me demandant si j'avais le temps de piquer une pleine eau avant le petit déjeuner. Cette autre journée s'annonçait parfaite, bleue et claire dans le soleil qui se levait ; je me sentais prêt à tuer quelques dragons avant le déjeuner. Je veux dire, de petits dragons.

J'étouffai un bâillement et me mis sur pied. Le coquet pavillon avait disparu et la boîte noire était presque complètement empaquetée ; elle n'était pas plus grande qu'un piano. Star était agenouillée devant un feu et faisait du café. Ce matin, elle ressemblait à une femme de l'âge des cavernes, habillée d'une belle peau (moins belle cependant que la sienne), une peau d'ocelot, sans doute. À moins qu'elle ne vînt de chez Du Pont de Nemours.

— « Bonjour, princesse, » dis-je. « Qu'avons-nous pour déjeuner ? Où se trouve le chef ? »

— « Le déjeuner attendra, » dit-elle. « Il y a juste une tasse de café pour vous maintenant ; il est trop chaud et trop fort, il vaut mieux ne pas être de trop bonne humeur. Rufo est déjà allé parler avec Igli. » Elle me servit dans une tasse en carton.

J'en bus une demi-tasse, me brûlant la bouche et crachant le reste sur le sol. Il y a cinq catégories de café, en ordre décroissant : le café, le jus, le jus de chaussette, la bouillie et le résidu de charbon. Celui-ci était à peine digne d'entrer dans la quatrième catégorie.

Je m'arrêtai, ayant aperçu Rufo. Et il n'était pas seul, il avait même avec lui une nombreuse compagnie. Sur le bord de notre gentille terrasse, quelqu'un avait débarqué la cargaison de l'Arche de Noé. Il y avait de tout, depuis l'abeille jusqu'au zébu, et la plupart de ces animaux étranges étaient armés de longues dents jaunes.

Rufo était devant cette garde d'honneur, à dix pieds devant, à côté d'un citoyen particulièrement grand et peu engageant. À ce moment, la tasse de carton se déchira et tomba de ma main.

— « En voulez-vous encore ? » me demanda Star.

— « Non, merci, » dis-je en soufflant sur mes doigts. « Est-ce que c'est ça, Igli ? »

— « C'est celui qui est au milieu et à qui parle Rufo. Les autres sont venus pour voir le spectacle. Vous n'avez pas besoin d'y faire attention. »

— « Certains d'entre eux semblent avoir faim. »

— « Pour la plupart, les grands sont comme le diplodocus de Cuvier, ils sont herbivores. Quant à ces lions plus grands que la normale, ils nous mangeront, si Igli est gagnant, mais pas avant. Le problème, c'est Igli. »

Je regardai de nouveau Igli, avec plus de soin. Il ressemblait à un descendant de l'homme de Dundee, tout en menton et avec pas de front du tout, et pour le reste c'était un mélange des traits parmi les moins appétissants des géants et des ogres de *The Red Fairy Book*. C'est d'ailleurs là un livre que je n'avais jamais beaucoup aimé.

Il était vaguement humain, si l'on peut employer ce terme. Il mesurait deux pieds de plus que moi et devait peser de trois à quatre cents livres de plus, mais je suis beaucoup plus beau. Il était couvert de poils qui poussaient en touffes inégales, comme l'herbe d'une prairie mal entretenue ; et l'on pouvait s'apercevoir sans qu'on vous le dise qu'il n'avait jamais utilisé le moindre déodorant corporel, vous savez, ces produits conseillés aux hommes vraiment virils. Il avait des muscles noueux, énormes et des ongles mal soignés.

— « Star, » demandai-je, « quelle est donc la discussion que nous devons avoir ensemble ? »

— « Il vous faut le tuer, seigneur. »

Je le regardai encore une fois.

— « N'est-il pas possible de conclure un traité de coexistence pacifique ? Inspection mutuelle, échanges culturels, et ainsi de suite ? »

Elle secoua la tête : « Il n'est pas assez intelligent pour cela. Il est ici seulement pour nous empêcher de descendre dans la vallée, aussi le problème est-il simple, il meurt ou bien c'est nous qui mourons. »

Je respirai profondément : « Princesse, j'ai pris une décision. L'homme qui obéit toujours à la loi est encore plus stupide que celui qui la viole tout le temps. Il ne faut plus se préoccuper de cette loi Sullivan locale. Il me faut un lance-flamme, un bazooka, quelques

grenades et le plus gros canon de tout l'arsenal. Pouvez-vous me montrer où ils se trouvent ? »

Elle tisonna le feu. « Mon héros, » dit-elle lentement, « je suis vraiment désolée mais ce n'est pas aussi simple que cela. Avez-vous remarqué que, la dernière nuit, quand nous avons fumé, Rufo a allumé nos cigarettes à la flamme des bougies ? Qu'il n'a même pas utilisé un briquet ? »

— « Euh... non. Je n'y ai pas fait attention. »

— « Cette loi contre les armes à feu et contre les explosifs n'est pas une loi comme celles que l'on a sur la Terre. C'est plus que cela ; ici, il est impossible d'utiliser de pareilles choses. Autrement, de telles choses seraient utilisées contre nous. »

— « Vous voulez dire qu'elles ne fonctionneraient pas ? »

— « Elles ne marcheront pas. Peut-être faut-il plutôt dire qu'elles sont « ensorcelées ». »

— « Star. Regardez-moi. Peut-être croyez-vous aux sorts, moi pas. Et je vous parie à sept contre deux que les mitraillettes n'y croient pas non plus. J'ai l'intention de m'en assurer. Voulez-vous m'aider à défaire les bagages ? »

Pour la première fois elle parut réellement surprise : « Oh, seigneur, je vous prie de ne pas le faire ! »

— « Pourquoi pas ? »

— « Même un essai serait un désastre. Croyez-vous que je ne connais pas mieux que vous les hasards, les dangers et, oui, même les lois de cet univers ? Me croyez-vous quand je vous dis que je ne veux pas que vous mouriez, quand je vous dis avec solennité que ma propre vie et ma propre sécurité dépendent de vous ? Je vous en prie ! »

Il est impossible de ne pas croire Star quand elle parle de cette façon. Tout songeur, je dis alors : « Peut-être avez-vous raison, car autrement ce drôle de personnage qui est là porterait un mortier de six pouces sur le bras gauche. Oh ! Star, je viens d'avoir une meilleure idée. Pourquoi ne retournons-nous pas par le chemin que nous avons pris et ne nous installons-nous pas à l'endroit où nous avons attrapé du poisson ? En moins de cinq ans, nous y aurions une jolie petite ferme. En dix ans, avec tous les gens qui vivent dans le coin, nous aurions installé aussi un beau petit motel, avec une belle piscine et un golf miniature. »

Elle sourit à peine : « Seigneur Oscar, il n'est pas possible de revenir en arrière. »

— « Pourquoi pas ? Je retrouverais le chemin les yeux fermés. »

— « Mais eux aussi nous retrouveraient. Pas Igli, mais d'autres

semblables seraient envoyés à notre poursuite, pour nous tuer. »

Je soupirai encore une fois.

— « Comme vous voudrez. De toute manière, ces affaires de motels au bord des grands routes sont aujourd'hui très risquées. Il y a une hache d'armes dans ce fourbi. Je peux peut-être lui couper les pieds avant qu'il me voie. »

Elle secoua de nouveau la tête, ce qui me fit lui demander : « Qu'est-ce qu'il y a encore ? Est-ce qu'il faut que je me batte contre lui pieds et poings liés ? Je croyais que tout ce qui coupe ou qui frappe, que tout ce qui n'utiliserait que la force de mes propres muscles était permis ? »

— « C'est permis, seigneur, mais cela ne marchera pas. »

— « Pourquoi pas ? »

— « Igli ne peut pas être tué. Voyez-vous, il n'est pas véritablement vivant. C'est une construction, qui a été rendue invulnérable dans ce seul but. Les épées, les couteaux et même les haches ne peuvent pas l'entamer ; ils rebondissent sur lui. Je l'ai déjà vu. »

— « Vous voulez dire que c'est un robot ? »

— « Pas si vous pensez à des pignons, à des rouages et à des circuits imprimés. Un *Golem* conviendrait davantage. L'Igli est une imitation de la vie, » ajouta Star. « Il vaut même mieux que la vie sous certains rapports puisqu'il n'y a pas de manière de le tuer, autant que je sache, du moins. Mais il est pire, aussi, car un Igli n'est ni intelligent ni bien bâti. Il a des idées, mais pas de jugement. Rufo travaille à ce problème maintenant ; il l'excite, le chauffe pour vous, il est en train de le rendre fou, de façon à ce qu'il soit incapable de penser. »

— « C'est donc ce qu'il fait ! Fichtre ! il va falloir que je pense à le remercier. Grâce lui soient rendues ! Mais, au fait, princesse, qu'attend-on de moi, maintenant ? »

Elle tendit les mains en avant comme si la réponse était évidente : « Quand vous serez prêt, j'abaisserai les défenses, et alors vous irez le tuer. »

— « Mais vous venez juste de dire... » Je m'interrompis. Quand on a supprimé la Légion Étrangère française, cela n'a pas laissé beaucoup de possibilités d'évasion pour les types romanesques. Umbopa se serait attaqué à ce problème ; Conan, certainement. Ou Hawk Carse. Ou même don Quichotte, car cette chose avait à peu près la taille d'un moulin à vent.

« Très bien, princesse. Allons-y. Ai-je le droit de cracher dans mes mains, ou bien n'est-ce pas loyal ? »

Elle sourit, mais sans laisser voir ses fossettes et me dit gravement : « Seigneur Oscar, nous allons cracher dans nos mains. Rufo et moi, nous allons combattre à vos côtés. Ou nous gagnons... ou nous mourons. »

Nous nous approchâmes alors de Rufo. Il faisait les oreilles d'âne à Igli et était en train de hurler : « Qui est ton père, Igli ? Ta mère était une vraie poubelle, mais *qui était ton père ?* Regardez-le, il n'a pas de nombril ! Pouah ! »

Igli répondit brusquement : « Ta mère, à toi, aboie ! Et tes sœurs sont vertes... » mais cela me parut bien faible. Il était évident que la remarque sur son absence de nombril l'avait touché au point sensible, car il était vrai qu'il n'en avait pas. Ce qui était normal, je pense.

Ce que je viens de citer ne représente pas exactement ce qu'ils ont dit l'un et l'autre, sauf la remarque sur le nombril. J'aimerais citer sans avoir à traduire car en langue névienne l'injure est un grand art équivalent à la poésie. En fait le fin du fin, en littérature, consiste à s'adresser (publiquement) à son ennemi en employant une forme poétique difficile, par distiques ou deux tercets, par exemple, après avoir trempé sa plume dans du vitriol.

Rufo continuait de plus belle :

— « Fais-t'en un, Igli. Enfonce-toi un doigt dans le ventre et fais-t'en un. Ils t'ont laissé sous la pluie et tu es parti. Ils ont oublié de te terminer. Est-ce que par hasard tu appellerais ça un nez ? » Et il me dit, à moi, en anglais : « Comment le voulez-vous, patron ? À point ou bien cuit ? »

— « Occupez-le pendant que j'étudie le problème. Il ne comprend pas l'anglais ? »

— « Pas un mot. »

— « Bien. Jusqu'où puis-je m'approcher sans risque ? »

— « D'aussi près que vous voulez, tant que les défenses ne sont pas ôtées. Mais, patron... Comprenez, je n'ai pas le droit de vous conseiller... mais quand nous nous mettrons au travail, ne le laissez pas vous attraper par les choses. »

— « J'essaierai. »

— « Faites attention. » Rufo tourna la tête et cria : « Hou ! Igli se mord le nez et le mange ! » et il ajouta : « *Elle* est bon médecin, c'est même le meilleur, mais, tout de même, faites attention. »

— « Je ferai attention. » Je m'approchai plus près de l'invisible barrière pour regarder cette créature. Elle me regarda en émettant des grognements, aussi me pris-je le nez entre les doigts, tout en le regardant, et le huai-je copieusement, à grand renforts de bruits incongrus. J'étais sous le vent et il me sembla qu'il ne devait pas avoir

pris de bain depuis trente ou quarante ans ; il puait plus que cent putois réunis.

Cela fit germer en moi une idée. « Star, est-ce que ce chérubin sait nager ? »

Elle parut surprise : « Vraiment, je ne le sais pas. »

— « Peut-être ont-ils oublié de le programmer pour cela. Et vous, Rufo ? »

Rufo parut choqué : « Mettez-moi à l'épreuve, c'est tout ce que je demande. Je pourrais en remonter aux poissons. Igli ! Dis-nous pourquoi les truies refusent de t'embrasser ! »

Star savait nager comme une otarie. Moi, je nage plutôt comme un ferry-boat, mais j'y arrive tout de même. « Star, il est possible que cette chose ne puisse pas être tuée, mais elle respire tout de même. Elle a donc une sorte de métabolisme oxygéné, même si elle brûle du kérosène. Si nous lui tenons la tête sous l'eau pendant un certain temps, – aussi longtemps qu'il le faudra, – je parie que le feu s'éteindra. »

Elle me regarda en ouvrant les yeux. « Seigneur Oscar... mon champion... Je ne me suis pas trompée à votre sujet. »

— « Bon ! il va y avoir du travail. Avez-vous jamais joué au water-polo, Rufo ? »

— « C'est moi qui l'ai inventé ! »

J'espérais qu'il disait vrai. J'y avais joué, une seule fois. C'est un peu comme lorsque vous montez à cheval, c'est intéressant, une fois. « Rufo, pouvez-vous attirer notre petit copain vers le rivage ? J'ai cru comprendre que les lignes de défenses suivaient la ligne de bataille, et continuaient de nous protéger quand nous nous déplaçons ? Si c'est exact, nous pouvons l'entraîner presque jusqu'à ce bout de terrain avec l'eau profonde juste en dessous... Vous savez bien, Star, à l'endroit où vous m'avez aspergé la première fois. »

— « Pas difficile, » dit Rufo. « Nous nous déplaçons et il va nous suivre. »

— « J'aimerais bien qu'il soit en train de courir. Star, combien de temps vous faut-il pour débrancher vos défenses ? »

— « Je peux le faire en un clin d'œil, seigneur. »

— « Très bien. Voici ce que je vais faire. Rufo, je voudrais qu'Igli vous poursuive, aussi vite que possible... Alors, il faut couper tout droit vers cette falaise juste avant d'atteindre la rivière. Star, lorsque Rufo y sera, vous coupez les défenses, – vous les débranchez, – immédiatement. N'attendez pas que je vous dise de le faire. Rufo, vous plongez et nagez aussi vite que possible ; ne le laissez pas vous

attraper. Avec un peu de chance, si Igli va assez vite, gros et lourdaud comme il est, il ira, lui aussi, qu'il le veuille ou non. Moi, je vais avec vous, de côté et un peu derrière. Si Igli veut freiner, je le frappe aussi fort que possible et l'envoie dans la flotte. À ce moment, nous aurons notre partie de water-polo. »

— « Je n'ai jamais vu jouer au water-polo, » dit Star, songeuse.

— « Il n'y aura pas de règle. Ce que nous avons à faire, c'est simplement de sauter tous les trois sur lui, dans l'eau, de lui enfoncer la tête et de la maintenir sous l'eau, – et de nous entraider pour l'empêcher de nous enfoncer la tête dans l'eau, à nous. Gros comme il est, à moins qu'il ne puisse nager plus vite que nous, il aura un désavantage terrible. Nous continuons comme cela jusqu'à ce qu'il devienne mou, et qu'il le reste, sans jamais le laisser respirer. Alors, pour plus de sécurité, nous le chargerons avec des pierres, et cela n'aura pas beaucoup d'importance qu'il soit vraiment mort ou non. Avez-vous des questions à poser ? »

Rufo grimâça comme une vraie gargouille :

— « Cela promet d'être amusant ! »

Comme ces deux pessimistes semblaient penser que cela allait marcher, nous commençâmes. Rufo cria une injure concernant les mœurs personnelles d'Igli, une allusion que même Olympia Press[33] aurait censurée, puis provoqua Igli à la course, lui offrant une récompense parfaitement obscène.

Il fallut pas mal de temps à Igli pour mettre sa grosse carcasse en mouvement, mais quand il fut lancé, il se montra plus rapide que Rufo et provoqua derrière lui une vraie panique chez les animaux et les oiseaux demeurés sur place. Je suis assez rapide mais j'eus beaucoup de mal à garder ma place à côté du géant, à quelques pas en arrière, et j'espérais que Star ne débrancherait pas les défenses s'il semblait qu'Igli fût capable de rattraper Rufo en terrain sec.

Star débrancha les défenses juste au moment où Rufo coupa pour s'éloigner de la barrière ; Rufo se précipita alors sur le rivage et plongea parfaitement, sans même ralentir, comme je l'avais demandé.

Mais ce fut la seule chose qui marcha selon mes plans.

Je pense qu'Igli était trop stupide pour sentir immédiatement que les défenses avaient été abaissées. Il continua pendant quelques pas après que Rufo eut obliqué, puis tourna vers la gauche, presque à angle droit. Mais il avait perdu de la vitesse et il ne sembla avoir aucune difficulté à s'arrêter sur la terre ferme.

Je le frappai en plongeant, par un coup bas parfaitement illégal, et nous tombâmes, mais pas au-dessus de l'eau. Et, tout à coup, je fus obligé de lutter avec un Golem puant et armé de deux bras puissants.

Heureusement une sorte de locomotive vint immédiatement à mon aide car Rufo, encore tout humide, vint me secourir.

Mais nous ne pouvions pas prendre ainsi l'avantage et, avec le temps, nous allions devoir perdre. Igli nous surpassait tous en poids et semblait n'être qu'un amas de muscles, de puanteur, de griffes et de dents. Nous étions déjà couverts de bleus, de contusions, de blessures, et nous n'arrivions pas à causer le moindre mal à Igli. Évidemment, il hurlait comme un mauvais acteur de film à la télévision, chaque fois que l'un de nous lui tordait une oreille ou lui retournait un doigt mais nous n'arrivions pas vraiment à le blesser et c'était bien lui qui nous mettait à mal. Il n'y avait aucune chance de flanquer cette énormité dans l'eau.

J'avais commencé en lui entourant les genoux avec les bras et je continuai de cette façon, par nécessité, aussi longtemps que je le pus, tandis que Star essayait de le tenir par un bras et que Rufo se pendait à l'autre. La situation était « fluide ». Igli se remuait comme un serpent à sonnettes auquel on a brisé la colonne vertébrale et se dégageait sans arrêt un membre, ou un autre, cherchant toujours à griffer ou à mordre. Il parvenait à nous mettre en mauvaise position et, à un moment, je me suis retrouvé pendu à un pied calleux, m'acharnant à le tordre, quand je vis qu'il avait la bouche grande ouverte, grande comme une fosse aux ours et fort peu engageante. Il avait besoin de se brosser les dents.

Je lui enfournai son pied dans la bouche.

Igli hurla, mais je continuai à lui enfoncer le pied et, très rapidement, il eut la gueule tellement encombrée qu'il fut incapable de hurler. Je continuai de pousser.

Quand il eut avalé sa propre jambe gauche jusqu'au genou, il s'arrangea pour libérer son bras droit de l'emprise de Star et agrippa sa jambe qui était en train de disparaître... Je lui agrippai le poignet. « Aidez-moi, » criai-je à Star. « Poussez ! »

Elle comprit mon idée et poussa en même temps que moi. Le bras entra dans la gueule jusqu'au coude, la jambe plus profondément encore, jusqu'à un morceau de fesse. Pendant ce temps, Rufo s'était mis au travail avec nous et avait pu introduire la main gauche d'Igli dans sa gueule, entre ses mâchoires. Déjà Igli ne se débattait plus autant ; il devait commencer à manquer d'air, c'est pourquoi il ne fallut qu'un peu de volonté pour lui mettre le pied droit dans la gueule ; en même temps, Rufo écrasait ses narines poilues et j'appuyai, en appliquant mon genou sur son menton, pendant que Star poussait.

Nous continuâmes à le nourrir, à lui emplir la gueule, pouce par pouce, sans jamais le laisser souffler. Il se débattait toujours et essayait de se libérer alors que nous lui avions déjà fait avaler ses

jambes jusqu'aux fesses, et que ses bras étaient en train de disparaître jusqu'aux épaules.

C'était exactement comme avec une boule de neige, sauf que c'était le contraire ; plus nous poussions, plus il diminuait et plus sa gueule était tendue... Je n'ai jamais rien vu d'aussi affreux. Il fut bientôt réduit à la taille d'un punching-ball... puis d'un ballon de football... puis d'une balle de base ball, puis je le roulai entre mes paumes et continuai de pousser, le plus fort possible.

... une balle de golf, une bille, un petit pois... et enfin il n'y eut plus dans mes mains qu'un peu de saleté grasseuse.

Rufo reprit sa respiration. « Je pense que cela lui apprendra à ne pas se mettre les orteils dans la bouche. Qui a envie de déjeuner ? »

— « Je vais d'abord me laver les mains, » répondis-je.

Nous allâmes tous nous baigner, utilisant beaucoup de savon ; Star prit soin de nos blessures, puis Rufo la soigna elle-même, sous sa direction. Rufo a raison : Star est le meilleur des médecins. Ce qu'elle utilisa pour nous valait la peine ; les coupures se refermèrent, les bandages qu'elle nous mit n'avaient pas besoin d'être changés et tombèrent au bout d'un certain temps ; nous n'eûmes ni infection ni cicatrice. Rufo avait reçu une mauvaise morsure, qui lui avait arraché un hamburger d'au moins cinquante cents sur la fesse gauche mais quand Star se fut occupée de lui, il fut capable de s'asseoir et cela ne semblait pas le gêner.

Rufo nous servit des gâteaux croustillants et de grosses saucisses allemandes, débordantes de graisse, et aussi des litres et des litres de bon café. C'était presque midi lorsque Star débrancha de nouveau les défenses et nous nous mîmes alors à descendre la colline.

CHAPITRE VII

La descente qui est près de la grande chute dans la vallée de la Nédia est de mille pieds ; elle est plus que raide ; la falaise est en surplomb et l'on descend grâce à une corde, tournant lentement sur soi-même comme une araignée. Je ne vous conseille pas d'en faire autant ; cela vous donne le vertige et j'ai failli perdre les merveilleux gâteaux que nous avions mangés.

La vue est extraordinaire. D'un côté, on voit la chute d'eau, loin du rocher qu'elle ne mouille même pas, et qui tombe de si haut qu'elle se disperse en brouillard avant d'atteindre le fond. Puis, quand on se détourne de la falaise, on a la vue bien dégagée sur une vallée incroyablement gaie, verte, magnifique... des marais et des forêts au pied de la falaise, puis, à quelques milles, des champs cultivés, et, très, très loin, des montagnes aux pentes douces, à la base, et aux sommets aigus et déchiquetés couverts de neige.

Star m'avait décrit la vallée : « D'abord, nous nous frayons notre chemin dans les marais. Après cela, la voie est facile : nous n'avons qu'à bien faire attention aux faucons sanguinaires. Nous arrivons alors à une très jolie route de brique. »

— « Une route de brique jaune ? » demandai-je.

— « Oui. Là-bas, ils ont de l'argile. Est-ce que cela a de l'importance ? »

— « Je ne pense pas. Ne vous en faites pas. Et ensuite ? »

— « Après cela, nous nous arrêterons pour une nuit chez une famille, le seigneur de l'endroit. De braves gens, que vous apprécierez. »

— « Après quoi, cela devient plus difficile, » ajouta Rufo.

— « Rufo, ne nous ennuie pas ! » dit Star brusquement. « Je serais heureuse que tu nous épargnes tes commentaires et que tu

laisse Oscar résoudre ses problèmes au fur et à mesure, de telle manière qu'il les aborde reposé, détendu, la vue claire. Connais-tu quelqu'un d'autre que lui qui aurait pu vaincre Igli ? »

— « Si vous l'entendez ainsi... non. »

— « C'est ainsi que je l'entends. Nous dormirons bien cette nuit. Cela ne suffit-il pas ? Et tu en profiteras comme tout le monde. »

— « Vous aussi. »

— « Quand m'est-il arrivé de ne pas profiter de quelque chose ? Tiens ta langue. Maintenant, Oscar, en bas de la colline il y a les Spectres Cornus ; il n'y a pas moyen de les éviter, et ils vont nous voir pendant que nous descendrons. Avec un peu de chance, nous ne verrons pas de Bandits-des-Eaux-Froides ; ils restent en général cachés dans le brouillard. Mais si nous avons le malheur de rencontrer ces deux ennemis, nous pouvons aussi avoir la chance qu'ils se battent ensemble et cela nous permettra de nous glisser entre eux. Le chemin qui traverse le marais est plein d'embûches ; vous feriez bien d'étudier ce croquis jusqu'au moment où vous le connaîtrez par cœur. Le sol n'est ferme qu'aux endroits où poussent de petites fleurs jaunes, et il ne faut pas se fier aux endroits où il semble ferme et sec. Comme vous pouvez le voir, même si nous restons soigneusement aux endroits sûrs, il y a quand même beaucoup de déviations et d'impasses si bien que nous pouvons très bien nous égarer et circuler toute la journée jusqu'au moment où il fera sombre... et ne plus jamais nous en sortir. »

J'en étais donc là, descendant le premier, car les Spectres Cornus devaient nous attendre en bas. C'était un privilège qui m'était réservé. N'étais-je pas un « héros » ? N'avais-je pas forcé Igli à s'avaler lui-même ?

J'aurais cependant aimé que les Spectres Cornus fussent de vrais spectres. Mais c'étaient des animaux à deux pattes, et ils étaient omnivores. Ils mangeaient n'importe quoi, ils se mangeaient même les uns les autres, et avaient un appétit tout particulier pour les voyageurs. À partir de la ceinture, leur partie supérieure m'avait été décrite comme ressemblant assez à celle du Minotaure ; leur partie inférieure ressemblait à celle des satyres mais avec des pieds palmés. Leurs membres supérieurs étaient constitués par deux bras très courts mais sans véritables mains, sans pouces.

Mais leurs cornes ! Ils avaient des cornes de la taille des longhorns du Texas, mais s'étendant vers le haut et en avant.

Il y avait cependant un moyen de convertir un Spectre Cornu en un véritable spectre. Ils ont sur le crâne, entre les cornes, un endroit vulnérable, un peu comme les fontanelles des bébés. Étant donné que

ces brutes chargent tête baissée, pour essayer de vous empaler, c'est là le seul endroit où l'on peut les atteindre. Tout ce qu'il y a à faire, c'est de rester ferme sur ses pieds, de ne pas flancher, de viser cette minuscule cible et de ne pas la manquer.

Ainsi ma tâche était simple. Descendre le premier, en tuer autant qu'il serait nécessaire pour permettre à Star de trouver un endroit sûr pour descendre puis tenir bon et la protéger en attendant Rufo. Après cela, nous serions libres de nous frayer un chemin à travers les marais, vers la sécurité. Si, du moins, les Bandits-des-Eaux-Froides ne se joignaient pas à la fête.

Je cherchai une meilleure position dans la boucle de corde que je chevauchais, car j'avais une crampe à la jambe gauche, et je regardai vers le bas. À cent pieds en dessous de moi, le comité de réception s'était réuni.

Cela ressemblait à un champ d'asperges, ou de baïonnettes.

Je fis signe de faire cesser la descente. Bien au-dessus de moi, Rufo assurait la corde ; je restais donc là, à me balancer, essayant de réfléchir. Si je me laissais descendre en plein milieu d'eux, je pourrais en frapper un ou deux avant de me faire empaler. Ou peut-être même aucun. La seule certitude était que je serais mort bien avant que mes amis aient pu me rejoindre.

D'un autre côté, outre ce point vulnérable entre les cornes, chacun de ces monstres avait une douce croupe, qui semblait faite pour accueillir des flèches. Si Rufo me laissait descendre un peu...

Je lui fis signe. Je recommençai à descendre lentement, en me balançant un peu, et il faillit manquer mon signal d'arrêter à nouveau. Je fus même forcé de relever les pieds ; quelques-uns de ces bébés se bousculaient en dessous de moi et se poussaient mutuellement en cherchant à m'atteindre. Il y avait même parmi eux une sorte de Nijinski qui s'arrangea pour faire un saut et qui érafla ma chaussure gauche, ce qui eut pour résultat de me couvrir de chair de poule, jusqu'au menton.

Devant cet avertissement sans réplique, je me résolus à me hisser par les mains afin de mettre les pieds dans la boucle au lieu d'y installer mes fesses. Je restais donc debout, au bout de la corde, prenant successivement appui sur une jambe puis sur l'autre pour faire disparaître la crampe qui me transperçait de mille coups d'épingle. Alors, je pris mon arc et le bandai. Cet exercice eût effrayé un acrobate professionnel : avez-vous jamais essayé de bander un arc et de tirer alors que vous êtes suspendu à une anse de cordage, au bout d'une corde longue de mille pieds, et qu'il faut encore vous tenir à la corde par l'autre main ?

De cette manière, on perd ses flèches ; j'en perdis trois, et je faillis me perdre de la même façon.

J'essayai d'accrocher ma ceinture à la corde. Pour ce faire, il fallut que je me suspende la tête en bas ce qui me fit perdre mon petit chapeau à la Robin des Bois, ainsi que quelques flèches. Mon public sembla apprécier ce numéro : ils m'applaudirent – je pense qu'il s'agissait d'applaudissements – aussi essayai-je de recommencer. Je tentai d'enrouler ma ceinture autour de ma poitrine afin de me tenir un peu plus droit et d'essayer de décocher une ou deux flèches.

Je parvins à ne pas perdre mon épée.

Jusque-là, les seuls résultats obtenus avaient été d'attirer de nouveaux clients (« Maman, regarde comme cet homme est drôle ! ») et de me faire balancer de part et d'autre comme un pendule.

Ce n'était pas très heureux mais cela me donna une idée. J'augmentai le balancement, comme si je m'étais trouvé sur une escarpolette. Cela prit du temps, car la période du pendule que je constituais dépassait la minute, et il ne sert à rien d'essayer de presser un pendule, il faut travailler avec lui, pas contre lui. J'espérais que mes amis me voyaient assez bien pour deviner ce que je faisais et qu'ils ne me contrarieraient pas.

Au bout d'un temps assez long, je me balançais de côté et d'autre, suivant un arc de cercle d'une centaine de pieds de long, passant très vite au-dessus des têtes de mes spectateurs, ralentissant à la fin de chaque oscillation. Au début, les têtes cornues essayèrent de me suivre mais les monstres se fatiguèrent et restèrent au centre où ils me guettaient, bougeant la tête pour me suivre des yeux, comme les spectateurs d'un match de tennis qui se déroulerait au ralenti.

Mais on peut toujours trouver mieux. Mon idée était de me lâcher à une des extrémités de l'arc de cercle, à un endroit où il effleurait la falaise, et de m'installer là, le dos contre la paroi. Le sol était plus élevé ici et je n'aurais pas à sauter de trop haut. Malheureusement, une de ces horreurs à cornes comprit mon dessein et se dirigea vers l'extrémité du balancement. Deux ou trois la suivirent.

Cela régla la question ; j'allais devoir me laisser tomber de l'autre côté. Mais le jeune Archimède avait aussi compris cela. Il abandonna ses congénères et courut derrière moi. J'étais en avance sur lui, au point bas de l'oscillation, mais le mouvement se ralentissait et il me rattrapa bien avant que j'aie atteint le point mort extrême. Il n'avait qu'une centaine de pieds à parcourir en trente secondes environ, ce qui n'est pas très rapide. Il était en dessous de moi quand je parvins à l'extrémité du balancement.

Mes chances ne s'amélioreraient pas ; je dégageai mes pieds, me tenant par une main tandis que, de l'autre, je tirai mon épée et, alors que je n'avais pas encore repris de la vitesse, je me laissai tomber. Je pensais pouvoir atteindre ce point sensible avant que mes pieds aient touché le sol.

Au lieu de cela, je manquai mon coup, mais il le manqua lui aussi, et je le heurtai en tombant, le fis s'écrouler, m'écroulai derrière lui, me remis sur mes pieds et courus vers la falaise au point le plus proche tout en piquant les fesses de ce génie de la pointe de mon épée.

Ce coup me sauva. Ses amis et ses parents s'arrêtèrent et commencèrent à discuter le prix des côtelettes, avant même qu'un groupe d'entre eux ait pensé à venir vers moi. Cela me donna le temps de trouver un endroit sûr au pied de la falaise, un endroit où je pourrais jouer au « roi qui défend son château » ; je remis mon épée au fourreau et pris une flèche.

Je n'attendis pas qu'ils se précipitent sur moi. J'attendis juste le temps nécessaire pour qu'ils s'approchent assez de façon à ne pas pouvoir manquer mon coup, je visai le bréchet d'un énorme bœuf qui les conduisait, – si tant est qu'il eût un bréchet, – et lançai la flèche de toute la force de mon arc énorme.

La flèche le transperça et frappa le monstre qui le suivait.

Cela déclencha une autre discussion sur le prix des côtelettes. Ils les mangèrent dents et ongles compris. C'était bien là leur faiblesse : trop d'appétit et pas assez de cervelle. S'ils avaient accepté de travailler de concert, ils m'auraient abattu en chargeant, dès que j'avais touché le sol. Au lieu de cela, ils s'arrêtèrent pour déjeuner.

Je regardai au-dessus de moi. Star ressemblait à une minuscule araignée au bout de son fil. Je marchai en crabe le long de la falaise jusqu'au point où, à quarante pieds, elle allait toucher le sol.

Quand elle fut à environ cinquante pieds de haut, elle fit signe à Rufo d'arrêter la descente, tira son épée et me salua : « Magnifique, mon Héros ! » Nous portions tous une épée ; Star avait choisi une épée de duel avec une lame de 34 pouces de long^[34] – ce qui est grand pour une femme mais Star était une grande femme. Elle avait aussi mis dans sa ceinture son matériel médical, ce qui m'eût fortement inquiété si je l'avais remarqué à ce moment, mais je ne le fis que plus tard.

Je tirai ma lame et lui rendis son salut. Ils ne m'ennuyaient pas pour l'instant, encore que quelques-uns, ayant terminé leur déjeuner, ou n'ayant pu le prendre, se fussent rassemblés et me regardaient. Je remis donc ma lame au fourreau et pris une autre flèche. « Balancez-vous dans ma direction, Star, et dites à Rufo de vous faire descendre

encore un peu. »

Elle rengaina son épée et fit signe à Rufo. Il la fit descendre lentement, jusqu'à ce qu'elle fût à neuf pieds du sol ; elle donna alors le signal d'arrêter la descente. « Balancez-vous, maintenant ! » lui criai-je. Les indigènes altérés de sang m'avaient oublié ; ils regardaient Star, tout au moins ceux qui n'étaient pas occupés à bouffer le cousin Paul ou le grand-oncle Jean.

— « Tout va bien, » me répondit-elle. « Mais j'ai une autre corde, pouvez-vous l'attraper ? »

— « Oh ! » La petite chérie avait observé ma manœuvre et avait compris de quoi je pouvais avoir besoin. « Gardez-la un instant, je vais faire une diversion. » Je passai la main par-dessus mon épaule pour compter les flèches qui me restaient : sept. J'étais parti avec vingt flèches et n'en avais utilisé qu'une ; j'avais perdu les autres.

J'en tirai trois coup sur coup, à droite, à gauche et devant moi, visant aussi loin que possible, tirant dans le tas et faisant confiance à cet arc merveilleux pour diriger les flèches. Toute la foule se précipita sur la chair fraîche que je lui avais fournie. « Maintenant ! »

Dix secondes plus tard, je la pris dans mes bras et reçus un tendre baiser comme récompense de mon beau travail.

Dix minutes plus tard, de la même manière, Rufo nous avait rejoints, au prix de trois de mes flèches et de deux plus petites décochées par Star. Il devait se laisser descendre tout seul, assis dans une boucle et maintenant sous les deux bras l'extrémité libre de la corde ; pour un aviateur, il aurait constitué une cible parfaite. Dès qu'il se fut délivré de la corde, il commença à l'attirer près de lui, en faisant un rouleau.

— « Laisse ça ! » lui dit Star sèchement. « Nous n'avons pas le temps et elle est trop lourde à porter. »

— « Je vais la mettre dans les bagages. »

— « Non. »

— « C'est une bonne corde, » insista Rufo. « Et nous en aurons besoin. »

— « C'est d'un suaire que nous aurons besoin si nous sommes encore dans les marais à la tombée de la nuit. » Star se tourna vers moi. « Comment avançons-nous, seigneur ? »

Je regardai autour de moi. Devant nous et à notre gauche, il y avait encore quelques monstres qui batifolaient, semblant hésiter à s'approcher. À droite et au-dessus de nous, un grand nuage, à la base de la falaise, irradiait le ciel. À trois cents yards en avant, nous trouverions des arbres et, juste au-delà, les marais commençaient.

Nous descendîmes la pente, qui était assez raide ; je marchais en tête, Rufo et Star suivaient sur les côtés, et nous avions tous les trois des flèches engagées sur la corde. Je leur avais dit de tirer l'épée si un Spectre Cornu s'approchait à moins de cinquante pieds.

Aucun n'approcha. Un idiot vint bien dans notre direction, seul, et Rufo l'abattit d'une flèche tirée de deux fois cette distance. Alors que nous approchions du cadavre, Rufo tira sa dague. « Laisse cela ! » dit Star. Elle paraissait nerveuse.

— « Je vais juste prendre les pépites et les donner à Oscar. »

— « Et nous faire tous tuer. Si Oscar veut des pépites, il en aura. »

— « Quelle sorte de pépites ? » demandai-je, sans m'arrêter.

— « D'or, patron. Ces fichus animaux ont des gésiers comme les poulets. Et leurs gésiers sont pleins d'or. Les vieux ont des pépites qui peuvent peser jusqu'à vingt ou trente livres. »

Je sifflai d'admiration.

— « L'or est un métal très commun ici, » m'expliqua Star. « Il y en a beaucoup à la base des chutes, dans le nuage de brouillard, qui y roulent depuis des siècles. Et cela provoque des luttes entre les Spectres et les Bandits-des-Eaux-Froides, parce que les Spectres ont ce curieux appétit et se risquent parfois dans le nuage pour l'assouvir. »

— « Je n'ai pas encore vu le moindre de ces Bandits-des-Eaux-Froides, » dis-je.

— « Grâce à Dieu ! » répondit Rufo.

— « Raison de plus pour nous enfoncer dans le marais, » ajouta Star. « La troupe des Bandits ne s'y aventure pas et même les Spectres n'y avancent pas beaucoup. En dépit de leurs pieds palmés, ils pourraient s'y enfoncer. »

— « Y a-t-il quelque danger dans le marais lui-même ? »

— « Des quantités, » me dit Rufo. « Faites bien attention de poser les pieds sur les fleurs jaunes. »

— « Regardez où vous mettez les pieds vous-mêmes. Si la carte est correcte, je ne vous égarerai pas. À quoi ressemble donc un de ces Bandits-des-Eaux-Froides ? »

— « Avez-vous jamais vu un noyé resté dans l'eau pendant une semaine ? » dit Rufo, songeur.

Je laissai tomber la conversation.

Avant d'atteindre les arbres je fis mettre les arcs en bandoulière et tirer les épées. Dès que nous fûmes sous le couvert, ils nous bondirent dessus. Les Spectres Cornus, pas les Bandits-des-Eaux-Froides. Une embuscade ; ils venaient de tous les côtés, et je ne sais

pas combien ils étaient. Rufo en tua quatre ou cinq, Star au moins deux, tandis que je sautillais partout, faisant semblant de travailler et essayant surtout de survivre.

Nous dûmes escalader les cadavres, qui étaient trop nombreux pour qu'on puisse les compter.

Nous poursuivîmes notre route dans le marais, en suivant le petit sentier de fleurs jaunes ; je le connaissais par cœur, prenant le moindre de ses méandres. Au bout d'une heure environ, nous arrivâmes dans une clairière, de la taille d'un garage pour deux voitures. Star dit alors doucement : « Nous sommes assez loin. » Elle avait mis une main sur son flanc mais n'avait pas voulu jusque-là que nous nous arrêtions bien que du sang maculât sa tunique et tombât le long de sa jambe gauche.

Elle demanda à Rufo de s'occuper d'elle pendant que je montais la garde à l'orée de la clairière. Je fus soulagé qu'elle ne me demandât pas d'aide, car lorsqu'elle eut ôté sa tunique, j'eus une nausée en voyant combien elle avait été gravement touchée, et elle n'avait pourtant jamais laissé échapper la moindre plainte. Dire que ce beau corps doré avait été blessé !

Pour un chevalier errant, je me sentais plutôt lamentable.

Mais elle retrouva sa gaieté dès que Rufo eut suivi ses instructions. Après quoi, elle soigna Rufo, puis moi-même ; nous avions tous les deux au moins une demi-douzaine de blessures, mais qui paraissaient des éraflures en comparaison de la sienne.

Après m'avoir soigné, elle me dit : « Seigneur Oscar, dans combien de temps sortirons-nous du marais ? »

De tête, j'étudiai la carte : « Est-ce que cela va devenir pire ? »

— « Un peu mieux, au contraire. »

— « Pas plus d'une heure. »

— « Bien ; ne remettez pas ces vêtements souillés. Rufo, défais un peu les bagages, que nous puissions mettre des vêtements propres et prendre quelques flèches. Oscar, nous en aurons besoin pour les faucons sanguinaires, dès que nous aurons quitté l'abri des arbres. »

Le petit sac remplissait presque toute l'étendue de la clairière avant d'être suffisamment ouvert pour permettre à Rufo de prendre les vêtements et d'atteindre l'arsenal. Mais des vêtements propres et un carquois bien garni me donnèrent l'impression d'être un homme nouveau, surtout après que Rufo eut sorti un demi-litre de cognac que nous asséchâmes en deux coups de cuiller à pot ! Star regarnit sa trousse médicale puis j'aidai Rufo à refaire les bagages.

Rufo était peut-être un peu ivre d'avoir bu du cognac sans avoir mangé. Ou bien il avait peut-être perdu trop de sang. Il a peut-être eu

seulement la malchance de ne pas remarquer une flaque de boue glissante ? Il avait la boîte à la main, il était sur le point de fermer le dernier panneau pour lui donner la taille d'un sac à dos quand il glissa et se redressa brusquement, laissant échapper la boîte qui tomba de ses mains dans une flaque couleur de chocolat.

Elle était hors d'atteinte. Je hurlai : « Rufo, votre ceinture ! » et je débouclais déjà la mienne.

— « Non, non ! » hurla Rufo. « En arrière ! Éloignez-vous ! »

On pouvait encore voir un coin de la boîte. Si on m'assurait avec une corde, je savais que je pouvais l'attraper, même au fond de la mare. C'est ce que je dis, avec un peu de colère.

— « Non, Oscar ! » me dit Star sur un ton sans réplique. « Il a raison. Éloignons-nous, rapidement. »

Alors, nous avons marché, et j'étais en tête. Star me soufflait dans le cou et Rufo fermait la marche.

Nous n'avions fait qu'une centaine de yards que, derrière nous, il y eut un bruit suivi d'une éruption de boue. C'était un bruit sourd, comme un roulement de batterie, comme un petit tremblement de terre, puis nous fûmes aspergés d'une pluie sale. Star cessa de nous presser et dit gaiement : « Eh bien, c'est fait. »

— « Et il y avait toutes les liqueurs ! » se plaignit Rufo.

— « Ça m'est égal, » répondit Star. « Il y a des liqueurs partout. Mais j'avais des vêtements neufs, et ils étaient jolis, Oscar. J'aurais aimé vous les montrer ; je les avais achetés en pensant à vous. »

Je ne répondis pas. Je pensais, moi, à un lance-flammes, à un bon vieux fusil d'infanterie et à deux caisses de munitions. Et aussi aux liqueurs, naturellement.

— « Ne m'avez-vous pas entendue, monseigneur ? » insista-t-elle. « Je voulais les porter pour vous. »

— « Princesse, » répondis-je, « vous avez toujours vos plus beaux atours sur vous. »

J'entendis alors son rire frais qui s'accompagne toujours de fossettes. « Je suis sûre que vous avez déjà dit cela bien souvent. Et certainement avec beaucoup de succès. »

Nous sommes sortis du marais bien avant que tombe l'obscurité et nous avons très vite trouvé la route. Les faucons sanguinaires ne constituent pas un vrai problème. Ils sont tellement voraces que si on envoie une flèche dans la direction d'un de leurs piqués, un faucon fait un écart et se précipite dessus, avalant la hampe jusqu'au fond du gosier. En général, nous récupérons les flèches.

Nous arrivâmes dans les champs cultivés presque tout de suite

après avoir atteint la route et nous fûmes rapidement débarrassés des faucons sanguinaires. Vers le coucher du soleil, nous aperçûmes les murailles et les lumières du manoir où Star avait dit que nous passerions la nuit.

CHAPITRE VIII

Le Seigneur Doral't Giuk Dorali aurait pu être Texan. Je ne veux pas dire que l'on aurait pu prendre le Doral pour un Texan mais on l'imaginait très bien en train de dire : « Vous avez payé le déjeuner, je paierai la Cadillac. »

Sa ferme avait la taille d'une tente de cirque et était aussi fastueuse qu'un banquet d'action de grâces : tout était riche, somptueux, avec de belles sculptures et des pierres précieuses enchâssées partout. Et malgré cela, il y avait un désordre incroyable et, quand on ne faisait pas attention où l'on mettait les pieds, on risquait de marcher sur un jouet d'enfant laissé au beau milieu d'un large escalier et de rouler en bas, au risque de se briser le cou. On buttait continuellement sur des enfants ou des chiens, et les plus jeunes spécimens de ces deux races n'avaient pas encore été dressés à être propres. Cela ne semblait pas gêner le Doral. Rien, d'ailleurs, ne gênait le Doral, il aimait jouir de la vie.

Nous avons traversé ses champs qui s'étendaient sur des milles à la ronde (qui étaient aussi riches que les meilleures exploitations agricoles de l'Iowa ; et qui ne connaissaient pas d'hivers ; Star m'avait même dit qu'ils faisaient quatre récoltes par an), mais il était déjà tard et nous ne vîmes qu'un seul ouvrier agricole et une charrette sur la route. J'avais cru qu'elle était tirée par un attelage de deux paires de chevaux. Je me trompai, l'attelage ne consistait qu'en une seule paire et les animaux n'étaient pas des chevaux, car ils avaient huit jambes chacun.

Toute la vallée de la Névía est comme cela, avec les choses les plus ordinaires mêlées aux plus extraordinaires. Les hommes étaient des hommes, les chiens étaient des chiens, mais les chevaux n'étaient pas des chevaux. Comme Alice^[35] essayant de se tenir à la hauteur du Flamand, chaque fois que je croyais avoir compris, tout se mettait de

nouveau à danser devant mes yeux.

L'homme qui conduisait ces myriapodes équins nous avait regardés, mais ce n'était pas parce que nous étions curieusement habillés ; il était vêtu exactement de la même manière que moi. Il avait regardé Star, mais qui pouvait ne pas la regarder ? Les gens qui travaillaient dans les champs étaient en général habillés d'une sorte de pagne. Cet ornement, simple pagne mis à la ceinture, est sur Névïa l'équivalent de nos blouses ou de nos blue jeans et sert aussi bien aux hommes qu'aux femmes ; ce que nous portions devait être l'équivalent d'un costume de flanelle grise ou, pour une femme, d'une stricte robe noire. Tenue de soirée ou de cérémonie, ça, c'est une autre question.

Quand nous sommes arrivés sur les terres du manoir nous sommes tombés sur une troupe d'enfants et de chiens. Un gamin courait en avant et, quand nous eûmes atteint la grande terrasse qui se trouvait devant le corps de logis, le Seigneur Doral sortit lui-même par la grande porte. Je ne le pris pas pour le seigneur du manoir ; il portait un de ces sarongs courts, était pieds et tête nus. Il avait des cheveux épais, un peu grisonnants, une barbe imposante et ressemblait au général Grant, de l'armée des États-Unis.

Star le salua de la main et lui cria : « Jok ! Oh, Jocko ! » (Le nom était en réalité *Giuk* mais, comme j'ai compris Jock, cela restera Jock.)

Le Doral nous regarda puis se précipita sur nous, avec la légèreté d'un char d'assaut : « Ettyboo ! Loués soient vos beaux yeux bleus ! Loué soit votre petit cul rebondi ! Pourquoi ne m'avoir pas prévenu ? » (Il faut que j'édulcore ses propos parce que les expressions, à Névïa, ne sont pas du tout parallèles aux nôtres. Essayez donc de traduire en anglais certaines tournures de phrases françaises et vous comprendrez ce que je veux dire. Le Doral n'était pas le moins du monde vulgaire ; il faisait seulement preuve d'une politesse formelle et galante envers une vieille amie qu'il respectait beaucoup.)

Il se saisit de Star, la leva de terre et l'embrassa sur les deux joues et sur la bouche, lui mordilla une oreille et il la reposa à terre, lui mettant un bras autour de la taille. « Des jeux et des fêtes ! Trois mois de vacances ! Des courses, du sport tous les jours, des orgies toutes les nuits ! Des récompenses pour les plus forts, les plus intelligents, les plus sages... »

Star l'interrompt : « Seigneur Doral... »

— « Oui ?... Et un prix exceptionnel pour le premier enfant né... »

— « Jocko, mon chéri ! Je t'aime tendrement, mais nous devons partir demain. Tout ce que nous demandons, c'est un os à ronger et un coin pour dormir. »

— « Quelle idiotie ! Vous ne pouvez pas me faire ça, à moi. »

— « Tu sais bien que je le dois. »

— « Cette fichue politique ! Je vais mourir à vos pieds, Petit Pâté Sucré. Le cœur du pauvre vieux Jocko va cesser de battre. Je sens que je vais avoir une crise. » Il se tâta la poitrine, « quelque part par-là... »

Elle lui tapa sur les fesses : « Tu n'es qu'un vieux roublard. Tu mourras comme tu as vécu, et pas du tout d'une crise cardiaque. Seigneur Doral... »

— « Oui, belle dame ? »

— « Je t'ai amené un Héros. »

Il cligna des yeux : « Vous ne voulez pas parler de Rufo ? Toi, Rufe, espèce de vieux putois ! Tu n'en aurais pas appris de nouvelles, par hasard ? Va donc à la cuisine et trouve-toi donc quelqu'un d'espiègle. »

— « Grand merci, Seigneur Doral, » dit Rufo en s'inclinant profondément, avant de nous quitter.

Star dit avec fermeté : « S'il plaît au Seigneur Doral » ?

— « J'écoute. »

Star lui repoussa le bras, se redressa de toute sa taille et commença à chanter :

« Près des Eaux-Qui-Chantent-et-Qui-Rient
Vint un Héros plein d'esprit ;
Oscar est le nom de ce sage
Qui a su forcer le passage
Formé par Igli le Puissant.
Ce monstre toujours repoussant,
Il a su lui fermer la bouche !
Plus jamais de monstre farouche,
Près des Eaux-Qui-Chantent-et-Qui-Rient... »

Et cela continuait ainsi, mêlant les demi-vérités aux demi-mensonges, avec toute l'exagération habituelle aux bons agents de publicité. Un exemple : Star lui raconta que j'avais tué vingt-sept Spectres Cornus, dont un à mains nues. Je ne me rappelle pas en avoir tué tellement et, quant à en avoir tué un à « mains nues », ce fut bien par hasard. Je venais juste de poignarder une de ces vermines quand une autre est venue tomber à mes pieds, poussée par les autres. Je n'avais pas eu le temps de dégager mon épée, aussi avais-je mis un pied sur une de ses cornes et, de la main gauche, j'avais tiré sur l'autre de toutes mes forces ; et ne voilà-t-il pas que sa tête s'est cassée en

deux, comme une carcasse de poulet. Mais cela, je l'avais accompli sous le coup du désespoir, ça n'avait pas été prémédité.

Star ajouta même une longue tirade sur l'héroïsme de mon père et prétendit que mon grand-père avait conduit la charge à la colline de San Juan ; après cela, elle chanta les mérites de mes arrière-grands-pères. Elle lui dit même comment j'avais attrapé la cicatrice qui me barrait le visage, de l'œil jusqu'au menton, donnant tous les détails.

Mais remarquez bien une chose : Star m'avait interrogé, la première fois que je l'avais rencontrée, et elle m'avait aussi encouragé à lui en dire plus au cours de la longue marche que nous avions faite la veille. Mais je ne lui avais jamais raconté la plupart des choses qu'elle servait maintenant au Doral. Il faut vraiment qu'elle ait mobilisé pour moi la Sûreté, le F.B.I. et Archie Goodwin[36], tous ensemble et pendant plusieurs mois. Elle nomma même l'équipe contre laquelle j'avais joué quand je m'étais cassé le nez, et je suis bien certain de ne lui avoir jamais donné ce détail.

J'étais donc tout rougissant devant le Doral qui me regardait de haut en bas, sifflant d'admiration, quand Star s'arrêta avec simplicité : « C'est ainsi que les choses se sont passées. » Il laissa échapper un long soupir et dit : « J'aimerais écouter une nouvelle fois ce qui concerne Igli. »

Star se plia à son caprice, avec d'autres mots, et plus de détails. Le Doral l'écouta avec attention, l'approuvant du geste. « C'était une solution héroïque, » dit-il. « C'est donc aussi un mathématicien. Où a-t-il étudié ? »

— « Il est génial de naissance, Jock. »

— « Je le crois volontiers. » Il s'approcha de moi, me regarda droit dans les yeux et me mit une main sur l'épaule. « Le Héros qui a su confondre Igli doit être partout chez lui. Mais daignera-t-il honorer ma demeure en acceptant mon hospitalité pour le gîte... le couvert... et le lit ? »

Il parlait avec une grande solennité, me fixant dans les yeux ; il m'était impossible de regarder Star pour savoir ce que je devais répondre. Et je voulais une indication. Les gens qui disent un peu vite que la politesse est partout la même et que les gens sont partout semblables sont de pauvres individus qui ne sont jamais sortis de Trifouillis-Les-Oies. Je ne suis pas prétentieux mais j'avais assez voyagé pour le savoir. Je venais d'entendre un discours officiel, qui suait le protocole, et qui exigeait une réponse officielle.

Je fis de mon mieux. Je lui mis les mains sur les épaules et répondis gravement : « Je suis très honoré mais c'est vraiment trop, Seigneur. »

— « Mais vous acceptez ? » demanda-t-il avec angoisse.

— « J'accepte de tout mon cœur. » (« cœur » me semble faible. Mais j'avais des difficultés à m'exprimer.)

Il laissa échapper un soupir de soulagement. « Quelle gloire pour moi ! » Il m'attrapa, m'étreignit fortement (il me sembla être pris entre les pattes d'un ours) et m'embrassa sur les deux joues ; seule une esquivé rapide m'évita d'être embrassé sur la bouche.

Alors, il se redressa et cria : « Du vin ! de la bière ! du schnaps ! Où sont donc passés mes jongleurs ! Je vais tous les écorcher vifs ! Des sièges ! Qu'on serve le Héros ! Mais, où sont-ils tous passés ? »

Cette dernière question était plutôt surprenante. Pendant que Star chantait quel type magnifique j'étais, une cinquantaine de personnes s'étaient rassemblées sur la terrasse, se poussant, se bousculant, essayant toutes de mieux voir. Parmi ces gens devaient se trouver quelques membres du personnel car on me fourra dans une main une chope de bière et, dans l'autre, un verre plein de quatre onces d'eau de feu à 110 degrés, avant même que le patron ait fini de hurler. Jocko but comme un vrai bouilleur de cru, aussi fis-je de même, puis je fus heureux de pouvoir m'asseoir sur la chaise qui m'avait été apportée : j'avais les dents qui s'entrechoquaient, mon crâne était en feu, et la bière était bien incapable d'éteindre le feu qui m'avait embrasé.

D'autres serviteurs m'apportèrent des fromages, des tranches de viande froide, des quantités de choses, une boisson inconnue des plus savoureuses, n'attendant pas que je les demande mais les enfournant dans ma bouche dès que je l'ouvrais pour dire « *Gesundheit* ! » J'ai donc mangé ce que l'on m'offrait et j'eus bientôt l'impression d'avaler de l'acide fluorhydrique.

Pendant ce temps, le Doral me présentait sa maisonnée. Il eût mieux valu qu'ils portassent des galons car je n'arrivais pas à les distinguer les uns des autres. Les habits ne m'aidaient pas beaucoup étant donné que le seigneur était vêtu comme un ouvrier agricole et que la deuxième aide-cuisinière pouvait fort bien (et elle le faisait parfois) se mettre en habit de cérémonie et se charger d'or et de bijoux. On ne me les présenta d'ailleurs pas par ordre d'importance.

J'eus de la peine à comprendre qui était la dame du manoir, la femme de Jocko, sa première femme. C'était une femme très âgée et très belle, une brune qui avait quelques livres de trop mais chez qui les volumes étaient répartis de la plus agréable manière. Elle était habillée avec aussi peu de protocole que Jocko mais heureusement, je la remarquai parce qu'elle était allée saluer Star et que je les avais vues s'embrasser toutes les deux comme de vieilles amies, avec beaucoup de chaleur. J'étais donc tout prêt quand on vint me la

présenter un instant après, et qu'on l'appela (d'après ce qu'il m'a semblé comprendre) *La Doral* (exactement comme Jocko était *Le Doral*), le même nom avec une terminaison féminine.

Je me mis sur pieds, lui pris la main, m'inclinai et la lui baisai. Ce n'était pas là une coutume névienne mais cela fit très bon effet : Mrs. Doral rougit et en sembla heureuse ; Jocko sourit avec fierté.

Ce fut la seule pour laquelle je me suis levé. Tous les hommes et tous les jeunes s'inclinèrent devant moi ; toutes les filles, de six ans à soixante, me firent la révérence, pas la révérence que nous connaissons, mais la révérence à la mode névienne. Cela ressemblait assez à un pas de twist. Un pied en avant, puis profonde inclination en arrière, puis un balancement sur l'autre pied, accompagné d'une courbette, tout en faisant lentement onduler le corps. Cela ne vous paraît peut-être pas très gracieux mais cela l'était quand même et prouvait aussi que, sur le domaine du Doral, il n'y avait pas un seul cas d'arthrite ni un seul déplacement de disque vertébral.

Jocko ne se compliquait pas la vie avec les noms ; les femelles étaient toutes « Mon Petit cœur » ou « Ma Chatte », ou encore « Ma Jolie Poupée » et, quant aux mâles, même ceux qui paraissaient plus âgés que lui, il les appelait « fiston. »

Il n'est d'ailleurs pas impossible qu'une bonne partie d'entre eux ait été ses enfants. Je n'ai pas très bien compris quelles étaient les institutions de Névia. Cela ressemblait un peu à la féodalité que nous avons connue, – et c'était peut-être bien cela, – mais je n'ai pas su découvrir avec exactitude si tous ces gens étaient pour le Doral des esclaves, des serfs, des mercenaires ou bien tout simplement les membres d'une grande famille. Un mélange de tout cela, je pense. Les titres n'avaient pas grande importance. Le seul titre de Jocko était indiqué par une inflexion grammaticale : il était *Le Doral* au lieu d'être tout simplement un quelconque parmi deux centaines de Doral. Je glissais bien le titre de « Seigneur » ici ou là, parce que Star et Rufo l'utilisaient, mais ce n'était là qu'un simple terme de courtoisie, sur Névia. Mais il est difficile de traduire ces notions : « Freiherr » ne signifie pas « homme libre », et « monsieur » ne veut pas dire « mon Seigneur ». Star émaillait ses discours de « Seigneur » parce qu'elle était trop polie pour dire « mon pote ! », même à ses intimes.

(Aux États-Unis, si vous employiez les formules néviennes les plus polies, vous recevriez immédiatement une taloche dans les gencives.)

Une fois que tout le monde eut été présenté à Gordon, Héros de première classe, nous nous sommes séparés pour nous préparer au banquet que Jocko, privé de ses trois mois de bombances, avait ordonné à notre intention. Il m'éloigna aussi bien de Star que de

Rufo ; je fus conduit dans mes appartements par deux soubrettes.

Je ne me suis pas trompé, c'était bien des femelles ; et au pluriel. Il est heureux que j'aie été accoutumé à voir des femmes dans des salles de bains pour homme, comme cela se pratique en Europe, et que j'aie pris des habitudes détendues en Indochine et encore plus à l'île du Levant ; on ne vous apprend pas à vous bien conduire avec les soubrettes, dans les écoles américaines. Surtout quand elles sont jeunes, propres et terriblement désireuses de plaire... et j'avais eu une journée longue et pleine de dangers. J'avais déjà appris, – la première fois c'était au cours d'une patrouille, – que rien n'augmente les vieux appétits biologiques comme de se faire tirer dessus et de survivre.

S'il n'y en avait eu qu'une seule, j'aurais probablement été en retard pour le dîner. Mais elles se chaperonnaient mutuellement, quoique non délibérément, me sembla-t-il. Je flattai la croupe de la rouquine pendant que l'autre ne regardait pas et pensai que nous avions ainsi conclu un accord pour plus tard.

Vous savez, ce n'est pas désagréable de se faire frotter le dos. Les cheveux coupés, lavés, coiffés, les joues rasées de près, essuyé, parfumé comme une rose de concours, revêtu des plus belles fanfreluches qui soient depuis que Cecil B. de Mille a récrit la bible, je fus conduit par elles dans la salle du banquet, juste à temps.

L'uniforme de proconsul que je portais me parut cependant être un costume de voyage quand je vis comment Star était vêtue. Elle avait perdu toute sa jolie garde-robe au début de la journée mais notre hôtesse avait pu lui trouver quelques affaires.

Il y avait d'abord sa robe qui la couvrait de la tête aux pieds, semblable à des lamelles de cristal. Elle semblait enveloppée d'une fumée bleuâtre, et les plaquettes la moulait et l'irradiaient de mille couleurs. En dessous, c'était ses « dessous ». Elle semblait entourée de lierre tressé, mais ce lierre était d'or rehaussé de saphirs. Il enveloppait son ventre magnifique, se divisait et présentait sa poitrine. Cela n'avait pas plus de surface qu'un « minimum », mais c'était renversant, et beaucoup plus efficace.

En guise de chaussures, elle avait des sandales en forme de S, sandales faites d'une matière transparente et élastique. Rien ne semblait les maintenir, ni lanière ni attaches ; ses adorables pieds étaient nus, posés dessus. C'était comme si elle se tenait sur la pointe des pieds, à environ quatre pouces du sol.

La grande masse de ses cheveux blonds avait été coiffée d'une manière aussi complexe que la structure d'un trois-mâts et était toute ornée de saphirs. Elle devait bien porter une ou deux fortunes en saphirs, disposés çà et là sur son corps, mais je ne vais pas faire le

détail.

Elle me remarqua à l'instant même où je l'aperçus. Son visage s'illumina et elle m'appela, en anglais : « *Mon Héros, vous êtes beau !* »

— « Heu... » répondis-je.

Puis j'ajoutai : « Vous n'avez pas perdu votre temps, vous non plus. Voulez-vous que j'aille m'asseoir avec vous ? J'ai besoin de conseils. »

— « Non, non ! Vous allez vous asseoir avec les hommes, je vais m'asseoir, moi, avec les dames. Et tout ira bien. »

Ce n'est pas une mauvaise manière d'organiser un banquet. Nous étions à deux tables séparées, les hommes faisaient face aux dames, séparés d'environ une cinquantaine de pieds. Il n'était pas nécessaire de s'escrimer à bavarder avec les dames et elles valaient toutes la peine d'être regardées. La Dame Doral se trouvait en face de moi et faisait ressortir la beauté de Star. Elle avait un costume opaque en certains endroits, mais pas aux endroits habituels ; il était surtout composé de diamants. Du moins, je pense qu'il s'agissait de diamants car je ne crois pas qu'il existe des pierres du Rhin aussi grosses.

Nous étions une vingtaine à être assis ; il y en avait deux ou trois fois plus pour nous servir, pour nous distraire ou pour nous regarder. Il y avait trois filles qui ne faisaient rien d'autre que de veiller à ce que je ne meure pas de faim ni de soif... Je n'eus pas besoin d'apprendre à me servir de leurs ustensiles de table : je ne les ai même pas touchés. Les filles étaient à genoux à côté de moi, et moi, j'étais assis sur un gros coussin. Plus tard, dans la soirée, Jocko s'étendit complètement sur le dos, la tête reposant sur les genoux d'une fille, de telle sorte que ses servantes pouvaient lui engouffrer la nourriture dans la bouche ou lui porter une coupe aux lèvres.

Jocko avait trois serveuses, comme moi ; Star et Mrs. Jocko en avaient deux chacune ; les autres convives en avaient une. Ces servantes expliquent bien pourquoi j'ai eu du mal à suivre le déroulement de la représentation sans programme. Mon hôtesse et ma princesse étaient habillées de manière à vous flanquer un coup au cœur mais une de mes femmes-larbins, une gamine de seize ans qui prétendait de façon décidée au titre de Miss Névia, était vêtue de ses seuls bijoux ; elle en avait tellement qu'elle avait une tenue plus « modeste » que Star ou que La Doral Letva, la Dame Doral.

Elles n'agissaient d'ailleurs pas exactement comme des servantes, même si elles veillaient soigneusement à ce que j'attrapasse une bonne indigestion et que je parvinsse à l'ivresse complète. Elles bavardaient entre elles dans un argot d'adolescents et faisaient sans cesse des remarques sur la grosseur de mes muscles et sur mes autres

particularités physiques, exactement comme si je n'avais pas été présent. Il semble que l'on ne demande pas aux héros de parler car, chaque fois que j'ouvrais la bouche, on y mettait quelque chose.

Le spectacle était continu ; il y avait des danseurs, des jongleurs, on récitait des poèmes, dans l'espace qui séparait les tables. Des gosses nous tournaient autour et grappillaient quelques morceaux avant que les plateaux aient atteint les tables. Une petite poupée d'environ trois ans s'était installée en face de moi, les yeux et la bouche grand ouverts et observant le spectacle, et les danseurs l'évitaient comme ils pouvaient. J'essayai de la faire venir vers moi mais elle se contenta de me regarder et de jouer avec ses orteils.

Une damoiselle avec un tympanon circulait entre les tables ; elle chantait et jouait. Du moins, ce devait être un tympanon, et c'était peut-être une damoiselle.

Après deux heures de festin, Jocko se leva, hurla pour obtenir le silence, le réclama de nouveau, se libéra des filles qui essayaient de le calmer et se mit à réciter.

C'était les mêmes vers, dits sur un ton différent, qui vantaient mes exploits. J'aurais cru qu'il avait trop bu pour réciter ne serait-ce qu'un limerick^[37], mais il continua longtemps, scandant parfaitement de complexes rimes embrassées et faisant sonner les allitérations ; c'était vraiment une étonnante pièce de rhétorique.

Il suivait l'idée générale du récit de Star, mais il brodait. Je l'écoutai avec une admiration grandissante, admiration qui s'adressait aussi bien à lui en tant que poète qu'au bon vieux Gordon le Balafré, cet homme qui valait à lui seul toute une armée. Je pensai qu'il me fallait me conduire en véritable héros aussi, lorsqu'il s'est assis, je me suis levé.

Les filles étaient mieux parvenues à m'enivrer qu'à me nourrir. La plupart des aliments étaient fort étranges et avaient un goût très fort. On avait même apporté un plat froid, plein de petites créatures qui ressemblaient à des grenouilles, servies entières sur un lit de glace. On les trempait dans une sauce et on les avalait en deux bouchées.

La fille aux bijoux en prit une, la trempa dans la sauce et me la tendit à croquer. À ce moment, elle se réveilla.

La petite créature – appelons-la Elmer – Elmer, donc, roulait des yeux effarés et me regardait, juste au moment où j'allais la croquer.

Je fus immédiatement rassasié et repoussai la bête en arrière.

Mademoiselle Joaillerie se mit à rire de bon cœur, la replongea dans la sauce et me montra comment on faisait. *Exit* Elmer.

Je n'ai pas pu manger pendant un certain temps et à la place, j'ai bu plus que ma contenance. À chaque fois que l'on m'offrait une

bouchée, je voyais les pieds d'Elmer qui disparaissaient et, hop ! un autre coup à boire.

C'est pour cela que je me suis levé.

Dès que je fus debout, il y eut un silence de mort. La musique s'arrêta parce que les musiciens attendaient le début de mon poème pour improviser leur accompagnement.

Je compris tout à coup que je n'avais rien à dire.

Rien, pas la moindre chose. Je ne connaissais pas la moindre prière que j'aurais pu transformer en un compliment de remerciements, pas le moindre compliment pour mon hôte, en névian. Diable ! je n'avais qu'à parler anglais.

Star me regardait. Elle était pleine de confiance.

Cela emporta la décision. Je ne pouvais pas me risquer à parler névian ; je n'étais même pas capable de me rappeler comment on demandait son chemin pour aller aux cabinets. Alors, je leur servis, en anglais, tout de go, le poème de Vachel Lindsay : « Congo ».

Du moins ce que je pus me rappeler, c'est-à-dire environ quatre pages. Ce que je leur ai donné là, c'était du rythme, et encore du rythme, avec des répons et des onomatopées, et de grands coups : « tapant sur la table avec le manche d'un balai ! Boum ! Boum ! Boumla Boum ! » ; l'orchestre avait saisi l'esprit de mon poème et soulignait la cadence.

Il y eut un tonnerre d'applaudissements ; Miss Mousseline me prit la cheville et l'embrassa avec fougue.

Devant ce succès, je leur offris encore *Les cloches* de M. Edgar Allan Poe, en guise de dessert. Jocko me baisa l'œil gauche et s'écroula en pleurant sur mon épaule.

Star se leva alors et leur expliqua, en vers bien rythmés, que, dans mon propre pays, dans ma propre langue, parmi mes compatriotes, aussi bien parmi les artistes que parmi les guerriers, on m'accordait autant de gloire en tant que poète qu'en tant que héros (ce qui était vrai : zéro égalant zéro), et que je leur avais fait l'honneur de composer pour eux ma plus grande œuvre, véritable gemme de poésie dans ma langue maternelle, dans l'intention de remercier le Doral et toute sa Maison pour l'hospitalité qu'il nous offrait, pour le gîte, le couvert et le lit... elle-même, à son tour, faisait de son mieux pour rendre dans leur langage le charme de sa musique.

À nous deux, nous gagnâmes un Oscar[38].

On nous a alors apporté *la pièce de résistance*[39], une carcasse entière, rôtie, portée par quatre serveurs. À en juger par la taille et la forme, il aurait pu s'agir d'un paysan rôti et sous verre. Mais c'était mort et il s'en dégagéait un merveilleux fumet ; j'en ai beaucoup

mangé, jusqu'à satiété. Après le rôti, il n'y avait plus que huit ou neuf autres plats, des crèmes, des sorbets et d'autres chatteries. L'assemblée commença alors à se disperser, les convives abandonnant leurs propres tables. Une de mes filles s'endormit et renversa ma coupe de vin ; à ce moment, je m'aperçus que la plupart des invités avaient disparu.

Doral Letva, accompagnée de deux filles, me conduisit dans mes appartements et me mit au lit. Elles éteignirent les lumières et tirèrent les rideaux pendant que je m'acharnais à trouver une jolie formule de politesse pour prendre congé d'elles dans leur propre langue.

Mais elles revinrent, après avoir quitté tous leurs bijoux et autres fanfreluches, et s'installèrent à côté de mon lit, telles les Trois Grâces. Il m'avait semblé comprendre que les deux plus jeunes étaient les filles de la maman. La plus âgée des filles devait avoir dix-huit ans ; elle était en plein épanouissement, et devait être une parfaite image de ce qu'avait été sa mère au même âge ; la plus jeune devait avoir cinq ans de moins, elle était à peine nubile ; elle était ravissante pour son âge et semblait parfaitement consciente, éveillée. Elle rougissait et détournait son regard quand mes yeux se portaient sur elle. Sa sœur, au contraire, me fixait droit dans les yeux, avec un regard égrillard, provoquant.

Leur mère, qui les tenait toutes les deux par la taille, m'expliqua avec simplicité, quoique en vers, que j'avais honoré leur gîte et leur couvert... et qu'il me fallait maintenant honorer leur lit. Comment un héros prenait-il son plaisir ? Une ? Ou deux ? Ou toutes les trois ensemble ?

Je suis un peu peureux, tout le monde le sait maintenant. S'il n'y avait pas eu la petite sœur, qui avait à peu près la taille de la petite sœur du jaune qui, dans le passé, m'avait balaféré, j'aurais peut-être pu me montrer digne de leur intérêt.

Mais, fichtre ! les portes ne fermaient même pas ! Il n'y avait que des arcades. Et Jocko, ce brave vieux, qui pouvait se réveiller à n'importe quel moment ! Je ne savais plus où j'en étais. Je ne veux pas prétendre que je n'ai jamais couché avec une femme mariée ou avec une fille alors que son père était sous le même toit, mais j'ai toujours sacrifié à l'hypocrisie américaine, dans ces circonstances. Ces propositions directes m'effrayaient davantage que les Chèvres Cornues n'avaient pu le faire. Je veux dire les Spectres^[40].

Je me suis donc acharné à leur faire part de ma décision, sous forme poétique.

Cela me fut impossible mais je parvins tout de même à leur faire comprendre le sens général, qui était négatif.

La petite fille se mit à hurler et s'enfuit. Sa sœur me lança un regard meurtrier, me dit d'un ton méprisant : « *C'est ça, un Héros !* » et la suivit. La maman se contenta de me regarder avant de partir.

Elle revint au bout de quelques minutes. Elle me parla sur un ton très officiel, surveillant manifestement la portée de ses paroles, pour me demander s'il n'y avait pas, par hasard, une fille de la maisonnée qui aurait éveillé les désirs du héros ? Pourrais-je lui dire son nom ? Ou même seulement la lui décrire ? Voulais-je même qu'on les fasse toutes défiler devant moi pour que je puisse faire mon choix ?

Je fis de mon mieux pour lui expliquer que si je devais faire un choix c'est elle-même que j'aurais choisie, mais que j'étais fatigué et que je désirais dormir seul.

Letva sembla retenir ses larmes, souhaita un bon sommeil au héros et repartit pour la seconde fois, plus vite encore que la première. Je crus même un instant qu'elle allait me gifler.

Cinq secondes plus tard, je me levai et j'essayai de la rattraper. Mais elle était partie, le couloir était plongé dans l'obscurité.

Je m'endormis et rêvai aux Bandits-des-Eaux-Froides. Ils étaient encore pires que la description que m'en avait faite Rufo, et ils essayaient tous de me faire avaler de grosses pépites d'or, qui avaient toutes les yeux d'Elmer.

CHAPITRE IX

Rufo me secouait pour me réveiller : « Patron ! Debout ! Levez-vous immédiatement ! »

Je m'enfonçai la tête sous les couvertures : « Foutez l'camp ! » J'avais la bouche pâteuse, mal aux cheveux et le crâne en feu.

— « *Immédiatement, c'est Elle qui l'a dit !* » Je me suis donc levé. Rufo avait revêtu son équipement d'homme des bois et portait son épée, c'est pourquoi je m'habillai comme lui, bouclant aussi mon ceinturon avec mon épée. Mes soubrettes n'étaient pas en vue, non plus que les beaux atours que l'on m'avait prêtés. Je suivis Rufo dans la grande salle de banquet. J'y retrouvai Star, en vêtements de voyage ; elle paraissait sévère. Tous les beaux ustensiles que j'avais admirés la veille avaient disparu ; tout était aussi morne qu'une grange abandonnée. Il n'y avait qu'une table nue, avec quelques restes de viande froide couverte de graisse toute figée, et un couteau à côté du plat.

Je regardai ce plat sans grande envie : « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Votre petit déjeuner, si vous en avez envie. Mais moi, je ne resterai pas plus longtemps sous ce toit pour manger des rogatons. » Elle parlait sur un ton, avec une sécheresse que je ne lui avais jamais connus.

Rufo me mit la main sur l'épaule : « Patron, allons-nous-en, maintenant, tout de suite. »

C'est ce que nous fîmes. Il n'y avait pas âme qui vive, à l'intérieur comme dehors, pas même des enfants ou des chiens. Pourtant, trois destriers tout piaffant nous attendaient. Je parle naturellement de ces doubles poneys à huit jambes, version équine des Dachshunds^[41], tout sellés et harnachés. Et ce harnachement était plutôt compliqué : chaque paire de jambes comportait une sorte de bricole en cuir, ce qui permettait de répartir la charge sur des

montants articulés, un de chaque côté ; les montants étaient surmontés d'un siège avec dossier matelassé, et avec des accoudoirs. Une drosse de gouvernail parvenait jusqu'aux accoudoirs.

Sur la gauche se trouvait un levier qui servait à la fois de frein et d'accélérateur ; je n'ose dire comment les ordres du cavalier étaient transmis à l'animal. De toute manière, les « chevaux » ne semblaient pas en prendre ombrage.

Ce n'étaient pas des chevaux. Ils avaient des têtes vaguement équines mais, au lieu de sabots, avaient des sortes de coussinets ; ils étaient omnivores et ne marchaient pas au foin. On arrivait cependant à aimer ces bestioles. La mienne était noire avec des taches blanches, elle était magnifique. Je l'ai appelée « Ars Longa ». Ses yeux reflétaient son âme.

Rufo fixa mon arc à un râtelier branlant derrière mon siège et me montra comment il fallait monter à bord ; il fixa ma ceinture de sécurité et m'indiqua la bonne position, les pieds au repos au lieu d'être glissés dans des étriers, le dos bien appuyé ; j'étais aussi confortablement installé que dans un siège de première classe d'un avion long-courrier. Nous sommes partis rapidement, nous avons pris une allure régulière, d'environ dix milles à l'heure, à l'amble (seule allure connue de ces longs chevaux), allure qui était fort adoucie par les huit points de suspension, si bien que l'on se serait cru dans une voiture sur une route goudronnée.

Star allait en tête ; depuis le départ, elle n'avait pas ouvert la bouche. J'essayai de lui parler mais Rufo me prit par le bras : « Ne lui dites rien, patron, » me prévint-il calmement. « Quand *Elle* est dans cet état, il n'y a qu'à attendre. »

Nous l'avons donc laissée passer devant et nous avons avancé au botte à botte, Rufo et moi, hors de portée des oreilles de Star ; c'est alors que j'ai demandé à Rufo : « Rufo, que s'est-il donc passé ? »

Il fronça les sourcils : « Nous ne le saurons jamais. *Elle* a eu des mots avec le Doral, c'est évident, mais il vaut mieux que nous fassions comme si rien ne s'était passé. »

Il se tut, et moi aussi. Jocko s'était-il montré déplaisant à l'égard de Star ? Il était certainement ivre et il n'était pas impossible qu'il se fût montré entreprenant. Mais je ne pouvais pas m'imaginer Star incapable de contenir un homme ; elle pouvait certainement s'épargner un viol sans le blesser dans ses sentiments.

Ce qui me conduisit à d'autres tristes pensées. Que se serait-il passé si la sœur aînée était venue seule, si Miss Mousseline ne s'était pas éclipsée, si ma petite soubrette aux cheveux de feu était venue pour me déshabiller comme j'avais cru qu'elle le ferait... Par le

Diable !

À ce moment, Rufo détacha sa ceinture, s'étendit presque sur le dos, les pieds en l'air, en position de repos ; il se recouvrit la figure de son mouchoir et commença à ronfler. Au bout d'un certain temps, je fis de même ; j'avais eu une nuit fort courte, je n'avais pas déjeuné et j'avais une gueule de bois de première classe. Mon « cheval » n'avait pas besoin de moi ; nos deux montures suivaient tranquillement celle de Star.

Quand je me suis réveillé, je me suis senti mieux, mais j'avais faim et soif. Rufo dormait ; la monture de Star était à cinquante pas devant nous. Le paysage était toujours luxuriant et à environ un demi-mille en avant se trouvait une maison, pas un manoir, une simple maison de ferme. Je voyais un puits de loin et je me mis à rêver de seaux couverts de mousse, avec une eau bien fraîche, pleine de germes de typhoïde... je me retrouvais dans le même état qu'à Heidelberg : je voulais boire. Je voulais de l'eau, entendez-moi bien. Non, mieux, de la bière, – car ils faisaient de la bonne bière dans le coin.

Rufo bâilla, ôta son mouchoir et se redressa sur son siège. « J'ai peur de m'être assoupi, » dit-il en souriant.

— « Rufo, vous voyez cette maison ? »

— « Oui, et alors ? »

— « Il est l'heure de déjeuner. J'ai fait assez de trajet avec l'estomac vide. Et j'ai soif, tellement soif que je serais capable de presser un caillou pour en faire sortir du petit-lait. »

— « Dans ces conditions, vous auriez avantage à le faire. »

— « Quoi ? »

— « Je suis désolé, monseigneur... j'ai soif, moi aussi... mais nous n'allons pas nous arrêter ici. *Elle* ne serait pas contente. »

— « Pourquoi ne voudrait-elle pas, Rufo ? Dites-le moi donc carrément. Est-ce donc une raison parce que la Dame Star a ses humeurs pour que je sois obligé de chevaucher toute une journée sans manger et sans boire ? Tenez-vous-le pour dit : je m'arrête pour déjeuner. À ce propos, avez-vous de l'argent sur vous ? En monnaie du pays ? »

Il secoua négativement la tête : « Vous ne pouvez pas faire cela, pas ici, patron. Attendez encore une heure, je vous en prie. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce que nous sommes encore sur le territoire du Doral, voilà la raison. Je ne sais pas s'il a envoyé devant nous la consigne de tirer à vue ; Jock est une vieille fripouille au grand cœur. Je vous assure que j'aimerais bien porter une armure complète. Une volée de

flèches ne me surprendrait pas. Pas plus que si nous nous retrouvions tout à coup emmêlés sous un filet quand nous arriverons sous ces arbres. »

— « Pensez-vous vraiment ce que vous dites ? »

— « Tout dépend de sa colère. Ce que je veux dire c'est que, lorsqu'un homme l'a réellement offensé, il arrive au Doral de le faire proprement étripier, de le bâillonner avec ses roupettes et de le mettre... mais non, je n'ose pas vous le dire. » Rufo eut un hoquet et me sembla vraiment avoir mal au cœur. « Depuis la dernière nuit, je ne me sens plus moi-même. Il vaudrait mieux parler de choses agréables. Vous venez de parler d'extraire du petit-lait d'un caillou. Je pense que vous étiez en train de songer à Muldoon-le-Costaud ? »

— « Zut ! n'essayez pas de changer de sujet ! » J'avais des palpitations dans la tête. « Je ne vais pas aller sous ces arbres et l'homme qui me tirera une flèche dessus ferait mieux de numérotter ses abattis. J'ai soif. »

— « Patron, » insista Rufo, « *Elle* n'acceptera jamais de manger ou de boire sur les terres du Doral, même si on l'en priait à genoux. Et *Elle* a raison. Vous ne connaissez pas les coutumes locales. Ici, on accepte ce qui est donné librement... et même un enfant serait trop fier pour toucher à ce qu'on lui offrirait à contre-cœur. Plus que cinq milles. Voyons ! Un héros qui a su tuer Igli avant le petit déjeuner ne peut-il pas résister encore pendant cinq milles ? »

— « Bon... Très bien, ça va ! Mais nous sommes vraiment dans un patelin complètement idiot, vous devez bien l'admettre. C'est absolument fou ! »

— « Hum... » répondit-il. « Êtes-vous jamais allé à Washington, dans le District de Colombia ? »

— « Euh... » dis-je en grimaçant, « *touché*^[42] ! Et j'ai aussi oublié que nous nous trouvions dans votre pays natal. Je n'ai pas voulu vous offenser, croyez-le bien. »

— « Mais ce n'est pas mon pays natal. Qu'est-ce qui vous a donc fait penser cela ? »

— « Quoi... » j'essayais de réfléchir. Ni Rufo ni Star ne l'avaient dit mais... « Vous connaissez les coutumes locales, vous parlez la langue comme un indigène. »

— « Seigneur Oscar, je ne sais même plus combien je parle de langues. Quand j'en entends une, je la parle. »

— « Bon, mais vous n'êtes pas Américain, ni Français, me semble-t-il ? »

Il sourit gaiement. « Je pourrais vous montrer des extraits de naissance en provenance de ces deux pays... si nous n'avions pas

perdu nos bagages. Mais non, c'est vrai, je ne suis pas originaire de la Terre. »

— « D'où venez-vous, alors ? »

Rufo sembla hésiter à répondre : « Il vaut mieux que vous obteniez vos renseignements de sa part. »

— « Foutaises ! Il me semble que j'ai les pieds entravés et que l'on m'a fourré la tête dans un sac. Tout cela est ridicule. »

— « Patron, *Elle* répondra à toutes vos questions. Mais faut-il encore que vous les posiez. »

— « C'est ce que je vais faire ! »

— « Alors, parlons d'autre chose. Vous avez parlé de Muldoon-le-Costaud... »

— « C'est vous qui en avez parlé. »

— « Oui. C'est possible. Je ne l'ai pourtant jamais vu, bien que je sois allé dans cette région de l'Irlande. C'est un beau pays et le seul peuple véritablement logique de la Terre. Les faits ne les détournent pas des vérités profondes. Un peuple admirable. J'ai entendu parler de Muldoon par un de mes oncles, un homme fort sincère qui, pendant des années, a servi de nègre pour des discours politiques. À cette époque, parce qu'il avait eu le malheur d'écrire en même temps les discours de deux adversaires politiques, il s'offrait des vacances comme correspondant à la pige d'un syndicat américain spécialisé dans les reportages illustrés des journaux du dimanche. Il avait entendu parler de Muldoon-le-Costaud et avait retrouvé sa trace, avait pris le train à Dublin, puis un autocar régional, et était enfin parvenu à Shank's Mares. Là, il a rencontré quelqu'un en train de labourer un champ avec une charrue à un seul cheval... mais cet homme poussait la charrue devant lui, sans se servir du cheval, et il traçait un beau sillon de huit pieds de profondeur. « Ah ! Mr. Muldoon ! » cria mon oncle.

« Le fermier s'arrêta et répondit en riant : « Je vous remercie de votre erreur, mon ami ! » puis ramassa la charrue sous le bras et s'en servit pour indiquer une direction : « Vous trouverez Muldoon dans cette direction. C'est un homme très fort. »

« Mon oncle le remercia et continua jusqu'à ce qu'il trouve un autre homme qui était, lui, en train d'enfoncer les pieux d'une clôture à mains nues... et c'était dans un terrain pierreux, il ne faut pas l'oublier. C'est pourquoi, une fois de plus, mon oncle l'appela Muldoon.

« L'homme parut tellement étonné qu'il en laissa tomber dix à douze pieux qu'il portait sous l'autre bras. « Trêve de compliments ! » lui répondit-il. « Vous devez bien savoir que Muldoon habite plus loin,

le long de cette route. C'est un homme *vraiment fort*. »

« Le prochain indigène que vit mon oncle était en train de bâtir une barrière en pierres. Un mur de pierres sèches, qui était parfaitement élevé. L'homme taillait les pierres sans marteau ni truelle, avec le tranchant de la main, terminant le travail délicat du bout des doigts. C'est pourquoi, une troisième fois, mon oncle s'adressa à cet homme en lui donnant ce nom glorieux.

« L'homme voulut répondre mais il devait avoir la gorge sèche à cause toute la poussière de pierre ; il fut incapable de parler. Il attrapa alors un gros rocher, le pressa comme vous avez pressé Igli, en fit sortir de l'eau comme si cela avait été une gourde en peau de chèvre et se désaltéra. Alors, seulement, il prit la parole et dit : « Ce n'est pas moi, l'ami. Lui, il est fort, comme tout le monde le sait. Vous savez, je l'ai souvent vu avec son petit doigt... »

Mon attention fut alors distraite de ce tissu de mensonges par une fille qui ramassait du foin, juste de l'autre côté de la route. Elle avait de remarquables pectoraux et portait un pagne qui lui allait fort bien. Elle vit que je la regardais et me rendit sans sourciller mon regard, avec une lueur joyeuse dans les yeux.

— « Que disiez-vous ? » demandai-je.

— « Euh... ah oui ! «...il se tenait par la dernière phalange, suspendu à bout de bras pendant des heures ! » »

— « Rufo, » lui dis-je, « je ne pense pas que cela ait pu durer plus de quelques minutes. À cause de la fatigue des tissus, et ainsi de suite. »

— « Patron, » dit-il d'un ton brutal, « je peux vous mener à l'endroit même où Dugan-le-Costaud a l'habitude d'accomplir cette prouesse. »

— « Vous aviez dit qu'il s'appelait Muldoon. »

— « C'était un Dugan du côté de sa mère, et il en était très fier. Vous serez content de savoir, monseigneur, que les limites du domaine du Doral sont maintenant en vue. Nous déjeunerons dans quelques minutes seulement. »

— « J'y ferai honneur, avec un gallon de n'importe quoi, même d'eau. »

— « Voté à l'unanimité. Vraiment, monseigneur, je ne suis pas au mieux de ma forme, aujourd'hui. J'ai besoin de nourriture, de boisson et d'une bonne sieste avant de recommencer à me battre, sinon je bâillerai au lieu de parer. Cette nuit a été trop longue. »

— « Je ne vous ai pas vu au banquet. »

— « J'y étais en esprit. À la cuisine, la nourriture est plus

chaude, on a plus de choix et les convives sont moins formalistes. Mais je n'avais pas l'intention d'y passer la nuit. Tôt couché, est ma devise. De la modération en toute chose. Epictète. Mais la pâtissière... je vous assure, elle me rappelle une autre fille que j'ai connue autrefois, avec laquelle j'étais associé pour une affaire tout à fait légitime, une affaire de contrebande. Elle, sa devise était que tout ce qui valait la peine d'être fait valait aussi la peine d'être fait au centuple, et c'est bien ce qu'elle faisait. Elle fraudait même sur la marchandise de contrebande, et elle ne me mettait pas au courant de sa propre fraude, qui n'entrait pas dans notre comptabilité... car moi, je vérifiais tous les articles avec les douaniers, à qui je donnais un état des marchandises en même temps que leur pot-de-vin, pour qu'ils sachent bien que j'étais honnête.

» Mais une fille ne peut pas passer par une porte, grasse comme une oie que l'on gave, et revenir vingt minutes plus tard maigre comme un clou, – ce qu'elle n'était pas, ce n'est là que manière de parler, – sans provoquer des regards inquisiteurs. S'il n'y avait pas eu la même chose étrange qu'a faite un drôle de type cette nuit, les flics nous auraient épinglés. »

— « Et quelle étrange chose a donc faite le type, dans la nuit ? »

— « Exactement ce que j'étais en train de faire la nuit dernière. Le bruit nous a réveillés et nous sommes sortis sur le toit, libres, mais sans rien à montrer qui puisse nous valoir six mois de travaux forcés, rien que nos genoux décharnés. Mais cette pâtissière... vous l'avez vue, monseigneur. Des cheveux bruns, des yeux bleus, une petite mèche sur le front et tout ce qu'il lui faut pour ressembler trait pour trait à Sophia Loren. »

— « J'ai un vague souvenir de quelqu'un qui y ressemblait. »

— « Alors, vous ne l'avez pas vue car il n'y a rien de vague chez Nalia. En fait, j'avais l'intention, la nuit dernière, de vivre sainement, car je savais bien que la journée d'aujourd'hui serait sanglante. Vous savez :

*Quand vient la nuit, c'est pour dormir,
Car, le lendemain, c'est une nouvelle journée.*

«... comme nous le conseille le sage. Mais je n'avais pas compté avec Nalia. Et c'est pourquoi je n'ai pas dormi, je n'ai pas eu de petit déjeuner et, si je suis mort avant la nuit tombée, perdant mon sang de toutes parts, ce sera en partie la faute de Nalia. »

— « Je raserai votre cadavre, Rufo, je vous le promets. » Nous avions dépassé la marque de la frontière, nous étions maintenant dans

un autre comté mais Star ne ralentit pas pour autant. « À propos, où avez-vous donc appris le métier d'entrepreneur de pompes funèbres ? »

— « Le quoi ? Ah, oui ! c'était d'ailleurs une bonne place. Après cette côte, derrière ces arbres, se trouve une maison où nous pourrions bien déjeuner. Chez des gens agréables. »

— « Enfin ! » La pensée de déjeuner me réjouissait et j'en regrettais même ma conduite de boy-scout, la nuit précédente. « Rufo, vous vous êtes complètement trompé sur ce qu'a fait cet étrange type, hier soir. »

— « Monseigneur ? »

— « Le type n'a rien fait pendant la nuit, c'est bien là ce qui est étrange. »

— « Et bien, ce n'était pas l'impression que cela donnait, » dit Rufo, dubitatif.

— « Autres lieux, autres mœurs. Je suis désolé. Ce que je voulais dire c'est qu'une drôle de chose m'est arrivée quand je suis allé me coucher la nuit dernière... pour passer une nuit calme. »

— « Au fait, monseigneur ? »

— « En fait, sinon en pensée. » J'avais besoin d'en parler à quelqu'un et Rufo était bien le genre de truand en qui je pouvais avoir confiance. Je lui racontai l'histoire des Trois Filles Nues.

« J'aurais bien pris le risque, » dis-je en terminant. « Oui, je vous le dis, je l'aurais pris si cette gosse avait été dans mon lit toute seule, comme cela aurait dû être. Du moins, il me semble que je l'aurais fait, sans regretter que l'on m'ait forcé la main, malgré le risque de me faire accuser d'abus de confiance. Rufo pourquoi faut-il que les plus jolies filles aient toujours des pères ou des maris ? Enfin, à dire vrai, elles étaient là, la grande Fille Nue, la Fille Nue moyenne et la toute petite Fille Nue, assez près pour me toucher et toutes les trois désireuses de réchauffer mon lit, et je n'ai rien fait ! Allons, moquez-vous de moi. Je le mérite. »

Il ne rit pas le moins du monde. Je me retournai et vis qu'il avait l'air effondré. « Monseigneur ! Oscar, mon camarade ! *Dites-moi que ce n'est pas vrai !* »

— « C'est vrai, » dis-je d'un ton bourru. « Et je l'ai tout de suite regretté, mais trop tard. Et c'est vous qui vous plaignez de votre nuit ! »

— « *Oh ! dieux du ciel !* » Il changea la vitesse de son cheval, passa en prise directe et s'éloigna. Ars Longa regarda par-dessus son épaule et continua.

Rufo rattrapa Star. Ils s'arrêtèrent, à peu de distance de la maison où nous pouvions espérer déjeuner. Ils m'attendirent et je les rejoignis. Star était sans expression ; Rufo paraissait terriblement embarrassé.

Star se décida à parler : « Rufo, va demander à déjeuner pour nous. Tu feras servir ici. Mais j'aimerais parler seule à seul avec monseigneur. »

— « Certainement, maîtresse ! » et il s'éloigna rapidement.

Star m'adressa alors la parole, le visage toujours inexpressif. « Seigneur Héros, est-ce vrai ? Ce que votre valet vient de me raconter ? »

— « Je ne sais pas ce qu'il vous a raconté. »

— « Au sujet de votre défaillance... votre prétendue défaillance, la nuit dernière. »

— « Je ne sais pas ce que vous entendez par défaillance. Si vous tenez à savoir ce que j'ai fait après le banquet... j'ai dormi seul. Point final. »

Elle laissa échapper un soupir mais ne changea pas d'expression. « Je voulais l'entendre de votre propre bouche. Pour être certaine. » Alors, son expression changea et je vous assure que je n'ai jamais vu pareille fureur. À voix basse, presque dénuée de passion, elle se mit à m'injurier :

— « Vous, un héros ! Vous n'êtes qu'une cruche sans cervelle ! Un maladroit, une grande gueule, un bon à rien, un résidu de fausse-couche, un gros tas de muscles, un idiot... »

— « Suffit ! »

— « Du calme, je n'en ai pas fini avec vous. Insulter trois dames innocentes, dévouées... »

— « LA FERME ! »

Le coup lui rejeta la tête en arrière. Je commençai avant qu'elle ait eu le temps de se reprendre. « Ne me parlez plus jamais de cette manière, Star. Plus jamais. »

— « Mais... »

— « Taisez-vous, espèce de teigne ! Vous n'avez pas le droit de me parler de cette manière. Aucune fille n'en a le droit. Vous devez toujours, *je dis bien toujours*, vous adresser à moi avec politesse et respect. Un mot de plus sur ce ton-là et je vous administre une fessée à vous en faire pleurer. »

— « Vous n'oseriez pas ! »

— « Ôtez votre main de cette épée où je vous la prends, et je vous déculotte ici même, sur la route, et je vous fesse avec votre épée.

Jusqu'à ce que vos fesses soient toutes rouges et que vous me demandiez pardon. Star, je ne bats jamais les femmes, mais je corrige les enfants insupportables. Je traite les dames en dames. Les mioches mal élevés, je les traite en mioches. Star, vous seriez même la reine d'Angleterre et la suzeraine de la Galaxie, tout ensemble... UN MOT DE PLUS, un mot déplacé, et je vous ôte votre collant en vous assurant que vous ne pourrez plus vous asseoir pendant une semaine. Compris ? »

À la fin, elle dit d'une voix faible : « Compris, monseigneur. »

— « Outre cela, je donne ma démission de mon travail de héros. Je n'écouterai pas deux fois de telles injures. Je ne travaillerai pas pour une personne qui se permet de me traiter de cette manière. » Je laissai échapper un soupir, car j'avais compris que je venais, encore une fois, de perdre mes galons de caporal. Mais je m'étais toujours senti plus libre, plus à l'aise sans eux.

— « Oui, seigneur. » J'avais de la peine à l'entendre. Il me vint tout à coup l'idée qu'il y avait une longue distance entre ici et Nice. Mais cela ne me gênait pas.

— « Très bien, oublions tout. »

— « Oui, seigneur. » Puis elle ajouta calmement : « Mais puis-je quand même expliquer pourquoi j'ai parlé ainsi ? »

— « Non. »

— « Bien, seigneur. »

Après un long temps de silence, Rufo revint. Il s'arrêta hors de portée de voix et je lui fis signe de nous rejoindre.

Nous déjeunâmes en silence ; je ne mangeai pas beaucoup mais la bière était bonne. Rufo essaya une fois de raconter des bêtises sur un autre de ses oncles. Mais, même à Boston, le repas n'aurait pu être aussi morne[43].

Après le déjeuner, Star fit tourner sa monture : ces « chevaux » ont un rayon de braquage réduit par rapport à leur empattement mais il est plus facile de leur faire faire demi-tour dans un espace réduit en les conduisant à la main. Rufo demanda : « Maîtresse ? »

— « Je retourne chez le Doral, » répondit-elle impassible.

— « Ne faites pas cela, *Maîtresse* ! »

— « Mon cher Rufo, » dit-elle avec chaleur mais non sans tristesse. « Tu peux attendre dans cette maison... Si je ne suis pas de retour dans trois jours, tu seras libre. » Elle me regarda, puis détourna les yeux. « J'espère que monseigneur Oscar acceptera de me servir d'escorte. Mais je ne demande rien, je n'en ai pas le droit. » Et elle partit.

Il me fallut du temps pour faire virer *Ars Longa* ; je ne l'avais pas en main. Star avait déjà mis entre nous une bonne quantité de pavés de route ; je me mis à sa poursuite.

Rufo attendit que j'aie tourné en se rongant les ongles puis, tout à coup, il monta à bord de sa monture et me rejoignit. Nous marchâmes au botte à botte, à cinquante pas en arrière de Star. Au bout d'un certain temps, il se décida à parler :

— « C'est un suicide. Vous vous en rendez compte, j'espère ? »

— « Non, je ne le savais pas. »

— « Eh bien, vous le savez, maintenant. »

— « Est-ce pour cela que vous oubliez de me donner du *Monseigneur* ? »

— « *Monseigneur* ? » il ricana et poursuivit : « Je pense que oui. Quelle importance cela a-t-il, alors que vous allez bientôt mourir ? »

— « Vous vous trompez. »

— « Quoi ? »

— « *Monseigneur* ! s'il vous plaît. Simplement pour vous habituer. Dès maintenant, et même si nous n'en avons plus que pour une demi-heure ! Parce que c'est moi qui mène la danse maintenant, et je ne suis plus un simple comparse. Je tiens à ce qu'il ne reste plus aucun doute dans votre esprit sur ce point, c'est moi le patron, dès que nous commencerons à nous battre. Si cela ne vous convient pas, je cravache votre monture pour vous renvoyer. C'est clair ? »

— « Très clair, seigneur Oscar. » Il demeura songeur un instant avant de continuer : « J'ai compris que c'était vous le patron dès que je suis revenu. Mais je ne comprends pas comment vous avez fait. *Monseigneur*, je ne l'ai jamais vue plier auparavant. Peut-on savoir ? »

— « On ne peut pas. Mais je vous autorise à le lui demander. Si vous croyez que c'est prudent, du moins. Maintenant, si vous me parliez de ce « suicide » ? Et ne me dites pas qu'elle ne veut pas que vous me répondiez. À partir de maintenant, vous me répondrez chaque fois que je vous poserai une question... et fermez-la si je ne vous demande rien. »

— « Bien, *monseigneur*. Parlons donc de ces perspectives de suicide. Il est difficile d'évaluer les chances. Cela dépend de l'humeur du Doral. Mais il n'y aura pas de combat, ça c'est exclu. Ou nous serons écrasés dès que nous mettrons le nez chez lui... ou nous serons saufs jusqu'au moment où nous quitterons de nouveau ce pays, même s'il nous dit de repartir. » Rufo se mit à réfléchir profondément. « *Monseigneur*, si vous voulez jouer aux devinettes... Enfin, il me semble que vous avez insulté le Doral de la pire manière, que vous l'avez blessé plus qu'il ne l'a jamais été au cours de sa longue vie de

susceptible ! C'est pourquoi il y a neuf chances sur dix pour que, deux foulées après ce tournant de la route, nous soyons transpercés de plus de flèches que saint Sébastien. »

— « Star aussi ? Elle n'a rien fait. Pas plus que vous. » (Non plus que moi, ajoutai-je pour moi-même. Quel pays !)

Rufo laissa échapper un soupir. « Monseigneur, autre pays, autres mœurs. Jocko ne désire pas La blesser. Il L'aime bien. Il L'aime terriblement. On peut même dire qu'il L'aime, tout simplement. Mais s'il vous tue, il faut bien qu'il La tue. Toute autre conduite serait inhumaine, suivant ses normes... car c'est un type très moral ; il est renommé pour ça. Et il me tuera aussi, naturellement, mais moi, je ne compte pas. Il *doit* La tuer, même si cela doit déclencher une série d'événements qui ne pourra qu'entraîner sa mort, dès que les nouvelles seront connues. Le problème est donc : doit-il vous tuer, vous ? Je pense que oui, car je connais ces gens. Je suis désolé... monseigneur. »

Je réfléchis à ce qu'il venait de me dire.

— « Alors, pourquoi êtes-vous ici, Rufo ? »

— « Monseigneur ? »

— « Laissez tomber les formules de politesse, pendant une heure. Pourquoi êtes-vous ici ? Si vous ne vous trompez pas dans vos prévisions, votre seule épée et votre seul arc ne changeront pas le cours des événements. Elle vous a donné une chance de vous en sortir. Alors ? Par fierté ? À moins que vous aussi vous soyez amoureux d'elle ? »

— « Oh, mon Dieu, non ! »

Et je vis que Rufo était à nouveau vraiment choqué. « Excusez-moi, » continua-t-il. « Vous m'avez surpris. » Il réfléchit. « Il y a deux raisons, je crois. La première est que si Jock nous permet de parler... Eh bien ! *Elle* sait bien parler... Et, en second lieu, » il me jeta un coup d'œil... « Je suis superstitieux, je l'avoue. Vous avez de la chance. Je m'en suis aperçu. Alors, je préfère être près de vous même si la raison me dit de partir. Vous pourriez tomber dans une fosse d'aisance, et... »

— « C'est idiot ! Si seulement vous connaissiez toutes mes mésaventures. »

— « Vous en avez peut-être eues, dans le passé. Mais je parie sur le présent. » Et il s'interrompt.

Au bout d'un moment, je lui dis : « Vous, restez là. » J'accélérai et rejoignis Star. « Voici ce que j'ai décidé, » lui dis-je. « Quand nous arriverons, vous resterez sur la route avec Rufo. J'irai seul. »

— « Oh, seigneur ! Non ! » aboya-t-elle.

— « Si. »

— « Mais... »

— « Star, voulez-vous que je revienne ? Que je sois toujours votre champion ? »

— « De tout mon cœur ! »

— « Très bien, alors faites ce que je dis. »

Elle attendit un instant avant de répondre.

— « Oscar... »

— « Oui, Star. »

— « Je ferai ce que vous voulez. Mais me permettez-vous de m'expliquer avant de décider ce que vous allez dire ? »

— « Allez-y. »

— « Dans ce monde, la place d'une dame est à côté de son champion. Et c'est là que je voudrais être, mon Héros, quand il y aura du danger. Surtout quand il y aura du danger. Mais je ne fais pas ici seulement du sentiment, je ne parle pas dans le vide. Sachant ce que je sais maintenant, je peux prédire avec certitude que, si vous arrivez seul, vous serez immédiatement tué, et que je mourrai, et Rufo aussi, aussitôt qu'ils nous donneront la chasse. Et cela viendra vite, car nos montures sont déjà fatiguées, fourbues. D'autre part, si j'y vais seule... »

— « Non. »

— « Je vous en prie, seigneur. Je ne fais pas là une proposition. Si j'y allais seule, il est infiniment probable que je serais tuée immédiatement, comme vous. À moins que, au lieu de me donner à manger aux pourceaux, il ne m'oblige simplement à donner à manger aux cochons et ne fasse de moi le jouet des porchers, ce qui serait une véritable clémence, non l'application de la stricte justice, à cause de ma honte d'être revenue sans vous. Mais le Doral m'aime et je pense qu'il pourrait me laisser vivre... comme fille de porcherie, et pas mieux que les pourceaux. Cela, j'en courrai le risque si c'est nécessaire, et j'attendrai une occasion de m'évader, car je ne peux plus me permettre d'être fière ; je n'ai plus de fierté, j'en suis réduite à la nécessité. » Sa voix était entrecoupée de sanglots.

— « Star, Star ! »

— « Mon chéri ! »

— « Quoi ? Qu'avez-vous dit ? »

— « Ai-je le droit de le dire ? Nous n'avons peut-être pas beaucoup de temps, mon Héros... mon chéri. » Elle allait à l'aveuglette, je lui pris la main ; elle se pencha vers moi ; je lui posai la main sur le cœur.

Elle se ressaisit, mais garda ma main. « Je vais très bien maintenant. Je suis une vraie femme au moment où je m'y attendais le moins. Non, mon Héros chéri, nous ne pouvons faire qu'une seule chose, et c'est d'y aller l'un à côté de l'autre, fièrement. Ce n'est pas seulement ce qui est le plus sûr, c'est aussi la manière que je souhaiterais, si je pouvais me permettre d'être fière. Je ne pourrais rien supporter d'autre. Je pourrais t'offrir la tour Eiffel pour t'amuser, et la remplacer si tu la cassais, mais pas par fierté. »

— « Pourquoi est-ce plus sûr ? »

— « Parce qu'il peut... je dis bien « peut »... nous laisser parler. Si je peux placer une dizaine de mots, il m'en répondra cent. Puis un millier. Je pourrai peut-être calmer sa susceptibilité. »

— « Très bien, certainement, mais... Star, en quoi l'ai-je donc blessé ? Je ne lui ai fait aucune injure ! J'ai même pris grand soin de ne pas l'offenser. »

Elle garda un instant le silence, puis m'expliqua :

— « Tu es Américain. »

— « Qu'est-ce que cela a à voir ? Jock ne le sait même pas. »

— « C'est peut-être pourtant tout le problème. Non, l'Amérique n'est qu'un mot pour le Doral car, bien qu'il ait étudié les Univers, il n'a jamais voyagé. Mais... Tu ne vas pas te mettre de nouveau en colère ? »

— « Euh... Faisons une croix là-dessus. Dis tout ce que tu as besoin de dire pour m'expliquer. Fais seulement attention de ne pas m'injurier. Oh ! Diable ! je te permets même de m'injurier, mais seulement pour cette fois. Il ne faut pas que cela devienne une habitude... ma chérie. »

Elle me serra la main. « Plus jamais je ne recommencerai ! Mon erreur a été de ne pas me rendre compte que tu étais Américain. Je ne connais pas l'Amérique ; pas aussi bien que Rufo. Si Rufo avait été là... mais il n'y était pas, il était en train de courir la gueuse aux cuisines. Je pense que j'ai cru, quand on t'a offert le gîte, le couvert et le lit, que tu allais te conduire comme l'aurait fait un Français. Je ne pouvais pas supposer que tu refuserais. Si je l'avais prévu, j'aurais trouvé mille excuses pour toi. La foi jurée, une fête religieuse. Jock aurait été déçu, il n'aurait pas été offensé ; et c'est un homme d'honneur. »

— « Mais... Zut ! je ne comprends pas pourquoi il veut me faire abattre parce que je n'ai pas fait ce qui, chez moi, m'aurait valu le même châtiment. Dans ce pays, on est donc forcé d'accepter toutes les propositions que vous fait une fille ? Et pourquoi est-elle partie en courant, pourquoi s'est-elle plainte ? Pourquoi n'a-t-elle pas gardé la

chose secrète ? Mais Diable ! elle n'a même pas essayé. Elle m'a même amené ses filles ! »

— « Mais, mon chéri, cela n'a jamais été un secret. Il t'a demandé devant tout le monde, et tu as accepté devant tout le monde. Qu'aurais-tu ressenti, toi, si ta femme, au cours de la première nuit, t'avait flanqué à la porte de ta chambre ? *Le Gîte, Le Couvert, et Le Lit*, et tu avais accepté. »

— « Le « lit », Star. En Amérique, les lits sont des meubles qui ont plusieurs utilités, et il arrive qu'on y dorme, qu'on ne fasse pas autre chose que d'y dormir. Je n'avais pas compris. »

— « Je vois, maintenant. Tu ne connaissais pas le sens de ce mot. C'est ma faute. Mais tu dois comprendre à présent pourquoi il s'est senti tellement humilié, et devant tout le monde. »

— « Sans doute, mais c'est sa faute. Il m'a fait sa demande devant tout le monde, et il me semble que cela aurait été encore bien pire si j'avais refusé. »

— « Pas du tout. Tu n'étais pas obligé d'accepter. Tu aurais pu refuser avec politesse. Et la manière la plus polie, même si cela impliquait un mensonge, pour un héros, c'eût été de prétexter une impuissance, – temporaire ou permanente – par suite de blessures reçues au cours de la bataille même où il a fait la preuve qu'il était un héros. »

— « Je m'en souviendrai. Mais je persiste à ne pas comprendre pourquoi il a d'abord fait preuve d'une telle générosité ? »

Elle se tourna vers moi pour me regarder : « Mon chéri, ai-je bien le droit de dire que toi, tu m'as étonnée, moi, à chacune de nos conversations ? Et je croyais bien avoir passé, depuis longtemps, l'âge des surprises. »

— « C'est réciproque. Tu me surprends toujours. Cependant, je ne trouvais pas cela désagréable, sauf une fois... »

— « Mon seigneur Héros, combien de fois penses-tu qu'un simple nobliau de province peut enrichir sa famille d'un enfant de Héros, et l'élever comme son propre enfant ? Ne peux-tu comprendre son amère déception quand tu lui as refusé cette faveur que, croyait-il, tu lui avais promise ? Sa honte ? Sa fureur ? »

Je réfléchis un instant au problème. « Bon, je m'y mettrai, alors. C'est une chose qui arrive aussi en Amérique, mais on n'en tire pas vanité, en général. »

— « Autre pays, autres mœurs. Il pensait au moins que c'était un honneur pour lui que d'être traité en frère par un Héros. Et, avec de la chance, il espérait en obtenir un héros, pour la Maison des Doral. »

— « Minute ! Est-ce donc pour cela qu'il m'en a envoyé trois ?

Pour accroître ses chances ? »

— « Oscar, il aurait préféré t'en envoyer trente... si tu avais seulement laissé entendre que tu te sentais assez d'héroïsme pour tenter l'aventure. Les choses étant ce qu'elles étaient, il t'a envoyé sa femme principale et ses deux filles favorites. » Elle hésita un instant. « Mais, ce que je ne comprends toujours pas... » Elle s'arrêta et me posa une question brutale.

— « Non ! Dieu non ! » protestai-je en rougissant. « Pas depuis l'âge de quinze ans. Non, la seule chose qui m'en a empêché, c'était cette gamine. Car c'est vraiment une gamine, je t'assure. »

Star haussa les épaules : « Peut-être. Mais ce n'est plus une enfant ; à Névia, c'est une femme. Et même si elle n'est pas encore dépuclée, je parie bien qu'elle sera mère avant une année. Mais, si tu répugnais à coucher avec elle, pourquoi ne pas l'avoir mise à la porte et n'avoir pas pris sa sœur aînée ? Cette petite bonne femme n'est plus vierge depuis que ses seins ont poussé, je le sais de manière certaine... Et il m'a semblé comprendre que Mûri est vraiment un « beau morceau », comme vous dites en américain. »

Je me contentai de grommeler ; j'avais pensé exactement la même chose. Mais je ne voulais pas en parler avec Star.

— « *Pardonne-moi, mon cher. Tu as dit ?* [44] » me dit-elle.

— « J'ai dit que je ne commettais jamais de crime sexuel pendant le carême ! »

— « Mais le carême est terminé, même sur la Terre. Et de toute manière, il n'y a pas de carême ici, » me dit-elle, surprise.

— « Désolé. »

— « Je suis cependant contente que tu n'aies pas préféré Mûri à Letva ; Mûri aurait été insupportable pour sa mère si cela s'était passé ainsi. Mais, si je comprends bien, tu *répareras* ton erreur, si je puis rétablir la situation ? » et elle ajouta : « Cela change tout pour les pourparlers. »

(Star, Star – c'est toi, la seule que je veux dans mon lit !) « C'est bien ce que tu désires... ma chérie ? »

— « Oh, comme ce serait mieux ! »

— « Très bien. Après tout, c'est toi le médecin. Une... trois... trente – Je me tuerai à la tâche. Mais pas de petite fille ! »

— « Le problème ne se pose pas. Laisse-moi réfléchir. Si le Doral me laisse seulement placer *cinq* mots... » Elle redevint silencieuse. Sa main était douce et chaude.

Je réfléchis, moi aussi. Ces étranges coutumes avaient leurs conséquences, et je n'étais pas encore rassuré. Que se passerait-il si

Letva avait immédiatement dit à son mari quel lourdaud j'avais été...

— « Star ? Où as-tu couché, toi, cette nuit ? »

Elle me jeta un coup d'œil perçant. « Seigneur... ai-je le droit de te demander, par faveur, *de t'occuper de tes affaires ?* »

— « Je pense que oui. Mais étant donné que tout le monde semble s'occuper des miennes... »

— « Je suis désolée. Mais je suis très ennuyée, et tu ne sais pas encore ce qui me gêne le plus. Enfin, une question franche exige une franche réponse. L'hospitalité comporte des devoirs mutuels, et les honneurs sont toujours réciproques. J'ai couché dans le lit du Doral. Si, cependant, cela a de l'importance, – et cela peut en avoir pour toi, mais je persiste à ne pas comprendre les Américains, – j'ajoute que, hier, j'ai été blessée, et que cette blessure me gêne encore. Jocko a l'âme douce et délicate. Nous avons dormi, seulement dormi. »

J'essayai de ne pas y attacher d'importance.

— « Je suis désolé de cette blessure. Te fait-elle encore mal ? »

— « Plus du tout. Les pansements tomberont demain. Cependant... La nuit dernière, ce n'était pas la première fois que j'ai profité du gîte, du couvert et du lit du Doral. Jocko et moi, nous sommes de vieux amis, des amis très chers... C'est bien pourquoi je pense que je peux espérer qu'il m'accordera quelques secondes avant de me tuer. »

— « Oui, c'était bien, en gros, ce que j'avais cru comprendre. »

— « Oscar, d'après tes normes... la manière dont tu as été élevé... je ne suis qu'une putain. »

— « Ça, jamais ! Ma princesse. »

— « Une putain. Mais je ne suis pas de ton pays et j'ai été élevée selon d'autres critères. Selon mes normes, et elles me paraissent bonnes, je suis une femme très morale. Mais... suis-je toujours ta chérie ? »

— « Ma chérie ! »

— « Mon Héros chéri. Mon champion. Approche-toi et embrasse-moi. Si nous devons mourir, je voudrais que ma bouche ait senti la chaleur de tes lèvres. L'entrée se trouve juste derrière ce tournant. »

— « Je sais. »

Quelques instants plus tard, épées au fourreau, arcs en bandoulière, nous entrons fièrement dans la zone dangereuse.

CHAPITRE X

Trois jours plus tard, nous sortîmes, à cheval.

Cette fois, le petit déjeuner avait été somptueux. Cette fois, il y avait des musiciens pour célébrer notre départ. Cette fois, le Doral nous accompagnait.

Cette fois, Rufo marcha en titubant jusqu'à sa monture, une fille à chaque bras, une bouteille dans chaque main, une douzaine d'autres filles l'embrassant à tour de rôle ; il parvint enfin à se faire hisser sur son siège, où on lui boucla sa ceinture de sécurité. Puis il s'endormit et se mit à ronfler avant même que nous soyons partis.

On me souhaita bonne route en m'embrassant plus que je ne saurais le dire, et certaines qui m'embrassèrent n'avaient aucune raison de le faire avec autant de fougue, car je n'étais, après tout, qu'un apprenti héros, et j'avais encore à apprendre le métier.

Ce n'est pas un mauvais métier, malgré un horaire astreignant, les risques qu'il comporte, et un total manque de sécurité ; mais il y a quand même de petits bénéfices, et de nombreuses possibilités, sans compter un avancement rapide pour celui qui veut cravacher et désire apprendre. Le Doral semblait content de moi.

Au petit déjeuner, il avait chanté mes prouesses récentes dans un poème à rimes croisées d'un millier de vers. Comme j'étais sobre je ne m'étais pas laissé impressionner par les compliments qu'il avait faits de ma grandeur ; je me connaissais mieux que lui. Il était manifeste qu'un petit oiseau lui avait quotidiennement fait son rapport, mais ce petit oiseau était un menteur. John Henry, l'Homme d'Acier, ne pouvait pas avoir fait ce que Jocko, dans son ode, disait que j'avais fait.

J'ai écouté en donnant une attitude noble et impassible à mes traits héroïques, puis je me suis levé et je les ai gratifiés de *Casey at the Bat*, mettant tout mon cœur et toute mon âme dans le vers :

« Mighty Casey has struck OUT! »

Star en donna une traduction libre. J'avais (chanta-t-elle) apprécié les dames du Doral, les comparant à madame de Pompadour, à Nell Gwyn, à Théodora, à Ninon de Lanclos, à Rangy Lil. Elle n'a pas prononcé les noms de ces femmes célèbres ; mais elle se montra très explicite et son panégyrique névian aurait effrayé François Villon lui-même.

J'avais alors été tenu de leur donner un bis. Je leur ai servi *Reilly's Daughter* et *Jabberwocky*, avec gestes à l'appui.

Star m'avait traduit avec esprit. Elle avait dit ce que j'aurais dit si j'avais été capable de faire de la poésie extra-temporelle. Vers la fin de la seconde journée, j'étais tombé sur Star dans le sauna des thermes du manoir. Pendant une heure, nous étions restés couchés, roulés dans des couvertures, dans deux cabines adjacentes, à transpirer et à refaire nos forces. À ce moment, je lui avais dit combien j'étais étonné et ravi. Je le lui avais avoué timidement ; Star était la seule devant qui j'osais dénuder mon âme.

Elle m'avait écouté avec attention. Quand j'eus terminé, elle me dit avec gravité :

— « Mon Héros, comme tu le sais, je ne connais pas l'Amérique. Mais, d'après ce que Rufo m'a dit, votre culture est unique, entre les cultures de tous les Univers. »

— « Certes, je me rends compte que les U.S.A. ne sont pas aussi compliqués, en ces matières, que la France. »

— « La France ! » Elle avait haussé les épaules d'un geste magnifique. « Les latins sont de pauvres amants. J'ai entendu dire cela quelque part mais je puis certifier que c'est vrai. Oscar, autant que je sache, votre culture est la seule culture semi-civilisée dans laquelle l'amour n'est pas reconnu comme le plus grand des arts et dans laquelle on ne l'étudie pas comme il le mérite. »

— « Tu veux parler de la manière dont on le considère ici. Bah ! Ce serait donner des perles aux pourceaux ! »

— « Non, je ne parle pas de la manière dont on le considère ici. » Elle parlait anglais. « J'ai beau aimer nos amis qui sont ici, ils ont une culture de barbares, comme leur art, d'ailleurs. Bien sûr, dans son genre, leur art a sa valeur ; leurs essais sont honnêtes. Mais, si nous survivons, lorsque nos ennuis seront finis, je veux te faire voyager à travers les Univers. Tu verras ce que je veux dire. » Elle s'était levée, s'enveloppant dans sa couverture comme dans une toge. « Je suis heureuse que tu sois content, mon Héros. Je suis fière de toi. »

J'étais resté là un peu plus longtemps, réfléchissant à ce qu'elle m'avait dit. « Le grand art »... Nous ne l'avions même pas étudié, chez

nous, et nous n'avions fait aucune tentative pour l'enseigner. Il faut des années et des années pour apprendre la danse classique. Et on ne vous engage pas non plus pour chanter au Metropolitan Opéra seulement parce que vous avez la voix forte.

Pourquoi voudrait-on classer « l'amour » parmi les « instincts » ?

Certes, l'appétit sexuel est un instinct, mais tel autre appétit fait-il d'un glouton un gourmet, d'un cuistot un vrai cordon bleu ? Fichtre ! il faut même apprendre pour devenir cuistot...

Je suis sorti du sauna en sifflotant *Les meilleures choses de la vie sont libres...* Puis je me suis arrêté, plongé tout à coup dans la tristesse à la pensée de mes pauvres et malheureux compatriotes privés de leur droit d'aïnesse par la plus gigantesque supercherie de l'histoire.

À un mille de là, le Doral nous dit au revoir, me serrant dans ses bras, embrassant Star et lui passant la main dans les cheveux. Ainsi que ses hommes d'escorte, il tira son épée et nous salua pendant tout le temps qu'il nous fallut pour disparaître derrière la colline suivante. Star et moi chevauchions au botte à botte, tandis que Rufo ronflait derrière nous.

Je la regardai : elle avait les lèvres crispées. Elle saisit mon regard et me dit, d'un air de sainte-Nitouche.

— « Bonjour, seigneur. »

— « Bonjour, ma dame. As-tu bien dormi ? »

— « Très bien, je te remercie, seigneur. Et toi ? »

— « Moi aussi, merci. »

— « C'est vrai ? Quelle drôle de chose a donc faite ce type dans la nuit ? »

— « Ce type n'a rien fait cette nuit, c'est ça qui est étrange, » lui répondis-je sans détours.

— « Vraiment ? Un si bon vivant ? Qui était donc ce chevalier que j'ai vu dans la nuit avec une dame ? »

— « C'était pas la nuit, il faisait clair. »

— « Et tu vas me faire croire que ton hélice s'est mise en drapeau ! Avec ta puissance ! »

— « Pas la peine de faire de l'esprit avec moi, espiègle fillette, » dis-je avec sévérité. « J'ai des amis, j'ai un alibi. En outre, j'ai une puissance décuplée par la pureté de mon cœur. »

— « Et l'on faisait la queue pour cette fille, cela, je le sais. Tes amis m'en ont déjà parlé, mon seigneur. » Tout à coup elle se mit à sourire et me donna un grand coup sur les fesses, puis elle se mit à chanter à tue-tête le refrain de *Reilly's Daughter*. Vita Brevis fit un

écart ; Ars Longa coucha les oreilles et regarda autour d'elle avec réprobation.

— « Suffit ! » dis-je. « Tu choques les chevaux. »

— « Ce n'est pas des chevaux et il est impossible de les choquer. As-tu vu comment ils font ça, seigneur ? Malgré toutes leurs jambes ? D'abord... »

— « Tiens ta langue ! Ars Longa est une dame, elle, si toi tu n'en es pas une. »

— « Je t'ai déjà dit que je suis une putain. Elle commence à se mettre de côté... »

— « Je l'ai vue. Mûri a pensé que cela m'amuserait. Mais cela ne m'a pas amusé, bien au contraire : cela m'a donné un complexe d'infériorité pour tout l'après-midi. »

— « J'ai peine à croire que cela a duré tout l'après-midi, seigneur Héros. Chantons donc *Reilly's Daughter*. Tu chantes et je t'accompagne. »

— « Si tu veux, mais pas trop fort, nous allons réveiller Rufo. »

— « Lui ? Il est embaumé ! »

— « Alors, tu vas me réveiller, ce qui est pire. Star chérie, quand et où Rufo a-t-il été entrepreneur de pompes funèbres ? Et comment a-t-il quitté cette profession pour faire ce qu'il fait maintenant ? Est-ce qu'on l'a flanqué à la porte ? »

Elle parut surprise. « Dans les pompes funèbres ? Rufo ? Non, pas lui. »

— « Il m'a pourtant donné des tas de détails. »

— « Vrai ? Seigneur, Rufo a beaucoup de défauts. Mais il n'a pas celui de dire la vérité. Sans compter que, chez nous, il n'y a pas d'entreprises de pompes funèbres. »

— « Vous n'en avez pas ? Que faites-vous donc des cadavres encombrants ? Vous ne les laissez quand même pas éparpillés dans le salon. Cela manquerait de propreté. »

— « En effet ; mais voilà tout simplement ce que nous faisons : nous les gardons au salon. Au moins pendant quelques années. C'est une habitude d'un sentimentalisme excessif, car nous sommes très sentimentaux. Mais cela se fait quand même. Une de mes grand-tantes a gardé tous ses anciens maris dans sa chambre à coucher ; cela faisait un affreux désordre ; c'était vraiment rasoir, aussi, parce qu'elle continuait à leur parler, elle se répétait tout le temps et elle exagérait toujours. J'ai même cessé de la voir. »

— « Je vois... Est-ce qu'elle les époussetait ? »

— « Naturellement ! C'était une excellente maîtresse de

maison. »

— « Et combien en avait-elle ? »

— « Sept ou huit, je n'ai jamais compté. »

— « Je vois. Star ? Est-ce que ta famille n'aurait pas du sang de mante religieuse ? »

— « Quoi ? Oh ! Mais, mon chéri, toutes les femmes ont du sang de mantres religieuses. » Elle sourit en montrant ses fossettes, se pencha vers moi et me mit la main sur le genou. « Mais ma tantine ne les a pas tués. Crois-moi, mon Héros, les femmes de ma famille aiment bien trop les hommes pour les gaspiller. Non, ma tantine aurait tout simplement détesté s'en séparer. Je pense qu'elle avait tort : il faut regarder l'avenir, pas le passé. »

— « Et laisser les morts enterrer les morts. Mais, si vous gardez vos cadavres dans la maison, vous devez bien avoir des entrepreneurs de pompes funèbres, au moins des embaumeurs. L'air serait vite irrespirable, autrement. »

— « Les embaumer ? Non ! il suffit de leur imposer une stase dès qu'on est sûr qu'ils sont morts, ou qu'ils sont mourants. N'importe quel écolier peut le faire. » Puis elle ajouta : « Peut-être que je me trompe au sujet de Rufo. Il a passé tellement de temps sur Terre – il aime cet endroit, il est véritablement fasciné – et il est bien possible qu'il ait été croque-mort. Mais cela me semble quand même un travail trop honnête et trop franc pour lui. »

— « Tu n'as toujours pas dit ce que l'on finit par faire des cadavres, chez toi. »

— « On ne les enterre pas. Cela les rendrait fous. » Star en frissonnait. « Moi-même, et j'ai voyagé dans les différents Univers, j'ai appris à considérer avec indifférence presque toutes les coutumes. »

— « Mais encore ? »

— « Nous faisons à peu près ce que tu as fait pour Igli. Nous employons une option géométrique et nous nous en débarrassons. »

— « Oh ! Star, où est allé Igli ? »

— « Impossible de le savoir, seigneur. Je n'ai pas la possibilité de le calculer. Peut-être que ceux qui l'ont fabriqué le savent. Mais je pense quand même qu'ils ont été encore plus surpris que je ne l'ai été moi-même. »

— « Je dois être idiot, Star. Tu appelles cela de la géométrie ; Jocko a parlé de moi comme d'un « mathématicien ». Mais ce que j'ai fait, je l'ai fait contraint et forcé par les circonstances. Je n'ai pas compris ce qui s'est passé. »

— « Tu as compressé Igli, si l'on peut dire, seigneur Héros.

Qu'arrive-t-il quand on exerce une force insupportable sur une masse, une force tellement grande que la masse ne peut rester où elle se trouve ? Et quand on ne lui laisse aucun endroit où aller ? C'est un problème enfantin de géométrie métaphysique, le plus vieux de tous les proto-paradoxes, celui de la force irrésistible et du corps immuable. La masse implose. Elle est chassée de son propre monde pour se rendre dans un autre. C'est souvent de cette manière que les gens d'un univers découvrent les Univers – mais c'est souvent aussi désastreux pour eux que ce que tu as fait à Igli ; il peut leur falloir des millénaires avant de contrôler cela. Cela peut planer sur les franges de la « magie » pendant très longtemps, cela peut parfois marcher, parfois manquer, et quelquefois provoquer un choc en retour sur le magicien. »

— « Et c'est ce que tu appelles des « mathématiques ? » »

— « Comment l'appeler autrement ? »

— « Moi, j'appellerais cela de la magie. »

— « Certainement. Comme je l'ai dit à Jocko, tu es un génie naturel. Tu pourrais être un grand sorcier. »

Je haussai les épaules, un peu mal à l'aise.

— « Je ne crois pas à la magie. »

— « Moi non plus, » répondit-elle. « Pas de la manière dont tu en parles. Je crois aux faits. »

— « C'est ce que je veux dire, Star. Je ne crois pas aux tours de passe-passe. Ce qui est arrivé à Igli, ou plutôt, ce qui « semble être arrivé à Igli » ne peut pas être arrivé parce que cela violerait la loi de la conservation masse-énergie. Il doit y avoir une autre explication. »

Elle garda un silence poli.

Je décidai alors de m'en tenir au solide sens commun, de m'en tenir à l'ignorance et aux préjugés : « Tu vois, Star, je ne vais pas croire à l'impossible seulement parce que j'y étais. Une loi naturelle est une loi naturelle. Cela, tu dois l'accepter. »

Nous fîmes quelques foulées avant qu'elle ne me répondît : « Si mon seigneur Héros le permet, le monde n'est pas tel que nous le désirons. Il est tel qu'il est. Non, j'ai fait une supposition abusive. Peut-être est-il ce que nous désirons qu'il soit. Autrement dit, il est ce qu'il est. *Le voilà*^[45] ! Posons-le comme un fait qui se démontre lui-même. *Das Ding an sich*^[46]. On se le tient pour dit. Il est. *Ai-je raison*^[47] ? Est-ce que je dis vrai ? »

— « C'est ce que je disais ! L'univers est tel qu'il est et ne peut être changé par des manigances. Il subit des lois exactes, comme une machine. » (J'ai eu une hésitation, car je me suis rappelé une voiture que nous avions eue et qui était lunatique ; elle « tombait malade »,

puis retrouvait « la santé » dès qu'un mécanicien s'en approchait.) Mais je continuai avec fermeté : « Les lois naturelles ne prennent pas de vacances. L'invariabilité des lois naturelles constitue la pierre d'assise de la science. »

— « C'est exact. »

— « Alors ? » demandai-je.

— « C'est tant pis pour la science. »

— « Mais... » je m'interrompis et chevauchai dans un silence lourd ; j'étais vexé.

À ce moment, une main douce et caressante vint se poser sur mon avant-bras. « Quelle puissance dans ce bras qui est fait pour porter l'épée, » dit-elle doucement. « Seigneur Héros, puis-je m'expliquer ? »

— « Vas-y, » répondis-je. « Si tu peux me convaincre, c'est que tu peux aussi convertir le pape et en faire un Mormon. Je suis plutôt têtue. »

— « Je ne t'aurais pas choisi entre plusieurs centaines de milliards pour être mon champion si tu ne l'étais pas. »

— « Des centaines de milliards ? Tu veux sans doute dire de millions, n'est-ce pas ? »

— « Écoute-moi, seigneur. Et sois indulgent. Soyons socratiques. Je vais poser les questions embarrassantes et tu me feras les réponses stupides, et nous apprendrons l'âge du capitaine. Après, cela sera ton tour et ce sera à moi de jouer le comparse idiot. D'accord ? »

— « D'accord. Ouvre le feu. »

— « Très bien. Question : Les coutumes dans la Maison du Doral sont-elles les mêmes que les coutumes que vous avez chez vous ? »

— « Quoi ? Tu sais bien que non. En fait, je n'ai jamais été aussi épaté, depuis le jour où la fille du pasteur m'a emmené dans le clocher du temple pour me montrer le Saint-Esprit. » Je fis entendre un petit rire timide. « J'en rougirais encore si c'était possible, mais j'en ai grillé mes fusibles. »

— « Et pourtant, la différence fondamentale qu'il y a entre les coutumes néviannes et les vôtres ne réside qu'en un unique postulat. Seigneur, il y a des mondes où les mâles tuent les femelles dès que les œufs sont pondus, et d'autres mondes dans lesquels les femelles dévorent les mâles alors même qu'elles sont en train de se faire féconder, comme c'est le cas pour les mantes religieuses que tu estimes être de ma famille. »

— « Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, Star. »

— « Je n'ai pas pris cela comme une offense, mon amour.

L'insulte, c'est comme la boisson : elle ne vous blesse que si on l'accepte. Et la fierté m'est trop lourde à porter ; je n'ai plus de fierté, maintenant. Oscar, trouverais-tu ces mondes plus étranges que celui où nous sommes actuellement ? »

— « Tu veux parler d'araignées et d'autres animaux, ce ne sont pas des gens. »

— « Je parle de gens, pas seulement d'animaux, au sens habituel ; je parle des races qui dominent leurs mondes respectifs. De races qui ont atteint un haut degré de civilisation. »

— « Heu... »

— « Tu ne diras pas « Heu ! » quand tu les verras. Ils sont tellement différents de nous que leur vie domestique ne peut nous affecter. Bien au contraire, cette planète-ci ressemble fort à la Terre, et pourtant les coutumes terriennes choqueraient Jocko plus qu'on ne saurait le dire. Mon chéri, ton monde a une coutume qui est unique, dans tous les Univers. Je veux dire, parmi les Vingt Univers que je connais, entre les milliers, les millions ou les trillions d'univers. Parmi les Vingt Univers, seule la Terre connaît cette étonnante coutume. »

— « Tu veux parler de la guerre ? »

— « Non ! Pas du tout. La plupart des mondes connaissent la guerre. Cette planète, Névia, est une des rares où les tueries se font au détail plutôt qu'en gros. C'est le domaine des Héros, et on tue avec passion. Cette planète est un monde d'amour et de carnage, auxquels on s'adonne avec un joyeux abandon. Non, je veux parler d'une chose beaucoup plus choquante. Ne devines-tu pas ? »

— « Euh... La publicité télévisée ? »

— « Tu brûles, mais tu en es encore assez loin. Vous avez cette expression : la plus vieille profession du monde. Ici – et dans tous les autres mondes connus – ce n'est même pas la plus récente. Personne n'en a entendu parler, et on ne saurait l'imaginer, si même on en parlait. Mais cela n'aurait d'ailleurs pas d'importance, car la majorité des gens ne croient pas les récits que peuvent faire les voyageurs. »

— « Star, voudrais-tu donc me dire que la prostitution n'existe nulle part ailleurs ? »

— « Dans aucun autre Univers, mon chéri ; nulle part. »

— « Tu sais, » dis-je pensivement, « cela va être un véritable choc pour mon sergent-chef. Cela n'existe réellement pas ? »

— « Ce que je veux dire, » répondit-elle sans mâcher ses mots, « c'est que la prostitution semble avoir été inventée par les habitants de la Terre et par personne d'autre, – et que cette seule idée aurait le don de paralyser Jocko de stupeur. Car il est très collet monté en ce qui concerne la morale. »

— « Je veux bien être damné ! Quelle turpitude est la nôtre ! »

— « Je n'avais pas l'intention de t'offenser, Oscar ; je ne faisais qu'énoncer des faits. Mais cette curiosité purement terrienne n'est pas curieuse dans son propre contexte. Les marchandises sont certainement faites pour être vendues, – achetées, vendues, affermées, louées, échangées, commercialisées, escomptées, à prix imposé ou en solde, passées en contrebande et réglementées, – et la marchandise féminine, comme on le disait sur Terre à une époque où l'on ne se payait pas de mots, n'est pas une exception à la règle. La seule chose surprenante c'est cette barbare notion d'y penser comme à une marchandise. Tu vois, j'ai moi-même été tellement surprise qu'une fois... mais non, n'en parlons pas. On peut faire de tout une marchandise. Un jour je te ferai connaître des civilisations qui vivent dans les espaces, et pas sur des planètes, ni sur aucune fondation ; en effet, les Univers n'ont pas tous des planètes... Je te montrerai des civilisations où le souffle de vie se vend exactement comme, en Provence, on vend une livre de beurre. Et d'autres endroits sont tellement encombrés que le privilège de demeurer vivant y est soumis à un impôt... et où les délinquants sont tués sur ordre du Ministère du Trésor Éternel et où les voisins, non seulement n'interviennent pas, mais en sont heureux. »

— « Mon Dieu ! Mais pourquoi ? »

— « Ils ont résolu le problème de la mort, seigneur, et la plupart d'entre eux ne veulent pas émigrer en dépit des innombrables planètes vacantes. Mais nous étions en train de parler de la Terre. Non seulement la prostitution est inconnue ailleurs, mais même y sont inconnues ses déviations : les dots, les douaires, les pensions alimentaires, les indemnités de séparation, toutes ces variations qui sont propres aux institutions terriennes... toutes ces coutumes qui ont un rapport, même lointain, avec cette idée incroyable que ce qui est commun et sempiternel chez toutes les femmes est cependant une marchandise, une marchandise qui doit être thésaurisée et vendue aux enchères. »

Ars Longa renifla de dégoût. Non, je ne crois pas qu'elle ait pu comprendre. Elle comprend quelques mots de névian mais Star parlait anglais ; le névian n'a pas un vocabulaire assez riche.

« Et même vos habitudes secondaires, » continua-t-elle, « sont inspirées par cette institution unique. L'habillement, par exemple ; tu as remarqué que nous ne faisons pas ici de réelle différence quant à notre manière de nous vêtir, selon les sexes. Je suis en collant ce matin et tu portes, toi, des culottes courtes mais cela aurait aussi bien pu être l'inverse et personne autour de nous n'aurait rien remarqué. »

— « Tu parles ! qu'ils n'auraient rien remarqué. Tes collants ne

m'iraient pas du tout. »

— « Si, ils sont élastiques. Et la pudeur n'est qu'un aspect de la différenciation sexuelle de l'habillement. Ici, on ne remarque pas plus la nudité que sur cette jolie petite île où je t'ai trouvé. Tous les gens qui n'ont pas de poils portent parfois des vêtements et tous les gens, si hirsutes qu'ils soient, portent parfois des ornements, mais on ne trouve ce tabou concernant la nudité qu'aux endroits où la chair est une marchandise que l'on peut dissimuler ou exhiber, c'est-à-dire sur la Terre. Cela va avec le « Ne mange pas la pomme », et l'habitude de mettre des doubles fonds dans les étalages. Quand on ne fait jamais de surenchère pour quelque chose, il n'y a aucune raison d'en faire un mystère. »

— « Ainsi, si nous nous débarrassions de nos vêtements, nous nous débarrasserions du même coup de la prostitution ? »

— « Ciel ! Pas du tout ! Tu as tout compris de travers. » Elle fronça les sourcils. « Je ne vois pas comment la Terre pourrait bien se débarrasser de la prostitution ; elle est trop ancrée dans vos mœurs. »

— « Star, tu te trompes sur les faits que tu énonces. Il n'y a presque pas de prostitution en Amérique. »

Elle parut surprise : « Vraiment ? Mais... *Pension alimentaire* n'est-il pas un terme américain ? Et *coureur de dot* ? Et les *présentations* ? »

— « Si, naturellement, mais la prostitution a presque complètement disparu. Fichtre ! je ne saurais pas comment faire pour trouver un bordel, même dans une ville de garnison. Je ne dis pas qu'on ne s'envoie jamais en l'air, mais pas d'une manière commerciale. Star, même avec une jeune Américaine bien connue pour être facile, si on lui offrait cinq, ou même vingt billets, je parie à dix contre un qu'elle vous ficherait sa main par la figure. »

— « Comment fait-on, alors ? »

— « Il faut lui faire la cour, l'emmener dîner, ou au théâtre. Lui acheter des fleurs, car les filles sont très gourmandes de fleurs. Puis engager poliment la discussion. »

— « Oscar, est-ce que ce dîner et ce théâtre, et aussi les fleurs, ne coûtent pas plus de cinq dollars ? Ou même de vingt dollars ? J'ai entendu dire que les prix étaient aussi élevés en Amérique qu'en France. »

— « Sans doute, mais on ne peut pas se contenter de faire le fier en attendant que la fille se mette sur le dos. Un radin... »

— « J'abandonne. Tout ce que j'essayais de te montrer, c'est que les mœurs peuvent être très différentes dans des univers différents. »

— « C'est certainement vrai, même sur la Terre, mais... »

— « Je t'en prie, seigneur. Je ne veux pas discuter de la vertu des femmes américaines, ni les critiquer. Si j'avais été élevée en Amérique, je crois que j'aurais au moins voulu un bracelet d'émeraudes, de préférence à un dîner et à une pièce de théâtre. Je voulais en arriver aux « lois naturelles ». L'invariabilité de la loi naturelle n'est-elle pas une supposition sans preuve ? Même sur la Terre ? »

— « Eh bien... Tu ne l'as pas correctement établi. C'est une supposition, je le crois, mais qui n'a jamais été démontrée fausse. »

— « N'y a-t-il jamais de cygne noir ? Ne peut-on au contraire penser qu'un observateur qui voit une exception préfère ne pas en croire ses yeux ? Exactement comme toi-même tu ne veux pas croire qu'Igli s'est dévoré lui-même, bien que ce soit toi, mon Héros, qui l'y ait forcé ? Mais laissons cela. Laissons Socrate en compagnie de Xanthippe. La loi naturelle peut être invariable partout dans un même univers, et semble l'être, dans les univers rigides. Il est cependant certain que les lois naturelles varient d'univers à univers... Et cela, tu dois vraiment l'admettre, sans cela aucun d'entre nous ne vivrait longtemps ! »

Je réfléchis à la question. Mais, fichtre ! où donc avait bien pu aller Igli ? « C'est très inquiétant. »

— « Ce n'est pas plus inquiétant, une fois qu'on y est accoutumé, que de changer de langages et d'habitudes quand on change de pays. Combien y a-t-il d'éléments chimiques sur Terre ? »

— « Euh... Quatre-vingt-douze, sans compter quelques retardataires. Cela doit faire cent six ou cent sept. »

— « C'est à peu près la même chose ici. Un chimiste terrien ressentirait cependant quelques surprises. Les éléments ne sont pas tout à fait les mêmes, ni ne réagissent pas de la même manière. Ici, les bombes H ne marchent pas et la dynamite ne fait pas explosion. »

Je l'interrompis brutalement : « Minute ! veux-tu me dire par là que les électrons et les protons ne sont pas les mêmes, ici, pour rester au plan fondamental ? »

Elle haussa les épaules : « Peut-être et peut-être que non. Qu'est-ce en effet qu'un électron, sinon un concept mathématique ? En as-tu goûté un dernièrement ? Ou mis du sel sur la queue d'une vague d'ondes ? Et puis, quelle importance cela a-t-il ? »

— « Cela a une fichue importance. Un homme peut parfaitement mourir d'inanition, par manque d'éléments déterminants aussi bien que par manque de pain. »

— « Exact. Dans certains univers, nous, les humains, devons apporter avec nous notre nourriture si nous voulons y séjourner, – ce

que nous sommes parfois obligés de faire, ne serait-ce que pour changer de train. Ici, cependant, et dans chacun des univers et des innombrables planètes où vivent des humains, nous n'avons pas à nous en faire : nous disposons des ressources locales pour nous nourrir. Naturellement, si tu vivais ici de nombreuses années, puis que tu reviennes sur Terre pour y mourir tout de suite après et que l'on se livre à l'autopsie de ton cadavre, avec des microanalyses poussées à l'extrême, le médecin-légiste pourrait bien ne pas en croire ses yeux. Mais ton estomac, lui, ne s'en soucie pas. »

J'y pensai un instant, le ventre plein de mets merveilleux, tout entouré d'une atmosphère douce et agréable... et il était bien certain que mon corps ne se souciait pas des différences dont Star venait de parler.

Alors, je me mis à penser à un aspect de la vie pour lequel de petites différences ont d'importantes conséquences. Je questionnai Star à ce propos.

Elle fit l'innocente : « Cela a-t-il de l'importance pour toi, seigneur ? Il y aura longtemps que tu seras parti avant que cela ait de l'importance pour le Doral. Je croyais que, pendant ces trois jours, ton but avait simplement été de m'aider à résoudre mon problème ? Je me rends compte que tu as pris plaisir à ton travail... Tu as très bien saisi l'esprit de l'opération. »

— « Suffit ! Ne me fais pas marcher ! J'ai fait cela pour t'aider mais un homme ne peut quand même pas s'empêcher de se poser des questions. »

Elle me frappa sur la cuisse et se mit à rire. « Oh ! mon grand chéri ! Ne te pose plus de questions. Dans tous les univers, les races humaines peuvent se croiser. Certains accouplements portent des fruits quoique rarement, d'autres sont stériles. Pas dans ce cas-là, cependant. Tu vivras ici, même si tu n'y retournes jamais. Tu n'es pas stérile ; c'est un des points que j'ai vérifiés quand j'ai examiné ton corps magnifique, à Nice. On ne sait jamais combien de points on obtient quand on jette les dés, mais... je crois que le Doral ne sera pas déçu. »

Elle se pencha vers moi. « Veux-tu donner à ton médecin des données plus précises que celles qu'il a obtenues par la chanson de Jocko ? Je pourrais alors te dire quelle est la probabilité statistique. Et même te donner une Vision. »

— « Non, certainement pas ! Quelle indiscretion ! »

— « N'est-ce pas ? Comme tu voudras, seigneur. Mais, pour parler d'une manière moins personnelle, le croisement entre humains de différents univers, et de certains animaux comme les chiens et les

chats, est un problème des plus intéressants. La seule certitude est que les êtres humains ne s'épanouissent que dans les univers dont la composition chimique est assez constante pour que les acides déoxy-ribo-nucléiques ne présentent pas de différences notables. Quant au reste, chaque savant a sa théorie. Certains s'en tiennent à une explication téléologique, assurant que l'Homme évolue de la même manière pour toutes ses caractéristiques essentielles, dans chaque univers qui peut l'accueillir, par suite d'un Plan Divin... ou par suite d'une nécessité aveugle, suivant que le savant en question est attaché à sa religion, toute pure, ou qu'il l'allonge avec du soda.

» Certains pensent que nous n'avons évolué qu'une seule fois, – ou que nous avons été créés, comme cela est possible, – et que nous nous sommes répandus dans les autres univers. Alors, dans ce cas, ils discutent entre eux pour savoir quel univers a été le berceau de la race. »

— « Comment peut-il seulement y avoir discussion ? » objectai-je. « La Terre possède des preuves fossiles de l'évolution de l'homme. Les autres planètes en ont ou n'en ont pas, et cela devrait régler la question. »

— « En es-tu certain, seigneur ? Je croyais que, sur la Terre, l'arbre généalogique de l'homme comprenait autant de coupures qu'il y a de bâtards dans certaines familles royales européennes ? »

Je me suis tu, car j'avais seulement lu quelques ouvrages populaires. Peut-être avait-elle raison ; une race qui ne pouvait pas savoir avec exactitude qui avait fait quoi à qui au cours d'une guerre qui n'était vieille que d'une vingtaine d'années, une telle race ne savait probablement pas quel Alley Oop^[48] avait batifolé avec une jeune ancêtre un milliard d'années auparavant, alors que les seules preuves consistaient en quelques ossements épars. N'y avait-il pas eu quelque supercherie ? l'Homme de Piltdown, ou un autre ?

Star poursuivit : « Quelle que soit la vérité, il y a des dérivations entre les mondes. Sur ta propre planète, il y a des centaines de milliers de disparitions et tous les disparus ne sont pas des fugitifs ou des gens qui abandonnent leurs femmes ; il n'y a qu'à regarder les dossiers de la police. Un des endroits où il y a de nombreuses disparitions, c'est sur le champ de bataille. La tension devient trop grande et un homme se glisse dans un trou dont il ignorait l'existence et il est porté *disparu au combat*. Parfois, – mais ce n'est pas fréquent, – on voit un homme quand il disparaît. Un de vos écrivains américains, un certain Bierce ou Pierce, s'est intéressé à ces cas et en a dressé une liste. Il en a réuni tellement que lui-même a fini par faire partie des disparus. Et vous avez aussi sur la Terre des exemples de communications inverses, des « Gaspard Hauser » qui arrivent de nulle part, qui ne parlent aucune

langue connue et qui sont eux-mêmes parfaitement incapables de dire qui ils sont. »

— « Un instant ! Pourquoi cela ne concerne-t-il que des gens ? »

— « Je n'ai pas seulement parlé de gens. N'as-tu jamais entendu parler de pluies de grenouilles ? ou de pierres ? ou de sang ? Et d'où viennent donc tous les chats errants ? Et tous les cas de soucoupes volantes ne seraient donc expliqués que par des illusions d'optique ? Je te garantis qu'elles sont bien réelles ; pour certaines il s'agit de pauvres astronautes égarés qui cherchent leur chemin pour rentrer chez eux. Mes propres compatriotes n'utilisent que très peu les voyages dans l'espace car les supra-luminiques représentent la meilleure façon de se perdre entre les Univers. Nous préférons employer la méthode plus sûre des géométries métaphysiques... ce que l'on appelle vulgairement la magie. »

Star sembla réfléchir un instant : « Seigneur, ta Terre est peut-être le berceau de l'humanité. Certains savants le pensent. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce qu'elle touche à de nombreux autres mondes. Elle est au sommet de la liste des points de communication. Si ses habitants la rendent impropre à la vie, – ce qui n'est pas vraisemblable mais possible, – cela interrompra les communications entre une douzaine d'Univers. La Terre a ses anneaux de fées, ses Portes et ses Ponts Bigelés, et cela depuis des éternités. Celui que nous avons utilisé à Nice existait bien avant la venue des Romains. »

— « Star, comment peux-tu parler de points de la Terre qui « touchent » à d'autres planètes, – depuis plusieurs siècles ? La Terre tourne autour du soleil à une vitesse de vingt milles à la seconde, ou quelque chose comme cela, et tourne aussi sur son axe, sans parler d'autres mouvements qui compliquent encore sa trajectoire, et cela à une vitesse impensable. Comment pourrait-elle donc « toucher » d'autres mondes ? »

Nous marchâmes encore en silence pendant un certain temps. À la fin, Star me dit : « Mon Héros, combien de temps t'a-t-il fallu pour apprendre le calcul infinitésimal ? »

— « Pourquoi ? Je ne l'ai jamais appris. Je l'ai seulement étudié pendant deux ans. »

— « Peux-tu me dire comment une particule peut bien être une onde ? »

— « Quoi ? Mais, Star, cela concerne la mécanique quantique, pas le calcul infinitésimal. Je pourrais en donner une explication mais cela ne signifierait pas grand-chose ; je n'aime pas les maths. Un ingénieur n'en a pas besoin. »

— « Il serait plus facile, » me dit-elle avec sûreté, « de répondre à ta question en parlant de magie, tout comme tu as répondu à la mienne par la mécanique quantique. Seulement, tu n'aimes pas ce mot, aussi je ne puis dire qu'une chose, lorsque tu auras étudié les géométries supérieures, la géométrie métaphysique, la géométrie conjecturale aussi bien que la géométrie topologique ou judiciaire, – si tu veux du moins entreprendre de telles études, – après cela, seulement, je serai heureuse de répondre. Mais alors, tu n'auras pas besoin de demander. »

(Est-ce qu'on ne vous a jamais dit : attends d'avoir grandi, mon garçon, à ce moment, tu comprendras ? Déjà, quand j'étais gosse, je n'aimais guère ce genre de réponses de la part d'adultes ; et c'était une chose que j'appréciais encore moins de la part d'une fille que j'aimais, et il y a longtemps que j'ai fini de grandir.)

Star ne me laissa pas le temps de boudier ; elle reprit la parole : « Certains métissages ne proviennent ni de décalages accidentels ni de voyages voulus. As-tu jamais entendu parler des incubes et des succubes ? »

— « Oui, naturellement. Mais je ne me suis jamais farci la tête avec des mythes. »

— « Il ne s'agit pas de mythes, mon chéri, même si l'on a bien souvent utilisé la légende pour expliquer des situations embarrassantes. Les sorcières et les magiciens ne sont pas toujours des saints et certains d'entre eux prennent le goût du viol. Lorsque l'on a appris à ouvrir les Portes, on peut se trouver tenté par un tel vice ; il, ou elle, peut se glisser en catimini près d'une personne endormie, que ce soit une vierge, une femme fidèle ou un puceau, en faire à sa volonté et être parti bien avant le chant du coq. » Elle frissonna. « C'est le pire des péchés. Quand nous les attrapons, nous les tuons. J'en ai moi-même attrapé quelques-uns, et je les ai tués. C'est vraiment le pire des péchés, même si leurs victimes arrivent à y prendre du plaisir. » Elle frissonna de nouveau.

— « Star, quelle est donc ta définition du péché ? »

— « Peut-il y en avoir plus d'une ? Le péché, c'est la cruauté et l'injustice, tout le reste n'est que peccadilles. Oh ! le sens du péché vient quand on viole les coutumes de sa tribu. Mais contrevenir aux coutumes n'est pas un péché, même si vous le ressentez ainsi. Le péché, c'est de faire du tort à une autre personne. »

— « Et qu'est-ce que pécher contre Dieu ? » insistai-je.

Elle me jeta un regard perçant. « Alors, on recommence à couper les cheveux en quatre ? Et d'abord, seigneur, dis-moi ce que tu entends par le mot Dieu. »

— « Je voulais seulement voir si tu tombais dans le piège. »

— « Je ne suis pas tombée dans ce piège depuis des tas d'années. J'aimerais mieux me casser le bras, ou entrer toute habillée dans un pentacle. À propos de pentacles, mon Héros, notre destination n'est pas la même qu'il y a trois jours. Nous devons maintenant aller vers une Porte que je ne m'attendais pas à utiliser. C'est plus dangereux mais c'est inévitable. »

— « C'est ma faute ! Je suis désolé, Star. »

— « C'est ma faute, à moi, seigneur. Mais tout n'est pas perdu. Quand nous avons perdu notre bagage, j'ai été plus ennuyée que je n'ai osé le montrer – bien que je n'aie jamais aimé transporter des armes à feu dans un monde où il n'est pas permis de les utiliser. Mais notre valise pliante transportait beaucoup plus que des armes à feu, des choses dont l'absence nous rend vulnérables. Le temps que tu as passé à réparer les offenses subies par les Dames du Doral, je l'ai passé, – en partie, – à cajoler le Doral pour obtenir un nouveau nécessaire, et j'ai eu tout ce que l'on peut désirer, sauf des armes à feu. Tout n'est pas perdu. »

— « Allons-nous gagner un autre monde, maintenant ? »

— « Pas plus tard que demain, si nous sommes encore vivants. »

— « Fichtre, Star, avec Rufo, vous parlez tous les deux comme si chacun de nos souffles devait être le dernier. »

— « C'est bien possible. »

— « Pourtant, tu ne t'attends pas à une embuscade pour le moment ; nous sommes encore sur les domaines du Doral. Je sais bien que Rufo est toujours plein de funestes augures, au point que cela ressemble à un mauvais mélo. Et tu es presque aussi sinistre. »

— « Je suis désolée. Rufo est irritant, – mais c'est un homme qu'il est bon d'avoir derrière soi quand commencent les ennuis. Quant à moi, j'ai essayé d'être franche, seigneur, et de te dire à quoi il faut nous attendre. »

— « Au lieu de cela, tu me jettes dans le trouble. Ne crois-tu pas qu'il serait temps de montrer ton jeu ? »

Elle parut se troubler : « Et si la première carte que je retourne représente le Bourreau ? »

— « Je m'en fiche ! Je sais regarder le danger en face, sans faiblir... »

— « Je sais bien que tu le peux, mon champion. »

— « Merci. Mais cela me rend nerveux de ne pas savoir. Parle donc. »

— « Je répondrai à toutes les questions, seigneur Oscar. J'ai

toujours voulu le faire. »

— « Mais tu sais bien que je ne sais pas quelles questions il faut poser. Peut-être qu'un pigeon voyageur n'a pas besoin de savoir pourquoi on fait la guerre... mais moi, j'ai l'impression d'être un moineau que l'on se renvoie de part et d'autre comme le volant dans un jeu de badminton. Si nous commençons par le commencement ? »

— « Comme tu viens de le dire, seigneur Oscar. Il y a environ sept mille ans... » Star s'arrêta. « Oscar, veux-tu connaître, *maintenant*, toutes les interférences politiques d'une myriade de mondes et des Vingt Univers pendant les millénaires qui ont précédé la crise actuelle ? J'essaierai si tu me le demandes mais, rien que pour en indiquer les grandes lignes, il faudra plus de temps qu'il ne nous en reste avant le moment où nous serons obligés de traverser cette Porte. Tu es mon fidèle champion ; ma vie dépend de ton courage et de ton adresse. Veux-tu les détails politiques qui m'ont conduite à ma détresse présente, à mon actuelle situation, fâcheuse, presque sans espoir... Comme tu voudras ! Ou dois-je m'appliquer à décrire la situation tactique ? »

(Fichtre ! mais c'était toute l'histoire que je voulais entendre.)
« Tenons-nous-en pour l'instant à la situation tactique. »

— « Je te promets, » dit-elle avec gravité, « que, si nous survivons, tu connaîtras tous les détails. La situation est donc celle-ci : j'avais l'intention de traverser Névia en barque, puis de couper à travers les montagnes, pour atteindre une Porte au-delà des Pics Éternels. Cette route est moins dangereuse mais elle est plus longue.

« Mais maintenant nous devons nous presser. Nous allons donc abandonner cette route en fin d'après-midi et traverser un pays sauvage, et le pays deviendra encore pire après la nuit. Nous devons atteindre la Porte avant l'aube ; avec un peu de chance, nous pourrions dormir. Je l'espère, parce que cette Porte nous conduira dans un autre monde et la sortie est beaucoup plus dangereuse.

« Une fois arrivés dans ce monde, – on l'appelle Hokesch, ou Karth, – dans Karth-Hokesch, nous arriverons très près, trop près, d'une haute tour, d'un mille de haut et, si nous parvenons à la gagner, alors nos vrais ennuis commenceront. Dedans, se trouve le Jamais-Né, le Mangeur d'Âmes... »

— « Star, essaies-tu de me faire peur ? »

— « Je préférerais que tu sois effrayé maintenant, si cela est possible, plutôt que de te voir aller au devant de surprises. J'avais pensé, seigneur, à te prévenir de chaque danger au moment de les affronter, afin que tu puisses te concentrer sur un seul péril à la fois. Mais tu m'as forcée. »

— « Peut-être était-ce toi qui avais raison. Mais ne vaudrait-il pas mieux me donner les détails quand nous aurons à y faire face et ne me donner maintenant que les grandes lignes. Ainsi, il va donc falloir que je combatte le Mangeur d'Âmes, n'est-ce pas ? Le nom ne m'inquiète pas ; s'il essaye de manger *mon* âme, il en aura une indigestion. Comment dois-je le combattre ? En lui crachant dessus ? »

— « C'est une méthode, » dit-elle sérieusement, « mais, avec de la chance, nous n'aurons pas à le combattre, lui ; pas du tout. Ce que nous voulons, c'est ce qu'il garde. »

— « Et que garde-t-il ? »

— « L'Œuf de Phénix. »

— « Mais le Phénix ne pond pas d'œufs. »

— « Je le sais, seigneur. C'est bien ce qui lui donne une valeur unique. »

— « Mais... »

Elle se hâta de poursuivre. « C'est ainsi qu'on l'appelle. C'est un petit objet, un peu plus gros qu'un œuf d'autruche et entièrement noir. Si je n'arrive pas à m'en emparer, cela peut provoquer d'innombrables malheurs. Et parmi ces malheurs, un de moindre importance : je mourrai. Si j'en parle, c'est qu'il est possible que cela ne te paraisse pas sans importance, à toi, ô mon chéri ! et qu'il est plus facile de te dire une vérité que de t'expliquer le dénouement. »

— « Bon. Nous volons l'Œuf. Et ensuite ? »

— « Alors, nous rentrons à la maison. Dans ma maison. Après quoi, tu pourras rentrer chez toi. Ou rester chez moi. Ou aller où tu voudras, parmi les Vingt Univers et les myriades de mondes. Quoi que tu choisisses, quel que soit le trésor dont tu puisses rêver, ce sera à toi ; tu l'auras gagné, et bien plus encore... tout autant que mes remerciements les plus chaleureux, seigneur Héros, et tout ce que tu désireras de moi. »

(C'était le plus gros chèque en blanc jamais signé... si je pouvais l'encaisser.) « Star, tu ne sembles pas penser que nous nous en sortirons ? »

Elle respira profondément. « Ce n'est pas vraisemblable, seigneur. Je te dis la vérité. Ma maladresse nous a réduits à un choix des plus désespérés. »

— « Je vois, Star. Veux-tu m'épouser ? Aujourd'hui même ? »

Puis je dis : « Du calme ! Ne tombe pas ! » Elle n'avait pas failli tomber ; sa ceinture de sécurité l'avait retenue. Mais elle s'était affaissée. Je me suis alors penché et je lui ai mis mon bras autour des épaules. « Ce n'est pas la peine de pleurer. Il suffit de me dire oui ou

non... Et, de toute manière, je combats pour toi. À propos, j'ai oublié de te dire, je t'aime. Du moins, il me semble que c'est de l'amour. Un sentiment curieux, excitant, qui me prend chaque fois que je pense à toi ou que je te regarde... Ce qui m'arrive souvent. »

— « Je t'aime, seigneur, » dit-elle d'une voix tremblante. « Je t'ai aimé dès le premier instant où je t'ai vu. Oui, j'éprouve moi aussi un sentiment curieux, excitant, comme si en moi tout était sur le point de s'écrouler. »

— « Non, ce n'est pas exactement cela, » avouai-je. « Mais c'est probablement l'effet inverse d'une même cause. De toute manière, c'est excitant. Des frissons et des éclairs. Comment fait-on pour se marier ici ? »

— « Mais, seigneur, mon amour, tu m'étonneras toujours. Je savais que tu m'aimais. J'espérais que tu me le dirais avant... enfin, au moment voulu. Dis-le moi encore une fois. Mais je ne m'attendais pas à une demande en mariage ! »

— « Pourquoi pas ? Je suis un homme, tu es une femme. C'est bien la coutume. »

— « Mais, – ô mon amour, je te l'ai déjà dit ! Il n'est pas nécessaire de m'épouser. Selon ta morale... je ne suis qu'une putain ! »

— « Une putain, une sorcière, si tu veux ! Mais où est le mal, chérie ? C'est toi qui l'as dit, pas moi. Et tu es parvenue à me convaincre que les règles que l'on m'a apprises sont des règles barbares et que les tiennes sont parfaites. Tu ferais mieux de te moucher... Voilà, est-ce que tu veux mon mouchoir ? »

Star s'essuya les yeux et se moucha mais, au lieu du « oui, chéri » que je voulais entendre, elle se redressa sur son siège et ne sourit même pas. Elle dit avec sécheresse : « Seigneur Héros, ne feriez-vous pas mieux de goûter le vin avant d'acheter le tonneau ? »

Je fis semblant de ne pas comprendre.

— « Je t'en prie, seigneur mon amour, » insista-t-elle. « Je dis bien ce que je veux dire. Il y a un coin d'herbe épaisse de ton côté de la route, juste devant nous. Tu peux m'y conduire en un instant, immédiatement, et j'accepte de bon cœur de m'y rendre. »

Je m'assis, redressant mon torse, et fis semblant de regarder : « Cela ressemble à de la mauvaise herbe. C'est piquant. »

— « Alors, cho-choi-choisis toi-même ton herbe ! Seigneur... Je suis consentante, j'en ai envie, et ce n'est pas malséant... cependant tu vas t'apercevoir que je suis un peintre du dimanche par comparaison aux artistes que tu as dû rencontrer parfois. Moi, je suis une travailleuse. Je n'ai pas eu la possibilité de consacrer à cette question les études suivies qu'elle mérite. Crois-moi ! non, *essaye-moi*. Tu ne

peux pas savoir si tu veux m'épouser. »

— « Ainsi, tu es une putain froide et maladroite, non ? »

— « Euh... Je n'ai pas dit que j'étais tout à fait maladroite... et j'ai beaucoup d'enthousiasme. »

— « Oui, comme ta petite tantine avec sa chambre tout encombrée... C'est une coutume familiale, comme tu dis. Qu'il soit bien entendu que je veux t'épouser en dépit de tes défauts manifestes. »

— « Mais... »

— « Star, tu parles trop. »

— « Oui, seigneur, » dit-elle humblement.

— « Nous allons nous marier. Comment procédons-nous ? Est-ce que le seigneur local est aussi officier de paix ? Si oui, il n'y aura pas de *droit du seigneur* ^[49] ; nous n'avons pas de temps à perdre en frivolités. »

— « Chaque seigneur fait aussi office d'homme de loi local » approuva Star, pensive, « et il s'occupe aussi des mariages, bien que la plupart des Néviens ne se tracassent pas pour cette formalité. Mais... Eh bien !... Il va attendre son « Droit du seigneur » et, comme tu l'as souligné, nous n'avons pas de temps à perdre. »

— « Ce n'est d'ailleurs pas ainsi que j'imagine une lune de miel. Star... Regarde-moi. Je n'envisage pas de te mettre en cage ; je sais que tu n'as pas été élevée ainsi. Mais nous n'allons pas aller chercher le seigneur. De quelle espèce sont les prédicateurs locaux ? Je préfère l'espèce qui est célibataire. »

— « Mais le seigneur est aussi prêtre. Ce n'est pas que la religion soit un problème important sur Névia ; tout ce qui nous intéresse, ce sont les rites de la fertilité. Seigneur mon amour, la manière la plus simple, c'est de sauter par-dessus ton épée. »

— « Est-ce un rite de mariage dans l'endroit d'où tu viens, Star ? »

— « Non, c'est un rite de ton monde à toi :

Saute le fripon, et saute la putain

Et ils sont mariés pour toujours...

« C'est un très vieux dicton. »

— « Mmm... Je n'aime pas beaucoup ces vers sur le mariage. Je suis peut-être un fripon, mais je sais ce que tu penses des putains. Quelles sont les autres possibilités ? »

— « Laisse-moi réfléchir. Il y a le colporteur de ragots du village que nous allons traverser tout de suite après avoir déjeuné. Il marie quelquefois des citadins qui veulent que cela se sache partout ; son

service comprend le colportage de la nouvelle. »

— « Quelle sorte de service ? »

— « Je ne sais pas. Et cela m'importe peu, seigneur mon amour. Nous allons nous marier ! »

— « C'est bien l'idée générale ! Mais nous n'allons pas nous arrêter pour déjeuner ? »

— « Si, seigneur, » dit-elle fermement. « Si je dois être ta femme, j'entends être une bonne femme et je ne permettrai pas que tu sautes des repas. »

— « Déjà de la tyrannie ! Je vais te battre. »

— « Comme tu voudras, seigneur. Mais tu dois manger, tu vas avoir besoin de toute ta force... »

— « Certainement, que j'en aurai besoin ! »

— « ...pour combattre. Car je suis maintenant dix fois plus anxieuse de nous voir survivre tous les deux. Tiens, voici un endroit pour déjeuner. » Elle fit obliquer Vita Brevis sur le bord de la route ; Ars Longa suivit. Star regarda par-dessus son épaule et sourit. « T'ai-je dit aujourd'hui que tu es beau... mon amour ! »

CHAPITRE XI

Le long cheval de Rufo nous suivit sur le coin d'herbe que Star avait choisi pour pique-niquer. Son cavalier était toujours aussi flasque qu'une vieille chaussette et continuait de ronfler. Je l'aurais bien laissé dormir mais Star était déjà en train de le secouer.

Il finit par se réveiller, en cherchant son épée et en hurlant : « À moi ! M'aidez ! Les vaches !^[50] » Heureusement, quelque main amie avait placé l'épée et son ceinturon hors d'atteinte sur le porte-bagage, à l'arrière, avec son arc, son carquois et notre nouvelle boîte pliante.

Il s'ébroua et demanda : « Combien étaient-ils ? »

— « Descends de là, mon vieil ami, » lui dit gentiment Star.
« Nous nous sommes arrêtés pour déjeuner. »

— « *Manger !* » Rufo eut un haut-le-cœur et haussa les épaules : « Je vous en prie, madame, pas d'obscénité. » Il tripota maladroitement sa ceinture de sécurité et sauta de sa selle ; je l'aidai à retrouver son équilibre.

Star fouillait dans sa bourse ; elle en retira un flacon qu'elle tendit à Rufo. Il eut un geste de recul : « Madame ! »

— « Faut-il que je te tiennne le nez ? » demanda-t-elle doucement.

— « Je vais le faire tout seul, mais laissez-moi un instant... Quelle histoire ! »

— « Je suis bien certaine que tu vas obéir. Dois-je demander au Seigneur Oscar de te tenir les bras ? »

Rufo me regarda d'un air suppliant ; Star ouvrit la petite bouteille. Il y eut une certaine effervescence, des volutes de fumée s'en échappèrent. « *Maintenant !* »

Rufo frissonna, se tint le nez et se pencha en avant.

Je ne vais pas prétendre que la fumée lui sortit par les oreilles, mais il fut agité comme une voile déchirée par la tempête et fit

entendre d'horribles bruits.

Puis, tout à coup, il redevint net, comme un écran de télévision que l'on vient de régler. Il sembla soudain plus lourd et plus grand de quelques pouces, il était de nouveau solide sur ses jambes. Son teint était d'un rose rayonnant, il avait perdu sa pâleur de mort. « Merci, madame, » dit-il avec chaleur, et sa voix était forte et virile. « J'espère pouvoir vous rendre un jour le même service. »

— « Aux calendes grecques ! » approuva-t-elle.

Rufo conduisit les longs chevaux un peu plus loin et leur donna à manger ; il ouvrit la boîte pliante et en sortit des monceaux de belle viande saignante. Ars Longa mangea une cinquantaine de kilos ; Vita Brevis et Mors Profunda mangèrent encore plus ; en voyage, ces animaux ont besoin d'un régime très riche en protéines. Cela fait, il se mit à siffloter et installa une table et des chaises pour Star et pour moi.

— « Ma chatte, » dis-je à Star, « qu'est-ce qu'il y a donc dans ce remuant ? »

— « C'est une vieille recette familiale :

*Un œil de triton et un orteil de grenouille,
Du poil de chauve-souris et une langue de chien,
Un dard de vipère et un crochet d'orvet,
Une patte de lézard et une aile de hulotte...»*

— « C'est de Shakespeare, » m'écriai-je. « Dans *Macbeth* ! »

— « *Le rafraîchir par du sang de babouin...* Non, c'est Will qui la tient de moi, seigneur chéri. C'est toujours comme cela, avec les écrivains, ils vous volent tout, effacent le numéro de série et prétendent que c'est d'eux. Je tiens cette recette de ma tante, – une autre, – qui était professeur de médecine interne. Et ces quelques vers n'ont été écrits que pour mieux se rappeler quels sont les vrais ingrédients, qui sont beaucoup plus compliqués... mais on ne sait jamais quand on peut avoir besoin de faire disparaître une bonne gueule de bois. Je l'ai préparée cette nuit car je savais bien que Rufo, ne serait-ce que pour notre propre peau, aurait besoin aujourd'hui d'être au meilleur de sa forme... J'ai même préparé deux doses, dans le cas où tu en aurais aussi eu besoin. Mais tu m'as étonnée, mon amour : tu sais t'arrêter, avec une grande noblesse, aux moments les plus critiques. »

— « C'est un talent de famille, je ne puis m'en empêcher. »

— « Le déjeuner est servi, madame. »

J'offris le bras à Star. Les plats chauds étaient chauds, les plats

froids étaient glacés ; cette nouvelle boîte pliante, en étoffe couleur caca d'oie brodée aux armes du Doral, comprenait des ustensiles qui manquaient à la boîte que nous avions perdue. Tout était délicieux et les vins étaient superbes.

Rufo mangea de bon cœur sur la desserte, sans cesser un instant de garder un œil sur nous pour prévenir nos moindres désirs. Il s'était approché de nous pour nous servir le vin qui accompagnait la salade quand je laissai éclater la nouvelle : « Rufo, mon vieux camarade, ma Dame Star et moi-même allons nous marier aujourd'hui. Je désire que vous soyez mon garçon d'honneur et que vous m'aidiez à me préparer. »

Il en laissa tomber la bouteille.

Il s'affaira ensuite à m'essuyer et à étancher la table. Quand il se décida enfin à parler, ce fut à Star qu'il s'adressa : « Madame, » dit-il avec fermeté, « j'en ai supporté beaucoup, sans me plaindre, pour des raisons que je n'ai pas besoin de donner, mais cela va maintenant trop loin et je ne permettrai pas... »

— « Tiens ta langue ! »

— « Oui, » dis-je aussi, « tiens-la ou je vais te la couper. La désires-tu frite ou au court-bouillon ? »

Rufo me regarda et prit une profonde inspiration. Après quoi il nous quitta brusquement, se retirant vers la desserte. Star me parla tendrement : « Seigneur, mon amour, je suis désolée. »

— « Qu'est-ce qui lui a pris ? » dis-je, intrigué. Puis tout me sembla clair : « Star ! Rufo serait-il jaloux ? »

Elle parut surprise, se mit à rire mais son rire ne dura pas. « Non, non, mon chéri ! Ce n'est pas cela du tout. Rufo... Oui, Rufo a ses petits défauts mais on peut compter sur lui quand il le faut. Et nous avons besoin de lui. Ne fais pas attention à lui, je t'en prie, mon seigneur. »

— « Comme tu voudras. Il en faudrait plus que ça pour me rendre malheureux aujourd'hui. »

Rufo revint vers nous, impassible, et termina son service. Il refit les bagages sans dire un mot et nous reprîmes la route.

La route contournait le village verdoyant ; nous laissâmes Rufo sur la route et nous nous mîmes à la recherche du colporteur de ragots. Sa boutique, dans une rue tortueuse, était facile à repérer ; sur le pas de la porte, son apprenti battait du tambour et hurlait des bribes de nouvelles à une foule de villageois. Nous les écartâmes pour nous approcher.

Le colporteur-chef était en train de lire, un écrit dans chaque main ; il y avait même un troisième rouleau de parchemin soutenu à

ses pieds par un pupitre. Il nous regarda, sauta à terre, se redressa et nous fit un grand salut en nous priant de nous asseoir.

— « Entrez, entrez, gentils seigneurs ! » psalmodia-t-il. « Vous me faites grand honneur et ce jour est pour moi un grand jour ! Aurai-je l'outrecuidance de déclarer que vous êtes venus au bon endroit quel que soit votre problème et quels que soient vos désirs vous n'avez qu'à me faire part des bonnes nouvelles des mauvaises nouvelles de toutes sortes sauf les diffamatoires sans oublier l'histoire enjolivée des événements réécrite en chants glorieux et tout le travail est garanti par la plus ancienne agence d'information créée sur l'ensemble de Névia les nouvelles de tous les mondes et la propagande de tous les univers diffusées et réitérées avec remboursement garanti en cas de non satisfaction car l'honnêteté est la meilleure politique bien que le client ait toujours le droit de ne pas me dire ce que je sais car j'ai des espions dans chaque cuisine des oreilles dans chaque chambre à coucher le Héros Gordon sans le moindre doute et votre renommée n'a pas besoin de héraut seigneur mais je suis très honoré que vous veniez me voir peut-être pour une biographie personnelle pour chanter votre gloire inimitable et trouver de vieilles nourrices qui chanteront d'une voix chevrotante et vieillie et tellement persuasive les signes et les présages qui ont accompagné votre auguste naissance... »

Star interrompit cette tirade récitée sans même reprendre haleine : « Nous voulons nous marier. »

Il ferma la bouche et regarda Star avec attention, détaillant les moindres lignes de son corps, et sembla sur le point d'en perdre la respiration. « C'est un plaisir que de faire des affaires avec des clients qui savent ce qu'ils veulent. Et je dois dire que j'approuve de tout cœur ce projet conçu dans l'intérêt général. Toute cette pagaille, tous ces mamours et tous ces lâchages modernes sans même les moindres félicitations ni excuses, cela ne fait qu'augmenter les impôts et diminuer les bénéfices d'une manière parfaitement illogique. J'aurais bien voulu avoir le temps de me marier moi-même, comme je l'ai si souvent dit à ma femme. Bon ! quant à vos projets, si je puis me permettre... »

— « Nous voulons nous marier selon les coutumes de la Terre. »

— « Ah, oui ! Certainement. » Il se tourna vers un classeur qui se trouvait près de son bureau et composa des numéros. Au bout d'un instant, il nous dit : « Je vous prie de m'excuser, nobles personnes, mais j'ai la tête encombrée d'un milliard de faits, des faits importants et d'autres qui le sont moins, et... le nom que vous m'avez dit ? cela commence-t-il par un T ou par deux ? »

Star fit le tour du bureau, regarda les cadrans et fit un numéro.

Le colporteur de nouvelles sursauta : « Cet univers-là ? C'est bien

rare qu'on nous le demande. J'ai souvent désiré avoir le temps de voyager mais les affaires, les affaires, toujours les affaires... LA BIBLIOTHÈQUE ! »

— « Oui, Maître ? » répondit une voix.

— « La planète Terre, rites de mariages... oui, avec T majuscule et deux R. » Il ajouta un numéro à cinq chiffres. « Et que ça saute ! »

Très peu de temps après arriva un apprenti qui apporta un petit rouleau de parchemin. « Le bibliothécaire a dit qu'il fallait faire grande attention en le prenant, Maître. Il est très fragile. Il a dit que... »

— « Ta gueule ! Je vous prie de m'excuser, messeigneurs. » Il mit le rouleau dans un lecteur automatique et commença à lire.

Sous l'effet de la surprise ses yeux se mirent à saillir et il s'assit, se tenant penché en avant : « Incroy... » Puis il murmura : « Curieux ! Qu'est-ce qui a bien pu leur faire penser à *cela* ! » Il sembla pendant quelques minutes avoir complètement oublié que nous étions là, se contentant de laisser de temps à autre échapper des « Étonnant ! Fantastique ! » et autres expressions équivalentes.

Je lui tapai sur l'épaule. « Nous sommes pressés. »

— « Eh ?... Oui, oui, Seigneur Héros Gordon, madame. » Il quitta à regret l'écran, se frotta les mains et nous dit : « Vous avez frappé à la bonne porte. Il n'y a pas un seul autre colporteur de nouvelles sur tout Névia qui serait capable d'entreprendre un projet de cette importance. Voici ce que je pense... Ce n'est qu'une idée générale, qui me passe par la tête... pour la procession il nous faudra faire appel aux habitants de la campagne environnante, bien que, pour le charivari, nous pourrions nous contenter de citadins, si vous voulez du moins une certaine modestie qui conviendrait tout à fait à votre réputation de digne simplicité ; nous disons donc un jour pour la procession et, en principe, deux nuits de charivari, avec accompagnement sonore garanti à l'aide... »

— « Non ! »

— « Seigneur ? Je ne fais aucun bénéfice sur ces frais-là ; ce n'est que pour l'amour de l'art, et pour l'amour de l'amour... je ne prendrai que les dépenses, avec un petit quelque chose pour mes responsabilités. Quant à mon opinion d'homme de la profession, il me semble qu'une pré-cérémonie samoane ferait plus vraie, serait plus émouvante, que le rite zoulou. Cela donnera juste un peu de relief, une touche de comédie, et ne coûtera pas plus cher ; une de mes secrétaires vient juste d'y passer sept mois, elle sera très contente de courir le long de la nef et d'interrompre la cérémonie... Il y a aussi naturellement le problème des témoins de la consommation, combien

en faudra-t-il pour chacun de vous ? Mais cela peut attendre, il n'est pas nécessaire de s'en occuper cette semaine ; il faudra aussi s'occuper de la décoration des rues, d'abord, puis...»

Je la pris par le bras. « Nous nous en allons. »

— « Oui, seigneur, » me dit Star.

Il courut derrière nous, hurlant et protestant qu'il y avait rupture de contrat. Je mis la main sur la garde de mon épée et lui montrai six pouces d'acier ; ses paillements s'arrêtèrent immédiatement.

Rufo semblait avoir surmonté son accès de mauvaise humeur ; il nous salua poliment et même avec une certaine chaleur. Nous sautâmes à cheval et nous partîmes. Nous avions déjà fait environ un mille vers le sud quand je dis :

— « Star chérie...»

— « Mon amour, mon seigneur ? »

— « Ce saut par-dessus l'épée... est-ce vraiment une cérémonie de mariage ? »

— « Une très vieille coutume, mon chéri. Je crois qu'elle remonte à l'époque des croisades. »

— « J'ai pensé à une formule de circonstance :

Saute, Fripon, et sursaute, princesse !

Sois ma femme et laisse-moi te garder !

«... Cela te convient-il ? »

— « Oh ! oui, oui ! »

— « Et tu me répondras :

«... J'accepte d'être ta femme et te serai fidèle. »

« Ça va ? »

Star soupira doucement : « Oui, mon amour ! »

Nous avons donc laissé Rufo près des longs chevaux, sans lui donner d'explication, et nous avons escaladé une petite colline boisée. Tout est beau sur Névias ; nulle part on n'y trouve de vieilles bouteilles de bière ni de vieux mouchoirs en papier, rien ne dépare ce merveilleux Eden ; en haut de la colline, nous trouvâmes un temple de plein air, une douce clairière avec un épais tapis d'herbe, entourée d'arbres touffus, un vrai sanctuaire.

Je tirai mon épée et laissai mon regard courir le long de la lame, admirant son équilibre parfait, tout en remarquant les délicats reliefs laissés par le fin marteau d'un maître armurier. Je dégainai et la pris par le fort : « Lis la devise, Star. »

Elle la déchiffra : « *Dum vivimus, vivamus !* – Pendant notre vie, profitons de la vie ! Oh, oui ! mon amour, oui ! » Elle baisa la lame et

me la rendit ; je la plaçai sur le sol.

— « Tu connais ton texte ? » ai-je demandé.

— « Il est gravé dans mon cœur. »

Je lui pris la main : « Saute bien haut. Un... Deux... Trois ! »

CHAPITRE XII

Quand je suis redescendu de la colline sacrée, tenant ma femme tendrement enlacée, Rufo nous aida à monter à cheval, sans dire un mot. Il lui fut cependant impossible de ne pas s'apercevoir que Star s'adressait maintenant à moi en me disant : « Seigneur mon mari. » Il monta lui-même à cheval et nous suivit à distance, hors de portée de voix.

Nous allâmes main dans la main, pendant au moins une heure. Chaque fois que je la regardais, elle souriait ; chaque fois qu'elle voyait que je la regardais, son sourire lui creusait des fossettes. À un moment, je lui demandai : « Dans combien de temps devons-nous recommencer à faire attention ? »

— « Pas avant d'avoir quitté la route, seigneur mon époux. »

Nous avons encore fait un autre mille. Après quoi, timidement, elle me dit : « Seigneur mon époux ? »

— « Oui, femme. »

— « Penses-tu toujours que je suis une putain frigide et maladroite ? »

— « Hum... » répondis-je en réfléchissant. « Frigide, non, honnêtement, je ne peux pas dire que tu sois frigide. Maladroite... Eh bien, si on te compare avec une artiste comme Mûri, disons que... »

— « Seigneur mon époux ! »

— « Oui ? Je disais... »

— « *As-tu donc vraiment envie que je te frappe sur les fesses ?* » Elle ajouta, « Américain ! »

— « Femme... tu ferais ça ? »

Elle prit son temps pour répondre et, à voix très basse : « Non, seigneur mon mari, jamais. »

— « Je suis heureux de te l'entendre dire. Mais, si tu le faisais, qu'est-ce qui arriverait ? »

— « Tu... Tu m'administrerais une bonne fessée. Avec ma propre épée, pas avec la tienne. Je t'en prie, jamais avec la tienne... mon mari. »

— « Pas plus fort qu'avec la tienne, d'ailleurs. Avec la main. Et je taperai fort. Je commencerais donc à te fesser puis... »

— « Et puis, quoi ? »

Je le lui dis. « Mais ne m'en donne pas l'occasion. Suivant les plans établis, il va falloir que je me batte. Il ne faut pas intervenir dans mon avenir. »

— « Oui, seigneur mon époux. »

— « Très bien. Maintenant, si nous accordons à Mûri une note arbitraire de dix. En prenant la même échelle de valeur... voyons donc. »

— « Trois ou quatre, sans doute ? Peut-être cinq ? »

— « Du calme. Je pense que cela doit faire environ mille. Oui, mille, à un poil près. Je n'ai pas ici ma règle à calcul. »

— « Oh, comme tu es taquin, mon chéri ! Viens plus près de moi et embrasse-moi... Et attends seulement que je le dise à Mûri. »

— « Tu ne diras rien à Mûri, ma femme, ou alors tu recevras une bonne fessée. Assez de compliments, maintenant. Tu sais ce que tu es, espèce de putain qui saute par-dessus les épées ? »

— « Et qu'est-ce que je suis ? »

— « Ma princesse. »

— « Oh ! »

— « Et une vraie petite martre qui a le feu aux fesses... et tu le sais très bien. »

— « Vraiment ? J'ai bien étudié les dialectes américains mais il m'arrive de ne pas être très sûre de comprendre. »

— « Cela veut dire que tu es véritablement le dessus du panier. C'est une façon de parler, mais je n'ai jamais aussi bien connu une martre. Et si nous nous occupions maintenant d'autre chose, si tu ne veux pas être veuve le jour même de ton mariage. Il y a des dragons, m'as-tu dit ? »

— « Pas avant la tombée de la nuit, seigneur mon mari... Et ce ne sont pas réellement des dragons. »

— « De la manière dont tu les as décrits, il n'y a qu'un autre dragon qui soit capable de faire la différence. Huit pieds de haut au garrot, quelques tonnes, des dents de la longueur de mon bras... tout

ce qui leur manque, c'est de cracher des flammes. »

— « Mais ils crachent des flammes ! Ai-je donc oublié de le dire ? »

— « Non, tu ne l'avais pas dit, » soupirai-je.

— « On ne peut pas réellement dire qu'ils soufflent des flammes ; cela les tuerait. Ils retiennent leur respiration pendant que cela brûle. C'est du gaz des marais – du méthane – qui provient de leur digestion. Ils peuvent éructer sur commande tandis que se produit un effet hypergolique, provoqué par un enzyme sécrété entre la première et la seconde rangée de crocs. Le gaz s'enflamme alors juste avant d'être rejeté à l'extérieur. »

— « Le mécanisme de l'opération ne m'intéresse pas ; il me suffit de savoir qu'ils crachent des flammes. Et alors ? Comment penses-tu que je vais pouvoir les maîtriser ? »

— « J'avais espéré que tu en aurais quelque idée. Tu vois, » dit-elle comme en s'excusant, « je n'ai pas réfléchi à la question, car je ne pensais pas que nous prendrions ce chemin. »

— « Tant pis !... Femme, retournons au village. Organisons une joute oratoire avec notre ami le colporteur de ragots... Je parie que je peux débiter des sornettes plus vite et encore plus bêtement que lui. »

— « Seigneur mon mari ! »

— « Bon, n'en parlons plus. Si tu veux que je tue des dragons tous les mercredis et tous les samedis, je m'arrangerai pour être occupé à ce moment. Ce méthane enflammé... Est-ce qu'ils en rejettent par les deux extrémités ? »

— « Oh non ! Juste par devant. Comment pourraient-ils le faire des deux côtés ? »

— « Ce serait facile. C'est déjà prévu pour le modèle du prochain salon. Maintenant, calmons-nous ; je suis en train de penser à une tactique possible. Je vais avoir besoin de Rufo. Je pense qu'il a déjà tué des dragons ? »

— « Je ne crois pas que personne ait encore tué le moindre dragon, seigneur mon époux. »

— « C'est ainsi ? Ma princesse, je suis très flatté de la confiance que tu m'accordes. À moins que ce ne soit en désespoir de cause ? Non, ne réponds pas, je ne veux pas savoir. Tiens-toi tranquille et laisse-moi penser. »

À la ferme suivante, nous envoyâmes Rufo s'occuper du retour des longs chevaux. Ils nous appartenaient, c'était un cadeau du Doral, mais nous devions les réexpédier chez lui car ils n'auraient pas pu vivre à l'endroit où nous allions... Mûri m'avait promis de garder un

œil sur Ars Longa et de lui faire faire de l'exercice en compagnie d'un péquenot monté à cru sur un animal lourd et grossier... il déplaçait continuellement et avec adresse son assiette entre la seconde et la troisième paire de jambes pour ménager le dos de l'animal ; il le commandait à la voix.

Quand nous descendîmes, arcs et carquois en main, tout prêts à nous en servir, Rufo se dressa et dit : « Patron, Pied-Bouseux meurt d'envie de rencontrer le Héros et de toucher son épée. Vous refusez ? »

La renommée a ses devoirs tout autant que ses privilèges. « Va le chercher. »

Le garçon, sorte d'asperge poussée trop vite, rouge comme un dindon, s'approcha en hâte, se dandinant d'un pied sur l'autre ; il me fit une révérence si profonde qu'il manqua de s'étaler par terre. « Debout, fiston ! » lui dis-je. « Comment t'appelles-tu ? »

— « Renard, Seigneur Héros, » répondit-il timidement. (« Renard » fera l'affaire ; en névian, la signification était aussi grivoise que les plaisanteries de Jocko.)

— « Quel beau nom ! Que désires-tu être quand tu seras grand ? »

— « Héros, Monseigneur ! comme vous-même. »

J'ai pensé lui parler des ornières que l'on rencontrait en suivant la Route de la Gloire. Mais il les verrait assez tôt s'il décidait jamais de s'y engager et, ou il s'en ficherait, ou il s'en retournerait et oublierait toutes ces idioties. Je fis donc un grand signe d'approbation et l'assurai qu'il y avait toujours place parmi les grands dans le domaine des héros, pour un garçon plein d'esprit et que, plus on partait bas, plus grande était la gloire... alors, tu vois, travaille dur et n'oublie pas de parler aux dames qui te semblent étranges ; l'aventure peut survenir de cette manière. Puis je l'ai laissé toucher mon épée, sans cependant lui permettre de la prendre en main. Dame Vivamus est ma lame à moi, et je préférerais sans doute prêter ma brosse à dents.

Un jour, alors que j'étais enfant, j'avais été présenté à un membre du Congrès. Il m'avait servi les mêmes bonnes paroles que je plagiais aujourd'hui. Comme la prière, cela ne peut pas faire de mal et cela peut même faire du bien ; je me suis même rendu compte que j'étais sincère en lui parlant, et il est probable que le vieux sénateur, lui aussi, était sincère. Si, pourtant, cela pouvait lui faire du mal, car ce jeune homme pouvait très bien se faire tuer au premier mille de cette route. Mais cela vaut quand même mieux que de rester au coin du feu, quand on est vieux, à ruminer et à énumérer toutes les chances que l'on a perdues et les filles que l'on n'a pas eues. N'est-ce pas votre avis ?

J'ai alors pensé que, puisque cette occasion avait une telle importance pour Renard, il me fallait lui donner un souvenir inoubliable. Je fouillai donc dans ma poche et pris une pièce de vingt-cinq cents U.S. ; « Quel est le reste de ton nom, Renard ? »

— « Seulement Renard, Monseigneur. De la famille Lerdki, naturellement. »

— « Tu vas maintenant avoir trois noms, parce que je vais te donner un des miens. » J'avais en effet un nom dont je n'avais pas besoin, car Oscar Gordon m'allait très bien, et me suffisait. Pas « Flash », puisque je n'avais jamais reconnu ce nom. Pas mon surnom de l'armée ; je n'oserais même pas l'écrire dans une pissotière. « Essai », voilà le nom dont je pouvais me séparer. J'avais toujours écrit mon nom « E.C. Gordon » au lieu de « Evelyn Cyril Gordon » et, à l'école, mon nom s'était transformé de « E.C. » en « Essai » ce qui me convenait parfaitement à cause de mes prouesses au football : jamais je ne faisais d'efforts inutiles et je parvenais quand même souvent à la ligne de buts.

— « En vertu des pouvoirs qui m'ont été conférés par le Grand Quartier Général des Forces Armées des États-Unis en Asie du Sud-Est, moi, Oscar le Héros, j'ordonne que tu sois désormais connu sous le nom de Lerdki't Renard Essai. Porte-le avec fierté. »

Je lui ai donné la pièce de vingt-cinq cents et je lui ai montré George Washington sur l'avvers. « Voici le chef de nom et d'armes de ma famille, un héros beaucoup plus grand que je ne le serai jamais. Il a toujours été ferme, fier et disait toujours la vérité ; il a toujours combattu pour le droit quand il le fallait, en dépit des dangers. Tâche de lui ressembler. Et ici... » – je retournai la pièce – « ... voici la devise de ma maison, la maison qu'il a fondée. L'oiseau est symbole de courage, de liberté et d'idéal, car il plane dans les airs. » (Je ne lui dis pas que l'Aigle américain se nourrit de charogne, ne s'attaque jamais à un adversaire de sa propre force, ni que sa race sera bientôt éteinte : car c'est bien cela ses vrais idéaux. Après tout, un symbole recouvre ce que l'on veut bien lui faire recouvrir.)

Renard Essai m'approuva vigoureusement et se mit à pleurer à chaudes larmes. Je ne l'avais pas présenté à mon épouse ; je ne savais pas si elle désirait le rencontrer. Cependant, elle s'avança et lui dit avec douceur : « Renard Essai, retiens toujours les paroles de Monseigneur le Héros. Grave-les soigneusement dans ton cœur et qu'elles te soutiennent tout au long de ta vie. »

Le gamin se laissa tomber à genoux. Star lui mit la main sur la tête et lui dit : « Debout, Lerdki't Renard Essai. Haut les cœurs ! »

Je dis au revoir à Ars Longa, ajoutant qu'elle était une bonne fille et que je reviendrais un jour ou l'autre. Renard Essai emmena les

longs chevaux en main et nous, nous nous enfonçâmes dans les bois, flèches encochées ; Rufo nous servait d'arrière-garde. Il y avait un écriteau sur la route, à l'endroit où nous l'avons quittée ; une traduction libre, mais fidèle dans son esprit, serait : TOI QUI PÉNÈTRES ICI, ABANDONNE TOUT ESPOIR.

(Une traduction littérale rappellerait plutôt la pancarte qui se trouve à l'entrée du Parc de Yellowstone : « Attention – Dans ces bois, les animaux ne sont pas apprivoisés. Les voyageurs sont priés de rester sur la route car leurs restes ne seront pas retournés à leurs familles. Le Lerdki, signature et sceau. »)

À ce moment, Star me dit : « Seigneur mon époux... »

— « Oui, pieds mignons ? » Je ne la regardai pas ; je préférerais surveiller de mon côté, ainsi que, de temps à autres, du sien, ce qui ne m'empêchait pas de surveiller l'espace au-dessus de nous car il n'était pas impossible que nous fussions bombardés : il y avait en effet des oiseaux qui ressemblaient aux vautours sanguinaires, en plus petit et qui attaquaient aux yeux.

— « Mon Héros, tu es véritablement d'une grande noblesse et ce que tu as fait a rempli ton épouse de fierté. »

— « Quoi ? Comment ? » J'étais surtout occupé à guetter les éventuels dangers : il y en avait ici de deux sortes ; un rat assez gros pour dévorer les chats et qui aimait à manger les gens et un sanglier d'à peu près la même taille, mais sans le moindre jambon ; ils n'étaient que nerfs et os, et avaient très mauvais caractère. Les cochons formaient des cibles plus faciles à atteindre car, m'avait-on dit, ils chargeaient droit sur vous. Mais il ne fallait pas les manquer, et il fallait aussi avoir son épée toute prête car ils ne vous laissaient pas le temps de tirer une seconde fois.

— « Ce garçon, Renard Essai. Ce que tu as fait pour lui. »

— « Pour lui ? Je n'ai fait que lui servir quelques balivernes. Cela ne m'a rien coûté. »

— « C'était agir royalement, seigneur mon époux. »

— « Quelle bêtise, quelle foutaise ! Il avait envie d'entendre un héros faire un long discours, c'est tout simplement ce que j'ai fait. »

— « Oscar, mon bien-aimé, une femme loyale a-t-elle le droit de faire remarquer à son époux qu'il dit des bêtises sur lui-même ? J'ai connu beaucoup de héros et certains d'entre eux étaient tellement grossiers qu'on leur aurait servi leurs repas à la porte de service si leurs hauts faits ne leur avaient pas donné le droit de prendre place à la table. J'ai aussi connu un petit nombre d'hommes vraiment nobles, car la noblesse est beaucoup plus rare que l'héroïsme. Et l'on sait toujours reconnaître la vraie noblesse... même chez quelqu'un d'aussi

modeste que toi dans les combats. Le garçon attendait cela, et tu le lui as donné... mais, *noblesse oblige*[\[51\]](#), et c'est là une émotion que seuls peuvent ressentir ceux qui sont nobles de cœur. »

— « Oui, peut-être. Star, encore une fois, tu parles trop. N'oublies-tu pas que ces vermines peuvent avoir des oreilles ? »

— « Je te prie de m'en excuser, monseigneur. Elles ont une ouïe si parfaite qu'elles peuvent entendre des pas sur le sol bien avant d'entendre des voix. Mais laisse-moi ajouter un dernier mot ; c'est aujourd'hui le jour de mes noces. S'il t'arrive... non, quand il t'arrive de te montrer galant envers quelques belles, disons envers Letva, ou Mûri, – qu'elle aille au diable avec ses beaux yeux ! – je n'estime pas que cela soit une preuve de noblesse ; on peut supposer que c'est provoqué par une émotion bien plus ordinaire que ce que la « *Noblesse oblige*[\[52\]](#) ». Au contraire, quand tu parles avec un gros lourdaud de paysan aux sabots pleins de fumier, qui pue l'ail et empeste partout avec son odeur de transpiration, qui a la figure pleine de boutons, quand tu lui parles avec douceur et que tu lui donnes l'impression d'être, un instant, aussi noble que toi, quand tu lui fais espérer qu'il pourra un jour être ton égal... je sais bien, alors, que ce n'est pas dans l'espoir de le culbuter. »

— « Oh ! je ne sais pas. Les garçons de cet âge sont, dans certains milieux, considérés comme des morceaux de choix. Donne-lui un bain, parfume-le, frise-lui les cheveux... »

— « Seigneur mari, ai-je la permission *de penser seulement* à te botter les fesses ? »

— « Il n'y a pas de cour martiale pour les délits de pensée, et personne ne peut te retirer le droit de penser. D'accord, je préfère les filles ; je ne suis sans doute pas à la page mais c'est plus fort que moi. Mais qu'est-ce que cette histoire au sujet des yeux de Mûri ? Est-ce que, par hasard, ma fille aux longues jambes serait jalouse ? »

Je pus, si je puis dire, entendre ses fossettes même sans la regarder, puisque je ne pouvais pas m'arrêter. « Seulement le jour de mon mariage, seigneur mon mari ; les autres jours tu pourras faire ce que tu voudras. Si je t'attrape en train de folâtrer, ou je ferai celle qui ne voit rien, ou, peut-être, je te ferai des compliments. »

— « Je ne pense pas que tu m'attrapes jamais. »

— « Et moi, je suis certaine que tu ne me surprendras jamais, seigneur fripon, » répondit-elle calmement.

C'est elle qui a eu le dernier mot car, juste à ce moment, nous entendîmes la corde de l'arc de Rufo se détendre. Il s'écria : « Je l'ai eu ! » puis, immédiatement, nous fûmes très affairés. Ces cochons étaient tellement affreux que, par comparaison, les phacochères

paraissaient avoir la délicatesse de la porcelaine de Saxe[53]... J'en eus un d'une flèche en plein en travers de sa gueule dégoulinante de bave, puis je donnai un peu d'acier à manger à un de ses frères, une fraction de seconde plus tard. Star, de son côté, envoya une flèche bien dirigée mais celle-ci fut déviée par un os ; le sanglier continua donc son chemin et je dus le repousser d'un coup de pied à l'épaule pendant que je dégageais ma lame du cadavre d'un de ses cousins ; un peu d'acier entre les côtes le calma ; Star prépara calmement une autre flèche et l'envoya pendant que je le tuais. Elle en abattit un autre d'un coup d'épée, le cueillant au défaut de l'épaule exactement comme un matador pendant la minute de vérité, l'esquivant alors que, déjà mort mais refusant de l'admettre, il continuait de charger.

Le combat était terminé. Le vieux Rufo en avait eu trois à lui tout seul ; il avait reçu une mauvaise blessure. Moi-même, j'avais été éraflé ; ma femme était indemne, ce que j'ai vérifié dès que je fus certain que le calme était revenu. Après quoi, j'ai monté la garde pendant que notre chirurgien prenait soin de Rufo ; ensuite elle s'occupa de la coupure moins grave que j'avais reçue.

— « Comment cela va-t-il, Rufo, » demandai-je. « Peux-tu marcher ? »

— « Patron, je vous garantis que je ne resterai pas dans cette forêt, devrais-je en sortir en rampant. Allons-y. De toute manière, » ajouta-t-il en regardant les misérables cochons qui nous entouraient, « nous n'avons plus à nous préoccuper des rats, maintenant. »

J'inversai alors l'ordre de marche, plaçant Rufo et Star en tête, prenant soin que Rufo ait sa bonne jambe vers l'extérieur ; je me mis à l'arrière-garde, à l'endroit où j'aurais dû être depuis le début. L'arrière-garde est un peu moins dangereuse que l'avant-garde, dans la plupart des cas, mais nous n'étions pas dans des conditions ordinaires. Mon souci de protéger personnellement ma femme m'avait empêché de juger sainement la situation.

Ayant ainsi pris position au point crucial, je dus désormais marcher en m'infligeant de loucher affreusement car j'essayais non seulement de regarder derrière moi mais aussi devant, afin de pouvoir rejoindre aussi vite que possible Star, – et même Rufo, – s'ils avaient des ennuis. Heureusement, nous fîmes une pause ; c'est alors que je me rappelais la plus vieille consigne que l'on enseigne à tous les patrouilleurs : il est absolument impossible de faire le travail de son voisin. À partir de ce moment, je prêtai toute mon attention à nos arrières. Rufo, si vieux et si blessé qu'il fût, ne se laisserait pas mourir sans abattre toute une garde d'honneur pour l'accompagner en enfer, Star, de son côté, n'était pas une héroïne de pacotille. Je parierais volontiers sur elle, contre n'importe quel adversaire de son poids,

quelle que soit l'arme, ou même à main nue, et je plains celui qui voudrait essayer de la violer : il en perdrait probablement pour toujours ses *cojones*.

Les cochons ne nous ennuyèrent plus mais, vers le soir, nous commençâmes à voir et, plus souvent, à entendre les rats géants ; ils nous suivaient, généralement hors de vue ; jamais ils n'attaquèrent furieusement comme l'avaient fait les sangliers ; ils cherchèrent à tirer le maximum de la situation, comme font toujours les rats.

Les rats me font horreur. Une fois, alors que j'étais enfant, après la mort de mon père et avant que ma mère se fût remariée, comme nous étions complètement fauchés, nous vivions dans le grenier d'un immeuble promis à la démolition. On pouvait entendre les rats courir dans l'épaisseur des murs et, par deux fois, des rats étaient passés sur moi pendant mon sommeil.

Il m'arrive encore de me réveiller en hurlant.

Cela n'améliore pas un rat de prendre la taille d'un coyote. Ceux-ci étaient bien des rats, ils en avaient même les moustaches ; ils avaient la même forme que les rats, à cela près qu'ils avaient des pattes et des jambes trop grandes... peut-être bien, après tout, que la loi de la progression géométrique appliquée aux proportions animales se vérifie partout.

Nous ne risquâmes aucune flèche, sauf quand nous pouvions tirer à coup sûr, et nous marchâmes en zig-zag, profitant des ouvertures de la forêt, ce qui, d'ailleurs, augmentait les dangers aériens. La forêt était cependant tellement épaisse que les attaques venant du ciel ne représentaient pas pour nous le danger le plus grave.

J'abattis un rat qui nous suivait de trop près et j'en manquai un autre. Il nous fallait bien dépenser une flèche quand ils s'approchaient trop, cela faisait réfléchir les autres, les rendait plus prudents. Une fois, alors que Rufo tirait une flèche sur l'un d'eux et que Star se tenait prête à le seconder à coups d'épée, un vicieux petit faucon plongea sur Rufo.

Star l'abattit en vol à la fin de son piqué. Rufo ne l'avait même pas vu, il était déjà occupé avec un autre rat.

Nous n'étions pas gênés par des taillis : cette forêt ressemblait aux bosquets d'un parc, il n'y avait que des arbres et de l'herbe, sans aucun buisson épais. Le terrain n'était pas mauvais mais nous commencions à être à court de flèches. Je commençais à m'en inquiéter quand je remarquai quelque chose : « Eh ! vous, là devant ! Ne déviez pas ! Coupez vers la droite ! » Star avait pris la tête quand nous avions quitté la route mais il fallait quand même que je la dirige : son sens de l'orientation était parfaitement fantaisiste et celui

de Rufo ne valait pas mieux.

— « Je suis désolée, seigneur guide, » me dit Star par-dessus son épaule. « Nous allions un peu trop vite, »

Je me rapprochai. « Rufo, comment va cette jambe ? » Il avait le front couvert de sueur.

Au lieu de me répondre, il dit : « Madame, il va bientôt faire nuit. »

— « Je sais, » répondit-elle avec calme. « C'est le moment de manger un morceau. Seigneur mon époux, ce grand rocher plat devant nous me semble tout à fait convenir. »

Je commençais à penser qu'elle perdait les pédales et que Rufo était dans le même état, mais lui, ce devait être pour une autre raison : « Mais, madame, nous sommes très en retard sur les prévisions. »

— « Et nous serons bien plus en retard si je ne m'occupe pas de ta jambe. »

— « Vous feriez mieux de me laisser en arrière. »

— « Tu ferais mieux de te taire quand on ne te demande pas ton avis, » lui dis-je. « Je ne vais pas laisser un Spectre Cornu se faire bouffer par les rats. Star, comment faisons-nous ? »

La grande roche plate qui ressemblait à un crâne au milieu des arbres était une grosse pierre à chaux dont la base était enterrée. Je montai la garde au centre et Rufo s'installa à côté de moi pendant que Star plaçait des défenses aux points cardinaux et aux points intermédiaires. Je ne pouvais pas regarder ce qu'elle faisait car je devais regarder bien au-delà d'elle, prêt à me servir de mon arc contre tout danger venant du ciel ou de la terre ; Rufo surveillait l'autre côté. Star m'expliqua cependant plus tard que ces défenses n'avaient rien de magique, qu'elles seraient tout à fait à la portée des terriens lorsqu'un garçon intelligent aurait l'idée d'inventer une barrière électrique sans barrière, comme la radio est un téléphone sans fils, analogie qui, d'ailleurs, ne m'expliquait rien du tout.

Mais il fut heureux que j'aie tenu à monter bonne garde au lieu d'essayer de comprendre comment elle installait ce cercle enchanté car elle fut attaquée par le seul rat que nous rencontrâmes et qui fut dénué de raison. Il vint droit sur elle ; en sifflant à son oreille, ma flèche lui donna l'alerte et elle l'acheva avec son épée. C'était un très vieux mâle, sans dents, avec des favoris tout blancs et qui avait le cerveau ramolli. Il avait la taille d'un loup et, malgré deux blessures mortelles, demeurait parfaitement effrayant et dangereux.

La dernière défense placée, Star me dit que je pouvais cesser de surveiller le ciel ; les défenses nous protégeaient aussi bien en dessus qu'autour de nous. Et comme dit Rufo, si *Elle* le dit, cela règle la

question. Rufo avait en partie déplié la boîte pliante, tout en montant la garde ; j'en sortis sa trousse de chirurgie, d'autres flèches pour chacun de nous et de la nourriture. Sans faire de cérémonie, nous avons mangé tous ensemble, assis ou étendus ; Rufo, lui, était couché pour reposer sa jambe, pendant que Star le servait, lui enfournant de temps à autre quelques bouchées de nourriture, dans le plus pur style de l'hospitalité névienne. Elle avait travaillé longtemps sur sa jambe, pendant que je tenais une lanterne et lui passais ses instruments. Elle mit une pommade claire sur la blessure avant de poser le pansement. Si Rufo avait mal, du moins il ne le montrait pas.

Pendant que nous mangions, la nuit était tombée et les défenses invisibles apparurent à notre vue, réfléchissant la lumière qui nous éclairait, cette lumière qui se reflétait aussi dans d'innombrables yeux qui révélaient une foule presque aussi dense que celle qui avait assisté au dévorement d'Igli par lui-même. Pour la plupart cela devait être des rats. Un groupe d'yeux restait isolé, avec une interruption de chaque côté du cercle ; j'ai pensé qu'il devait s'agir de cochons ; les yeux étaient en effet un peu plus élevés au-dessus du sol.

— « Mon amour de dame, » dis-je, « est-ce que ces défenses dureront toute la nuit ? »

— « Oui, seigneur mon époux. »

— « Il vaudrait mieux. Il fait trop sombre pour tirer à l'arc et je ne vois pas du tout comment nous ferons pour nous frayer notre chemin dans cette foule. J'ai peur que tu sois obligée de réviser une fois de plus tes plans. »

— « C'est impossible, seigneur Héros. Mais il ne faut plus penser à ces bêtes. Maintenant, nous allons voler. »

Rufo se plaignit : « C'est bien ce que je craignais. Vous savez bien pourtant que cela me donne le mal de mer. »

— « Pauvre Rufo, » dit Star doucement. « Ne crains rien cher ami, j'ai une surprise pour toi. J'ai pensé à une telle éventualité et j'ai acheté de la dramamine à Cannes... Tu sais bien, cette drogue qui, sur Terre, a permis le débarquement de Normandie. Mais tu n'es peut-être pas au courant. »

— « Pas au courant, moi ? » répondit Rufo. « Mais j'ai participé au débarquement, madame... et je suis allergique à la dramamine ; j'ai vomi tout le temps jusqu'à Omaha Beach. C'est la pire nuit que j'aie jamais passée... j'aime encore mieux être ici ! »

— « Rufo, » lui demandai-je, « as-tu vraiment été à Omaha Beach ? »

— « Fichtre, oui ! patron. C'est moi qui ai fait tout le boulot d'Eisenhower. »

— « Pourquoi donc ? Cette guerre ne te concernait pas ? »

— « Je pourrais alors vous demander ce que vous êtes venu faire dans cette galère, patron. Dans mon cas, c'était pour les petites Françaises. Elles ont les pieds sur terre, elles n'ont pas de complexes, elles aiment ça et désirent toujours apprendre du nouveau. Je me rappelle une petite demoiselle d'Armentières, » – il prononçait correctement ce nom, – « qui n'avait pas été... »

Star l'interrompt. « Pendant que vous vous rappelez tous les deux vos souvenirs de célibataires, je vais préparer le vol. » Elle se leva et se rendit près de la boîte pliante.

— « Vas-y, Rufo, » lui dis-je, tout en me demandant ce qu'il allait raconter.

— « Non, » dit-il tristement. « *Elle* ne serait pas contente. Je vous le dis, patron, vous avez une influence détestable sur *Elle*. Actuellement elle fait de plus en plus la grande dame et cela ne lui ressemble pas du tout. Savez-vous quelle est la première chose qu'elle va faire ? Elle va s'abonner à *Vogue* et, quand elle l'aura fait, je n'ai pas besoin de vous dire jusqu'où cela peut aller. Je ne comprends pas comment ça se fait. Ce n'est pourtant pas votre allure. Sans vouloir vous offenser. »

— « Il n'y a pas d'offense. Eh bien, tu me raconteras cette histoire une autre fois, si tu te la rappelles. »

— « Je ne l'oublierai jamais. Mais, vous savez, patron, ce n'est pas seulement cette histoire de mal de mer. Vous croyez que ces forêts sont infestées. Eh bien, celles où nous allons... en nous traînant sur les genoux, je parle du moins pour moi... ces bois sont pleins de dragons. »

— « Je le sais. »

— « Elle vous en a donc parlé ? Mais il faut les voir pour y croire. Les bois en sont pleins. Il y en a plus qu'il n'y a de Doyle à Boston. Des gros, des petits, et ceux qui ont une taille d'adolescents tout en pesant deux tonnes ; et ils ont toujours faim. Peut-être que vous vous voyez en train de vous faire dévorer par un dragon, pas moi ! C'est humiliant, et sans appel. On devrait pulvériser du dragonicide dans ce patelin, voilà ce qu'on devrait faire. On devrait même faire une loi. »

Star se retourna : « Non, il ne doit pas y avoir de loi, » dit-elle fermement. « Rufo ne parle donc pas de ce que tu ne connais pas. Détruire l'équilibre écologique est la pire erreur que puisse commettre un gouvernement. »

Rufo se tut, mais murmura entre ses dents. Je pris alors la parole : « Amour de ma vie, à quoi peut donc servir un dragon ?

Explique-moi donc. »

— « Je n'ai jamais voulu détruire l'équilibre de Névias, j'en ai la responsabilité. Mais je vais t'indiquer quels déséquilibres pourraient être provoqués par la disparition des dragons, ce que les Névians pourraient faire car tu as pu voir que leurs techniques ne s'embarrasseraient pas d'un tel problème. Ces rats et ces cochons détruisent les récoltes. Les rats permettent de ne pas avoir trop de sangliers en mangeant les petits marcassins. Mais les rats sont encore pires que les cochons, pour les cultures. Les dragons pâturent dans les bois pendant la journée... les dragons sont des animaux diurnes, les rats sont des nocturnes et rentrent dans leurs trous pendant la chaleur de la journée. Les dragons et les cochons empêchent les sous-bois d'être envahis par les taillis et les dragons empêchent que les jeunes arbres soient abattus. Mais les dragons aiment bien s'offrir un bon rat aussi et dès que l'un d'eux repère un de leurs trous, il lance un jet de flammes ; ils ne tuent pas toujours les adultes, car ceux-ci ont toujours deux sorties à leurs nids, mais ils tuent certainement les bébés ; après cela, le dragon creuse et trouve son plat favori. Il y a une sorte d'accord verbal, presque un traité, qui établit que tant que les dragons restent sur leur propre territoire et contiennent les rats dans une proportion raisonnable, les humains ne les combattent pas. »

— « Pourquoi ne pas tuer les rats, puis tuer ensuite les dragons ? »

— « Et laisser se développer les cochons ? Je t'en prie, seigneur mon époux, je ne connais pas toutes les réponses à ce problème ; je sais seulement que détruire un équilibre naturel est toujours un problème qu'il faut étudier avec crainte et circonspection... sans oublier aucune donnée. Les Névians semblent satisfaits de ne pas s'occuper des dragons. »

— « Mais il semble que nous, nous allons les embêter. Est-ce que cela va rompre le traité ? »

— « Ce n'est pas réellement un traité, c'est, pour les Névians, un reflet de la sagesse des nations, et un réflexe conditionné... un instinct, peut-être... devant les dragons. Et nous n'allons pas embêter les dragons si nous pouvons l'éviter. As-tu discuté de la tactique à suivre avec Rufo ? Ce ne sera plus le moment quand nous serons en face d'eux. »

Alors, je me suis mis à étudier la manière de tuer les dragons, avec Rufo, pendant que Star nous écoutait et terminait ses préparatifs. « Très bien, » dit sombrement Rufo, « nous serons donc prêts, comme une huître qui se prépare, dans sa demi-coquille, à se faire gober. Avec plus de dignité. Je tire mieux à l'arc que vous, ou au moins aussi bien, aussi irai-je à l'arrière-garde, car je ne suis pas aussi agile ce soir que

d'habitude. »

— « Sois quand même prêt au travail sans perdre de temps si nous tombons dessus. »

— « Soyez prêt vous-même, patron. Moi, je serai prêt et j'ai pour cela la meilleure des raisons : je n'ai qu'une seule peau et j'y tiens. »

Entre-temps, Star s'était préparée ; Rufo avait fait les bagages et refermé la boîte pliante. Elle nous mit des jarretières rondes au-dessus de chacun de nos genoux puis nous fit asseoir, regardant vers l'endroit où nous devons aller. « La flèche de chêne, Rufo. »

— « Star, cela ne provient-il pas du livre d'Albert le Grand ? »

— « C'est la même chose, » dit-elle. « Ma formule est plus sûre et les ingrédients que j'ai mis sur les jarretières ne font pas mal. S'il te plaît, seigneur mon époux, je dois maintenant me concentrer sur ma sorcellerie. Place la flèche de manière que sa pointe soit dirigée vers la grotte. »

Je le fis. « Est-elle exactement placée ? » demanda-t-elle.

— « Si la carte que tu m'as montrée est juste, oui. Elle est dirigée exactement dans la direction que j'ai suivie depuis que nous avons quitté la route. »

— « À quelle distance se trouve la Forêt des Dragons ? »

— « Mais, mon amour, puisque nous allons nous déplacer par air, pourquoi ne nous rendons-nous pas directement dans la grotte en évitant les dragons ? »

Elle me répondit avec patience : « J'aimerais bien le pouvoir. Mais la forêt est si épaisse que nous ne pouvons pas atterrir directement dans la grotte ; nous n'aurions pas la place de nous retourner. Et les êtres qui vivent au sommet des arbres, tout en haut, sont bien pires que les dragons. Ils poussent... »

— « Je vous en prie ! » dit Rufo. « J'ai déjà mal au cœur et nous n'avons pas encore quitté le sol. »

— « Plus tard, Oscar, si tu veux toujours le savoir. De toute manière, nous ne prendrons pas le risque de les rencontrer... et nous ne les rencontrerons pas ; ils se tiennent toujours plus haut que les dragons ne peuvent aller, ils y sont obligés. À quelle distance se trouve la forêt ? »

— « Euh... huit milles et demi, d'après la carte et à en juger par la distance que nous avons parcourue jusqu'ici... et pas plus de deux milles encore pour trouver la Grotte de la Porte. »

— « Bien. Tenez-moi bien serrée par la taille, vous deux, et en assurant autant de contact corporel que possible ; il faut que les forces agissent également sur nous trois. » Rufo et moi lui passâmes un bras

autour de la taille et nous nous serrâmes la main par-dessus son ventre. « C'est bien comme ça. Serrez fort. » Star écrivit alors des chiffres sur le rocher, à côté de la flèche.

Elle s'éleva dans la nuit, et nous la suivîmes.

Je ne vois pas comment on pourrait ne pas appeler cela de la magie car je ne vois pas comment on peut construire autrement un hélicoptère à l'aide de jarrettières. Mais, si vous préférez une autre explication, disons que Star nous a hypnotisés, puis a utilisé son pouvoir psi pour nous téléporter sur une distance de huit milles et demi. « Psi » est un mot qui convient mieux que celui de « magie » ; les monosyllabes ont plus de force que les mots polysyllabiques : voyez plutôt les discours de Winston Churchill. Remarquez que je ne comprends pas la signification de ces mots, pas plus que je ne puis expliquer comment il se fait que je ne me perde jamais. Je pense seulement qu'il est absurde que d'autres puissent se perdre.

Quand je vole, dans mes rêves, j'ai deux styles différents : le premier consiste en un plongeon de cygne, où je pique en tourbillonnant et en faisant toutes sortes d'acrobaties ; l'autre est beaucoup plus classique : je suis assis à la turque, comme un petit prince, et je vogue par la seule vertu de ma force de caractère.

Nous avons utilisé la seconde méthode ; nous avons plané, mais sans planeur. La nuit était merveilleuse pour voler (d'ailleurs, toutes les nuits à Nédia sont merveilleuses ; dans la saison des pluies, il pleut juste avant l'aurore, c'est tout, d'après ce que l'on m'a dit) ; la lune était pleine et donnait l'éclat de l'argent au sol, en dessous de nous. Les bois s'entrouvrirent et se divisèrent en bosquets ; la forêt vers laquelle nous nous dirigions paraissait noire, de loin, et beaucoup plus haute, infiniment plus imposante que les jolis bois que nous laissions derrière nous. Tout au fond de l'horizon, je pouvais apercevoir les lumières de la maison de Lerdki.

Il n'y avait pas deux minutes que nous tenions l'air que Rufo dit « Pardonnez-moi ! » et détourna la tête. Il n'a pas l'estomac faible : pas une goutte ne nous tomba dessus ; il ne vomissait pas mais expulsait la bile comme une fontaine. Ce fut le seul incident d'un vol parfait.

Juste avant d'atteindre les grands arbres, Star nous dit avec inquiétude : « *Amech !* » Nous nous arrêtâmes, brusquement comme un hélico, puis nous nous posâmes tous les trois ensemble, parfaitement. La flèche gisait sur le sol, juste devant nous, immobile à nouveau. Rufo la replaça dans son carquois. « Comment te sens-tu, » demandai-je. « Et ta jambe, comment va-t-elle ? »

Il eut un haut-le-cœur. « Pour la jambe, cela va parfaitement. C'est le sol qui se met à tourner. »

— « Silence ! » chuchota Star. « Il va se remettre. Mais faites silence, votre vie en dépend. »

Nous partîmes presque immédiatement ; je menais la marche, l'épée à la main ; Star me suivait et Rufo la protégeait par-derrière, son arc à la main, flèche prête à être tirée.

Comme nous venions de passer du clair de lune à une profonde obscurité, j'étais encore tout ébloui et j'avancais en tâtonnant, sentant de la main les troncs d'arbres et priant pour qu'aucun dragon ne se trouvât sur le chemin que mon sens de l'orientation m'indiquait. Je savais, certes, que les dragons dormaient la nuit mais je n'avais aucune confiance dans les dragons. Rien n'empêchait un dragon célibataire de monter la garde, comme le font les babouins célibataires. J'avais grande envie de laisser la gloire à saint Georges et d'aller plus loin.

Une fois, mon nez m'arrêta, une odeur de vieux musc. J'attendis un instant et me mis peu à peu à reconnaître l'obstacle : c'était une forme de la taille d'un gros bureau de ministre, un dragon qui dormait, la tête posée sur la queue. Je le fis contourner par les autres, prenant garde à ne faire aucun bruit et espérant que mon cœur n'était pas aussi retentissant qu'il me le semblait.

J'avais maintenant une meilleure vision et pouvais distinguer tout ce que frappaient les rayons lunaires ; et je pouvais voir beaucoup d'autres choses. Le sol était recouvert de mousse et légèrement phosphorescent, comme le sont parfois certaines vieilles souches d'arbres à demi pourries. Une très légère phosphorescence, très, très légère. Mais c'était un peu comme lorsque vous rentrez dans une pièce obscure : vous ne voyez rien quand vous entrez mais plus tard, vous distinguez tout. Maintenant, je pouvais voir les arbres et le sol, sans oublier les dragons.

J'y avais déjà pensé. Qu'est-ce en effet qu'une douzaine de dragons dans une grande forêt ? Il est probable que vous n'en verrez pas le moindre, pas plus que vous ne voyez le moindre cerf dans une forêt giboyeuse.

Mais celui qui obtiendrait une concession de stationnement pour toute la nuit dans cette forêt se ferait une véritable fortune s'il trouvait un moyen de faire payer les dragons. Quand nous cessions d'en voir un, c'était pour en apercevoir un autre.

Il ne s'agit naturellement pas de dragons. Non, c'est bien pire. Il s'agit de sauriens, qui ressemblent plus au *Tyrannosaurus rex* qu'à tout autre chose : d'énormes arrière-trains avec d'énormes pattes postérieures, des antérieures plus petites qu'ils doivent utiliser pour marcher ou pour saisir leurs proies. La tête se compose surtout d'une énorme mâchoire. Ils sont omnivores alors qu'il me semblait bien que

le *Tyrannosaurus rex* ne mangeait que de la viande. Mais cela n'arrange rien car ces dragons mangent de la viande quand ils peuvent s'en procurer ; c'est même la nourriture qu'ils préfèrent. En outre, ces monstres qui ressemblent à des dragons se sont perfectionnés en ce sens qu'ils ont la charmante habitude de brûler leurs propres gaz d'échappement. C'est bien là la preuve qu'il ne faut jamais être surpris par les bizarreries de l'évolution, et surtout pas après avoir vu la manière dont les octopodes font l'amour.

Une fois, très loin vers notre gauche, nous vîmes une énorme flamme jaillir accompagnée d'un grognement qui évoquait le hurlement d'un vieil alligator. La lueur subsista quelques instants puis s'éteignit. Ne me demandez pas ce que c'était, peut-être deux mâles qui se disputaient une femelle ? Nous avons continué d'avancer mais je fis quand même ralentir la marche car cette brillante lumière m'avait un peu ébloui et il me fallut attendre d'accommoder de nouveau ma vision.

Je suis allergique aux dragons, et quand je parle d'allergie, je ne veux pas dire qu'ils m'agacent. Je souffre de la même allergie que le pauvre Rufo envers la dramamine, ou plutôt comme certaines personnes qui ne peuvent pas supporter les peaux de chat.

Dès que nous étions entrés dans la forêt, mes yeux s'étaient emplis de larmes, puis mes sinus s'étaient bouchés et, au bout d'un demi-mille, je me frottais déjà le nez avec le dos de la main gauche, aussi fort que possible, pour m'empêcher d'éternuer. Au bout d'un moment, je ne pus m'en empêcher ; j'avais beau me serrer le nez entre les doigts, me mordre les lèvres, l'explosion que j'essayais de contenir me creva presque les tympans. Cela arriva alors que nous étions en train de contourner un dragon de la taille d'un semi-remorque ; je m'arrêtai net et eux aussi s'arrêtèrent tout aussi brusquement ; nous attendîmes. Heureusement, il ne se réveilla pas.

Quand je me relevai, ma bien-aimée était tout à côté de moi et me serrait le bras. Je m'arrêtai de nouveau. Elle fouilla dans sa bourse, y prit quelque chose en silence, puis m'en mit sur le nez et dans les narines en frottant et, d'une douce impulsion me fit signe que nous pouvions continuer.

J'ai d'abord éprouvé une sensation de grande fraîcheur dans le nez, comme lorsque l'on respire du Vick, puis une sorte d'engourdissement. Enfin, au bout de quelques instants, il fut dégagé.

Après plus d'une heure de cette marche furtive et encombrée d'apparitions qui me parut durer une éternité, au milieu d'arbres immenses et d'ombres géantes, j'eus le sentiment que nous allions parvenir au but. La Grotte de la Porte ne devait plus être qu'à une centaine de yards de nous et je voyais déjà la terre qui s'élevait à

l'endroit où semblait se trouver l'entrée... et il n'y avait qu'un seul dragon sur notre chemin, et encore n'y était-il pas vraiment.

Je me mis à courir.

Il y avait cet affreux petit ami, pas plus grand qu'un kangourou, en ayant à peu près la forme, à cela près que ses petites quenottes de bébé devaient avoir quatre pieds de long. Peut-être était-il tellement jeune qu'il devait se lever la nuit pour faire pipi, je ne sais. Mais ce que je sais, c'est que, passant tout près d'un arbre derrière lequel il était, je lui marchai sur la queue et *il se mit à piailler !*

C'était bien son droit. Mais c'est alors que commencèrent les ennuis. Le dragon adulte qui se trouvait entre nous et la Grotte s'éveilla immédiatement. Ce n'était pas un très gros dragon, il devait avoir environ quarante pieds, queue comprise.

Le bon vieux Rufo réagit immédiatement, comme s'il n'avait cessé de répéter son rôle ; il se précipita sur l'extrémité sud de la brute, arc bandé, prêt à tirer : « Levez-lui la queue ! » hurla-t-il.

Je courus sur le devant de l'animal et essayai de le neutraliser en l'injuriant et en agitant mon épée, tout en me demandant à quelle distance il pouvait projeter sa flamme. Il n'y a que quatre endroits où l'on peut enfoncer une flèche dans un dragon de Névias ; tout le reste est blindé comme un rhinocéros, en plus épais cependant. Ces quatre endroits sont la bouche (quand elle est ouverte), les yeux (un coup difficile car ils sont petits, comme des yeux de cochon), et enfin cet endroit qui se trouve juste en dessous de la queue et où presque tous les animaux sont vulnérables. J'avais imaginé qu'une flèche piquée dans cet endroit sensible ne pourrait qu'ajouter à cette sensation « de brûlure, de démangeaison » qui est si bien décrite dans les annonces publicitaires, ces annonces qui vous conseillent telle ou telle préparation pour vous épargner les traitements chirurgicaux des hémorroïdes.

Je pensais que si le dragon, qui n'était pas tellement intelligent, était effroyablement gêné, en même temps, aux deux extrémités, il deviendrait incapable de coordonner ses gestes. Nous pourrions alors, de loin, le transpercer de plusieurs flèches, lui ôtant ainsi toute agressivité et le mettre en fuite. Mais, pour cela, il fallait d'abord que je lui fasse lever la queue, pour permettre à Rufo de tirer. Ces créatures sont aussi déséquilibrées que le bon vieux *t. rex*, et chargent tête haute, pattes antérieures en avant, en prenant appui sur leur lourde queue.

Le dragon balançait sa tête d'avant en arrière ; j'essayais de passer de l'autre côté pour ne pas me trouver sur le chemin de son jet de flammes quand, tout à coup, je sentis une odeur de méthane ; le dragon commençait à en rejeter, mais l'odeur se fit sentir avant

l'allumage ; je fis si rapidement retraite que je butai sur le bébé que j'avais déjà écrasé une fois, basculai par dessus, atterrissant sur les épaules et roulant par terre, ce qui me sauva. Ces flammes atteignent une longueur d'environ vingt pieds. Le dragon adulte s'était redressé et aurait pu me faire frire mais le bébé nous séparait. Il coupa l'allumage. Rufo hurla : « Dans le mille ! »

Si j'eus le temps de reculer, ce fut à cause de sa mauvaise haleine. On dit généralement que « le méthane pur est un gaz incolore et inodore ». Cela prouve que ce générateur de méthane pour « G. I. » n'en produisait pas de pur ; celui-ci était tellement chargé d'acétone et d'aldéhyde de fabrication maison que tous les environs empestaient comme un déversoir d'égouts.

Je crois volontiers que Star m'a sauvé la vie en me débouchant le nez, quelques instants auparavant. Quand j'ai le nez bouché, je n'ai plus aucun odorat.

Le combat ne prit pas fin comme je l'avais imaginé ; et ces réflexions, c'est avant ou après que je les fis, pas pendant. Peu après que Rufo l'eut frappé en plein dans le mille, l'animal féroce eut une expression d'extrême indignation ; il ouvrit de nouveau la gueule, mais sans flamme et essaya de porter ses deux mains à son derrière. Il ne put y arriver, car ses membres antérieurs étaient trop courts, mais il essaya. J'avais rapidement rengainé mon épée quand j'avais vu la longueur de la flamme et j'avais saisi mon arc. J'eus le temps de lui envoyer une flèche dans la gorge, peut-être même dans l'amygdale gauche.

Il ressentit brutalement mon message. Avec un hurlement de rage qui ébranla le sol, il bondit sur moi, vomissant des flammes, tandis que Rufo criait : « Parade de septime ! »

J'étais trop occupé pour le féliciter ; ces créatures sont rapides pour leur taille. Mais je le suis, moi aussi, et j'étais mieux encouragé. Une masse comme celle-ci ne peut pas modifier très rapidement sa course mais elle peut bouger la tête et ainsi changer la direction du jet de flammes. Il me brûla légèrement les culottes, mais je fus assez rapide et je pus me déplacer.

Star parvint à placer avec précision une flèche dans son autre amygdale, exactement à l'endroit d'où sortait la flamme, pendant que je faisais un saut de côté. Alors, la pauvre petite chose s'acharna tellement à faire front des deux côtés, contre nous deux, qu'elle perdit pied et tomba, provoquant un petit tremblement de terre. Rufo envoya une autre flèche dans son tendre postérieur, Star lui transperça la langue, ce qui l'empêcha d'éructer ; cela ne sembla pas lui faire grand mal mais dut le gêner considérablement.

Il se ramassa sur lui-même, se remit sur pieds, essayant de me

brûler une nouvelle fois. Je peux dire qu'il ne m'aimait pas !

Et la flamme s'éteignit.

C'était bien là ce que j'avais espéré. Un vrai dragon, avec des châteaux et des princesses prisonnières, aurait eu tout le feu qu'il aurait pu désirer, comme les cow-boys qui disposent de pistolets à trente-six coups dans les mauvais westerns de télévision. Mais ces créatures-là devaient produire leur propre méthane et ne devaient pas avoir un grand réservoir, ou alors ils n'avaient pas beaucoup de pression, c'est du moins ce que j'espérais. Si nous pouvions le harceler et lui faire gaspiller assez vite toutes ses munitions, il lui faudrait probablement pas mal de temps pour recharger.

Pendant ce temps, Star et Rufo ne lui laissaient aucun répit en jouant aux fléchettes avec lui. Il fit un grand effort pour se rallumer pendant que je passais devant lui, essayant toujours de garder le petit dragon entre le gros et moi-même ; et il se comportait comme un Ronson qui n'a presque plus de gaz ; la flamme s'alluma, jaillit et atteignit péniblement une longueur de six pieds puis s'éteignit. Mais il avait fait un tel effort pour m'atteindre de cette flamme vacillante qu'il s'écroula une nouvelle fois.

Je supposai alors qu'il allait se trouver, pendant une ou deux secondes, épuisé comme un homme qui vient de faire un pénible effort ; je pris donc mes risques et courus sur lui ; je parvins à lui enfoncer mon épée dans l'œil droit.

Il eut un dernier sursaut et expira.

(Un beau coup. On dit que les dinosaures ont la cervelle de la taille d'une châtaigne. À supposer que cet animal ait eu le cerveau de la taille d'un melon, c'était quand même une chance de l'avoir atteint en lui enfonçant mon épée dans l'orbite. Jusque-là, tout ce que nous lui avions fait n'avait été que piqûres de moustiques. Mais ce coup-là suffit à le tuer, saint Michel *et* saint Georges avaient guidé la pointe de mon épée.)

Rufo se mit alors à hurler : « Patron ! Venez vite à l'abri ! »

Toute une troupe de dragons était en train de s'approcher de nous. Cela vous donnait l'impression d'être obligé de creuser un trou individuel dans le sol pour vous abriter d'un régiment de chars d'assaut menant l'attaque.

— « Par ici ! » hurlai-je. « Rufo ! Par ici, pas par là ! Star ! » Rufo fit une embardée, parvint à s'arrêter et nous nous dirigeâmes tous les deux du même côté, puis je vis l'entrée de la Grotte, d'une noirceur de péché mais qui semblait aussi accueillante qu'une étreinte maternelle. Star s'approcha ; je la fis entrer, Rufo suivit et, quant à moi, je me retournai pour affronter d'autres dragons, tout cela pour l'amour de

ma belle.

Mais elle se mit à hurler : « Seigneur, Oscar ! Entre, espèce d'idiot ! *Il faut que je mette les défenses !* »

J'entrai donc, aussi vite que possible, et elle mit les défenses ; et je ne l'ai jamais grondée d'avoir traité d'idiot son mari.

CHAPITRE XIII

Le petit dragon nous suivit jusqu'à la grotte ; sans mauvaises intentions (encore que je n'accorde aucune confiance à des crocs de cette taille) mais plutôt comme tous les canetons, qui suivent celui qui précède. Il essaya d'entrer derrière nous mais recula vivement quand il toucha du museau l'invisible barrière, avec la réaction d'un chat qui aurait heurté un fil électrique. Il se mit alors à errer devant l'entrée, en faisant entendre des gémissements plaintifs.

Je commençais à me demander si les défenses de Star arrêteraient ou non les flammes. Je découvris un vieux dragon, tout juste derrière le bébé, qui essayait d'enfoncer la tête dans l'ouverture de la grotte et qui, exactement comme le bébé, la retira avec indignation. Après quoi, il nous regarda et nous envoya son jet de flammes.

Non, décidément, les défenses n'arrêtaient pas les flammes.

Nous étions entrés assez profondément, ce qui nous épargna d'être brûlés, mais la fumée, la puanteur et la chaleur étaient effrayantes et nous n'aurions pas pu supporter longtemps ce traitement.

Une flèche passa en sifflant à mes oreilles ; le dragon fit alors semblant de ne plus s'intéresser à nous. Il fut remplacé par un autre qui n'avait pas été convaincu. Rufo, à moins que ce fût Star, le convainquit avant qu'il ait le temps d'allumer son lance-flammes. L'air devint moins épais : il devait y avoir, quelque part à l'intérieur, une cheminée d'aération.

Pendant ce temps, Star avait allumé une torche ; les dragons, à l'extérieur, tenaient une houleuse assemblée. Je regardai derrière moi : un passage étroit et bas s'enfonçait en tournant dans les entrailles de la terre. Je m'arrêtai alors de m'occuper de Star et de Rufo, et aussi de l'intérieur de la grotte : un autre porte-parole se

présentait.

J'eus le président de l'assemblée dans le palais avant qu'il eût le temps d'éructer. Le vice-président prit la succession et fit un bref discours, d'une quinzaine de pieds de long, avant de changer, lui aussi, d'opinion. La délégation fit retraite et ses membres commencèrent à discuter entre eux avec agitation.

Pendant ce temps, le bébé dragon n'avait pas cessé de se promener devant l'entrée de la grotte. Quand les adultes se furent retirés, il revint à la porte, à l'endroit même où il s'était brûlé le nez. « Koo-werp ? » disait-il plaintivement. « Koo-werp ? Keet. » Manifestement, il voulait entrer.

Star me prit par le bras. « Si le seigneur mon époux le veut bien, nous sommes prêts. »

— « Keet ! »

— « Tout de suite, » acquiesçai-je, puis je hurlai : « Arrière, gamin ! Retourne vers ta maman. »

Rufo passa la tête près de la mienne : « Il ne le peut probablement pas, c'est sans doute sa maman que nous avons démolie. »

Je ne répondis pas car cela semblait plausible ; le dragon adulte que nous avions achevé s'était en effet réveillé immédiatement quand j'avais marché sur la queue du bébé. Cela semblait bien une preuve d'amour maternel, si du moins les dragons connaissent l'amour maternel, ce que je ne saurai jamais.

C'est quand même triste d'être incapable de tuer un dragon sans avoir, après, le cœur lourd.

Nous nous repliâmes à l'intérieur de la colline, évitant les stalactites, contournant les stalagmites ; Rufo marchait en tête, une torche à la main. Nous arrivâmes au bout d'un certain temps dans une pièce voûtée dont le sol brillait doucement et semblait composé de dépôts calcaires accumulés là depuis des siècles. Il y avait près des parois des stalactites aux douces couleurs pastel et, au centre de la grotte, une stalactite merveilleuse, en forme de lustre presque symétrique, sans stalagmite en dessous. Star et Rufo avaient installé des blocs du mastic luminescent qui, sur Névia, donne l'habituelle lumière nocturne, en une douzaine d'endroits autour de la salle et celle-ci était baignée d'une douce lumière qui faisait jaillir les stalactites de l'obscurité.

Rufo me montra des toiles d'araignée tissées entre les stalactites : « Ces fileuses ne sont pas dangereuses, » me dit-il. « Elles sont seulement grosses et affreuses mais ne mordent pas comme une araignée. Cependant... attention où vous marchez ! » Il me repoussa

en arrière. « Ça, c'est venimeux, et il est même dangereux de les toucher. Des orvets. C'est ce qui nous a pris tellement de temps. Nous avons dû nous assurer que l'endroit était propre avant de placer les défenses. Mais maintenant qu'*Elle* pose les défenses aux entrées je vais quand même vérifier une dernière fois. »

Les prétendus orvets étaient des serpents translucides et irisés, de la taille d'un grand cobra et qui, pour la forme, ressemblaient à de grands lombrics ; je fus soulagé de voir qu'ils étaient morts. Rufo les embrocha sur son épée, faisant un effroyable chiche-kebab, puis les porta vers l'entrée que nous avions empruntée.

Il revint rapidement ; Star terminait de poser les défenses. « Cela va mieux, » dit-il en soupirant, et il se mit à nettoyer sa lame. « Je ne désire pas qu'ils continuent à parfumer la maison. Ils pourrissent assez rapidement et cela me fait penser à des charognes, ou à du copra. Est-ce que je vous ai déjà parlé de l'époque où, à Sydney, j'ai embarqué comme cuisinier ? Nous avions un lieutenant qui ne se baignait jamais et qui gardait un pingouin dans sa cabine. Une femelle naturellement. L'oiseau n'était pas plus propre que son maître et il avait l'habitude de...»

— « Rufo, » dit Star, « veux-tu donner un coup de main pour les bagages ? »

— « J'arrive, madame. »

Nous sortîmes la nourriture, les sacs de couchage, une nouvelle provision de flèches, les objets dont Star avait besoin pour sa sorcellerie et ses manigances, et aussi des gourdes à remplir d'eau, tout cela sortant de la boîte pliante. Star m'avait averti que Karth-Hokesh était un endroit où l'industrie chimique locale n'était pas compatible avec la vie humaine ; tout ce que nous devrions manger ou boire, nous devions l'emporter avec nous.

Je regardais avec une certaine répugnance les gourdes d'un litre de contenance. « Ma petite fille, je crois que nous ne prenons pas assez de nourriture ni de boisson. »

Elle secoua la tête : « Nous n'aurons pas besoin de plus, je t'assure. »

— « Lindbergh a traversé l'Atlantique avec un seul sandwich au beurre de cacahuète, » dit Rufo. « Je lui avais pourtant dit d'en prendre plus. »

— « Comment sais-tu que nous n'en aurons pas besoin de plus, » insistai-je. « Et surtout d'eau. »

— « Je remplis la mienne avec du cognac, » dit Rufo. « Vous partagez avec moi et je partagerai avec vous. »

— « Seigneur mon amour, l'eau est lourde. Si nous essayons de

prendre sur nous tout ce dont nous pouvons avoir besoin en cas d'urgence, comme le Chevalier Blanc, nous serons trop chargés pour pouvoir combattre. Je vais avoir à transporter trois personnes, les armes et un minimum de vêtements. Les matières vivantes sont ce qu'il y a de plus facile à transporter ; je peux emprunter une partie de votre force à vous deux. Les matières organiques viennent ensuite ; tu as remarqué, je pense, que nos vêtements sont en laine, nos arcs en bois et les cordes en boyaux. Les matières inertes, non organiques sont les plus difficiles, surtout l'acier, et nous devons pourtant avoir nos épées et, si nous avons encore nos armes à feu, je me serais efforcée d'en prendre le maximum avec nous, car nous allons en avoir besoin maintenant. Cependant, seigneur Héros, je ne dis cela que pour t'informer. C'est à toi de décider... Je me sens certainement capable de me charger encore de... oh... même cinquante livres de matière inerte si c'est nécessaire. Si tu veux donc choisir ce que ton génie t'inspire de prendre ? »

— « Mon génie semble être allé à la pêche. Mais, Star, mon amour, la réponse est facile : prends tout. »

— « Seigneur ? »

— « Jocko nous a fourni une demi-tonne de nourriture, me semble-t-il, assez de vin pour émettre un emprunt, et même un peu d'eau. Sans compter tout un échantillon des meilleurs outils de Névia pour tuer, dépecer et mutiler. Il y a même une armure. Et des quantités d'autres choses. Il y a dans cette boîte pliante, assez pour supporter un siège, sans manger ni boire rien qui provienne de Karth-Hokesh. Et le plus beau, c'est que cela ne pèse qu'environ une quinzaine de livres, tout emballé... c'est bien loin des cinquante livres que, d'après toi, tu peux porter magiquement. Je n'ai qu'à tout mettre sur mon dos et je ne le remarquerai même pas. Ça ne me ralentira pas ; ça peut même me protéger d'un coup dans le dos. Cela te va-t-il ? »

L'expression de Star ressemblait exactement à celle d'une maman dont le fils vient de lui parler des petits enfants qui naissent dans les choux et qui se demande comment il faut répondre sur ce sujet délicat. « Seigneur mari, la masse est beaucoup trop importante. Je doute qu'il existe une sorcière ou un sorcier capable de la mouvoir sans aide. »

— « Mais quand tout est replié ? »

— « Cela ne change rien, seigneur ; la masse est toujours là, et elle est encore plus dangereuse. Pense seulement à un puissant ressort, qui est comprimé et tout petit, il emmagasine encore plus d'énergie. Il faut une puissance énorme pour transiter une boîte pliante sous sa forme compacte, ou elle explose. »

Je me suis alors souvenu du volcan de boue qui nous avait éclaboussés et j'ai cessé de discuter. « D'accord, je me trompe. Une question, cependant : Si la masse est toujours là, pourquoi pèse-t-elle si peu quand tout est plié ? »

Star prit la même expression troublée : « Je te prie de m'excuser, seigneur, mais nous ne parlons pas le même langage, ce langage mathématique qui me permettrait de te répondre. Je veux dire, pas encore ; je te promets de te permettre de l'étudier si tu veux. Disons simplement qu'il faut y penser en termes de tissu spatial contenu. Ou bien imaginer que la masse est extrêmement éloignée, – dans une nouvelle direction, – si éloignée des côtés de la boîte pliante que la gravitation locale ne joue presque plus. »

(Je me rappelais l'époque où ma grand-mère m'avait demandé de lui expliquer comment fonctionnait la télévision, le principe, pas seulement les images. Il y a des choses qui ne peuvent pas être apprises en dix courtes leçons, qui ne peuvent pas être popularisées, rendues familières aux masses ; pour les comprendre, il faut des années d'efforts. Mais ce que je dis là est une véritable trahison, en notre époque où l'ignorance a droit de cité et où l'opinion d'un individu a la même valeur que celle d'un autre. Et c'est pourtant ainsi. Comme le dit Star, le... est ce qu'il est... mais cela n'excuse pas l'ignorance.)

Je montrai cependant encore de la curiosité : « Star, n'y a-t-il pas une façon de m'expliquer pourquoi certaines choses voyagent plus facilement que d'autres ? Pourquoi, par exemple, le bois est plus facile à transporter que l'acier ? »

Elle prit un air triste : « Non, parce que je ne le sais pas moi-même. La magie n'est pas une science, c'est seulement une accumulation de moyens pour faire des choses, des moyens qui marchent, mais souvent nous ne savons pas pourquoi ils marchent. »

— « Cela ressemble tout à fait à la science de l'ingénieur. Le projet est une théorie qu'il faut ensuite vérifier. »

— « Oui, seigneur mari. Un magicien, c'est un ingénieur empirique. »

— « Et, » ajouta Rufo, « un philosophe est un savant qui n'a pas d'expérience. Moi, je suis un philosophe ; c'est la meilleure de toutes les professions. »

Star l'ignore et, prenant une sorte de maquette, traça un croquis pour me montrer ce qu'elle connaissait de la grande tour où nous devions voler l'Œuf de Phénix. Ce bloc semblait être un gros cube de plexiglas ; cela y ressemblait, la surface semblait la même et les doigts y laissaient des traces.

Mais elle avait pris un long stylet qui s'enfonçait dedans comme si le bloc avait été fait d'air. Avec la pointe de son stylet, elle pouvait dessiner en trois dimensions ; elle laissait une ligne brillante où elle le désirait, c'était un véritable tableau noir en trois dimensions.

Ce n'était pas de la magie, c'était une technique d'avant-garde, une technique qui va révolutionner toutes nos méthodes de dessin industriel quand nous l'aurons assimilée, surtout pour les assemblages minutieux comme ceux que l'on trouve pour les moteurs d'avion et pour les circuits d'hyperfréquence, une méthode qui est même supérieure aux perspectives écorchées sur calques transparents. Le bloc avait environ trente pouces de côté et le dessin intérieur pouvait être étudié sous tous les angles, on pouvait même le renverser et l'étudier par en dessous.

La Tour-d'un-Mille-de-Haut n'était pas une spirale mais un bloc massif, un peu comme les constructions en gradins que l'on trouve à New York, mais infiniment plus grande.

L'intérieur était un vrai labyrinthe.

— « Seigneur champion, » me dit Star comme pour s'excuser, « quand nous avons quitté Nice nous avons dans nos bagages un plan complet de la Tour. Maintenant, il me faut travailler de mémoire. J'ai cependant étudié si longtemps ce plan que je crois pouvoir retrouver les itinéraires même si les proportions sont fausses. Je suis certaine des bons chemins, des chemins qui conduisent à l'Œuf. Il est possible que certaines fausses pistes, que certaines impasses fassent défaut car je ne les ai pas étudiées avec autant de soin. »

— « Je ne vois pas ce que cela peut faire, » lui dis-je pour la rassurer. « Si je connais les bons chemins, tous ceux que je ne connaîtrai pas seront mauvais. Et je ne les prendrai pas. Sauf pour me cacher, un instant. »

Elle m'indiqua les bons chemins par des lignes rouges, brillantes, les mauvais en vert, et il y avait beaucoup plus de vert que de rouge. Le créateur qui avait conçu cette tour avait l'esprit tordu. Ce qui paraissait être l'entrée principale pénétrait, se divisait et convergeait de nouveau, passait tout à côté de la Chambre de l'Œuf, pour redescendre par un chemin détourné et vous reconduire vers l'extérieur, et cela ressemblait tout à fait au « Par ici la Sortie » de P.T. Barnum.

À l'intérieur, d'autres routes se croisaient et on se perdait dans des dédales ; il était impossible de s'y reconnaître simplement en tournant toujours à gauche. Si on le faisait, on était sûr de mourir de faim. Même les chemins marqués de rouge étaient extrêmement compliqués. À moins de savoir où l'Œuf était conservé, on pouvait entrer par la bonne porte et cependant passer toute l'année, jusqu'au

mois de janvier suivant, dans une recherche stérile.

— « Star, es-tu déjà allée dans la Tour ? »

— « Non, seigneur. Je suis allée à Karth-Hokesh. Bien après les Collines de la Grotte, mais je n'ai vu la Tour que de très loin. »

— « Quelqu'un a bien dû y aller. Ce ne sont certainement pas tes... adversaires... qui t'ont donné une carte. »

Elle me répondit avec calme : « Seigneur, soixante-trois hommes braves sont morts pour rassembler les renseignements que je te donne maintenant. »

(Nous en étions donc maintenant à la soixante-quatrième tentative !) et je lui dis : « Est-il possible de n'étudier que les routes rouges ? »

— « Certainement, seigneur. » Elle appuya sur un bouton de commande et les lignes vertes s'effacèrent. Les routes rouges partaient chacune d'une ouverture : une porte et deux fenêtres.

Je montrai du doigt le niveau inférieur. « Celle-ci est la seule, sur trente ou quarante portes, qui mène à l'Œuf ? »

— « Exact. »

— « Alors, juste après cette porte, ils vont nous attendre pour nous attaquer. »

— « C'est vraisemblable, seigneur. »

— « Hum... » Je me retournai vers Rufo. « Rufo, as-tu dans ce fatras une corde longue, solide et légère ? »

— « J'ai pris de celle que Jocko utilise pour le remorquage. Une sorte de grosse ligne de canne à pêche, qui peut supporter environ cinq cents livres. »

— « Seigneur ! »

— « J'ai pensé que vous pourriez en avoir besoin. Un millier de yards suffira-t-il ? »

— « Oui. Et rien de plus léger ? »

— « Si, du fil pour pêcher la truite. »

En une heure, nous fîmes tous les préparatifs auxquels j'avais pu penser et j'avais le labyrinthe bien gravé dans la tête, je le connaissais aussi bien que l'alphabet. « Star chérie, nous sommes prêts. À toi de réciter ton incantation. »

— « Non, seigneur. »

— « Pourquoi pas ? Cela irait très vite. »

— « Parce que je ne peux pas, mon chéri. Ces Portes ne sont pas de vraies portes ; il y a toujours un problème d'horaire. Celle-ci sera prête à s'ouvrir, pour quelques minutes, dans environ sept heures, puis

ne pourra plus être ouverte avant plusieurs semaines. »

J'eus une pensée assez triste. « Si ces gaillards que nous allons attaquer le savent, ils vont nous tirer dessus dès que nous sortirons. »

— « J'espère que non, seigneur champion. Ils doivent nous attendre vers les Collines des Grottes, car ils savent que nous avons une Porte quelque part dans ces collines, – et c'est d'ailleurs cette Porte que j'avais l'intention d'utiliser. Mais cette Porte-ci, même s'ils la connaissent, est si mal située, – pour nous, – que je ne pense pas qu'ils supposent seulement que nous oserons l'utiliser. »

— « Tu ne cesses de me reconforter. As-tu pensé à me dire quelque chose des dangers auxquels nous devons nous attendre ? Des chars ? De la cavalerie ? De grands géants verts aux oreilles poilues ? »

Elle parut troublée : « Tout ce que je pourrais dire pourrait t'induire en erreur, seigneur. Nous pouvons penser que leurs troupes seront composées de robots plutôt que de créatures vivantes... ce qui veut dire qu'il peut s'agir de n'importe quoi. Sans oublier que tout peut n'être qu'illusion. Je t'ai parlé de la gravité ? »

— « Je ne crois pas. »

— « Pardonne-moi. Je suis fatiguée et j'ai l'esprit troublé. La gravité varie, quelquefois d'une manière imprévisible. Un niveau horizontal semble descendre, puis remonter brusquement. Autre chose... Tout peut être une illusion. »

Rufo dit : « Patron, si ça bouge, faut tirer dessus. Si ça parle, lui couper la gorge. Cela dissipe la plupart des illusions. Il n'est pas nécessaire d'avoir un programme ; il y a seulement nous, et les autres. Aussi, dans le doute, tuez, sans hésitation. »

Je lui fis un sourire grimaçant. « Pas de quartier, alors. Très bien. Nous nous en occuperons quand nous y serons. Cessons maintenant de parler. »

— « Oui, seigneur mon mari, » m'appuya Star. « Nous ferions mieux de prendre quelques heures de repos. »

Quelque chose dans sa voix avait changé. Je la regardai et elle me parut légèrement différente, aussi, plus petite, plus douce, plus féminine et plus obéissante que l'amazone qui, moins de deux heures auparavant, avait tiré des flèches sur une bestiole qui devait bien peser cent fois son propre poids.

— « Bonne idée, » dis-je lentement en regardant autour de nous. Pendant que Star m'avait indiqué les dédales de la Tour, Rufo avait rempaqueté ce que nous ne pouvions pas prendre et, je le remarquais maintenant, installé un sac de couchage d'un côté de la grotte et les deux autres côte à côte, aussi loin du premier que possible.

Je lui posai une question silencieuse en regardant Rufo, lui

adressant un haussement d'épaules qui signifiait : « Et maintenant ? »

La réponse de ses yeux ne signifiait ni oui ni non. Puis elle appela : « Rufo, va au lit et repose-toi la jambe. Ne te couche pas dessus, reste sur les fesses, ou face au mur. »

Pour la première fois, Rufo nous montra qu'il désapprouvait ce que nous avions fait. Il répondit brutalement, non pas à ce que Star avait dit mais à ce qu'elle semblait vouloir signifier : « Vous ne voulez tout de même pas me demander de regarder ! »

Star me dit, à voix si basse que j'eus de la peine à la comprendre : « Excuse-le, seigneur mari. C'est un vieil homme, il a ses lubies. Une fois qu'il sera au lit, j'éteindrai les lumières. »

Je murmurai : « Star, mon amour, ce n'est pas comme cela que j'avais imaginé ma lune de miel. »

Elle chercha mon regard. « C'est là ton désir, seigneur mon mari ? »

— « Oui. La recette parle d'une cruche de vin et d'une miche de pain[54], mais ne dit pas un mot d'un chaperon. Je suis désolé. »

Elle mit sa douce main contre ma poitrine et me regarda.

— « Je suis heureuse, seigneur. »

— « Vraiment ? » Je ne comprenais pas pourquoi elle me disait cela.

— « Oui. Nous avons tous les deux besoin de sommeil. Pour demain, pour que ton bras fort qui porte ton épée puisse nous réserver de nombreux lendemains. » Je me sentis mieux et lui rendis son sourire : « Très bien, ma princesse. Mais j'ai peur de ne pouvoir dormir. »

— « Oh ! Mais si, tu vas dormir. »

— « Tu veux parier ? »

— « Écoute-moi, seigneur chéri. Demain... après ta victoire... nous irons vite à la maison. Nous n'aurons plus à attendre, plus d'ennuis. J'aimerais que tu connaisses la langue de mon pays pour que tu ne t'y sentes pas étranger. Je veux que cela soit *ta* maison, immédiatement. D'accord ? Est-ce que mon seigneur mari est disposé à se coucher ? Tu t'étends et je te donne une leçon de langue ? Tu vas dormir, tu sais bien que tu vas le faire. »

— « Bien... ce n'est pas une mauvaise idée. Mais tu as encore plus besoin de sommeil que moi. »

— « Je te demande pardon, seigneur, mais ce n'est pas vrai ; quatre heures de sommeil mettent le printemps dans mon cœur et une chanson sur mes lèvres. »

— « Bien... »

Cinq minutes plus tard, j'étais parti, je regardais les yeux les plus magnifiques du monde et j'écoutais sa voix aimée qui me parlait une langue qui m'était étrangère...

CHAPITRE XIV

Rufo me secouait par l'épaule. « Le petit déjeuner, patron ! » Il me fourra un sandwich dans une main et une chope de bière dans l'autre. « C'est assez pour pouvoir se battre et le déjeuner est emballé. J'ai sorti des vêtements propres, vos armes et je vous habillerai dès que vous aurez fini. Mais buvez d'abord cela. Nous y allons dans quelques minutes. » Lui était déjà habillé et armé.

Je bâillai et croquai une bouchée du sandwich (anchois, jambon et mayonnaise, avec quelque chose qui n'était pas tout à fait de la laitue et de la tomate) et regardai autour de moi. La place à côté de moi était vide mais Star semblait venir tout juste de se lever ; elle n'était pas encore habillée. Elle était à genoux au centre de la salle, elle faisait un grand dessin sur le sol.

— « Bonjour, moulin à paroles, » lui dis-je. « Un pentacle ? »

— « Mmm... » me répondit-elle sans lever les yeux.

Je me rendis près d'elle et regardai son travail. Quoi que ce fût, ce n'était pas inspiré par l'étoile à cinq branches. Il y avait trois centres principaux, c'était très compliqué, avec des notes ici ou là, – mais je ne reconnus ni l'écriture ni les mots, – et la seule chose que cela pouvait évoquer pour moi, c'était un gros cube vu de dessus. « Tu as déjà pris ton petit déjeuner, chérie ? »

— « J'ai déjeuné tôt ce matin. »

— « Il me semble que tu as maigri. Est-ce une tessère ? »

— « *Tais-toi !* »

Alors, elle repoussa ses cheveux en arrière, leva les yeux et me sourit tristement. « Je suis désolée, chéri. Mais il est certain qu'une sorcière reste toujours une femme. S'il te plaît, ne regarde pas par-dessus mon épaule. Il faut que je fasse cela de mémoire ; j'ai perdu mes livres dans les marais... et c'est difficile. Ne me pose plus de

questions, maintenant, je t'en prie, par pitié. Tu pourrais me faire perdre confiance en moi et il faut absolument que j'aie la plus grande confiance. »

Je m'inclinai devant elle : « Je vous prie de m'excuser, votre seigneurie. »

— « Pas de formalisme avec moi, chéri. Aime-moi quand même et embrasse-moi, rapidement, puis laisse-moi. »

Alors, je me suis penché et je lui ai donné un baiser enflammé, à la mayonnaise, puis je l'ai laissée. Je me suis habillé en terminant mon sandwich et la bière, puis j'ai cherché un coin discret dans le passage, à côté des défenses, un coin que je pourrais décrire comme étant réservé aux « messieurs. » Quand je suis revenu, Rufo m'attendait avec mon ceinturon. « Patron, vous serez en retard à votre propre pendaison. »

— « Je l'espère bien ! »

Quelques instants plus tard, nous étions installés sur le diagramme, Star sur le pourtour, Rufo et moi respectivement sur la première et sur la troisième base. Lui comme moi, nous étions lourdement chargés ; je portais moi-même deux sacs ainsi que le ceinturon de Star (bouclé au dernier cran) avec le mien, Rufo portait l'arc de Star et deux carquois, sans oublier sa trousse médicale et le déjeuner. Nous avions chacun notre arc tendu, sous le bras gauche ; nous avions tous les deux l'épée à la main. Les collants de Star étaient coincés sous ma ceinture, par derrière, comme une queue mal rangée, sa veste passée sous la ceinture de Rufo, alors que ses chaussures et son chapeau étaient fourrés dans ses poches... et tout à l'avenant. Nous ressemblions à de vrais fripiers.

Mais cette disposition laissait libres nos deux mains gauches, à Rufo et à moi. Nous regardions l'extérieur, épées tirées, nos arrières étaient protégés et Star nous tenait tous les deux fermement par la main. Elle se trouvait exactement au centre, pieds écartés, bien assurée, et portait tout ce dont peut avoir besoin une sorcière professionnelle quand elle entreprend un travail difficile, à savoir qu'elle n'avait pas même une épingle à cheveux. Elle était magnifique, cheveux au vent, yeux brillants, son visage était plein d'excitation et moi j'étais vraiment désolé d'avoir à lui tourner le dos.

— « Prêts, mes vaillants compagnons ? » demanda-t-elle d'une voix excitée.

— « Prêt, » répondis-je.

— « *Ave, Imperatrix, morituri te...* »

— « Tais-toi, Rufo ! *Silence*^[55] ! » et elle se mit à chanter dans une langue qui m'était inconnue. Je ressentis un picotement dans la

nuque.

Elle s'arrêta, serra plus fortement nos mains et hurla :
« *Maintenant !* »

Avec la brutalité d'une porte qui claque, je me suis retrouvé dans la situation du héros Booth Tarkington, dans une série de Mickey Spillane.

Je n'ai pas le temps de me plaindre. Voici devant moi *la chose*, toute prête à me couper en deux ; je lui passe ma lame en travers des boyaux, l'étripe proprement pendant qu'elle se demande encore quelle est la meilleure manière de tomber ; puis je traite son compagnon de la sorte. Une autre se promène dans le coin et essaye de me tirer dans les jambes, en passant entre les pattes de ses compagnons. Je me trouve aussi occupé qu'un castor manchot englué dans du papier collant et je remarque à peine un choc à ma ceinture quand Star récupère son épée.

Je la regarde alors tuer les ennemis qui me tirent dessus. Star est partout à la fois, aussi nue qu'une grenouille mais deux fois plus agile. Nous éprouvons la sensation de nous trouver dans un ascenseur qui tombe ; pendant la translation, les soudaines chutes de gravité auraient pu nous gêner si nous avions eu le temps d'y faire attention.

Star se rend fort utile ; après avoir éventré les demoiselles qui essayaient de m'atteindre, elle passe par-dessus ma tête et aussi au-dessus de la tête d'un nouvel ennui, le piquant au passage dans le cou, et ce n'est plus désormais un ennui.

Je crois qu'elle aide aussi Rufo mais je n'ai pas le temps de m'arrêter pour regarder. J'entends ses hoquets, derrière moi, et cela m'indique qu'il est toujours suspendu à nous, même si c'est involontaire.

Tout à coup, il se met à hurler : « *En bas !* » ; quelque chose me heurte derrière les genoux, je descends... et j'atterris en souplesse, je suis sur le point de tomber quand je comprends que la cause en est Rufo. Il est cul par-dessus tête à côté de moi, en train de tirer avec ce qui semble être une arme à feu, sur une cible mouvante qui traverse la plaine, tout en s'abritant derrière le cadavre d'un de nos adversaires.

Star aussi est descendue, mais ne se bat pas. Quelque chose lui a fait un trou dans le bras droit, entre le coude et l'épaule.

Rien d'autre ne semblait plus vivre autour de moi, mais il y avait cependant des cibles, à quatre ou cinq cents yards, qui s'approchaient rapidement. J'en vis une tomber, entendis un *Zzzzii* et sentis près de moi une odeur de chair brûlée. Une de ces armes à feu était tombée en travers d'un cadavre, à ma gauche ; je la saisis et essayai de

comprendre comment elle marchait. Il y avait une crosse et une sorte de tube qui devait servir de canon ; mais c'était tout ce qui m'était familier.

— « Comme cela, mon Héros. » Star s'approcha de moi, laissant pendre son bras blessé et perdant du sang. « Prends-le comme un fusil et vise de la même manière. Il y a un bouton juste sous ton pouce gauche. Appuie dessus. C'est tout... pas de dérive ni de hausse. »

Et pas de recul non plus, comme je m'en aperçus lorsque j'alignai une des silhouettes mouvantes et pressai le bouton. Il y eut un petit nuage de fumée et elle s'écroula. « Rayon de la mort, » ou laser, ou quoi que ce soit : viser, appuyer sur le bouton, et quel que soit celui qui se trouve à l'autre extrémité il abandonne la société, avec un petit trou brûlant en travers du corps.

J'en eus deux autres, allant de la gauche vers la droite, puis Rufo me débarrassa de mes autres cibles. Plus rien ne bougeait, nulle part, me semblait-il.

Rufo regarda autour de nous. « Il vaut mieux rester baissés, patron. » Il rampa vers Star, ouvrit la trousse médicale qu'il portait lui-même à la ceinture, et lui mit au bras une compresse grossière et sommaire.

Puis il revint vers moi : « Êtes-vous sérieusement blessé, patron ? »

— « Moi ? Je n'ai pas une égratignure. »

— « Qu'est-ce qu'il y a donc sur votre tunique ? De la sauce tomate ? Un de ces jours, quelqu'un va vous faire éternuer la cervelle. Laissez-moi regarder. »

Je lui permis d'ouvrir ma tunique. Quelqu'un, à l'aide d'une lame de scie, m'avait fait un trou dans le flanc gauche, en dessous des côtes. Je ne l'avais même pas remarqué ni senti, jusqu'à ce que je le vis ; à partir de ce moment, il me fit mal et je fus pris de nausées. Je suis tout à fait opposé aux violences quand elles s'exercent contre moi. Pendant que Rufo me soignait, je regardais alentour pour ne pas voir ma blessure.

Nous avions tué environ une douzaine d'ennemis tout autour de nous, sans compter peut-être une demi-douzaine qui s'étaient envolés... et je crois bien que nous avions tiré sur tout ce qui volait. Comment, je vous le demande, un chien de 60 livres, armé de ses seules dents, pourrait-il attaquer, abattre et maintenir prisonnier un homme en armes ? Réponse : en attaquant de tous côtés, en y mettant tout son cœur.

Je pense que nous étions arrivés en cet endroit connu sous le nom de Porte au moment de la relève de la garde et que, si nous

étions arrivés l'épée au fourreau, nous nous serions fait abattre. Comme cela s'était passé, nous avons massacré un peloton avant même que la plupart de ses membres aient eu le temps de savoir que se livrait un combat. Ils avaient été dispersés, démoralisés, et nous avons massacré les autres, même ceux qui essayaient de s'échapper. Nous avons tout utilisé, le karaté et d'autres formes sérieuses de combat (la boxe n'est pas sérieuse, pas plus que tout ce qui comporte des règles), et tout ceci fonctionne de la même façon : attaquer pour faire mal, par tous les moyens, et pas de dérobade. Et ce n'est pas tant du savoir-faire qu'un état d'esprit.

J'eus le temps d'examiner feux nos adversaires ; l'un d'eux était étendu sur le ventre, près de moi, tripes à l'air. « Des Iglis » c'est ainsi que je les appellerais, mais c'étaient des Iglis modèle réduit. Ils n'étaient pas beaux, n'avaient pas de nombril et sans doute pas beaucoup de cervelle : ils semblaient n'avoir été construits que pour un seul but, le combat, et pour essayer de rester vivants. Ce qui, d'ailleurs, nous convient aussi comme description, mais nous, nous sommes plus rapides.

Le simple fait de les regarder me donnait des haut-le-cœur, aussi me mis-je à regarder le ciel. Ce n'était pas mieux : ce ciel n'était pas décent et semblait ne pas vouloir se mettre au point. Il était bas, les couleurs étaient désagréables ; on aurait cru regarder une peinture abstraite. Je jetai de nouveau un coup d'œil sur nos victimes, qui me parurent presque belles par comparaison avec le ciel.

Pendant que Rufo me soignait, Star se glissa dans ses collants et revêtit son pourpoint. « Puis-je me lever pour mettre ma veste ? » demanda-t-elle.

— « Non, » lui dis-je. « Ils pensent peut-être que nous sommes tous morts. » Avec Rufo, je l'aidai à s'habiller sans qu'aucun de nous eût besoin de se lever plus haut que la muraille de chair qui nous abritait. Je suis certain que nous lui fîmes mal au bras mais tout ce qu'elle dit fut : « Placez mon épée de manière que je puisse la prendre de la main gauche. Et maintenant, Oscar ? »

— « Où se trouvent les jarretières ? »

— « Je les ai, mais je ne suis pas certaine qu'elles marchent. Cet endroit est vraiment particulier. »

— « Confiance pour confiance, » lui répondis-je, « c'est ce que tu m'as dit il y a quelques minutes. Mets-toi bien dans l'esprit que tu peux faire ce que tu as à faire. » Nous nous équipâmes donc et pillâmes nos victimes ; nous nous étions maintenant enrichis de trois « fusils » sans compter des armes de poing du même genre. Nous mîmes alors la flèche de chêne dans la direction du sommet de la Tour-d'un-Mille-de-Haut. Celle-ci dominait tout un côté du paysage ;

c'était plus une montagne qu'une construction, sombre et monstrueuse.

— « Prêts ? » demanda Star. « C'est maintenant que vous devez y croire, vous deux aussi ! » Elle égratigna le sable de son doigt et dit : « *Partez !* »

Et nous partîmes. Une fois dans les airs, je réalisai quelle cible parfaite nous constituions : mais nous étions aussi une belle cible quand nous étions sur terre, pour tous ceux qui pouvaient se trouver sur la Tour, et nous aurions été plus vulnérables encore si nous avions marché à pied. « Plus vite ! » hurlai-je dans l'oreille de Star. « Allons plus vite ! »

Nous accélérâmes. L'air sifflait dans nos oreilles ; nous montions, descendions, glissions de côté lorsque nous passions aux endroits où la gravité changeait, comme Star m'en avait averti... et peut-être est-ce cela qui nous a sauvés, car nous formions alors une cible à la trajectoire imprévisible. Il était cependant possible que, si nous avions détruit entièrement tout le poste de garde, personne n'ait été au courant de notre arrivée, sur la Tour.

En dessous de nous, le sol était un désert gris sombre entouré d'une ceinture de montagnes et ressemblait à un cratère lunaire, la Tour tenant la place de la cheminée centrale. Je risquai un autre coup d'œil du côté du ciel et essayai de m'imaginer de quoi il était fait. Pas de soleil. Pas d'étoiles. Pas de ciel noir, ni bleu ; la lumière venait de partout et le « ciel » n'était que traînées, formes changeantes, et taches plus sombres de toutes les couleurs.

— « Dis-moi donc, au nom du ciel, quelle sorte de planète est-ce là ? » demandai-je.

— « Ce n'est pas une planète, » me hurla-t-elle en retour. « C'est un *endroit*, nous nous trouvons dans un univers différent de celui que tu connais. Il ne convient pas à la vie. »

— « Mais quelqu'un vit bien ici, » dis-je en montrant la Tour.

— « Non, non, personne ne vit ici. Cela a juste été bâti pour abriter l'Œuf. »

La monstruosité de cette idée ne me pénétra pas immédiatement. Puis je me rappelai tout à coup que nous ne devons ni manger ni boire ici, aussi commençai-je à me demander comment nous pouvions respirer l'air si le milieu chimique était empoisonné. Ma cage thoracique me parut alors comprimée et je commençai à brûler. C'est pourquoi j'ai demandé à Star. Rufo se mit à hoqueter. (Il se permit un ou deux renvois mais je ne crois pas qu'il ait vomi.)

— « Oh, nous pouvons respirer au moins une douzaine d'heures, » dit-elle. « N'y pense pas. C'est sans importance. »

Sur quoi ma poitrine me fit réellement souffrir et, moi aussi, j'eus envie de vomir.

Nous descendîmes au sommet de la Tour tout de suite après cela ; Star avait à peine dit « *Amech !* » à temps pour nous empêcher de dépasser la zone de largage.

Le sommet était plat et semblait fait de verre noir ; c'était un carré d'environ deux cents yards carrés, et il n'y avait pas la moindre aspérité pour y attacher une corde. J'avais au moins espéré trouver une cheminée d'aération.

L'Œuf de Phénix se trouvait à environ cent yards en dessous de nous, en ligne droite. J'avais eu deux idées pour le cas où nous aurions atteint la Tour. Il y avait trois ouvertures (sur des centaines) qui conduisaient aux bonnes routes pour mener à l'Œuf... et aussi au Jamais-Né, au Mangeur d'Âmes, que gardaient les M.P.[56]. Une se trouvait au niveau du sol et je l'avais immédiatement écartée ; la seconde se trouvait à environ deux cents pieds du sol et j'y avais sérieusement réfléchi : envoyer une flèche portant une fine corde de telle manière que celle-ci passe au-dessus d'une saillie surplombant l'ouverture ; l'utiliser pour hâler une solide corde et ensuite grimper... ce qui ne devait présenter aucune difficulté pour un as de l'alpinisme, que je n'étais pas, mais que Rufo était.

Mais je m'aperçus que la haute Tour ne présentait aucune saillie, qu'elle était d'une pureté de ligne poussée à l'extrême.

Le troisième moyen consistait, si nous pouvions atteindre le sommet, à nous laisser descendre par une corde jusqu'à la troisième entrée qui ne conduisait pas à une impasse et se trouvait presque au niveau de l'Œuf. Et nous y étions maintenant, prêts à l'action, mais il n'y avait aucun endroit où s'accrocher.

Les pensées qui vous viennent après coup sont toujours merveilleuses : pourquoi n'avais-je pas demandé à Star de nous conduire droit à cette ouverture de la paroi ?

Sans doute, il aurait fallu fichtrement bien viser avec cette fichue flèche ; nous aurions fort bien pu nous tromper de trou. J'avoue que la vraie raison était que je n'y avais pas pensé.

Star s'était assise et pensait son bras blessé. Je lui dis : « Chérie, peux-tu nous faire descendre, lentement et en douceur, de deux crans et nous amener dans cette ouverture ? »

Elle me regarda en faisant la moue : « Non. »

— « Tant pis, mais c'est trop bête ! »

— « Cela m'ennuie de te l'avouer, mais j'ai brûlé les réserves des jarretières dans ce vol trop rapide. Elles ne pourront plus fonctionner jusqu'à ce que je les recharge. Et je ne peux pas le faire ici. J'ai besoin

d'armoise verte, de sang de lièvre, d'autres choses de ce genre. »

— « Patron, » dit Rufo, « pourquoi ne pas utiliser tout le sommet de la Tour comme point d'amarrage ? »

— « Comment ? Que veux-tu dire ? »

— « Nous avons toute la corde que nous voulons. »

L'idée était réalisable : faire courir la corde autour du sommet pendant que l'un de nous retenait l'autre extrémité, faire un nœud et laisser pendre le reste. C'est ce que nous fîmes, pour nous apercevoir en fin de compte que cette corde longue d'un millier de yards était trop courte d'une centaine de pieds.

Star nous regardait faire. Quand je fus contraint d'admettre qu'une corde trop courte d'une centaine de pieds ne valait pas mieux que pas de corde du tout, elle demanda, toute songeuse : « Je me demande si nous ne pourrions pas utiliser la baguette d'Aaron ? »

— « Certainement, si elle était plantée au sommet de cette table de ping-pong pour géants. Mais qu'est-ce donc que cette baguette d'Aaron ? »

— « Elle durcit les choses molles et amollit ce qui est dur. Non, non, je ne parle pas de ça. Enfin, ça aussi, mais ce que je veux dire, c'est que nous pourrions poser la corde en travers du toit en laissant pendre une dizaine de pieds de l'autre côté. Si nous durcissons comme de l'acier cette extrémité et la partie qui sera sur le toit, cela fera une sorte de crochet. »

— « Peux-tu faire ça ? »

— « Je ne sais pas. Cela provient de *La Clavicule de Salomon* ; c'est une incantation. Tout dépend du fait que je puisse m'en souvenir et que ce genre de choses marche dans cet univers. »

— « Confiance, confiance ! Naturellement, tu peux le faire. »

— « Je ne peux même pas me rappeler comment cela commence. Chéri, es-tu capable d'hypnotiser ? Rufo en est incapable... du moins de m'hypnotiser moi. »

— « Je n'y connais rien. »

— « Tu n'as qu'à faire comme moi quand je te donne une leçon de langue. Regarde droit dans mes yeux, parle doucement, et dis-moi de me rappeler les paroles. Mais tu ferais peut-être mieux de disposer d'abord la corde. »

Nous fîmes comme cela et je laissai pendre une centaine de pieds au lieu de dix, selon le principe du « plus-il-y-en-a, mieux-cela-vaut. » Star se coucha sur le dos et j'ai commencé à la regarder et à lui parler doucement (sans grande conviction), et à répéter sans cesse les mêmes paroles.

Star ferma les yeux et sembla dormir. Tout à coup elle se mit à bredouiller des mots étrangers.

— « Eh, patron ! Cette fichue chose est dure comme la pierre et aussi raide qu'une condamnation à mort ! » Je dis à Star de se réveiller et nous nous laissâmes glisser au niveau inférieur, aussi vite que nous le pûmes, espérant que cette fichue corde ne se ramollirait pas au-dessus de nous. Nous ne déplaçâmes pas la corde pour l'arrimer, je dis simplement à Star de continuer à parler afin de la durcir au maximum, puis je descendis, je m'assurai que nous ne nous étions pas trompés d'ouverture, trois étages en dessous et quatorze en dessus ; ensuite, Star se laissa glisser et je la pris dans mes bras ; Rufo descendit les bagages, surtout constitués par des armes, et nous suivit. Nous étions enfin dans la Tour alors que nous n'étions sur la planète, – non, dans l'« endroit », – nous n'étions dans cet endroit nommé Karth-Hokesh que depuis moins de quarante minutes.

Je m'arrêtai, pour me repérer et bien comparer dans mon esprit l'immeuble avec le modèle réduit que j'avais étudié, bien voir quelle direction il fallait prendre et situer avec exactitude l'Œuf, ainsi que la « ligne rouge », le bon itinéraire.

Parfait ! Encore une centaine de yards et nous pouvions faucher l'Œuf de Phénix. En avant marche ! Je ne souffrais plus de la poitrine.

CHAPITRE XV

— « Patron, » dit Rufo, « Regardez vers le terrain. »

— « Regarder quoi ? »

— « Rien, » répondit-il. « Les cadavres ont disparu. Par le Diable ! vous devriez les voir se détacher sur le sable noir et sans même le moindre buisson pour masquer la vue. »

Je ne regardai pas. « C'est aux élans de s'en occuper, pas à moi, fichtre ! Nous avons du travail. Star est-ce que tu peux tirer de la main gauche ? Avec un de ces pistolets ? »

— « Certainement, seigneur. »

— « Tu vas te tenir à dix pas derrière moi et tirer sur tout ce qui bouge. Rufo, tu vas suivre Star, arc bandé, flèche encochée. Feu sur tout ce que l'on voit. Attache un de ces pistolets... il n'y a qu'à faire une boucle avec un bout de corde. » Je réfléchis. « Il va falloir abandonner presque tout cela. Star, tu ne peux pas bander un arc, alors laisse-le, si joli qu'il soit, et laisse aussi ton carquois. Rufo peut porter mon carquois avec le tien ; nous utilisons les mêmes flèches. Cela me fait de la peine d'abandonner mon arc, il m'allait bien, mais il le faut. Zut ! »

— « Je vais le porter, mon Héros. »

— « Non, nous devons nous débarrasser de tout le barda que nous ne pouvons pas utiliser. » Je décrochai ma gourde et bus une grande rasade avant de la passer aux autres. « Finissez-la et jetez-la. »

Pendant que Rufo buvait, Star mit mon arc en bandoulière. « Seigneur mari ? Comme ça, ce n'est pas lourd du tout et ça ne me fait pas mal au bras. D'accord ? »

— « Eh bien... Si cela te gêne pour marcher, coupe la corde et laisse-le sur place. Maintenant, bois tout ton saoul et nous partons. » J'examinai le corridor dans lequel nous nous trouvions, il avait quinze

pieds de large et autant de haut ; la lumière venait de nulle part et il tournait vers la droite, ce qui correspondait parfaitement au croquis que j'avais dans l'esprit. « Prêts ? Suivez-moi de près. Si nous ne pouvons pas y couper, nous faisons feu ou nous tirons une flèche, avant d'adresser le moindre salut. » Je dégainai mon épée et nous partîmes à grands pas.

Pourquoi mon épée plutôt qu'un de ces pistolets tirant ces « rayons de la mort ? » Star en portait un et les connaissait mieux que moi. Je n'étais même pas capable de voir s'ils étaient chargés et ne savais pas non plus combien de temps il fallait presser sur le bouton qui servait de détente. Elle savait tirer, elle avait fait preuve de son adresse et, au combat, elle était au moins aussi calme que Rufo ou moi-même.

J'avais disposé armes et troupes du mieux possible : Rufo, à l'arrière-garde avec une provision de flèches qu'il pouvait utiliser si nécessaire et sa position lui donnerait le temps voulu pour prendre ou son épée ou son « fusil » d'infanterie, selon ce qu'il jugerait bon... et je n'avais pas de conseils à lui donner ; il tirerait à bon escient.

J'étais ainsi protégé sur mes arrières par des armes à longue portée, des armes anciennes et des armes ultra-modernes, des armes qui se trouvaient entre les mains de gens qui savaient s'en servir et qui avaient l'esprit combatif, ce dernier point étant celui qui comptait le plus. (Savez-vous seulement combien d'hommes, dans un peloton, tirent vraiment au cours d'un combat ? Peut-être six, plus vraisemblablement trois. Les autres sont pétrifiés par la peur.)

Pourtant, pourquoi n'avais-je pas mis mon épée au fourreau pour prendre en main une de ces merveilleuses armes ?

Une épée bien équilibrée est l'arme la plus souple jamais conçue pour le combat rapproché. Les pistolets et les fusils sont des armes offensives, pas des armes défensives ; rapprochez-vous rapidement d'un homme armé d'un fusil et il sera incapable de tirer, il doit vous arrêter avant même que vous l'ayez atteint. Rapprochez-vous de quelqu'un qui est armé d'une arme blanche et il pourra vous embrocher comme un pigeon rôti, à moins que vous n'ayez vous-même une lame et que vous sachiez vous en servir mieux que lui.

Une épée ne s'enraye jamais, on n'a jamais besoin de la recharger, elle est toujours prête. Son plus grand désavantage est qu'elle nécessite une grande adresse, qu'il faut s'y exercer longuement, patiemment pour acquérir cette adresse ; et on ne peut enseigner l'escrime aux nouvelles recrues en quelques semaines, ni même en quelques mois.

Et, par-dessus tout (et c'était la véritable raison) avoir Lady Vivamus dans la main et sentir son envie de piquer me donnait du

courage dans cet endroit qui m'emplissait d'inquiétude.

Ils (qu'importe qui étaient « Ils ») pouvaient nous tendre des embuscades, nous mitrailler, nous gazer, nous piéger, nous faire beaucoup de choses. Mais ils pouvaient nous faire tout cela, même si je portais un de ces étranges pistolets. Épée à la main, j'étais détendu, rassuré... et cela rassurait aussi mon minuscule « commando ». Si un chef de peloton a besoin de porter sur lui une patte de lapin, – et c'est ce qu'ils font tous, – pour moi, la sensation de cette douce lame était un remède bien supérieur à toutes les pattes de lapin du Kansas.

Le corridor s'allongeait devant nous, sans ouverture, sans bruit, sans menaces. Déjà, on ne pouvait plus voir l'ouverture sur l'extérieur. La grande Tour semblait vide, mais pas morte ; elle était aussi vivante qu'un musée pendant la nuit, plein de mauvais présages venus d'autres âges mais toujours présents. Je serrai fortement la garde de mon épée dans ma main ; puis, revenant à la conscience, je me détendis et fis jouer les articulations de mes doigts.

Nous arrivâmes alors à un tournant brusque. Je me suis arrêté d'un seul coup. « Star, ce tournant ne figurait pas dans ta maquette. »

Elle ne répondit pas. J'insistai : « Non, il n'y était pas. N'est-ce pas ? »

— « Je n'en suis pas certaine, seigneur. »

— « Eh bien ! Moi, je le suis. Hmm... »

— « Patron, » dit Rufo, « Êtes-vous vraiment bien certain que nous sommes entrés par le bon trou ? »

— « J'en suis certain. Je peux me tromper mais je n'ai pas de doute... et, si je me trompe, nous sommes morts, de toute manière. Mmm... Rufo, prends ton arc, mets ton chapeau sur la pointe de présente-le dans l'angle, vers l'endroit où l'on pourrait faire le guet s'il y avait quelqu'un de l'autre côté de ce tournant, et tiens-le bien pendant que je regarde, en me plaçant plus bas. » Je me mis sur le ventre.

— « Prêt ?... *maintenant !* » À six pouces au-dessus du sol, je risquai un coup d'œil pendant que Rufo essayait d'attirer le feu ennemi au-dessus de moi.

Rien en vue, le corridor était vide, pour le moment.

— « Ça va, suivez-moi ! » Nous nous hâtâmes de prendre le tournant.

Au bout de quelques pas, je m'arrêtai. « Fichtre de fichtre ! »

— « Quelque chose qui ne va pas, patron ? »

— « Et comment ! » Je me retournai en reniflant. « Cela va aussi

mal que possible. L'Œuf est là-haut, dans cette direction, » dis-je en faisant un geste du doigt. « Peut-être à deux cents yards d'ici... d'après la maquette. »

— « Et alors ? »

— « Je ne suis pas certain. C'était cette même direction et le même angle, sur notre gauche, *avant que nous ne tournions*. Aussi, maintenant, il devrait être sur notre droite. »

— « Mais, patron, » dit Rufo, « pourquoi ne pas se contenter de suivre tout simplement l'itinéraire que vous avez appris par cœur ? Vous ne pouvez pas vous rappeler tous les... »

— « Ferme-la ! Surveillance par-devant, dans le corridor. Star, reste là au coin et protège-moi. Je vais tenter quelque chose. »

Ils prirent place, Rufo « les yeux devant » et Star à un endroit d'où elle pouvait surveiller les deux côtés, près du coude à angle droit. Je revins dans la première portion du corridor, puis retournai vers eux. Juste avant le tournant, je fermai les yeux et continuai à avancer.

Au bout d'une douzaine de pas, je rouvris les yeux. « Voilà la preuve, » dis-je à Rufo.

— « La preuve de quoi ? »

— « Que le corridor ne tourne pas. » Et je fis un geste en direction du tournant.

Rufo parut ennuyé. « Patron, comment vous sentez-vous ? » me dit-il en essayant de me tâter la joue.

Je le repoussai : « Je n'ai pas de fièvre. Venez avec moi, tous les deux. » Je les conduisis à quelque cinquante pieds du tournant puis m'arrêtai. « Rufo, lance une flèche contre le mur qui est devant nous, juste au tournant. Vise assez haut pour que la flèche touche le mur à une dizaine de pieds de hauteur. »

Rufo exhala un soupir mais m'obéit. La flèche partit parfaitement bien, disparut dans le mur. Rufo haussa les épaules : « Ça m'a l'air d'être plutôt mou ici. Vous m'avez fait perdre une flèche, patron. »

— « Peut-être. À vos places, maintenant, et suivez-moi. » Nous prîmes de nouveau le tournant et là, sur le sol, se trouvait la flèche perdue, tombée à environ la même distance du tournant que celle d'où elle avait été tirée. Je laissai Rufo la ramasser ; il regarda avec attention la pointe qui avait été affûtée dans l'atelier du Doral et remit la flèche dans son carquois. Il ne dit rien. Nous continuâmes à avancer.

Nous arrivâmes ensuite dans un endroit où se trouvaient des marches qui descendaient, alors que le croquis que j'avais en mémoire

m'indiquait des marches qui montaient. « Faites attention à la première marche, » dis-je derrière moi. « Tâtez le bord avec le pied et ne tombez pas. »

Les marches semblaient normales, pour des marches qui descendaient, à la différence près que mon sens de l'orientation me disait que nous *montions*, et notre destination changeait de direction, aussi bien horizontalement que verticalement, en fonction de ce curieux phénomène. Je fermai les yeux pour faire une brève expérience et je m'aperçus que nous grimpons, et que seule ma vue me trompait. J'avais l'impression de me trouver dans une de ces « Maisons-Folles » de parc d'attractions dans lesquelles le niveau du plancher est tout sauf un niveau ; c'était ça à la puissance trois.

Je cessai de me poser des questions sur la précision du croquis que m'avait montré Star et je suivis le chemin que j'avais en tête sans me préoccuper de ce que me disaient mes yeux. Quand il y avait un embranchement quadruple alors que ma mémoire ne m'en indiquait qu'un seul, avec une impasse, sans hésiter je fermais les yeux et suivais mon nez... et l'Œuf restait où il devait se trouver, dans mon esprit.

Mais l'Œuf ne se rapprochait pas obligatoirement à chaque tournant, à chaque courbe, sauf si l'on part du fait que la ligne droite n'est pas toujours le plus court chemin d'un point à un autre... mais est-ce bien toujours vrai ? Notre chemin était tout aussi tortueux que des intestins dans un ventre ; l'architecte avait dû utiliser un cor d'harmonie en guise de fil à plomb. Ce fut encore pire, lorsque, plus loin, nous étions en train de grimper des escaliers « vers le haut », – alors que le croquis indiquait un sol plat : nous fûmes tout à coup surpris par une anomalie gravitationnelle et nous nous mîmes soudain à glisser vers le plafond.

Il n'y eut pas de mal, si l'on excepte le fait que tout se déforma à nouveau lorsque nous heurtâmes le fond et que nous basculâmes du plafond au sol. Gardant les yeux ouverts, j'aidai Rufo à ramasser les flèches, puis nous repartîmes. Nous nous approchions de la tanière du Jamais-Né... et de l'Œuf.

Les passages commençaient à se rétrécir et devenaient caillouteux, les faux tournants étaient rudes et difficiles à franchir, la lumière commençait à faiblir.

Mais ce n'était pas encore le pire. Je n'ai pas peur de l'obscurité pas plus que des endroits étroits ; il faut que je me trouve dans l'ascenseur d'un grand magasin, un jour de soldes, pour que je commence à souffrir de claustrophobie. Mais j'ai alors commencé à entendre des rats.

Des rats, des quantités de rats, qui couraient et qui se glissaient

dans l'épaisseur des murs qui nous entouraient, en dessous de nous, en dessus de nous. Je commençais à transpirer et regrettais d'avoir bu ce grand verre d'eau. L'obscurité et l'étroitesse ne firent qu'augmenter jusqu'à ce que nous rampâmes dans un tunnel rugueux creusé dans le roc, avançant péniblement sur le ventre dans une obscurité totale comme si nous étions en train de nous évader du château d'If[57]... et les rats nous frôlaient maintenant, avec des petits cris ; on aurait cru qu'ils bavardaient.

Non, je n'ai pas crié. Star était derrière moi ; elle ne criait pas et ne se plaignait pas de son bras blessé, aussi ne pouvais-je pas crier. Chaque fois qu'elle progressait, elle me caressait le pied pour me dire que tout allait bien pour elle et pour me signaler que tout était parfait aussi pour Rufo. Nous ne gaspillions pas nos forces en bavardages.

Je vis faiblement quelque chose devant moi, deux fantômes de lumière ; je m'arrêtai, et regardai en clignant les yeux, et regardai encore une fois. Puis je soufflai à Star : « Je vois quelque chose. Reste tranquille pendant que j'avance pour voir ce que c'est. Tu m'entends ? »

— « Oui, seigneur Héros. »

— « Dis-le à Rufo. »

C'est alors que je fis la seule chose courageuse que j'aie jamais faite de toute ma vie : j'avançai. La bravoure, c'est de continuer au hasard, alors qu'on est tellement terrifié que vos sphincters n'arrêtent plus rien du tout, que l'on est incapable de respirer et que l'on croit que son cœur va s'arrêter, et c'est bien là une description exacte, à ce moment-là, d'E.C. Gordon, ex-soldat de première classe et héros de profession. J'étais on ne peut plus certain de la nature de ces deux faibles lueurs, et plus j'avançais, plus j'en étais certain... je pouvais sentir cette maudite chose et situer sa silhouette.

Un rat. Pas un de ces rats ordinaires qui vivent dans les décharges d'ordures des villes et qui grignotent quelquefois les bébés, mais un rat géant, assez gros pour bloquer le trou de rat où je me trouvais mais cependant un peu plus petit que moi, ce qui lui laissait assez de place pour manœuvrer et pour m'attaquer, ... et moi, de la place, je n'en avais pas. La meilleure chose que je pouvais faire, c'était de me tortiller pour avancer, en tenant mon épée devant moi et d'essayer de fixer le but afin de le toucher, de lui faire avaler de l'acier car si je ratais le bon endroit je n'aurais plus alors que mes mains nues et même pas de place pour m'en servir. Il serait alors tout contre mon visage.

J'avais dans la gorge un goût de bile amère mais je continuais d'avancer petit à petit. Ses yeux me semblèrent s'abaisser un peu comme s'il se préparait à charger.

Mais il n'y eut aucune charge. Les lumières se firent plus nettes et s'écartèrent ; quand j'eus encore risqué un ou deux pas je compris avec grand soulagement qu'il ne s'agissait pas des yeux d'un rat mais de quelque chose d'autre, d'autre chose dont je ne me souciai pas.

Je continuai donc d'avancer pas à pas. Non seulement l'Œuf se trouvait dans cette direction mais je ne savais pas encore de quoi il s'agissait et il valait mieux que j'aille voir avant de dire à Star de me rejoindre.

Les « yeux » étaient constitués par deux trous jumeaux percés dans la tapisserie qui couvrait l'extrémité du trou de rat. Je pouvais maintenant en voir la trame et je découvris que je pouvais regarder à travers l'une des déchirures si je me levais.

Au-delà de la tapisserie, il y avait une grande pièce dont le sol se trouvait à deux pieds en dessous de celui de l'endroit où j'étais. Tout au fond, à cinquante pieds, un homme était assis sur un banc en train de lire un livre. Pendant que je l'observais, il leva les yeux et regarda vers moi. Il parut hésiter.

Moi, je n'hésitai pas. Le trou s'était suffisamment agrandi pour que je puisse ramener un pied en dessous de moi ; je m'élançai en écartant la tapisserie avec mon épée. Je trébuchai, pour me retrouver immédiatement sur mes pieds, en garde.

Il se montra au moins aussi rapide que moi. Il avait laissé tomber le livre sur le banc et avait tiré son épée ; il s'était avancé vers moi, pendant que je surgissais de mon trou de rat. Il s'arrêta, les jambes fléchies, le poignet en avant, le bras gauche tendu en arrière, il dirigea la pointe de son arme vers moi, dans une position digne de celle d'un maître d'armes, et me regarda sans engager sa lame qui était encore à trois ou quatre pieds de la mienne.

Je ne me suis pas rué sur lui. Je connaissais une tactique du tout-ou-rien qui m'avait été enseignée par les meilleurs épéistes, et cette tactique consiste à foncer tête baissée, l'arme, le poignet et la lame en pleine extension, – attaquer seulement sans même essayer de parer. Mais cette tactique ne marche que si vous profitez de l'instant exact où vous voyez votre adversaire se relâcher momentanément. Autrement, c'est un véritable suicide.

Cette fois, cela aurait été un vrai suicide. Il était ramassé sur lui-même comme un gros matou. Je l'avais bien jaugé, dès le premier instant. C'était un petit homme bien net, avec des bras assez longs pour sa taille, – je pouvais ou non l'atteindre, plutôt non, car sa rapière était d'un modèle ancien, plus longue que Lady Vivamus (quoique plus lente, à moins qu'il n'eût un poignet extrêmement puissant) – et il était vêtu plus à la mode du Paris de Richelieu qu'à celle de Karth-Hokesh. Non, ce n'est pas exact ; la grande Tour noire

n'avait pas de style car, autrement, j'aurais moi-même été démodé avec ma panoplie de faux Robin des Bois. L'Igli que nous avions tué ne portait pas de vêtements.

C'était un vilain petit homme avec une grimace joyeuse et le plus gros nez à l'ouest de Durante, – il me rappelait le nez de mon sergent-chef que l'on avait intelligemment l'habitude d'appeler « Gros-Pif ». Mais la ressemblance s'arrêtait là ; mon sergent-chef ne souriait jamais et avait des petits yeux de cochon ; cet homme-là avait de la fierté et de la gaieté dans le regard.

— « Êtes-vous chrétien ? » me demanda-t-il.

— « Qu'est-ce que cela peut vous faire ? »

— « Rien. Le sang est toujours du sang de toutes façons. Si vous êtes chrétien, confessez-vous. Si vous êtes païen, adressez-vous à vos faux dieux. Je ne vous permets pas plus de trois strophes. Moi, je suis sentimental et j'aime bien savoir qu'est-ce que je tue. »

— « Je suis américain. »

— « Est-ce une province ? ou une maladie ? Et que faites-vous donc à Hoax ? »

— « Hoax ? Hokesh ? »

Il haussa les sourcils sans que sa lame déviât le moins du monde. « Hoax, Hokesh – c'est une question de géographie et d'accent ; ce château se trouvait autrefois dans les Carpathes, et c'est pourquoi il s'appelle Hokesh, si du moins ce renseignement doit vous procurer une mort plus gaie. Et maintenant, venons-en aux chants. »

Il avança si rapidement, d'un mouvement tellement égal qu'il sembla en lévitation ; nos lames se heurtèrent quand je parai son attaque par un contre de sixte et que je ripostai, pour être contré : attaque, parade, riposte, battez et tirez droit, la succession des mouvements était tellement liée, tellement longue, tellement variée qu'un spectateur aurait pu croire que nous étions en train de nous saluer selon les règles.

Mais moi, je savais. Cette première attaque avait pour but de me tuer, comme tous ses autres mouvements tout au long de cette passe d'armes. Et, en même temps, il me tâtait, il essayait mon poignet, il cherchait mon point faible, se demandant si je craignais la garde basse, retournant en garde haute toujours, cherchant peut-être à lier mon épée pour me désarmer. Jamais je ne pus me fendre, jamais je n'eus d'occasion ; tout m'était imposé, et je me contentais de riposter, pour rester en vie.

En moins de trois secondes je sus que je me trouvais devant un escrimeur bien meilleur que moi, dont le poignet était d'acier, mais avait la souplesse d'un serpent. C'était le premier escrimeur que je

rencontrais qui utilisait les gardes de prime et d'octave, qui les utilisait, je veux dire, avec autant d'aisance que celles de sixte et de quarte. Tout le monde les apprend et mon propre maître d'armes m'avait enseigné à les utiliser aussi souvent que les six autres, mais la plupart des escrimeurs ne s'en servent pas ; il leur arrive parfois d'y être contraints, mais ils y sont maladroits et c'est en général juste avant d'être touchés.

J'allais perdre, non pas une touche mais la vie ; je savais, bien avant la fin de cette première passe, que c'était ma vie que j'étais sur le point de perdre, selon toutes probabilités.

Et pourtant, au premier engagement, cet idiot se mit à chanter !

Contre et riposte et attaque,
C'est la logique de l'acier.
Que penses-tu de ce métier ?
Cela vaut mieux qu'une matraque
En ce monde démoniaque !

Quand tu es si près de l'absoute,
Pourquoi donc discuter ainsi
Et hausser si haut les sourcils ?
Car tu es fatigué sans doute[58] ?
Dors donc, rends-toi à ma merci.

Son chant dura assez longtemps pour qu'il m'attaque au moins trente fois et presque avec succès mais, au dernier mot, il rompit avec autant de douceur, sans prévenir, comme il avait attaqué.

— « Viens, viens, mon garçon ! » me dit-il. « Ressaisis-toi ! Voudrais-tu me laisser chanter seul ? Voudrais-tu mourir comme un clown sous les yeux des dames ? Chante !... et dis au revoir avec grâce, et que le dernier vers de ta chanson s'échappe avec ton dernier souffle. » Il fit un appel du pied. « Essaye ! De toute manière, c'est le même prix ! »

Je ne baissai pas les yeux, au bruit de son appel du pied ; c'est un vieux truc et certains escrimeurs frappent du pied à chaque pas en avant, à chaque feinte, chaque fois qu'ils rompent. Cela leur permet parfois de toucher. J'avais failli tomber dans le piège mais m'étais ressaisi au dernier moment.

Ses paroles me donnèrent cependant une idée. Il n'avait pas beaucoup d'allonge et, s'il est bon de se fendre à fond quand on tire au fleuret, c'est trop dangereux quand on se bat vraiment. J'avais rompu, le dos au mur. Dans peu de temps, dès qu'il attaquerait de nouveau, ou je me ferais piquer au mur comme un papillon, ou bien je

trébucherais sur quelque chose que je n'avais pas vu, je basculerais cul par-dessus tête et me ferais piquer comme un papier gras sur la pelouse d'un parc. Je n'osais pas rester le dos au mur.

Le pis, c'est que Star pouvait sortir à tout moment du trou de rat derrière moi et risquait donc de se faire tuer en surgissant, même si je réussissais à le tuer au même instant. Si je pouvais cependant le contourner... Ma bien-aimée était une femme pratique, et elle n'aurait aucun scrupule sportif à le poignarder dans le dos.

Il y avait cependant une heureuse contrepartie à ces sinistres pensées, c'était que si je sacrifiais à sa curieuse fantaisie, si j'essayais de versifier et de chanter, il n'était pas impossible qu'il ait envie de jouer avec moi, qu'il prenne du plaisir à entendre ce que je pourrais inventer, qu'il attende un moment avant de me tuer.

Malheureusement, les idées ne me venaient pas et j'étais incapable de traduire ces pensées en actes. Sans que je m'en aperçoive, il m'avait piqué à l'avant-bras ; ce n'était qu'une égratignure que Star pourrait réparer en quelques minutes, mais qui n'allait pas tarder à m'affaiblir le poignet et je serais alors fort désavantagé pour les gardes basses, car le sang rendrait glissante la fusée de mon arme.

— « Première strophe, » annonçai-je en avançant et en battant légèrement son fer. Il répondit légèrement lui aussi, sans attaquer, jouant avec l'extrémité de ma lame et, pendant quelques instants, ce ne fut qu'une série de contres et de dégagements précis.

C'était exactement ce que je désirais. Je commençai alors à me déplacer vers la droite tout en réchant,... et il me laissa faire :

Tweedledum avec Tweedledee
Allaient paître leur troupeau.
Tweedledum dit à Tweedledee :
Ma selle est couverte de peau.

— « Continue, mon vieux, continue ! » dit-il avec une joie d'enfant. « Pas de marchandage, il faut toujours honorer le bétail ! Les rimes sont faibles, et le rythme mauvais. Continue donc ta chanson, mais sans bredouiller, cette fois ! »

— « Je vais essayer, » dis-je tout en continuant mon mouvement tournant par la droite. « Seconde strophe... »

C'était à Birmingham où vivaient deux fillettes,
Le scandale emplissait leurs amours douillettes...

Sur ces mots, je me ruai sur lui.

Cela ne marcha pas tout à fait. Il avait bien, comme je l'avais espéré, relâché un peu son attention, pensant naturellement que j'allais continuer mon histoire idiote, sans trop penser au combat.

Je le pris au dépourvu, garde baissée, mais il ne rompit pas, il se contenta de parer avec force et nous nous retrouvâmes tout à coup dans une position impossible, au corps à corps, les épées engagées jusqu'à la garde, presque en tête à tête.

Il me rit au nez, se dégagea, en même temps que moi, et nous nous retrouvâmes tous les deux en garde. Mais j'avais gagné un avantage. Nous n'avions combattu qu'avec la pointe. Avec les épées, la pointe est plus dangereuse que le tranchant mais mon arme les possédait tous les deux ; et un homme qui a l'habitude de se battre à l'épée est souvent mauvais sabreur. Au moment où nous nous séparions, je lui assenai un coup de tranchant sur le crâne.

J'avais l'intention de lui ouvrir le crâne, mais je n'avais pas pris d'élan, le coup n'avait pas assez de force ; il lui ouvrit quand même le front presque jusqu'aux sourcils.

— « *Touché*[59], » hurla-t-il. « Un beau coup, et c'était bien chanté. Voyons la suite. »

— « D'accord, » acquiesçai-je, restant soigneusement en garde, attendant que le sang lui coule dans les yeux. Une blessure au cuir chevelu est celle qui saigne le plus et j'espérais beaucoup de celle-ci. Et le combat à l'épée est une chose étrange. On n'y utilise pas vraiment sa cervelle, car tout va beaucoup trop vite pour cela. C'est le poignet qui pense et qui dit aux pieds et au corps ce qu'il faut faire, en court-circuitant le cerveau, et toutes les pensées qui vous viennent sont emmagasinées pour plus tard, comme dans un programme d'ordinateur.

Je continuai :

Elles sont maintenant le long de l'entrepôt,
Pour aller ramasser...

Je le touchai à l'avant-bras, comme il m'avait touché, mais plus gravement. Je pensai qu'il était à ma merci et je le pressai vivement. Il fit quelque chose dont j'avais entendu parler mais que je n'avais jamais vu : il rompit rapidement et lança son arme en l'air, pour la rattraper de l'autre main.

Ce n'était pas pour m'arranger : un escrimeur droitier déteste se battre contre un gaucher ; toutes les attaques, toutes les parades sont inversées tandis qu'un gaucher connaît les points faibles des droitiers

qui sont la majorité... Et ce fils de sorcière était aussi fort, aussi adroit de sa main gauche que de la droite. Le pire, c'était qu'il me regardait maintenant et que ses yeux n'étaient pas obscurcis par le sang.

Il me toucha encore, à la rotule, ce qui me fit l'effet d'un jet de feu et me ralentit dans mes mouvements. Malgré ses blessures, qui étaient bien plus graves que les miennes, je savais que je ne pourrais pas tenir bien longtemps. Nous nous mîmes alors au travail avec acharnement.

Il existe une attaque de seconde qui est terriblement dangereuse mais très brillante... si on arrive à la porter jusqu'au bout. Elle m'avait permis de gagner plusieurs combats à l'épée[60], alors qu'on me jouait perdant à vingt contre un. On commence par une garde de sixte, on dégage et l'adversaire contre. Au lieu de parer en quarte, on appuie et on lie l'épée tout en bas, baissant la main et imprimant à sa lame un mouvement de tire-bouchon jusqu'au moment où la pointe rentre dans la chair. On peut aussi battre, contrer et lier, toujours en partant d'une garde de sixte, et en se donnant à fond.

L'inconvénient est que, si l'attaque n'est pas exécutée à la perfection, il est alors trop tard pour parer et riposter ; vous précipitez vous-même votre propre poitrine contre la pointe de votre adversaire.

Je n'essayai même pas de commencer, pas avec cet escrimeur-là ; je ne fis qu'y penser.

Nous continuâmes à nous escrimer et nos mouvements étaient parfaits. Puis, il se mit à rompre lentement tout en parant et glissa légèrement dans son propre sang.

Mon poignet mena la charge ; je liai son épée dans un parfait mouvement de tire-bouchon venant en garde de seconde, et ma lame lui traversa le corps.

Il parut surpris, leva la coquille de son épée pour saluer et s'écroula sur les genoux en laissant échapper son arme. Pendant qu'il tombait, je suivis le mouvement en avant de ma lame, puis commençai à la retirer de son corps.

Il la retint de la main : « Non, non, mon ami, je vous en prie, laissez-la. Elle empêche le vin de couler, au moins pour un instant. Votre logique est parfaite et m'est allée jusqu'au cœur. Quel est votre nom, monsieur ? »

— « Oscar de Gordon. »

— « C'est un beau nom. On ne devrait jamais se laisser tuer par un étranger. Dites-moi, Oscar de Gordon, êtes-vous jamais allé à Carcassonne ? »

— « Non. »

— « Allez-y. Aimez une fille, tuez un homme, écrivez un livre, et

volez jusque sur la lune... J'ai fait toutes ces choses. » Il soupira et une écume rosâtre s'échappa de sa bouche. « Une maison m'est même tombée sur la tête. Quel gâchis ! Quel honneur quand les poutres te tombent sur la tête ? Tête ? Taper ? Taupe ? Touche ?... Tonsure !

» Quand les poutres tapent ta tonsure. Vous m'avez rasé la mienne. »

Il s'étrangla et se remit à parler : « Il commence à faire sombre. Il faut que nous échangions des cadeaux et que nous nous séparions en bons amis. D'abord mon cadeau, en deux parties : Article un, vous avez de la chance, vous ne mourrez pas dans votre lit. »

— « Je ne pense pas. »

— « Je vous en prie. Article deux : le rasoir de Frère Guillaume n'a jamais rasé le barbier, il a la main trop lourde. Et maintenant, votre cadeau à vous, mon vieux, et faites vite, j'en ai besoin. Mais d'abord, comment finit donc votre limerick^[61] ? »

Je le lui dis. Tout bas, presque dans un soupir, il me dit : « C'est parfait, continuez d'essayer. Et maintenant, faites-moi votre cadeau, je suis plus que prêt. » Et il essaya de se signer.

Je lui fis hommage d'une prière, me levai péniblement, allai sur le banc où je m'écroulai puis j'ai nettoyé nos deux épées, essuyant d'abord la lame de Solingen puis fourbissant avec soin Dame Vivamus. Je parvins à me lever et à le saluer avec une épée immaculée. Cela avait été un grand honneur que de le rencontrer.

J'étais désolé de ne pas lui avoir demandé son nom. Il semblait penser que je le connaissais.

Je m'assis ensuite lourdement et regardai la tapisserie qui recouvrait l'extrémité de la pièce ; je me demandais pourquoi Star et Rufo n'étaient pas encore sortis ? Avec tous ces chocs d'acier et toutes ces parloles...

J'eus l'idée de me lever pour les appeler. Mais j'étais encore trop épuisé pour arriver seulement à me mouvoir. Je soupirai et fermai les yeux...

Par jeu, par gaminerie (et j'avais pourtant été souvent grondé pour ces gamineries) j'avais cassé une douzaine d'œufs. Ma mère me regardait faire ce gâchis et je voyais bien qu'elle était sur le point de pleurer. Je commençais à avoir les yeux pleins de larmes moi aussi. Elle retint alors ses propres larmes et me prit tendrement par l'épaule, tout en me disant : « Tout est parfait, fiston. Les œufs n'ont pas une telle importance. » Mais j'avais honte de moi, aussi me détournai-je pour m'enfuir.

Je courus en bas de la colline, insouciant et m'envolant presque,

puis je me rendis tout à coup compte que j'étais au volant et que j'avais perdu le contrôle de ma voiture. Je cherchai la pédale de frein à tâtons, mais ne parvins pas à la trouver et je ressentis la panique... puis je la trouvai, je l'écrasai mais elle s'enfonça sans peine, ce qui prouvait que j'avais une fuite dans la tuyauterie de freinage. Il y avait quelque chose devant moi sur la route mais j'étais incapable de *voir*. Je ne pouvais même pas tourner la tête, mes yeux étaient embrumés et j'avais quelque chose qui leur coulait dedans. Je tournai le volant mais rien ne se produisit, la tige de direction avait disparu.

Quels cris dans mes oreilles au moment du choc ! – et je me suis réveillé dans un lit ; je me tortillais et c'était moi qui poussais ces cris. J'allais être en retard à l'école, ce que je ne pourrais pas supporter. Mort-né, honteuse agonie, car la cour de l'école était déserte ; les autres gamins, tous bien propres et bien sages, étaient à leur place et je n'arrivais pas à retrouver ma classe. Je n'avais même pas eu le temps d'aller aux toilettes et j'étais là, derrière mon pupitre, mes culottes baissées, en train de faire ce que je n'avais pas eu le temps de faire avant de quitter la maison ; tous les autres élèves levaient le doigt mais c'était moi que le professeur interrogeait. Il m'était absolument impossible de me lever pour répondre : non seulement j'avais baissé culotte mais je n'avais même pas de culotte et, si je me levais, cela se verrait, les garçons se mettraient à rire, les filles se trémousseraient, détourneraient les yeux et se pinceraient le nez. Et pour comble de disgrâce, *je ne connaissais même pas la réponse !*

— « Venez, venez ici ! » dit le professeur d'un ton impératif. « Ne faites pas perdre de temps à toute la classe, E.C. Vous n'Avez Pas Étudié Votre Leçon. »

C'était vrai, je ne l'avais pas apprise. Si, je l'avais apprise, mais on avait écrit sur le tableau noir « Problèmes 1-6 » et j'avais compris qu'il s'agissait des problèmes 1 et 6, et c'était le numéro 4. Mais *Elle* ne voudrait jamais me croire ; l'excuse n'était pas valable. Il y a des cas où il n'y a pas d'excuses.

— « Voilà ce qu'il en est, Essai » continua mon pion, et sa voix reflétait plus de tristesse que de colère. « C'est bien beau de rester là mais vous ne gagnerez pas la moindre pièce de 10 cents si vous n'allez pas jusqu'à la ligne de but avec l'œuf que vous tenez sous le bras. » Il plaça un ballon de football sur son bureau. « Le voici. Je l'ai fait dorer et graver à votre nom dès le commencement de la saison, tellement vous paraissiez bon, et tellement j'avais confiance en vous ; il vous était destiné, on devait vous le remettre à la fin du banquet organisé pour fêter la victoire. » Ses sourcils tremblaient quand il parlait en faisant tout pour donner l'apparence de la franchise : « Je n'irai pas jusqu'à dire que vous auriez pu tout seul rétablir la situation mais

vous prenez les choses trop à la légère, Essai – peut-être avez-vous besoin d'un autre nom. Quand la route devient plus dure, vous pourriez, vous aussi, vous donner plus de mal, et essayer de poursuivre. » Il sourit. « C'est ma faute, j'aurais dû laisser tomber ; au lieu de cela, j'ai essayé d'être un véritable père pour vous. Mais je veux quand même que vous sachiez que vous n'êtes pas le seul à vous être perdu pour cela... il n'est pas facile, à mon âge, de trouver un nouveau boulot. »

Je tirais les couvertures au-dessus de ma tête. Je ne pouvais plus supporter de le regarder. Mais ils ne voulaient pas me laisser seul ; quelqu'un se mit à me secouer par l'épaule. « Gordon ! »

— « Laissez-moi seul ! »

— « Réveille-toi Gordon, cesse de faire l'idiot. Tu as des ennuis. »

Certainement, que j'en avais, cela, je m'en étais aperçu rien qu'en entrant dans le bureau. J'avais un mauvais goût de bile dans la bouche et je me sentais mal à l'aise, comme si tout un troupeau de buffles des marais m'avait piétiné, me brisant par-ci par-là quelques os. Saletés !

Le sergent-chef ne leva même pas les yeux quand j'entrai ; il me laissa au garde-à-vous, tout en sueur. Puis il leva les yeux et m'examina de la tête aux pieds avant de parler.

Alors, il prit lentement la parole, pour me laisser savourer tous les mots : « Absent au-delà de la durée de votre permission, menaces et tortures infligées à des femmes indigènes, usage illégitime de matériel appartenant au gouvernement... conduite scandaleuse... insubordination et paroles obscènes... révolte contre des agents de la force publique... Vous avez frappé un policier militaire... Gordon, pourquoi n'avez-vous pas volé un cheval ? Dans ce pays, nous pendons les voleurs de chevaux. Tout aurait été tellement plus simple. »

Il se mit à sourire de sa plaisanterie. Ce vieux bâtard trouvait toujours qu'il avait de l'esprit, et il avait à moitié raison.

Mais je me fichais pas mal de ce qu'il disait. Je me rendais vaguement compte que tout cela n'avait été qu'un rêve, juste un autre de ces rêves que je n'avais que trop souvent eus dernièrement, tellement je voulais quitter cette terrible jungle. Même *Elle* n'avait pas été réelle. Elle, – mais comment s'appelait-elle déjà ? – comment l'avais-je nommée ? Star ? Ma bonne étoile. Oh ! Star, ma chérie, tu *n'existes pas* !

Il continua : « Je vois que vous avez ôté vos galons. Eh bien ! cela nous fait gagner du temps, mais c'est tout ! Et vous êtes en civil. Pas rasé ! Et vos vêtements sont répugnants ! Gordon, vous êtes une

honte pour l'Armée des États-Unis. Vous vous en rendez compte, n'est-ce pas ? Cette fois, pour vous en tirer, il faudra plus qu'une petite chanson. Pas de plaque d'identité, pas de papiers, et vous portez un nom qui n'est pas le vôtre. Bien, Evelyn Cyril, mon joli garçon, nous allons maintenant nous servir de votre véritable nom. Officiellement. »

Il se balança sur son fauteuil pivotant, qu'il n'avait pas quitté depuis qu'on l'avait envoyé en Asie, car les patrouilles, ce n'était pas pour lui. « Il y a quand même une chose que j'aimerais connaître. Où avez-vous trouvé cela ? Et qu'est-ce qui vous a donc pris d'essayer de le voler ? » Il fit un geste du menton vers le classeur qui se trouvait derrière son bureau.

Je reconnus ce qui était dessus même si, la dernière fois que je l'avais vu, il était peint en or, tandis que, maintenant, il était entièrement recouvert de cette boue épaisse, noire et collante que l'on ne trouve qu'en Asie du sud-est. Je fis un pas dans sa direction. « C'est à moi ! »

— « Non, non ! » dit-il sèchement. « Espèce de tête brûlée. » Et il mit le ballon de football un peu plus loin. « L'avoir volé ne vous en rend pas propriétaire. Je le garde comme pièce à conviction. Pour votre gouverne, héros à la manque, les toubibs pensent qu'il va mourir. »

— « Qui ? »

— « Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Je parierais n'importe quoi que vous ne connaissiez même pas son nom quand vous vous êtes colleté avec lui. On ne peut quand même pas passer son temps à découdre les indigènes seulement parce que l'on se croit plus intelligent... Ils ont des droits, peut-être n'en avez-vous pas entendu parler. Vous n'avez le droit de les abattre que quand et où on vous dit de le faire. »

Il se mit tout à coup à sourire. Cela ne l'améliorait pas. Il avait le nez long, pointu et deux petits yeux injectés de sang ; je me rendis compte tout à coup qu'il ressemblait à un rat.

Il continua de sourire et dit : « Evelyn, mon garçon, peut-être bien que vous avez ôté trop tôt ces galons. »

— « Quoi ? »

— « Oui. Il y a peut-être un moyen de sortir de là. Asseyez-vous. » Il répéta sèchement, « Asseyez-vous, ai-je dit. Si on me laissait faire, on vous enverrait simplement à la 8^e section^[62] et on vous oublierait... On ferait n'importe quoi pour se débarrasser de vous. Mais le commandant de la compagnie a d'autres idées... une idée particulièrement brillante qui permettra de clore votre dossier une fois pour toutes. On doit lancer un raid cette nuit. Alors... » Il se pencha en

avant, prit une bouteille de Four Roses et deux verres dans un tiroir de son bureau ; il versa deux rasades. « Buvez un coup. »

Tout le monde savait ce qu'il en était de cette bouteille, tout le monde sauf, peut-être, le commandant de compagnie. Mais le sergent-chef, de mémoire d'homme, n'avait jamais offert à boire à personne, sauf une fois, quelques secondes avant de dire à sa victime qu'elle allait être déferée à la cour martiale.

— « Non, merci. »

— « Si, buvez un coup, mauvaise tête. Vous allez en avoir besoin. Puis allez prendre une serviette et tâchez de vous rendre présentable, même si ça vous est difficile, avant d'aller voir le commandant de compagnie. »

Je me suis levé. Je voulais boire, j'en avais besoin. J'aurais pu boire le pire des tord-boyaux, – et le Four Roses est plutôt doux, – mais j'aurais préféré cette vieille eau-de-vie – comment s'appelait-elle ? – qui, dans le temps, me faisait bourdonner les oreilles.

Cependant, je ne voulais pas boire avec lui. Je ne voulais rien boire en ce lieu. Ni manger quoi que ce soit...

Je lui crachai en pleine figure.

Il parut fortement choqué et commença à fléchir. Je dégainai mon épée et bondis sur lui.

Tout devint obscur mais je continuais à frapper de tous côtés, parfois je touchais, parfois non.

CHAPITRE XVI

Quelqu'un me secouait par l'épaule.

— « Réveillez-vous ! »

— « Laissez-moi tranquille ! »

— « Il faut que vous vous réveilliez, patron. Patron, je vous en prie, réveillez-vous. »

— « Oui, mon Héros, je t'en prie ! »

J'ouvris les yeux, lui souris puis essayai de regarder autour de moi. Fichtre ! Quelle boucherie ! Et, au milieu de ce fouillis, tout près de moi, se trouvait une grosse colonne de verre noir, de cinq pieds de haut environ. Et, dessus, il y avait l'Œuf. « C'est ça ? »

— « Oui, » dit Rufo. « C'est lui ! » Il semblait meurtri mais joyeux.

— « Oui, mon Héros, mon Champion, » me confirma Star, « c'est là le véritable Œuf de Phénix. J'ai vérifié. »

— « Euh... » Je jetai un coup d'œil autour de moi. « Où est donc le vieux Mangeur d'Âmes ? »

— « Tu l'as tué. Avant que nous arrivions. Tu avais encore l'épée à la main et l'Œuf blotti au creux du bras gauche. Nous avons eu grand mal à te les ôter pour te soigner. »

Je regardai vers le bas, vis ce qu'elle voulait dire et détournai les yeux. Le rouge n'est pas ma couleur préférée. Pour me distraire l'esprit de la chirurgie, je demandai à Rufo : « Pourquoi avez-vous mis si longtemps ? »

C'est Star qui me répondit : « J'ai cru que nous n'arriverions pas à te retrouver ! »

— « Et comment m'avez-vous retrouvé ? »

— « Patron, » dit Rufo, « nous ne pouvions pas vraiment vous

perdre. Nous n'avons eu qu'à suivre les traces de sang – même si elles se perdaient dans des murs pleins. *Elle* est vraiment obstinée. »

— « Et... avez-vous vu des morts ? »

— « Trois ou quatre. Des étrangers, cela ne nous concerne pas. Des machines, très probablement. Nous ne nous sommes pas attardés. » Il ajouta : « Et nous ne perdrons pas de temps pour partir non plus, une fois que vous serez assez en forme pour pouvoir marcher. Le temps presse. »

Je fis jouer mon genou droit, avec précaution. Il me faisait encore mal à l'endroit où j'avais reçu un coup d'épée, sur la rotule, mais ce que Star y avait fait avait déjà diminué la douleur. « Mes jambes vont très bien. Je pourrai marcher dès que Star aura fini. Mais... » je fronçai les sourcils, « je n'ai aucune envie de prendre une nouvelle fois ce tunnel à rats. Les rats me donnent le frisson. »

— « Quels rats, patron ? Et quel tunnel ? »

Je le lui expliquai.

Star ne fit aucun commentaire, se contentant de me plâtrer et de me mettre des pansements. Rufo dit :

— « Patron, vous vous êtes mis à ramper sur les genoux, dans un passage qui était parfaitement semblable aux autres. Je n'ai pas compris pourquoi mais, comme vous nous aviez prouvé que vous saviez ce que vous faisiez, nous n'avons pas discuté et nous avons fait comme vous. Quand vous nous avez dit d'attendre pendant que vous alliez en reconnaissance, nous vous avons obéi, encore une fois, jusqu'au moment où nous avons pensé que nous avions assez attendu et alors *Elle* a décidé qu'il valait mieux essayer de vous retrouver. »

Je laissai tomber.

Nous partîmes presque immédiatement, sortant par devant, et nous n'eûmes aucun ennui, pas d'illusions, pas de pièges, rien, si ce n'est que le bon itinéraire était long et tortueux. Rufo et moi, nous étions attentifs, et nous marchions dans la même formation qu'à l'aller ; Star était entre nous et portait l'Œuf.

Ni Star ni Rufo ne savaient si nous pouvions être attaqués ; nous n'aurions d'ailleurs pas pu aligner plus de forces qu'une patrouille de jeunes Louveteaux. Seul Rufo était capable de bander un arc ; quant à moi, j'étais bien incapable de manier une épée. La seule chose que nous pouvions éventuellement faire, c'était de donner assez de temps à Star pour détruire l'Œuf plutôt que de ne nous le laisser reprendre. « Mais il n'y a pas à s'en faire, » m'assura Rufo. « C'est à peu près comme de se trouver au point d'impact d'une bombe atomique. Vous ne vous en apercevrez même pas. »

Une fois que nous fûmes dehors, nous dûmes faire un long trajet

pour rejoindre les Collines de la Grotte et l'autre Porte. Nous déjeunâmes en marche, – j'avais une faim terrible, – et nous partageâmes le cognac de Rufo et l'eau de Star, mais je ne bus pas beaucoup d'eau. Au moment où nous atteignîmes la Caverne de la Porte, je me sentais plutôt en bonne forme ; je ne prêtais même plus attention à ce ciel qui n'était pas un ciel mais une sorte de toit, ni même aux curieux effets gravitationnels.

Un diagramme, ou « pentacle », était déjà prêt dans la caverne. Star n'avait qu'à le rafraîchir. Après quoi, nous eûmes à attendre, car nous nous étions pressés pour arriver avant le moment où l'on pouvait ouvrir la Porte ; après ce moment-là, en effet, il aurait fallu attendre plusieurs semaines sinon plusieurs mois, ce qui aurait été beaucoup trop long pour un humain sur Karth-Hokesh.

Nous avions quelques minutes d'avance. J'étais vêtu comme Mars, le dieu de la guerre : seulement moi, mon ceinturon et mon épée. Nous avions pris le minimum de bagages, Star était fatiguée et il lui aurait été trop pénible de transporter tout notre matériel. Star voulait conserver mon arc préféré mais je m'y suis opposé. Elle insista pour que je garde Dame Vivamus et je n'ai pas beaucoup discuté ; je ne voulais plus jamais me séparer de mon épée. Elle l'a touchée et m'a dit que ce n'était pas du métal inerte mais qu'elle faisait maintenant partie intégrante de moi.

Rufo ne portait sur lui que sa vilaine peau rosâtre, avec quelques affaires ; il pensait qu'une épée n'était qu'une épée et que, chez lui, il en avait de meilleures. Star, pour des raisons professionnelles, n'était pas plus vêtue.

— « Combien de temps ? » demanda Rufo, quand nous nous serrâmes la main.

— « Le compte à rebours est de moins deux minutes, » répondit-elle. Star a une horloge dans le crâne qui est aussi précise que mon propre sens de l'orientation. Jamais elle ne s'est servie d'une montre.

— « Est-ce que vous lui avez parlé ? » dit Rufo.

— « Non. »

— « Vous n'avez donc aucune vergogne, » reprit Rufo. « Ne trouvez-vous pas que vous l'avez suffisamment roulé ? » Il parlait avec une surprenante grossièreté et j'étais sur le point de lui dire qu'il ne devait pas lui parler sur ce ton-là. Mais Star l'interrompt.

— « DU CALME ! »

Elle se mit à psalmodier. Puis... « *Maintenant !* »

Soudain, ce fut une autre caverne. « Où sommes-nous ? » demandai-je. Je me sentais plus lourd.

— « Sur la planète Névia, » répondit Rufo. « De l'autre côté des

Pics Éternels... J'ai bien envie de partir et d'aller voir Jocko. »

— « Vas-y, » dit Star en colère. « Tu parles trop. »

— « Seulement si mon copain Oscar m'accompagne. Voulez-vous venir avec moi, vieux camarade ? Je peux vous y conduire, il ne faut pas plus d'une semaine. Et il n'y a pas de dragons. Ils seront contents de vous revoir, surtout Mûri. »

— « Tu vas laisser Mûri en dehors de tout ça ! » À ce moment, Star tremblait littéralement.

— « Refusez d'l'accepter, hein ? » dit-il ironiquement « C'est une femme plus jeune, et tout et tout. »

— « Tu sais bien que ce n'est pas ça ! »

— « Oh ! que si, c'est ça ! » rétorqua-t-il. « Et combien de temps pensez-vous que cela va pouvoir durer ? Ce n'est pas correct, cela n'a jamais été correct. C'est... »

— « Silence ! Le compte à rebours s'arrête maintenant ! » Une fois de plus, nous nous prîmes par la main et, zippp ! Nous étions ailleurs. C'était encore une autre caverne dont un côté s'ouvrait en partie sur l'extérieur ; l'air était très léger, atrocement froid et il y avait de la neige qui s'engouffrait par l'ouverture. Le diagramme était tracé sur le roc avec de l'or brut. « Où nous trouvons-nous ? » Je voulais savoir.

— « Sur ta planète, » me répondit Star. « Dans un lieu qu'on appelle le Thibet. »

— « Et vous pouvez maintenant changer de train, » ajouta Rufo. « Si seulement *Elle* n'était pas tellement têtue. À moins que vous ne vouliez partir à pied, mais il y a une longue, longue marche, c'est dur ; je le sais, je l'ai fait. »

Je n'étais pas particulièrement tenté. La dernière fois que j'en avais entendu parler, le Thibet se trouvait entre les mains de pacifiques parfaitement inamicaux. « Allons-nous rester ici longtemps ? » demandai-je. « Cet endroit devrait être équipé avec le chauffage central. » Je voulais entendre n'importe quoi, sauf une autre dispute. Star était ma bien-aimée et je ne pouvais pas supporter d'entendre qu'elle ce soit lui manquer de respect... Seulement Rufo était mon frère de sang, car il avait perdu beaucoup de sang ; je lui devais déjà plusieurs fois la vie.

— « Pas longtemps, » me répondit Star. Elle avait les traits tirés et paraissait fatiguée.

— « Mais suffisamment longtemps pour vider l'abcès, » ajouta Rufo, « de manière que vous puissiez prendre votre décision au lieu de vous faire entraîner comme un chat dans un panier. Il y a longtemps qu'elle aurait dû vous parler. Elle... »

— « En place ! » aboya Star. « Le compte à rebours va s'arrêter. Rufo, si tu ne la fermes pas, je te laisse ici et tu iras te promener à pied, une fois de plus, pieds nus, et avec de la neige jusqu'au menton. »

— « Allons-y » dit-il. « Les menaces me rendent aussi entêté que vous. Ce qui n'a rien de surprenant. Oscar, c'est...»

— « SILENCE ! »

— «... l'Impératrice des Vingt Univers...»

CHAPITRE XVII

Nous nous trouvions dans une vaste salle octogonale, aux murs magnifiques et couverts avec profusion de panneaux d'argent.

— «...et c'est aussi ma grand-mère, » termina Rufo.

— « Pas Impératrice, » protesta Star. « C'est un mot qui ne convient pas. »

— « C'est celui qui est le plus près de la réalité. »

— « Quant au reste, c'est dû à ma malchance, ce n'est pas ma faute. » Star se mit sur pieds ; elle ne paraissait plus du tout fatiguée ; elle me mit un bras autour du cou au moment où je me levais, tandis qu'elle tenait l'Œuf de Phénix de l'autre main. « Oh ! chéri, je suis tellement heureuse ! Nous avons réussi ! Bienvenue chez moi, mon Héros ! »

— « Où ? » J'étais perdu : trop de zones de temps, trop d'idées, tout cela trop vite.

— « Chez moi, dans ma vraie maison. Ta maison maintenant, si tu veux. Notre maison. »

— « Euh... je vois, mon Impératrice. »

Elle frappa du pied. « Ne m'appelle pas ainsi ! »

— « La formule protocolaire, » dit Rufo, « est Votre Sagesse. N'est-ce pas vrai, Votre Sagesse ? »

— « Oh, tais-toi, Rufo ! Va nous chercher des vêtements. »

Il remua la tête : « La guerre est finie et je viens juste d'être démobilisé. Allez les chercher vous-même, Mammie. »

— « Rufo, tu es impossible. »

— « Fâchée contre moi, Mammie ? »

— « Je vais l'être si tu ne cesses pas de m'appeler Mammie. » Soudain elle me donna l'Œuf, prit Rufo dans ses bras et l'embrassa.

« Non, Mammie n'est pas fâchée contre toi, » dit-elle tendrement. « Tu as toujours été un affreux garnement et je n'oublierai jamais la fois où tu as glissé des huîtres dans mon lit. Mais je parie que tu les avais acquises honnêtement, de ta grand-mère. » Elle l'embrassa de nouveau et lui passa la main dans sa frange de cheveux blancs. « Mammie t'aime bien, et t'aimera toujours. Après Oscar, je pense que tu es presque parfait... sauf que tu es insupportable, menteur, bruyant, désobéissant et irrespectueux. »

— « C'est mieux, » dit-il. « À propos, je pense la même chose de vous, à peu près. Que voulez-vous mettre ? »

— « Heu... apporte donc des tas de choses. Il y a si longtemps que je n'ai pas eu de vêtements corrects. » Elle se retourna vers moi. « Qu'aimerais-tu porter, mon Héros ? »

— « Je ne sais pas. Je ne sais rien. Que pensez-vous qui convienne, Votre Sagesse ? »

— « Ô Chéri, je t'en prie, ne m'appelle pas comme cela, enfin, pas toujours. » Elle semblait sur le point de pleurer.

— « Bon, mais comment dois-je t'appeler ? »

— « Star, c'est le nom que tu m'as donné. Si tu dois m'appeler autrement, tu peux m'appeler ta « princesse ». Je ne suis pas une « princesse », – et je ne suis pas non plus une « impératrice » ; c'est une bien mauvaise traduction. Mais j'aime à être « ta princesse » à toi, surtout de la manière dont tu le dis. À moins que tu ne préfères « jolie putain », ou tous ces petits noms dont tu m'as affublée. » Elle me regarda avec beaucoup de sérieux. « Juste comme auparavant. Et pour toujours. »

— « J'essaierai... ma princesse. »

— « Mon Héros. »

— « Mais il me semble qu'il y a beaucoup de choses que j'ignore. »

Elle abandonna l'anglais pour se mettre à parler en névian. « Seigneur mon mari, je voulais tout te dire. J'aspirais à te le dire. Et tout sera révélé à mon seigneur. Mais j'avais une peur mortelle que le seigneur, si je lui parlais trop vite, refuse alors de venir avec moi. Pas jusqu'à la Tour Noire, mais jusqu'ici. Chez nous. »

— « Peut-être était-ce sage, » répondis-je dans la même langue. « Mais je suis ici, madame ma femme... ma princesse. Alors, parle-moi, je le désire. »

Elle revint à l'anglais. « Je vais parler, je vais parler. Mais cela va prendre du temps. Chéri, peux-tu contenir encore un peu ton impatience ? Bien que tu aies été patient avec moi... si patient, mon amour ! – et si longtemps ? »

— « D'accord, » dis-je. « Je vais attendre. Mais tu sais, je ne connais pas les rues dans ce patelin, et j'ai besoin de quelques indications. Rappelle-toi l'erreur que j'ai commise avec le vieux Jocko, seulement parce que j'ignorais les coutumes locales. »

— « Oui, chéri, je m'en occuperai. Mais ne t'en fais pas, les coutumes sont toutes simples, ici. Les sociétés primitives sont toujours plus complexes que les civilisées... et notre société n'est pas du tout primitive. » À ce moment, Rufo fit tomber à ses pieds tout un amas de vêtements. Elle se retourna, une main sur mon bras, et se posa un doigt sur les lèvres, prenant un air de concentration, presque d'ennui. « Et maintenant, voyons. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir mettre ? »

La « complexité » est toujours relative. Je vais essayer de broser les grandes lignes.

Centre est la planète capitale des Vingt Univers. Mais Star n'était pas « Impératrice », et ce n'était pas un empire.

Je vais continuer à l'appeler « Star », car elle avait des centaines de noms, et j'appellerai cet endroit un empire, parce qu'aucun autre mot ne convient, et je parlerai d'« empereurs », et d'« impératrices », ainsi que de l'Impératrice, ma femme.

Personne ne sait combien il y a d'univers. En théorie, il n'y a pas de limite : aucune, et toutes les possibilités en nombre illimité de combinaisons de lois « naturelles », chaque faisceau convenant à son propre univers. Mais tout cela, ce n'est que la théorie et le Rasoir d'Occam est bien trop lourd. Tout ce que l'on sait dans les Vingt Univers, c'est que vingt ont été découverts, que chacun a ses propres lois, et que beaucoup d'entre eux ont des planètes, ou parfois des « endroits », où vivent des êtres humains. Je n'essayerai pas de vous dire qu'est-ce qui vit ailleurs.

Les Vingt Univers comprennent de nombreux empires réels. Notre Galaxie dans notre univers possède ses empires stellaires... et notre Galaxie est cependant tellement énorme que notre race humaine peut ne jamais en rencontrer une autre, sauf par l'intermédiaire des Portes qui relient les univers. Quelques planètes n'ont pas de Portes connues. La Terre en a beaucoup et c'est là sa seule importance ; autrement elle ne serait considérée que comme un taudis arriéré.

Il y a sept mille ans, une idée a surgi pour faire face aux problèmes politiques trop importants pour être résolus. Les débuts furent modestes : Comment diriger une planète sans la détruire ? Les habitants de cette planète comprenaient des experts en cybernétique mais, malgré leur adresse, ils n'étaient pas beaucoup plus avancés que

nous ne le sommes ; ils brûlaient toujours les granges pour détruire les rats et se faisaient écraser les doigts dans les engrenages. Ces expérimentateurs se choisirent un chef remarquable et s'efforcèrent de l'aider.

Personne n'a jamais su pourquoi ce type a eu tellement de succès mais le fait est qu'il en a eu, et cela était suffisant ; ils n'étaient pas obsédés par la théorie. Ils lui donnèrent des aides cybernétiques, enregistrèrent pour lui toutes les crises de leur histoire, avec tous les détails que l'on connaissait, ce qui avait été fait, et toutes les circonstances annexes ; et tout était organisé, classé de telle manière qu'il pouvait consulter ses dossiers avec presque autant de facilité que l'on consulte sa mémoire.

Et cela a marché. Avec le temps, il gouvernait toute la planète... il s'agissait de Centre, qui portait alors un autre nom. Il ne la gouvernait pas, il se contentait de résoudre les cas difficiles.

Ils enregistrèrent aussi tout ce que fit ce premier « Empereur », le bon comme le mauvais, pour que cela puisse servir à son successeur.

L'Œuf de Phénix est un enregistrement cybernétique de l'histoire de deux cent trois « empereurs » et « impératrices », dont la plupart ont dirigé tous les univers connus. Comme une boîte pliante, il est plus grand à l'intérieur qu'à l'extérieur. Quand on l'utilise, il est plus volumineux que la grande pyramide.

Les légendes du Phénix abondent dans tous les Univers : c'est une créature qui meurt mais qui est immortelle, qui renaît, toujours jeune, de ses propres cendres. L'Œuf est vraiment la merveille entre toutes, car c'est bien plus que les dossiers d'une bibliothèque actuelle ; c'est l'ensemble des rapports, comprenant tous les détails de leurs personnalités véritablement uniques, de tous les événements de tous les membres de la dynastie depuis Sa Sagesse IX jusqu'à Sa Sagesse CCIV, Mrs. Oscar Gordon.

La charge n'est pas héréditaire. Parmi les ancêtres de Star se trouvent Sa Sagesse I et la plupart des autres Sagesse, mais des millions d'autres individus ont dans leurs veines tout autant de sang « royal ». Son petit-fils Rufo n'a pas été élu bien qu'il ait les mêmes ancêtres qu'elle. À moins qu'il n'ait refusé. Je ne le lui ai jamais demandé, cela lui aurait rappelé l'époque où un de ses oncles a commis un acte obscène et parfaitement invraisemblable. Ce n'est d'ailleurs pas une question que l'on pose.

Une fois enregistrée, l'éducation d'un candidat comprend absolument tout, depuis la manière de faire cuire les tripes jusqu'aux mathématiques supérieures, sans oublier tous les modes de défense, de combat individuel, car on a compris, depuis des millénaires, que, si

bien gardée soit-elle, une victime se porte toujours infiniment mieux quand elle est capable de combattre elle-même avec l'ardeur d'une scie circulaire en colère. Cela, je l'ai appris parce que j'avais posé à ma bien-aimée une question indiscreète.

Il fallait encore que je m'habitue au fait que j'ai épousé une grand-mère, dont le petit-fils paraissait plus âgé que moi et qui, en outre, était encore plus vieux qu'il ne le paraissait. Les habitants de Centre vivent plus longtemps que nous et, de toute manière, Star et Rufo avaient tous les deux subi un traitement de « Longue-Vie ». Il faut s'habituer à ce genre de choses. J'ai un jour demandé à Star : « Combien de temps vivent donc vos Sagesse ? »

— « Pas trop, » m'a-t-elle répondu presque avec brusquerie. « D'habitude, nous sommes assassinés. »

(Toujours ma grande gueule !)

L'éducation d'un candidat comprend des voyages dans de nombreux mondes, – pas toutes les planètes-endroits peuplées d'êtres humains ; personne ne vit assez longtemps pour cela. Mais un grand nombre. Lorsqu'un candidat a terminé toute cette éducation et qu'il a été choisi en tant qu'héritier, commence alors le travail post-scolaire : l'Œuf lui-même. On imprègne dans la mémoire de l'héritier (ou de l'héritière) les personnalités mêmes des empereurs passés. Il (ou Elle) devient partie intégrante d'eux. Plus qu'une étoile. Une supernova. Sa Sagesse.

La personnalité vivante est prédominante mais toute cette foule est présente aussi. Sans avoir à utiliser l'Œuf, Star pouvait se souvenir des événements vécus par des peuplades mortes depuis de nombreux siècles. Avec l'Œuf, – elle-même étant reliée au cybernet, – elle avait des souvenirs précis, aussi précis que si tout s'était passé la veille, concernant une période de sept mille ans.

Star m'a avoué qu'elle avait hésité plus de dix ans avant d'accepter sa nomination. Elle n'avait pas voulu devenir tous ces gens à la fois ; elle voulait continuer à être elle-même, comme il lui plaisait. Mais les méthodes utilisées pour choisir les candidats (je ne les connais pas, elles sont incluses dans l'Œuf) semblent presque infaillibles ; il n'y en a jamais eu que trois qui aient refusé.

Quand Star devint Impératrice, elle avait à peine commencé la deuxième partie de son éducation, n'ayant été imprégnée que de sept de ses prédécesseurs. L'imprégnation ne prend pas beaucoup de temps mais il est nécessaire que la victime puisse disposer de temps pour se reposer entre les diverses imprégnations, car elle subit tous les fichus événements qui ont été subis par ses prédécesseurs, les bons comme les mauvais : le temps où il s'est montré cruel envers un animal apprivoisé, alors qu'il était enfant, les souvenirs honteux de l'époque

de la puberté, la perte de la virginité, l'époque tragique et insupportable où il est tombé sérieusement amoureux, enfin, tout cela.

— « Je suis obligée de faire l'expérience de leurs erreurs, » m'expliqua Star. « Les erreurs sont les seuls enseignements certains. »

Ainsi toute cette fastidieuse structure est fondée sur la sujétion d'un *seul individu* aux misérables erreurs commises pendant sept mille ans.

Heureusement, l'Œuf n'a pas besoin d'être utilisé très souvent. La plupart du temps, Star pouvait être elle-même, pas plus gênée par ces mémoires imprégnées que vous ne l'êtes vous-même par une remarque obscène qui ne vous concerne pas directement. Star pouvait résoudre la plupart des problèmes d'instinct, sans avoir à recourir à la Chambre Noire et sans avoir besoin d'une connexion intime.

Car la conclusion qui se dégageait de cette manière empirique de gouverner un empire, était que la réponse à la plupart des problèmes est : *Ne faites rien*.

Régner de loin, ne pas toucher à tout – « Vivre et laisser vivre. » « Laisser faire les choses. » « Le temps est le meilleur remède. » « Ne pas réveiller le chat qui dort. » « Laissez-les faire et ils rentreront chez eux, la queue entre les jambes. »

Même les édits positifs de l'Empire sont en général rédigés sous forme négative : Tu Ne Dois Pas Faire Sauter La Planète De Ton Prochain (Fais sauter la tienne si tu veux). Ne touche pas aux gardiens des Portes. Ne demande pas justice car toi aussi tu seras jugé.

Et surtout, ne soumetts jamais un problème sérieux au vote populaire. Eh ! ce n'est pas là une règle contrevenant à la démocratie locale, cela ne concerne que les problèmes impériaux. Ce vieux Rufo, – excusez-moi, le *Docteur* Rufo, qui a étudié avec grand soin les cultures comparées (mais avec un goût malsain pour la canaillerie), Rufe m'a dit que toutes les races humaines ont essayé tous les régimes politiques et que la démocratie est en vigueur dans de nombreuses sociétés primitives... mais qu'il ne connaît pas la moindre planète civilisée qui l'utilise, car l'adage *Vox Populi, Vox Dei* se traduit ainsi : « Mon Dieu ! Comment avons-nous fait pour nous mettre dans cette pagaille ! »

Rufe prétendait cependant apprécier la démocratie et chaque fois qu'il se sentait déprimé il citait en exemple Washington et les bouffonneries du Parlement français qui n'étaient suivies de près que par les bouffonneries des femmes françaises.

Je lui ai demandé comment les sociétés avancées dirigeaient les événements ?

Il a haussé les sourcils et simplement répondu : « Pour la

plupart, elles ne les dirigent pas. »

Cela décrit bien l'Impératrice des Vingt Univers : la plupart du temps, elle ne faisait rien.

Mais parfois, elle faisait quelque chose. Il lui arrivait de dire : « Ce gâchis s'arrangera si vous amenez ici le fauteur de troubles... Quel est ton nom ? Toi, avec un bouc... Dehors et fusillez-le. Immédiatement. » (J'étais présent. Ils le firent immédiatement. C'était le chef d'une délégation qui lui avait occasionné un problème – des potins entre des empires commerciaux intergalactiques du VII^e Univers – et le commissaire principal lui a passé les menottes, ses adjoints l'ont emmené à l'extérieur et l'ont tué. Star continua de boire son café. C'est un café bien meilleur que celui que nous avons chez nous et j'ai été tellement surpris que je m'en suis servi une tasse.)

Un Empereur n'a pas de puissance. Si cependant Star avait décidé qu'une certaine planète devait être supprimée, les gens se seraient mis au travail et il y aurait eu une nova dans le ciel. Star ne l'a jamais fait mais c'est arrivé dans le passé. Pas souvent, – Sa Sagesse doit chercher son âme (et l'Œuf) très longtemps avant de publier ainsi un décret extrême, même quand son bon sens hypertrophié lui dit qu'il n'y a pas d'autre solution.

L'Empereur détient seul les Pouvoirs Impériaux, Judiciaire et Exécutif ; il en use très peu et n'a aucun moyen de faire respecter ses décrets. Ce qu'il, ou elle, fait a un énorme prestige qui provient d'un système qui fonctionne depuis sept millénaires. Ce non-système se maintient sans cohésion, sans uniformité, ne cherchant jamais la perfection, ne connaissant pas les utopies ; il se contente de donner des réponses assez bonnes, pour se tirer d'affaire en restant bien dans le vague pour laisser le champ libre à de nombreux moyens et à de nombreuses attitudes.

Les affaires régionales sont vraiment régionales. L'infanticide ? C'est vos enfants, votre planète. Associations de parents d'élèves, censure cinématographique, aide aux sinistrés... l'Empire est puissamment impuissant.

La Crise de l'Œuf avait commencé bien avant ma naissance. Sa Sagesse CCIII avait été assassinée et l'Œuf avait été volé en même temps. Quelques scélérats voulaient le pouvoir... et l'Œuf, de par ses possibilités uniques, possède en lui la clef d'un pouvoir tel que Gengis Khan n'en a jamais rêvé.

Pourquoi quelqu'un peut-il désirer le pouvoir ? C'est une chose que je ne parviens pas à comprendre. Mais certains le désirent, et ils le désiraient.

C'est pourquoi Star prit sa charge alors qu'elle n'était encore qu'à demi entraînée, ayant à faire face à la plus grande crise jamais subie par l'Empire, et en étant séparée de son réservoir à Sagesse.

Mais la situation n'était pas désespérée. Imprégnée en elle-même se trouvait l'expérience de sept hommes super-intelligents et elle possédait encore tout le système cybernétique d'ordinateurs, sauf cette partie unique qui était connue sous le nom de l'Œuf. Elle avait d'abord à découvrir ce que l'on avait fait de l'Œuf. Il n'aurait pas été prudent de lancer une offensive contre la planète des scélérats, cela aurait pu détruire l'Œuf.

Il y a des moyens pour faire parler un homme si l'on n'a pas l'intention de l'utiliser ensuite. Star n'en avait pas l'intention. Je ne veux pas parler de quelque chose d'aussi cruel que la roue ou les brodequins. Cela ressemblait plutôt au pelage d'un oignon, et ils en ont pelé plusieurs.

Karth-Hokesh est tellement inhospitalière qu'on ne la connaît que par les quelques explorateurs qui y sont allés et en sont revenus vivants (Nous, nous ne sommes allés que dans une « subdivision botanique », le reste est infiniment pire). Les scélérats n'essayèrent pas d'y rester ; ils se contentèrent d'y cacher l'Œuf et d'installer des défenses et des pièges tout autour et sur les voies d'accès.

J'ai alors demandé à Rufo : « À quoi donc sert l'Œuf, là-bas ? »

— « À rien, » me répondit-il. « Mais ils ont vite appris qu'il ne pouvait servir nulle part sans *Elle*. Il leur fallait disposer de son personnel de cybernéticiens... ou ils avaient besoin de Sa Sagesse. Ils ne pouvaient pas ouvrir l'Œuf. Elle est la seule à pouvoir le faire sans aide. C'est pourquoi ils lui tendirent un piège. Capturer Sa Sagesse, ou la tuer, mais la capturer de préférence, et la tuer s'il était nécessaire, ensuite essayer de trouver le personnel qualifié, ici, à Centre. Mais ils ne pouvaient oser risquer la seconde partie de leur plan tant qu'elle était toujours en vie. »

Star avait alors fait des recherches pour déterminer les meilleures solutions pour récupérer l'Œuf. Envahir Karth-Hokesh ? La machine répondit : « Fichtre, non ! » C'est aussi ce que j'aurais dit. Comment en effet préparer l'invasion d'un endroit où, non seulement on ne peut manger ni boire aucun produit local, mais encore où l'on ne peut respirer l'air ambiant plus de quelques heures ? Quand un assaut massif doit détruire ce que vous allez chercher ? Quand vous n'avez pour tête de pont que deux Portes étroites ?

Les ordinateurs continuèrent à fonctionner et donnèrent une réponse idiote, sans tenir compte de la façon dont la question était codifiée.

Moi.

Un « Héros », c'est-à-dire un homme avec de gros bras et pas trop d'esprit, et qui tient fort à sa propre peau. Plus quelques autres caractéristiques. Une expédition conduite par un homme comme-ci et comme-ça, avec l'aide de Star elle-même, avait des chances de succès. Star eut l'idée de prendre aussi Rufo (Leurs Sagesses avaient souvent des idées qui étaient des coups de génie) et la machine approuva cette idée. « J'ai été désigné, » me dit Rufo, « j'ai d'abord refusé, mais je n'ai jamais pu rester raisonnable, quand il s'agit d'Elle. Fichtre, elle m'a trop gâté quand j'étais gosse. »

Il s'ensuivit des années de recherche pour découvrir l'homme adéquat. (Moi, encore une fois..., et je ne saurai jamais pourquoi.) Pendant ce temps-là, des hommes braves étudiaient la situation et, surtout, dressaient les plans de la Tour. Star elle-même avait procédé à des reconnaissances et avait fait aussi des séjours sur Névía. (Est-ce que Névía fait partie de l'« Empire » ? Oui et non. La planète de Névía comporte les seules Portes pour Karth-Hokesh qui ne soient pas sur la planète des scélérats ; c'est là son importance pour l'Empire, tandis que l'Empire ne revêt aucune importance pour Névía.)

Le « Héros » devait très probablement être découvert sur une planète barbare dans le genre de la Terre. Star avait vérifié et avait examiné des quantités de candidats, provenant de nombreux peuples arriérés, avant que son nez lui dise que je pouvais faire l'affaire.

Je demandai à Rufo quelles chances nous avait accordées la machine.

— « Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? » me demanda-t-il.

— « Eh bien !... Je m'y connais un peu en cybernétique. »

— « Vous le pensez. Voyez-vous... il y avait une prédiction. Treize pour cent de succès, dix-sept pour cent d'incertitude et... soixante-dix pour cent de chances pour que nous soyons tous tués. »

Je laissai échapper un sifflement. « Vous pouvez bien siffler, » me dit-il indigné. « Vous n'en saviez pas plus que n'en sait un cheval dans un régiment de cavalerie. Vous n'aviez aucune raison d'être inquiet. »

— « Mais j'étais inquiet. »

— « Vous n'en avez pas eu le temps. Les plans avaient été établis en fonction de cela. Notre seule chance était d'aller aussi vite que possible et de profiter au maximum de la surprise. Mais moi, je savais. Tenez, fiston, quand vous nous avez dit d'attendre, là-bas, dans la Tour, que vous avez disparu et que vous n'êtes pas revenu, je vous assure que je me suis fait tellement de soucis que j'ai vraiment commencé à éprouver des regrets. »

Une fois préparée, l'expédition se déroula comme je l'ai racontée. Ou presque ainsi, car il n'est pas impossible que j'aie vu ce que mon esprit pouvait accepter plutôt que ce qui est véritablement arrivé. Je veux parler de la « magie ». Combien de fois, en effet, des sauvages ont conclu à la « magie » quand un homme « civilisé » venait les troubler avec quelque chose que les sauvages sont incapables de comprendre ? Combien souvent des étiquettes, comme « télévision », sont acceptées par des sauvages cultivés (qui savent pourtant faire tourner un bouton) alors que le mot honnête serait plutôt « magie » ?

Et cependant, Star n'a jamais tellement insisté sur ce mot. Elle l'acceptait quand, moi, j'insistais.

Je serais pourtant fort désappointé si *tout* ce que j'ai vu se révélait être des phénomènes que la Western Electric construira lorsque les laboratoires Bell auront su découvrir le mécanisme. Non, il doit y avoir de la magie quelque part, ne serait-ce que pour le plaisir.

Oui, d'accord, commencer par m'endormir pour la première transition, c'était empêcher un pauvre sauvage de s'alarmer. Et nous n'avons pas rencontré de chats noirs... tout cela, c'était des suggestions post-hypnotiques, et faites par un expert : ma propre femme.

Ai-je dit ce qui est arrivé à ces scélérats ? Il ne leur est rien arrivé. Leurs Portes avaient été détruites ; ils sont maintenant isolés jusqu'au moment où ils sauront faire des voyages inter-stellaires. C'est une bonne chose, d'après les normes fluctuantes de l'Empire. Leurs Sagesses ne connaissent pas la rancune.

CHAPITRE XVIII

Centre est une adorable planète, qui ressemble à la Terre mais qui n'en possède pas les inconvénients. Elle a été retouchée depuis des millénaires pour en faire un pays de Cocagne. On n'a gardé que ce qu'il fallait de désert, de neige et de jungle pour pouvoir quand même en profiter ; les inondations et les autres désastres ont été supprimés.

Elle n'est pas surpeuplée mais a quand même une assez forte population pour sa taille, qui est celle de Mars, mais avec des océans. La pesanteur est presque la même que sur la Terre (le coefficient est légèrement plus fort, d'après ce que j'ai compris). La moitié de la population environ est constituée de nomades car sa grande beauté et sa culture unique, – au centre des Vingt Univers – en font un paradis pour les touristes. On fait tout pour le confort des visiteurs, avec une minutie comparable à celle des Suisses, mais avec, en outre, une technologie inconnue sur la Terre.

Star et moi, nous avons des résidences en une douzaine d'endroits de la planète (et beaucoup d'autres dans d'autres univers) ; elles allaient du palais jusqu'à la minuscule hutte de pêcheur où Star faisait elle-même la cuisine. La plupart du temps, nous vivions dans les appartements de la montagne artificielle qui abritait l'Œuf et son personnel ; à côté, se trouvaient les salles de réunions, les salles de conférences, le secrétariat, etc. Quand Star avait envie de travailler, elle avait tout sous la main. Mais l'ambassadeur d'un système ou l'empereur d'une centaine de systèmes en visite avaient autant de chances d'être invités dans notre maison personnelle qu'un clochard qui vient frapper à la porte de derrière d'un des châteaux de Beverly Hills en a d'être invité au salon.

S'il arrivait qu'il plût à Star, elle pouvait très bien le faire venir chez nous pour souper. Elle l'a fait une fois, – il s'agissait d'un drôle de petit farfadet qui avait quatre bras et qui parlait en ponctuant

toutes ses phrases de grands gestes. Elle n'avait pas d'obligations officielles et ne ressentait aucun besoin de s'occuper d'affaires sociales. Elle ne tenait pas de conférences de presse, ne faisait pas de discours, ne recevait pas de délégations de guides, ne posait pas de premières pierres, n'allait pas assister à des cérémonies, ne décrétait pas de jours fériés, ne signait pas de papiers, ne donnait pas de démentis, ne perdait jamais son temps à toutes ces choses que font les souverains et les grosses légumes de la Terre.

Elle consultait cependant certains individus, les faisait même souvent venir d'autres univers, et elle avait à sa disposition toutes les nouvelles, en provenance de partout, tout étant organisé selon un système qui avait été mis au point au cours des siècles. C'est ce système qui lui permettait de décider quels problèmes il fallait étudier. Certains reprochaient chroniquement le fait que l'Empire ignorait délibérément les « problèmes vitaux » – et c'était bien ce qu'il faisait. Sa Sagesse ne portait de jugement que sur les problèmes qu'elle avait choisis ; la pierre d'assise du système était que la plus grande partie des problèmes se résolvaient tout seuls.

Nous allions souvent assister à des cérémonies sociales ; nous aimions tous les deux les sorties mondaines et, pour Sa Sagesse et pour son prince Consort, le choix était illimité. Il y avait une sorte de protocole négatif : Star n'acceptait ni ne déclinait jamais les invitations, elle s'y rendait quand elle en avait envie et s'abstenait quand cela l'ennuyait. Cela, c'était un changement extraordinaire pour la société de la capitale car son prédécesseur avait imposé un protocole encore plus rigide que celui du Vatican.

Une hôtesse se plaignit un jour à moi que la société était devenue terriblement morne avec ces nouvelles règles... peut-être pourrais-je y faire quelque chose ?

Je le fis. J'ai regardé Star et je lui ai fait part de cette remarque, sur quoi nous sommes partis et nous sommes allés nous joindre à un bal d'artistes complètement ivres, et vlan !

Centre est un tel mélange de cultures, de races, de coutumes et de styles qu'il faut bien quelques règles. La seule coutume immuable y était : Ne m'imposez pas vos coutumes à *moi*. Les gens s'habillaient comme ils en avaient l'habitude chez eux, ou essayaient de nouvelles modes ; tous les événements sociaux ressemblaient à des bals costumés sans thème préalablement choisi. Un hôte pouvait parfaitement se rendre à un bal ultrachic et être nu comme un ver, et cela sans même faire jaser, – certains le faisaient, mais c'était une minorité. Je ne parle pas des non-humains ni des humains hirsutes, les vêtements ne sont pas faits pour eux. Je parle des humains qui paraîtraient chez eux, à New York, vêtus de vêtements américains, – et d'autres qui auraient

attiré l'attention même dans l'île du Levant, parce qu'ils n'avaient pas de poils du tout, même pas de sourcils. Et ce fait est pour eux source de fierté ; cela montre leur « supériorité » sur nous, grands singes poilus, ils en sont aussi fiers que l'est un petit-blanc de Géorgie de sa déficience en mélanine[63]. C'est d'ailleurs pourquoi ils sont plus souvent nus que les autres races humaines. J'ai d'abord trouvé leur apparence surprenante mais on s'y fait assez vite.

Star portait des vêtements à l'extérieur, et je faisais comme elle. Elle ne manquait jamais une occasion de s'habiller, c'était une de ses sympathiques faiblesses qui permettaient d'oublier, un certain temps, sa condition impériale. Elle ne s'habillait jamais deux fois de la même manière, elle essayait toujours de nouvelles tenues, et elle était fort chagrinée quand je ne remarquais pas ses nouvelles robes. Certains modèles qu'elle choisissait auraient provoqué des crises cardiaques, même sur la Côte d'Azur. Elle croyait qu'un costume féminin était une erreur quand il ne donnait pas aux hommes l'envie de l'ôter.

L'un des attirails les plus efficaces de Star était un des plus simples. Rufo se trouvait alors avec nous quand elle eut tout à coup envie de s'habiller comme nous l'avions été pendant notre Quête de l'Œuf... et pif, paf ! les costumes furent disponibles, à moins qu'ils n'aient été confectionnés sur commande, ce qui est bien possible car, à Centre, les costumes névians sont des plus rares.

Des arcs, des flèches et des carquois arrivèrent tout aussi vite et, sans tarder, nous fûmes transformés en compagnons de Robin des Bois. Cela me fit du bien de sentir à mon ceinturon ma bonne vieille Dame Vivamus ; jusque-là, elle était restée suspendue contre un mur dans mon bureau, sans bouger depuis la grande Tour Noire.

Star se tenait devant moi, les pieds écartés, les poings sur les hanches, la tête haute, les yeux brillants, les joues toutes rouges : « Ah ! quelle joie ! Je me sens bien, je me sens *jeune* ! Chéri, promets-moi, mais promets-moi vraiment, qu'un jour nous irons de nouveau en quête d'aventures ! J'en ai tellement marre d'être intelligente. »

Elle parlait anglais car la langue de Centre est véritablement impropre à l'émission de telles idées. C'est en effet un langage mêlé, avec des apports et des modifications continuelles, depuis des milliers d'années, sans accent, uniforme et plat.

— « Ça m'irait, » avouai-je. « Qu'en penses-tu, Rufo ? Veux-tu encore te promener le long de la Route de la Gloire ? »

— « Lorsqu'on l'aura pavée. »

— « Quelle blague ! Tu viendras, je te connais bien. Où et quand, Star ? Non, ne fais pas attention au « où », seulement au « quand ? » Rassemble ta troupe et partons, immédiatement ! »

Soudain, elle ne fut plus du tout gaie. « Chéri, tu sais bien que je ne peux pas. Je n'ai encore subi qu'un tiers de mon entraînement. »

— « J'aurais dû briser cet Œuf quand je l'ai trouvé. »

— « Ne râle pas, mon chéri. Allons à cette soirée et amusons-nous. »

C'est ce que nous fîmes. À Centre, on voyage au moyen « d'apports », Portes artificielles qui ne requièrent pas de magie (à moins que ce ne soit plus que cela) ; on choisit sa destination de la même manière que lorsqu'on appuie sur les boutons d'un ascenseur, ce qui fait qu'il n'y a aucun problème de circulation dans les villes, – pas plus qu'un millier d'autres ennuis ; les encombrements sont inconnus dans les villes. Star avait choisi ce soir-là de se rendre tout près, dans une soirée ultra-chic qui se donnait dans un parc ; et elle avait décidé de ne pas rater son entrée. Elle savait que les collants allaient fort bien à ses longues jambes et à sa croupe confortable ; elle roulait les hanches comme une hindoue.

Mes aïeux, quelle sensation ! À Centre, sauf quelques touristes, les gens ne portent pas d'épée. Les arcs et les flèches sont tout autant rarissimes. Nous étions aussi voyants que le serait un chevalier revêtu d'une armure dans la Cinquième Avenue.

Star était aussi joyeuse qu'un gamin en train de faire une niche. Et moi aussi. Mes armes en bandoulière, je me sentais de taille à affronter les dragons.

Ce n'était pas un bal comme il y en a sur la Terre. (Selon Rufo, toutes nos races, partout, ont les mêmes amusements fondamentaux : se rassembler pour danser, pour boire et pour papoter. Il prétendait que les réunions d'hommes seuls ou de femmes seules sont des symptômes de décadence. Je ne tiens pas à en discuter.) Nous arrivâmes par le grand escalier d'honneur, la musique s'arrêta, les gens nous regardèrent et bèèrent d'admiration... Star était ravie de se faire remarquer. Les musiciens se remirent immédiatement au travail tandis que les invités reprenaient la politesse négative que l'Impératrice avait coutume de demander. Nous attirions cependant toujours l'attention. J'avais toujours cru que l'histoire de la Quête de l'Œuf était un Secret d'État car je n'en avais jamais entendu parler. Et même si l'on connaissait l'histoire, je ne pensais pas que les détails en fussent connus d'autres que de nous trois.

Je me trompais. Tout le monde savait ce que signifiaient nos costumes, et en savait encore plus. Je me trouvais au buffet, à boire de l'eau-de-vie avec un gros sandwich de ma composition quand je fus accroché par la sœur de Scheherazade, celle qui était jolie. Elle appartenait à une de ces « races-humaines-mais-différentes-de-nous ». Elle était revêtue de rubis de la taille d'un pouce et d'un tissu

relativement opaque. Elle mesurait environ cinq pieds cinq pouces, pieds nus, pesait peut-être cent vingt livres et sa taille ne devait pas dépasser quinze pouces, ce qui faisait ressortir deux autres mensurations qui n'avaient nul besoin d'être soulignées. Elle était brune et avait les yeux les plus joliment bridés que j'avais jamais vus. Elle ressemblait à une belle chatte et me regardait exactement comme un chat regarde un oiseau.

— « Moi, » se présenta-t-elle.

— « Parlez. »

— « Sverlani. Monde... » (Nom et numéro de code – je n'en avais jamais entendu parler.) « Étudiante en nourriture conditionnée, mathématico-sybarite. »

— « Oscar Gordon. Terre. Soldat. » Je ne lui donnai pas le numéro matricule de la Terre ; elle savait parfaitement qui j'étais.

— « Questions ? »

— « Posez. »

— « Est épée ? »

— « Est. »

Elle la regarda et ses pupilles se dilatèrent. « Est-était épée détruire gardes élaborés Œuf ? » (« Est-ce que cette épée qui est maintenant ici est bien la suite directe dans le changement séquentiel espace-temps, compte tenu des anomalies théoriques impliquées dans les transitions inter-univers, de l'épée utilisée pour tuer le Jamais-Né ? » Le verbe mis aux deux temps, présent et passé, énonce expressément et écarte le concept que l'identité est une abstraction sans signification : Cette épée est-elle celle que vous avez utilisée réellement, pour parler dans le langage de tous les jours, et ne me racontez pas d'histoires, Soldat, je ne suis pas une gamine.)

— « Était-est, » avouai-je. (« J'y étais et je vous garantis que je l'ai suivie tout le temps jusqu'ici, et c'est donc toujours elle. »)

Elle ne put réprimer un sursaut et ses bouts de seins se dardèrent. Autour de chacun d'eux était peint, ou tatoué peut-être, le dessin multi-universel que nous appelons « Les Murailles de Troie » ; et sa réaction fut si violente que les remparts de Troie s'écroulèrent de nouveau.

— « Toucher ? » quémанда-t-elle.

— « Touchez. »

— « Toucher *deux fois* ? » (« S'il vous plaît, puis-je la tenir assez longtemps pour la sentir véritablement ? Je vous en supplie, du fond du cœur ! Je demande trop et vous avez bien le droit de me refuser mais je vous promets de ne pas l'abîmer » – Ils ne prennent que

l'essence des mots mais tout est dans l'intonation.)

Je ne voulais pas, pas Dame Vivamus. Mais je n'ai jamais rien su refuser à une jolie fille. « Touchez... deux fois, » grommelai-je. Je dégainai et lui tendis mon épée, lui en présentant la poignée, faisant cependant attention et me tenant prêt à la reprendre avant qu'elle crève l'œil de quelqu'un ou se transperce le pied.

Elle la prit avec précaution, bouche et yeux ouverts, l'attrapant par la garde au lieu de la prendre par la poignée. Il fallut que je lui montre. Elle avait la main beaucoup trop petite ; mains et pieds étaient en harmonie avec sa taille, ultra minces.

Elle regarda l'inscription : « Signifie ? »

Dum Vivimus, Vivamus n'est pas facile à traduire, non qu'ils ne puissent en comprendre le sens mais parce que, pour eux, l'idée est aussi naturelle que l'eau pour les poissons. Comment pourrait-on vivre autrement ? J'essayai quand même de traduire : « Profiter doublement de la vie. Manger. Boire. Rire. »

Elle m'écouta, toute songeuse, puis fendit l'air, le poignet fléchi, le coude en dehors. Je ne pus pas le supporter aussi la lui repris-je et me mis-je lentement en garde, puis je me fendis, la lame bien droite, avant de me rassembler... d'un mouvement si gracieux que les grands hommes poilus ne purent s'empêcher de me regarder. Je comprends pourquoi les ballerines apprennent l'escrime.

Je saluai et lui rendis mon épée, rectifiant la position de son coude et de son bras gauche : je comprends aussi pourquoi les ballerines ne font qu'ébaucher les mouvements, c'est pour le plaisir du maître d'armes. Elle se fendit, manquant de peu de piquer un des invités au jambon gauche.

Je repris l'épée, fouettai l'air et rengainai. Nous avions rassemblé toute une foule. Je repris sur le buffet mon gros sandwich mais elle n'en avait pas terminé avec moi.

— « Vous sauter épée ? »

J'étais choqué. Si elle comprenait ce qu'elle disait, – ou si, moi, je comprenais, – elle était en train de me faire la plus galante proposition que l'on m'ait jamais faite à Centre. D'habitude on ne mâche pas ses mots. Mais Star n'avait certainement pas dévoilé les détails de notre mariage ? Rufo ? Je ne lui en avais pas parlé mais Star l'avait peut-être fait.

Comme je ne répondais pas, elle s'expliqua et, pour cela, ne baissa pas la voix : « Moi pas vierge pas mère pas enceinte fertile. »

Je lui expliquai, avec toute la politesse autorisée par le langage, ce qui n'est pas très facile, que j'étais déjà en main. Elle laissa tomber et regarda mon sandwich : « Mordre toucher goûter ? »

C'était une autre question ; je lui tendis le sandwich. Elle en mordit un gros morceau, mâcha pensivement, parut satisfaite : « Étrange. Primitif. Robuste. Fort contraste. Grand art. » Puis elle s'éloigna, me laissant à mon étonnement.

Au cours des dix minutes qui suivirent, le problème me fut de nouveau posé. Je reçus plus de propositions que dans toute autre réunion à Centre et je suis certain que mon épée y était pour beaucoup. Il est bien certain qu'on me faisait toujours des propositions au cours des réunions officielles, car il ne faut pas oublier que j'étais le Consort de Sa Sagesse. J'aurais bien pu être un orang-outan qu'on m'aurait quand même fait des propositions. Il y a bien des hommes hirsutes qui ressemblent à des orang-outans et qui sont socialement acceptables, mais j'aurais pu en avoir l'odeur. Et me conduire encore plus brutalement. La vérité était que beaucoup de dames étaient curieuses de connaître qui l'Impératrice avait pris dans son lit et le fait que j'étais un sauvage, à tout le moins un barbare, ne les rendait que plus curieuses. Il n'y avait aucun tabou contre le fait de faire de franches propositions, et beaucoup de femmes en faisaient.

Mais j'étais encore en pleine lune de miel. De toute façon, si j'avais accepté toutes ces offres, j'aurais vite été sur les genoux. Cela me faisait quand même grand plaisir de les entendre après avoir poliment proposé du soda ou du ginger ale ; il est bon pour le moral de recevoir des propositions.

Cette nuit-là, pendant que nous étions en train de nous déshabiller, je demandai à Star : « T'es-tu bien amusée, ma jolie ? »

Star bâilla et murmura : « Certainement. Et toi aussi, espèce de vieux sachem. Pourquoi n'as-tu pas demandé à la petite chatte de venir à la maison ? »

— « Quelle chatte ? »

— « Tu sais bien laquelle. Celle à qui tu as donné une leçon d'escrime. »

— « Meeow ! »

— « Non, non, mon chéri. Tu devrais la faire venir. Je l'ai entendue parler de sa profession, et il y a certainement beaucoup de rapports entre le fait de bien faire la cuisine et celui de bien faire... »

— « Femme, tu parles trop ! »

Elle passa de l'anglais au névian. « Oui, seigneur mon mari. Je ne prononcerai plus aucun son qui enfrein le silence tant que je ne serai pas sollicitée par ces lèvres d'amour torturées. »

— « Ma Dame, mon aimée... esprit élémentaire des Eaux-Qui-Chantent... »

Le névian est une langue beaucoup plus souple que le jargon

parlé à Centre.

Centre est un endroit agréable et l'emploi de Consort de Sa Sagesse est bien rétribué. Après notre premier séjour à la cabane de pêche de Star, je dis combien j'aimerais, pour y prendre quelques truites, retourner un jour à la Porte par laquelle nous étions arrivés à Névia. « J'aimerais qu'elle soit à Centre. »

— « Elle y sera. »

— « Star. Tu la déplacerais ? Je sais bien qu'il y a des Portes, des Portes commerciales, qui sont capables de déplacer de grandes masses mais, même ainsi... »

— « Non, non, mais cela reviendra au même. Laisse-moi réfléchir. Il faudra un jour ou deux pour en relever les plans stéréotypés, pour prendre les mesures et pour analyser l'air et tout et tout... Le débit de l'eau, tout le reste. Mais pendant ce temps... il n'y a pas grand-chose derrière ce mur, juste une centrale de force. Si nous faisons percer une Porte et que nous la mettions à une centaine de yards, derrière l'endroit où nous avons fait cuire les truites, tout peut être terminé en une semaine, ou alors je prends un nouvel architecte. Ça te va ? »

— « Star, tu ne feras pas cela. »

— « Pourquoi pas, mon chéri ? »

— « Mettre toute la maison en l'air pour me fournir une rivière à truites ? C'est fantastique ! »

— « Je ne crois pas. »

— « Si, ça l'est. De toute manière, ma chérie, mon idée n'est pas de faire venir la rivière ici mais d'aller, nous, là-bas. En vacances. »

— « Comme j'aimerais prendre des vacances, » soupira-t-elle.

— « Tu as subi une imprégnation aujourd'hui. Tu n'as pas la même voix que d'habitude. »

— « C'est fatigant, Oscar. »

— « Star, tu les prends trop rapidement. Tu vas t'épuiser. »

— « Peut-être. Mais c'est moi qui peux en juger, comme tu le sais. »

— « Comme si je ne le savais pas ! Tu peux juger toute la fichue création, – c'est ce que tu fais, et je le sais bien, – mais je dois, moi qui suis ton mari, juger si tu travailles trop, et te dire de t'arrêter. »

— « Mon chéri, mon chéri ! »

Les incidents de ce genre n'étaient que trop nombreux.

Je n'étais pas jaloux d'elle. Le fantôme de mon sauvage passé était resté sur Névia et avait cessé de me hanter.

D'ailleurs, Centre n'est pas un endroit où les fantômes de ce genre aiment à se promener. Centre a autant de coutumes différentes pour se marier qu'il a de cultures : des milliers. Elles s'annulent. Certains humains sont monogames par instinct, comme, d'après ce que l'on dit, le sont les cygnes. C'est pourquoi on ne peut classer la fidélité parmi les « vertus ». Comme le courage, qui consiste à être brave devant la peur, la vertu, c'est se bien conduire face à la tentation. S'il n'y a pas de tentation, il ne peut y avoir de vertu. Et ces monogames inflexibles ne l'étaient pas par hasard. Si, par ignorance, quelqu'un faisait une proposition à l'une de ces femmes chastes, ce quelqu'un ne risquait ni une gifle ni un coup de couteau ; elle se contentait seulement de ne pas écouter et de poursuivre la conversation. Et cela n'avait pas d'importance non plus si le mari surprenait la conversation ; on ne rencontre pas la jalousie dans une race qui est automatiquement monogame. (Je ne l'ai jamais éprouvée moi-même ; elles me paraissaient, à moi, de vieilles croûtes.) Quand il n'y a pas de tentation, il ne peut y avoir de vertu.

J'ai pourtant eu l'occasion de montrer de la « vertu ». Cette petite chatte à la taille de guêpe m'avait tenté, – et j'avais appris qu'elle appartenait à une race dans laquelle les femmes ne peuvent pas se marier avant d'avoir prouvé qu'elles sont fertiles, comme dans certains endroits des Mers du Sud et dans certains peuples d'Europe ; elle n'enfreignait donc aucun tabou de sa tribu. Je fus aussi beaucoup plus tenté par une autre fille, une donzelle au joli minois, douée d'un extraordinaire sens de l'humour et l'une des meilleures danseuses de tous les univers. Elle ne m'emmena pas en bateau, elle me fit comprendre qu'elle n'était ni trop occupée, ni sans y porter un certain intérêt, en utilisant cet argot aux phrases très adroites.

Cela me fit plaisir. En bon Américain, je m'étais enquis (ailleurs) des coutumes de sa tribu et j'avais appris que, même s'ils étaient très stricts pour les mariages, ils étaient cependant très compréhensifs pour les célibataires. Je ne suis pas plus vertueux qu'un autre mais, même si la porte était fermée, la fenêtre était ouverte.

J'eus peur. Je m'interrogeai sur moi-même et je dus m'avouer que c'était par une curiosité morbide que je m'intéressais à ces femmes, comme ces femmes qui, elles, ne me faisaient des propositions que parce que j'étais le consort de Star. La douce petite Zhai-ee-van était un de ces êtres qui ne portaient pas de vêtements, elle en avait qui étaient bien à elle : des pieds jusqu'au bout du nez, elle était couverte d'une fourrure douce, luisante, grise, qui ressemblait beaucoup à celle du chinchilla. C'était magnifique !

Je n'en eus pas le cœur, elle était vraiment trop jolie gosse.

J'avouai cependant cette tentation à Star, et Star admit que

j'avais dû faire véritablement preuve de volonté ; Zhai-ee-van était une remarquable artiste, même parmi ses semblables, et elle était tout particulièrement renommée pour avoir le plus grand talent chez les adeptes d'Éros.

Je ne fis pourtant rien. S'ébattre avec une enfant de cette douceur aurait supposé de l'amour, au moins un peu, et je n'éprouvais pas du tout d'amour, c'était seulement cette magnifique fourrure... sans compter que j'avais peur que quelques ébats avec Zhai-ee-van ne tournent en amour et qu'elle ne puisse m'épouser même si Star acceptait de me donner ma liberté.

Ou ne me donnait pas ma liberté : Centre n'est pas opposé à la polygamie. Certaines religions l'interdisent, ont des lois pour ou contre ceci ou cela, mais il y a à Centre un mélange de cultures et une effarante quantité de religions, si bien qu'elles s'annulent les unes les autres. Les culturologues établissent une « loi » sur la liberté religieuse qui, disent-ils, est invariable : la liberté religieuse en un milieu évolué est inversement proportionnelle à la force de la religion la plus importante. On suppose que c'est le cas particulier d'un invariant général, que toutes les libertés surviennent de conflits culturels car une coutume à laquelle n'est pas opposé son contraire est obligatoire et cette coutume est alors considérée comme « une loi naturelle ».

Rufo n'était pas d'accord ; il disait que ses collègues avaient établi en équations des choses qui n'étaient pas mesurables et définissables, – Ah, les têtes de linottes ! – et que la liberté n'était jamais plus qu'un heureux accident car le réflexe commun, pour toutes les races humaines, est de craindre, de haïr toute liberté, non seulement pour les voisins mais aussi pour soi-même, et de l'écraser chaque fois que c'est possible.

Revenons-en au point « A » : les Centristes ont toutes sortes de contrats de mariage. Ou pas du tout. Ils pratiquent l'association domestique, le coït, la multiplication, l'amitié et l'amour, mais pas nécessairement tout ensemble ni avec la même personne. Les contrats peuvent être aussi complexes que ceux d'une fusion de sociétés, et peuvent spécifier la durée, les buts, les devoirs, les responsabilités, le nombre et le sexe des enfants, les méthodes de sélection génétiques, si l'on doit faire appel à des mères-incubatrices, les clauses de nullité et les options de prolongation... n'importe quoi, sauf la « fidélité conjugale ». Il est évident, ici, qu'elle est impossible à imposer et qu'elle ne peut donc faire l'objet d'un contrat.

La fidélité conjugale est cependant plus commune à Centre que sur la Terre ; elle n'est simplement pas légalisée. Ils ont un vieux proverbe : *Les Femmes et les Chats* qui signifie que les Femmes et les Chats font ce qui leur plaît et que les hommes et les chiens ne doivent

pas s'en occuper. Ce proverbe possède aussi son contraire : *Les Hommes et le Climat*, qui est, lui, beaucoup plus brutal et au moins aussi ancien, puisqu'il y a longtemps que l'on contrôle le climat.

Le contrat habituel est : pas de contrat du tout ; il apporte ses affaires dans sa maison à elle et y reste... jusqu'au moment où elle les flanque dehors. Cette forme de contrat est hautement estimée pour sa stabilité : une femme qui « jette les chaussures de son homme » met beaucoup de temps pour retrouver un autre homme assez brave pour oser affronter son caractère.

Mon « contrat » avec Star n'était pas autre chose que ça, si du moins les contrats, lois et coutumes pouvaient s'appliquer à l'Impératrice, ce qu'ils ne faisaient pas et ne pouvaient pas faire. Mais ce n'était pas là la véritable cause de mon malaise.

Croyez-moi, je n'étais *pas* jaloux.

Mais j'étais de plus en plus tourmenté par tous ces hommes morts qui lui encombraient l'esprit.

Un soir que nous étions en train de nous habiller pour quelque réception, elle me rembarra. Je lui racontais alors comment j'avais passé la journée, ayant pris une leçon de mathématiques et il ne fait aucun doute que je devais, pour elle, être aussi amusant qu'un gosse racontant ce qu'il a fait au jardin d'enfants. Mais j'étais enthousiaste, un nouveau monde s'ouvrait devant moi... et Star se montrait toujours très patiente.

Mais elle me rembarra d'une voix de baryton.

Je m'arrêtai net : « Aujourd'hui, tu as encore été imprégnée ! »

Je pouvais entendre tourner les rouages de son cerveau : « Oh ! Pardonne-moi, chéri ! Non, je ne suis pas moi-même. Je suis Sa Sagesse CLXXXII. »

Je fis rapidement le compte : « Cela fait quatorze imprégnations depuis la Quête... et tu n'en avais eu que sept au cours de toutes les années précédentes. Que diable es-tu en train de faire ? Tu veux te consumer ? Devenir complètement idiot ? »

Elle commença à m'attraper puis, après, me répondit gentiment : « Non, je ne veux rien de ce genre. »

— « Ce n'est pas ce que j'entends. »

— « Ce que l'on a pu te dire sur mon entraînement, Oscar, est sans importance, car personne d'autre que moi ne peut juger, ni ma capacité, ni ce que représente le fait d'accepter une imprégnation. À moins que tu ne sois allé bavarder avec mon héritier ? »

— « Non. » Je savais qu'elle l'avait choisi et je supposais qu'il avait déjà reçu une ou deux imprégnations, ce qui était une précaution

normale que l'on prenait en cas d'assassinat. Je ne l'avais cependant jamais rencontré, ne désirais pas le faire et ne savais même pas qui il était.

— « Oublie donc ce que l'on a pu te dire, c'est sans importance. » Elle soupira : « Chéri, si cela ne t'ennuie pas, je ne sortirai pas ce soir ; il vaut mieux que je me couche et que je dorme. Ce vieux CLXXXII puant est vraiment le personnage le plus dégoûtant que j'aie jamais été : il a pourtant obtenu de brillants succès en une période critique, il faudra que tu lises quelque chose sur lui. Il était malheureusement, au fond de lui-même, une bête féroce qui haïssait même les gens qu'il aidait. Il est maintenant tout frais en moi et je dois le garder enchaîné. »

— « Très bien, allons au lit. »

Star remua la tête : « Dormir, ai-je dit. Je vais utiliser l'autosuggestion et, demain matin, tu ne sauras pas qu'il a été ici. Toi, tu vas à la réception. Trouve-toi une aventure et oublie que tu as une femme impossible. »

Je sortis mais j'étais de trop mauvaise humeur pour imaginer même de chercher aventure.

Ce vieux dégoûtant n'était pas le pire. Je peux me défendre dans une bagarre et Star, toute amazone qu'elle est, ne fait pas le poids devant moi. Si elle voulait employer la manière forte, elle recevrait une bonne fessée. Et je ne craignais d'ailleurs pas d'intervention de la part des gardes car ils avaient toujours été tenus écartés de nos dissensions ; quand nous étions ensemble, nous étions vraiment seuls. Le moindre tiers rendait impossible toute intimité et Star n'était jamais seule, quand je n'étais pas là, même quand elle prenait son bain. Ses gardes étaient-ils mâles ou femelles, je ne sais, et cela n'avait pour elle aucune importance. Les gardes n'étaient jamais en vue. C'est ainsi que nos prises de bec ne se déroulaient qu'en privé, et elles nous faisaient d'ailleurs du bien à tous les deux ; elles nous soulageaient pour un certain temps.

Mais « le Saint » fut beaucoup plus difficile à supporter que le Vieux Dégoûtant. Il s'agissait de Sa Sagesse CXLI et il était si fichtrement noble, spirituel et tellement plus saint que tout le monde que je partis pêcher pendant trois jours ; Star elle-même était robuste, pleine de vitalité et heureuse de vivre. Ce type ne buvait pas, ne fumait pas, ne mâchait pas de chewing-gum, ne laissait jamais échapper de mot malsonnant. On pouvait presque voir un halo autour de la tête de Star quand elle était sous son influence.

Pire, il avait renoncé au sexe à l'époque où il s'était consacré aux Univers et cela avait eu un effet désastreux sur Star ; la douceur et la soumission n'étant pas dans son style, je préférerai aller à la pêche.

Il faut quand même que je dise une bonne chose au sujet du Saint. Star m'a dit qu'il avait été l'empereur qui avait eu le moins de succès, de toute la dynastie, et qu'il avait le génie de faire le mal dans de pieuses intentions, aussi Star apprit-elle plus de lui que des autres ; il avait fait toutes les bêtises imaginables. Il avait été assassiné par ses clients dégoûtés, au bout de quinze ans seulement, ce qui n'avait pas été une période suffisante pour gâcher quoi que ce soit d'important dans un empire multi-universel.

Sa Sagesse CXXXVII était une femme, et Star resta absente pendant deux jours. Quand elle revint à la maison, elle m'expliqua : « Il le fallait, mon chéri. J'ai toujours cru que j'étais une terrible putain, mais je t'assure que celle-là est arrivée à me choquer moi-même ! »

— « Comment cela ? »

— « Je ne dirais rien, m'sieur. Je me suis imposée à moi-même un traitement intensif pour l'enterrer là où tu ne pourras jamais la rencontrer. »

— « Je suis curieux. »

— « Je sais que tu l'es et c'est bien pourquoi je me suis acharnée à lui transpercer le cœur, ce qui ne m'a pas été facile car c'était quand même mon ancêtre direct. Mais j'ai eu peur que tu l'aimes plus que moi, l'incroyable salope ! »

Et je suis toujours curieux.

Pour la plupart, ce n'étaient pas de mauvais bougres. Mais notre ménage aurait pourtant été plus agréable si je n'avais jamais su qu'ils étaient là. Il est plus facile d'avoir une femme légèrement timbrée qu'une femme qui, à elle seule, représente plusieurs groupes de gens, ces groupes étant eux-mêmes surtout composés d'hommes. Connaître leur présence spectrale, même lorsque c'était la propre personnalité de Star qui était de service, cela ne faisait véritablement aucun bien à ma libido. Il faut cependant reconnaître que Star connaissait mieux le caractère masculin que toute autre femme au cours de l'histoire. Elle n'avait jamais à deviner ce qui peut faire plaisir à un homme ; elle en savait plus que moi, par « expérience » – et elle aimait à partager brutalement sa science véritablement unique.

Je ne pouvais pas m'en plaindre.

Et je m'en plaignais cependant, je lui reprochais d'être tous ces gens-là. Elle supportait mieux mes reproches injustes que je ne supportais mon injuste situation à l'égard de toute cette troupe de fantômes.

Ces fantômes n'étaient cependant pas le pire cheveu dans la soupe.

Je n'avais pas de boulot ; je ne veux pas parler de ces occupations qui consistent à aller au bureau de neuf heures du matin à cinq heures de l'après-midi, à tondre la pelouse tous les samedis et à se saouler au club du coin tous les samedis soir ; je veux dire que je n'avais aucun but dans la vie. Avez-vous jamais regardé un lion dans un zoo ? On lui donne de la viande rouge tous les jours, on lui fournit des femelles, il n'a pas à craindre les chasseurs... Il a tout pour lui, n'est-ce pas ?

Pourquoi, alors, semble-t-il si triste ?

Je ne me rendis pas compte, au début, que j'avais un problème. J'avais une femme magnifique et amoureuse ; j'étais riche au point de ne pouvoir compter ma fortune ; je vivais dans la maison la plus luxueuse d'une ville plus ravissante qu'aucune de celles que compte la Terre ; tous les gens que je rencontrais étaient aux petits soins avec moi ; et, quand je n'étais pas auprès de ma merveilleuse femme, j'avais l'extraordinaire chance de pouvoir aller « en classe », pour apprendre des choses étonnantes et extra-terrestres, et je n'avais aucun besoin d'essayer de décrocher une peau-d'âne. Pas plus qu'une peau de mouton. Jamais je n'étais arrêté par un problème car je disposais de toutes les aides imaginables. Comprenez-moi bien, c'était comme si j'avais eu à côté de moi Albert Einstein pour m'aider à faire mes problèmes d'algèbre, ou encore toute l'équipe de recherche de la Rand Corporation ou de la General Electric pour me faciliter mon initiation scientifique.

Ce n'était pas la richesse mais un luxe inimaginable.

Et j'ai bientôt découvert que j'étais incapable de boire cet océan que l'on me présentait aux lèvres. Sur Terre, les connaissances sont devenues tellement importantes que personne ne peut toutes les englober, alors, imaginez seulement la somme de connaissances des Vingt Univers, chaque univers ayant ses lois, son histoire, et Star seule sait combien de civilisations.

Dans les pâtisseries, les ouvriers ont le droit de manger tout ce qu'ils veulent, et bientôt ils ne mangent plus rien.

Moi, je ne me suis pas complètement arrêté, car la connaissance est vraiment trop variée. Mais je ne voyais aucun sens à mes études. On ne peut pas plus découvrir le Nom Sacré de Dieu dans vingt univers que dans un seul... et tous les autres sujets ont la même dimension pour qui n'a pas de dispositions naturelles.

Je n'avais pas de penchant particulier, j'étais un dilettante... et je m'en suis aperçu quand j'ai vu que mes professeurs se faisaient du souci pour moi. Aussi les ai-je laissés partir s'embourber eux-mêmes dans les maths et dans l'histoire multi-universelle, et j'ai cessé de vouloir tout connaître.

J'ai pensé à me lancer dans les affaires. Malheureusement, pour faire des affaires avec plaisir, il faut avoir une âme d'homme d'affaires (ce que je n'ai pas), ou bien il faut avoir besoin d'argent. Et j'avais de l'argent ; tout ce que je pouvais faire, c'était d'en perdre et, si j'en gagnais, je ne savais jamais si l'on ne s'était pas donné la consigne (qui devait circuler partout dans tous les gouvernements) : Ne Gagnez Pas Contre Le Consort De L'Impératrice, nous vous rembourserons vos pertes.

Et c'était la même chose avec le poker. J'avais introduit ce jeu et il avait rapidement eu une grande vogue, mais j'avais vite compris que je ne pouvais plus y jouer. Le poker est un jeu d'argent, on ne peut y jouer pour des haricots, et quand on possède des montagnes d'argent, gagner ou perdre un peu ne représente rien.

Il faut que je m'explique : la « liste civile » de Sa Sagesse pouvait bien être inférieure à ce que dépensaient certains prodiges de Centre, car cette ville est d'une richesse inimaginable. Mais cette liste civile était du montant que désirait Star, c'était une mine de richesses inépuisable. Je ne sais pas combien de mondes passaient à la caisse mais on peut supposer qu'il y en avait au moins vingt mille, chacun peuplé de trois milliards d'habitants, et je suis probablement en dessous de la vérité.

À un penny par habitant, pour 60.000.000.000.000 d'habitants, cela fait six cents milliards de dollars. Ce nombre ne signifie rien si ce n'est qu'il montre que, même si on l'allégeait de telle sorte que nul ne s'aperçoive plus de son existence, il représenterait toujours plus d'argent que je ne peux en dépenser. Il y avait bien les dépenses du non-gouvernement du non-empire de Star, sans doute, mais ses dépenses personnelles et les miennes, *si importantes qu'elles fussent*, ne comptaient pas.

Le roi Midas ne s'intéressait plus à sa tirelire. Moi non plus.

Oh, je dépensais de l'argent (mais je n'en avais jamais sur moi, ce n'était pas nécessaire). Notre « appartement » (que je ne puis appeler un palais), notre maison, avait un gymnase tel qu'aucune université ne pourrait rêver d'en posséder de semblable ; j'avais une « salle d'armes^[64] » et je faisais beaucoup d'escrime, presque tous les jours, avec toutes sortes d'armes. J'avais des escrimeurs à ma disposition, pour les opposer à ma Dame Vivamus, et les meilleurs maîtres d'armes des différents univers faisaient assaut avec moi. J'avais aussi un champ de tir où je m'exerçais avec l'arc que j'avais ramené de la Caverne-Porte de Karth-Hokesh ; je tirais donc à l'arc et avec toutes sortes d'autres armes. Oh, oui ! je dépensais tout l'argent que je voulais.

Mais ça n'était pas très drôle.

Un jour, assis dans mon bureau, n'ayant rien à faire sinon m'ennuyer, je jouais avec une poignée de bijoux.

À une certaine époque, je m'étais amusé à faire des dessins de bijoux. J'en avais fait au collège et j'avais même travaillé chez un joaillier, une fois, pendant l'été. Je sais dessiner et j'aime énormément les pierres précieuses. Ce joaillier m'avait prêté des livres, j'en avais emprunté d'autres à la bibliothèque municipale et il avait même exécuté un de mes dessins.

J'avais une Vocation.

Malheureusement, les joailliers n'ont pas tellement besoin de dessins de bijoux, aussi avais-je laissé tomber... jusqu'au moment où je fus à Centre.

Comprenez-moi bien, je n'avais aucun moyen de faire un cadeau à Star, si ce n'est en le fabriquant moi-même. C'est donc ce que je fis. Je lui fis un vêtement de bijoux, avec de vraies pierres, fort bien étudié (avec l'aide d'experts, comme d'habitude), après avoir fait venir un extraordinaire lot de pierres choisies, après avoir exécuté les dessins, et fait réaliser ce que j'avais conçu.

Je savais que Star aimait particulièrement les costumes rehaussés de bijoux ; je savais qu'elle aimait plus que tout les costumes grivois, – non pas pour renverser les tabous, il n'y en avait pas, – mais parce qu'elle aimait ce qui était provoquant, ce qui ornait la beauté elle-même, ce qui accentuait ce qui n'avait pourtant pas besoin de l'être.

Ce que j'avais dessiné aurait tout à fait convenu dans une revue de cabaret française, – à la différence près qu'il s'agissait de pierres véritables. Les saphirs et l'or allaient bien à la beauté blonde de Star, et j'en avais donc utilisé. Mais comme elle pouvait se permettre de porter n'importe quelle couleur, j'avais aussi utilisé d'autres pierres.

Star fut charmée de mon premier essai et le porta le soir même. J'en étais fier ; j'avais reconstitué de mémoire un costume que j'avais vu sur une danseuse nue dans un cabaret de Francfort, au cours de ma première soirée après ma libération de l'armée : un cache-sexe minimum, une longue tunique transparente et fendue d'un côté jusqu'à la hanche, brodée de sequins (moi, j'avais mis des saphirs), et quelque chose qui n'était pas un soutien-gorge mais plutôt un amplificateur, tout en bijoux, sans oublier un colifichet dans les cheveux pour couronner le tout. Elle avait des sandales d'or avec des talons de saphirs.

Star se montra très reconnaissante des autres costumes qui suivirent.

J'appris cependant quelque chose : que je ne suis pas dessinateur

de bijoux. Je ne pouvais espérer lutter contre les professionnels qui habillaient les femmes riches de Centre. Je me rendis très rapidement compte que Star portait ce que je lui donnais parce que c'était moi qui les lui donnais, exactement comme une maman épingle au mur le dessin maladroit que son gosse a fait au jardin d'enfants. Aussi préférais-je abandonner.

Ce coffre de pierres précieuses était resté dans mon bureau depuis des semaines ; il y avait des opales, des agates, des cornalines, des diamants, des turquoises et des rubis, des adulaires, des saphirs et des grenats, des péridots, des émeraudes, des chrysolithes... et de nombreuses pierres qui n'ont pas de nom anglais. Je les faisais jouer entre mes doigts, je regardais les cascades de lumière jetées par leurs facettes, et je m'ennuyais. Je me demandais quel prix pourrait, sur la Terre, atteindre toutes ces pierres ? Probablement aux alentours d'un million de dollars.

Je ne prenais même pas la peine de les enfermer pour la nuit. Et dire que j'avais été un pauvre type obligé d'abandonner ses études par manque d'argent, parce que je n'avais pas de quoi m'offrir un sandwich !

Je repoussai les pierres et allai vers la fenêtre (il y avait une fenêtre parce que j'avais dit à Star que je n'aimais pas les bureaux sans fenêtre). Cela s'était passé juste à mon arrivée et il m'a fallu des mois pour comprendre tout le travail qu'on avait dû effectuer pour cela ; j'avais d'abord cru qu'on s'était contenté de faire un trou dans le mur.

J'avais une vue magnifique, sur ce qui ressemblait plus à un parc qu'à une ville, orné, mais non envahi, de charmantes bâtisses. Il était difficile de penser que nous nous trouvions dans une ville plus grande que Tokyo ; la circulation était invisible, et les habitants travaillaient pourtant presque aux antipodes !

Il y avait un murmure, comme un doux vol de bourdon, comme le grondement assourdi auquel on n'arrive pas à échapper à New York, mais beaucoup plus faible, juste suffisant pour me rappeler que j'étais entouré de gens qui avaient tous leurs situations, leurs buts, leurs fonctions.

Ma fonction ? Consort.

Gigolo !

Star, sans s'en rendre compte, avait introduit la prostitution dans un monde qui ne l'avait jamais connue. Dans un monde plein d'innocence, où l'homme et la femme couchaient ensemble pour la seule raison qu'ils le désiraient tous les deux.

Un prince consort n'est pas un prostitué. Il a son travail et son travail est souvent fastidieux : il faut qu'il représente sa souveraine

épouse, qu'il aille poser des premières pierres, qu'il prononce des discours. Il a en outre à remplir ses devoirs d'étalon royal afin d'assurer à la dynastie de ne pas disparaître.

Mais je ne faisais rien de cela. Je n'avais même pas à distraire Star... Dire que, à dix milles à la ronde, des millions d'hommes aimeraient avoir ma chance.

La nuit précédente avait été mauvaise. Elle avait mal commencé et s'était poursuivie par une des conférences sur l'oreiller que les gens mariés ont parfois, et qui ne remplacent pas une bonne engueulade. Nous nous étions donc disputés, comme cela arrive quand un ménage se penche sur les traites sans savoir comment les payer.

Star avait fait quelque chose qu'elle n'avait encore jamais fait, elle avait rapporté du travail à la maison. Cinq hommes, impliqués dans une quelconque bagarre inter-galactique... je ne sus jamais de quoi ils ont parlé pendant des heures, et il leur arrivait de parler une langue que j'ignorais.

Ils m'ignoraient aussi, je n'étais rien d'autre qu'un meuble. Au Centre, on se présente rarement ; si vous désirez parler à quelqu'un, vous dites simplement « Moi », et vous attendez. Si la personne ne répond pas, vous vous éloignez. Si elle vous répond, vous échangez vos identités.

Aucun de ces hommes ne l'avait fait, et ce n'était certes pas moi qui allais commencer. C'était eux qui étaient des étrangers dans ma propre maison, c'était à eux de commencer. Mais ils n'agissaient absolument pas comme s'ils se trouvaient dans ma maison à moi.

J'étais assis là, dans un coin, comme l'Homme Invisible, de plus en plus exaspéré.

Et ils continuaient de discuter, tandis que Star les écoutait. Au bout d'un moment, elle fit venir ses servantes qui commencèrent à la déshabiller, à lui broser les cheveux. Centre n'est pas l'Amérique, et je n'avais aucune raison d'être choqué. Ce qu'elle faisait n'était guère poli à leur égard, car elle les traitait, eux, comme des meubles (le traitement qu'ils m'avaient imposé ne lui avait pas échappé).

L'un d'eux hasarda timidement : « Votre Sagesse, je serais heureux que vous nous écoutiez, comme vous avez accepté de le faire. » (Je traduis son argot.)

Star répondit très froidement : « Je suis seule juge de ma conduite. Personne ne peut décider pour moi. »

C'était vrai. Elle seule pouvait juger sa conduite, eux ne le pouvaient pas. Pas plus que moi, me dis-je amèrement. Je commençais à être furieux contre elle parce qu'elle avait fait venir ses servantes (je savais pourtant que cela n'avait pas d'importance) et avait commencé

à se préparer pour la nuit devant tous ces grands dadais... et j'avais bien l'intention de lui dire de ne pas recommencer. Je me contenais pour ne pas éclater.

Tout à coup, Star les renvoya : « Il a raison, vous avez tort. Réglez votre affaire comme cela. Et sortez. »

Mais j'avais bien l'intention de lui dire de ne plus amener désormais de commerçants à la maison.

Elle me coiffa au poteau. Dès que nous fûmes seuls, elle me dit : « Mon amour, excuse-moi. J'ai accepté d'écouter toutes leurs fadaïses mais la discussion durait, durait, ne pouvait plus s'arrêter ; j'ai alors pensé que cela irait plus vite si je les tenais debout, si je les amenais ici et si je leur faisais comprendre que j'étais fatiguée. Je n'aurais jamais pensé que cela durerait encore une heure avant de pouvoir prendre la bonne décision. Et je savais bien que si je remettais l'affaire au lendemain, ils discuteraient encore pendant des heures. Le problème était important, et je ne pouvais pas le laisser tomber. » Elle soupira. « Cet homme ridicule... Dire que de telles personnes parviennent à de hauts postes ! J'ai pensé à le faire tuer mais il valait mieux que je lui fasse comprendre son erreur, autrement, le même problème se serait reposé, tôt ou tard. »

Je ne pus même pas lui faire remarquer qu'elle avait mal jugé ; l'homme qu'elle avait renvoyé était un de ceux en faveur de qui elle avait tranché. Je me suis donc contenté de dire : « Allons nous coucher, tu es fatiguée. » Je n'avais même pas assez de calme pour m'empêcher de la juger.

CHAPITRE XIX

Nous allâmes nous coucher.

À ce moment-là, elle me dit : « Oscar, tu es de mauvaise humeur. »

— « Je n'ai rien dit de semblable. »

— « Je le sens. Et ce n'est pas seulement à cause de ce qui s'est passé ce soir et de ces clowns. Tu es en train de te replier sur toi-même, tu es malheureux. » Et elle attendit.

— « Ce n'est rien. »

— « Oscar, il est impossible que ce qui t'ennuie puisse être « rien » pour moi. Il est cependant possible que je ne m'en rende pas compte, tant que je ne sais pas de quoi il s'agit. »

— « Bon, si tu veux le savoir : je me sens si fichtrement *inutile* ! »

Elle me mit sa main forte et douce sur la poitrine. « Pour moi, tu n'es pas inutile. Pourquoi te sens-tu donc inutile ? »

— « Regarde plutôt ce lit ! » C'était un lit comme jamais un Américain ne pourrait en rêver ; on pouvait tout y faire, sauf se souhaiter une bonne nuit ; comme la ville elle-même, il était magnifique, et on n'en voyait pas les montants. « Ce pajot, chez moi, coûterait plus cher, – si seulement on pouvait en faire un, – que la meilleure des maisons où ma mère a jamais vécu. »

Elle réfléchit un instant. « Veux-tu envoyer de l'argent à ta mère ? » Elle se pencha vers le communicateur de la table de nuit. « Elmendorf Air Force Base of America, l'adresse est-elle suffisante ? »

(Je ne me rappelais pas lui avoir dit où vivait ma mère.) « Non, non ! » et je fis un geste vers le communicateur, pour le fermer. « Je ne veux pas lui envoyer d'argent. Son mari l'entretient. Il n'accepterait pas d'argent de ma part. Ce n'est pas ça, l'important. »

— « Alors, je ne comprends pas ce qui t'ennuie. Les lits n'ont pas

d'importance, ce qui en a, c'est les personnes qui s'y trouvent. Mon chéri, si tu n'aimes pas ce lit, nous pouvons en avoir un autre. Ou même dormir par terre. Les lits n'ont pas d'importance. »

— « Ce lit est parfait. La seule chose qui ne va pas, c'est que je ne l'ai pas payé. C'est toi qui l'as fait. Et cette maison, mes vêtements, la nourriture que je mange. Et mes... oui, mes *jouets* ! Toutes les fichues choses que j'ai, c'est toi qui me les a données. Tu sais ce que je suis, Star ? Un gigolo ! Et sais-tu ce que c'est qu'un gigolo ? Un prostitué masculin. »

Une des habitudes les plus exaspérantes de ma femme c'était, parfois, de refuser de me renvoyer la balle quand elle voyait que j'allais piquer une colère. Elle me regarda, toute songeuse : « L'Amérique est un pays fort affairé, n'est-ce pas ? Les gens travaillent tout le temps, surtout les hommes. »

— « Euh... oui. »

— « Ce n'est pourtant pas partout la même chose, même sur la Terre. Un Français n'est pas malheureux quand il a du temps libre ; il se contente de commander un autre « café au lait[65] » et laisse grandir la pile de soucoupes. Moi non plus, d'ailleurs, je n'aime pas travailler. Oscar, j'ai gâché notre soirée de farniente, parce que j'avais peur d'avoir à recommencer un travail embêtant, demain. Je ne commettrai pas cette erreur deux fois. »

— « Star, ce n'est pas important, c'est terminé. »

— « Je sais. La première crise n'est jamais grave, ni la deuxième ; ni même, parfois, la vingt-deuxième. Oscar, tu n'es pas un gigolo. »

— « Comment alors appelles-tu ça ? Ce qui ressemble à un canard, qui cancanne comme un canard et qui agit comme un canard, moi, j'appelle cela un canard. Tu auras beau l'appeler un bouquet de roses, il cancanera tout de même. »

— « Non. Tout cela... » elle fit un geste. « Ce lit, cette chambre magnifique. La nourriture que nous mangeons. Mes vêtements et les tiens. Notre jolie piscine. Le majordome de nuit qui monte la garde seulement pour le cas où nous aurions envie d'un melon bien mûr ou d'entendre chanter un oiseau. Nos jardins captifs. Tout ce que nous voyons, touchons, utilisons ou imaginons... et mille fois plus, dans quantité d'endroits éloignés, tout cela tu l'as gagné de tes propres mains ; tout cela, c'est à toi, de plein droit. »

Je haussai les épaules.

« C'est à toi, » insista-t-elle. « Cela figurait dans notre contrat. Je t'avais promis de grandes aventures, un trésor plus grand, et des dangers encore plus grands. Tu étais tombé d'accord. Tu m'as dit :

Princesse, vous avez trouvé votre homme. » Elle sourit. « Et quel homme ! Chéri, je crois bien que les dangers étaient encore plus grands que tu ne l'avais imaginé... et c'est pourquoi je suis heureuse, même maintenant, que le trésor soit lui aussi beaucoup plus grand que tu n'avais pu l'imaginer. Je t'en prie, accepte-le sans honte. Tu l'as bien gagné, et bien plus encore... tu as gagné tout ce que tu voudras accepter. »

— « Euh... Même si tu as raison, c'est quand même trop. Je suis écrasé. »

— « Mais, Oscar, tu n'es pas obligé de prendre ce dont tu n'as pas envie. Nous pouvons vivre simplement. Dans une seule pièce, avec un lit pliant si cela te fait plaisir. »

— « Ce n'est pas une solution. »

— « Peut-être veux-tu une garçonnière, hors de la ville ? »

— « Pour secouer la poussière de mes souliers, hein ? »

Elle me répondit d'un ton très serein : « Mon mari, si jamais tu veux secouer la poussière de tes souliers, il faut le faire, mais moi, j'ai sauté par-dessus ton épée, et je ne sauterai pas de nouveau. »

— « Tu en parles à ton aise ! » dis-je. « C'est toi qui viens d'en parler. J'ai peut-être mal compris, j'en suis désolé. Je sais bien que tu ne reprendras pas ta parole. Mais il n'est pas impossible que tu le regrettes. »

— « Je ne regrette rien. Et toi ? »

— « Non, Star, non ! Mais... »

— « Quelle longue attente pour ce petit mot, » dit-elle gravement. « Que veux-tu dire ? »

— « Euh... simplement ceci : Pourquoi ne m'as-tu *rien* dit ? »

— « Dit quoi, Oscar ? Il y avait tellement de choses à dire. »

— « Eh bien ! des tas de choses. Dans quoi je mettais la main. Que tu étais l'Impératrice de toute la création, surtout cela... avant de me faire sauter l'épée en ta compagnie. »

Elle ne changea pas d'expression mais des larmes se mirent à couler le long de ses joues. « Je pourrais te répondre que tu ne m'as rien demandé... »

— « Je ne savais pas ce qu'il fallait demander ! »

— « C'est exact. Je pourrais dire, avec sincérité, que j'aurais répondu si tu m'avais questionnée. Je pourrais aussi te faire remarquer que je ne t'ai pas fait sauter par-dessus l'épée, que tu as balayé mes objections quand je disais qu'il n'était pas nécessaire de me faire l'honneur de m'épouser selon les lois de ton pays... que je n'étais qu'une putain que tu pouvais baiser comme tu voulais. Je pourrais

faire remarquer que je ne suis pas impératrice, que je ne suis pas royale, que je ne suis qu'une femme qui travaille et à qui son travail ne permet même pas d'être noble. Tout cela est vrai. Mais je ne vais cependant pas m'abriter derrière ces vérités ; je vais répondre franchement à ta question. » Elle se mit alors à parler névian. « Seigneur Héros, j'avais tout simplement peur, si je ne me pliais pas à tes volontés, que tu ne m'abandonnes ! »

— « Madame ma femme, as-tu réellement pensé que ton champion pourrait t'abandonner dans le péril ? » continuai-je en anglais : « Eh bien ! Il ne manquait plus que cela ! Tu m'as épousé parce qu'il fallait récupérer ce fichu Œuf et que Ta Sagesse t'avait dit que j'étais indispensable pour cette tâche... et que je pouvais désertier si tu ne m'épousais pas. Eh bien ! Je peux te le dire, Ta Sagesse s'est trompée sur ce point : je n'abandonne jamais. C'est idiot de ma part, mais je suis d'un naturel entêté. » Et j'ai commencé à sortir du lit.

— « Seigneur mon amour ! » Maintenant elle pleurait sans se cacher.

— « Pardonne-moi. Il faut que je trouve des chaussures. Pour voir à quelle distance je peux les jeter. » J'étais furieux comme peut seulement l'être un homme dont la fierté vient d'être blessée.

— « Je t'en prie, Oscar, je t'en prie ! Écoute-moi d'abord. »

Je laissai échapper un soupir : « Bon, vas-y. »

Elle me prit la main avec tellement de force que j'y aurais laissé les doigts si j'avais essayé de me dégager. « Écoute-moi bien. Mon bien-aimé, ce n'est pas cela du tout. Je savais fort bien que tu n'abandonnerais pas la Quête avant la fin, ou avant que nous ne soyons tués. Cela, je le savais ! Non seulement j'avais connaissance de tous les rapports qui te concernaient et qui portaient sur de nombreuses années, avant même que je te rencontre, mais encore, nous avons partagé nos joies, nos dangers, nos efforts ; je connaissais ton courage. J'aurais fort bien pu, si cela avait été nécessaire, t'entortiller avec de belles paroles, te persuader de nous fiancer seulement, en attendant la fin de notre Quête. Tu es tellement romantique que tu aurais accepté. Mais, mon chéri, mon chéri ! Je *voulais* t'épouser... te lier à moi par tes propres règles, de manière à... » elle s'arrêta pour renifler et essuyer ses larmes « ... de manière à être bien certaine que, lorsque tu verrais tout cela, et ceci, et ceci, et toutes ces choses que tu appelles *tes jouets*, tu resterais quand même avec moi. Ce n'était pas par calcul, c'était de l'*amour*, un amour romantique et non raisonné, tout simplement, de l'amour pour toi. »

Elle se laissa tomber le visage entre les mains ; j'eus de la peine à l'entendre. « Mais je m'y connais si peu en amour. L'amour est un papillon qui se pose quand il lui plaît, qui s'envole quand il le veut ;

jamais on ne peut l'enchaîner. J'ai péché. J'ai essayé de t'enchaîner. Je savais bien que c'était injuste, et je comprends maintenant combien c'était cruel envers toi. » Star me regarda et m'adressa un sourire triste. « Même Sa Sagesse n'a pas de sagesse quand il lui arrive d'être une femme. J'ai beau être une putain stupide, je ne suis cependant pas entêtée au point de ne pas savoir que je fais du mal à mon bien-aimé quand on me met le nez dans mes erreurs. Vas-y, prends ton épée, et je sauterai de nouveau, et mon champion sera libéré de sa cage dorée. Vas-y, seigneur Héros, pendant que j'ai le cœur ferme. »

— « Va prendre ta propre épée, putain. Cette discussion n'a que trop duré. »

Elle se mit tout à coup à sourire, en vrai garçon manqué : « Mais, mon chéri, mon épée est restée sur Karth-Hokesh. Ne t'en souviens-tu pas ? »

— « Tu ne t'en tireras pas comme ça, cette fois ! » Je l'attrapai. Star est une fille terrible, qui vous glisse entre les doigts et qui a une force musculaire extraordinaire. Mais je suis plus fort et elle ne se débattit pas avec autant de force qu'elle aurait pu le faire. Elle m'écorcha quand même et me fit quelques bleus avant que je puisse lui prendre les deux jambes dans une main et que je lui retourne un bras derrière le dos. Je lui donnai deux bonnes claques sur les fesses, avec assez de force pour y imprimer en rouge la marque de mes doigts, puis je la relâchai.

Mais dites-moi donc, maintenant, si les paroles qu'elle m'avait adressées venaient bien du fond de son cœur, ou bien si elle s'était tout simplement montrée la femme la plus intelligente des Vingt Univers ?

Star me dit plus tard : « Je suis heureuse que ta poitrine ne soit pas un tapis-brosse, comme chez certains hommes, mon chéri. »

— « C'est que j'ai toujours été un joli bébé. Et, au fait, combien de poitrines as-tu ainsi pu examiner ? »

— « Quelques-unes, seulement. Chéri, dis-moi si tu as décidé de me garder ? »

— « Quelque temps. Si tu te tiens bien ! »

— « J'aimerais mieux me tenir mal. Mais... Pendant que tu es de bonne humeur, – si tu l'es, – il faut peut-être que je te dise autre chose, quitte à recevoir une fessée. »

— « Tu en veux trop. Une par jour au maximum. D'accord ? »

— « Comme tu voudras, monsieur. D'ac, patron. Je vais envoyer chercher mon épée demain matin et tu pourras t'en servir pour me fesser à ta guise. Si tu penses pouvoir m'attraper. Mais il faut d'abord que je parle et que je me décharge la conscience. »

— « Tu n'as rien sur la conscience. À moins que tu ne fasses allusion... »

— « Je t'en prie ! Tu es allé voir nos thérapeutes. »

— « Une fois par semaine. » La première chose en effet que Star avait demandée c'était qu'on m'examinât avec tant de soin que, à côté, les examens d'incorporation dans l'armée américaine semblaient n'être que pures formalités. « Le Chirurgien-Chef prétend que mes blessures ne sont pas guéries mais je n'en crois rien ; je ne me suis jamais senti mieux. »

— « Il te raconte des bobards, Oscar, et sur mon ordre. Tu es complètement guéri, je peux te le dire, et je ne manque pas d'expérience ; j'ai pris toutes les précautions. Mais, mon chéri, c'est par pur égoïsme que j'ai fait cela. Dis-moi maintenant si j'ai été cruelle et injuste à ton égard encore une fois ? J'avoue que je t'ai raconté des blagues. Mais c'était dans une intention louable. Je devrais pourtant savoir, c'est même la première chose que l'on apprend dans ma profession, que les bonnes intentions provoquent plus de sottises que toutes les autres causes réunies. »

— « Star, qu'est-ce que tu racontes ? Ce sont les femmes qui sont cause de toutes les folies. »

— « Oui, mon chéri, parce qu'elles ont toujours de bonnes intentions... et elles peuvent le prouver. Les hommes agissent parfois dans un intérêt égoïste et rationnel, ce qui est plus sûr. Mais pas souvent. »

— « C'est parce que la moitié de leurs ancêtres sont des femmes. Pourquoi alors m'a-t-il fallu aller à tous ces rendez-vous de toubib si je n'en avais plus besoin ? »

— « Je n'ai pas dit que tu n'en avais pas besoin. Mais tu peux ne pas être de cet avis. Oscar, tu es maintenant très avancé dans ton traitement de Longue-Vie. » Et, en me disant cela, elle me regarda comme si elle se préparait à parer un coup ou à battre en retraite.

— « Quoi ? Je veux bien être pendu ! »

— « Y vois-tu une objection ? On peut inverser le traitement à ce stade. »

— « Je n'y avais jamais pensé. » Je savais que l'on pouvait suivre à Centre des traitements de Longue-Vie mais je savais aussi qu'ils étaient strictement limités. Tout le monde pouvait en suivre, juste avant d'émigrer sur une planète peu peuplée. Les résidents permanents devaient vieillir et mourir. C'était là un des points sur lesquels l'un des prédécesseurs de Star avait imposé sa volonté au gouvernement local. Centre, alors que la maladie était pratiquement vaincue, avec son immense prospérité, avec l'attrait qu'il exerçait sur des myriades de

gens, serait devenu rapidement surpeuplé, surtout quand le traitement de Longue-Vie avait repoussé la moyenne de vie jusqu'à l'éternité.

Ces règlements très stricts avaient pallié la surpopulation. Certaines personnes suivaient très tôt le traitement de Longue-Vie, puis se rendaient à une Porte et tentaient leur chance dans la nature. Plus nombreux étaient ceux qui attendaient la première douleur annonciatrice de la mort pour décider alors qu'ils n'étaient pas trop vieux pour déménager. Certains, aussi, restaient tranquilles et mouraient quand leur heure était venue.

Je savais ce qu'était cette douleur : je l'avais éprouvée dans la jungle, grâce à un coupe-coupe. « Je crois bien que je n'y vois pas d'inconvénient. »

Elle eut un soupir de soulagement. « Je ne savais pas et je n'aurais pas dû te le faire suivre sans t'avertir. Mais est-ce que tu trouves que je mérite une fessée ? »

— « Nous allons ajouter cela à ton compte et nous réglerons tout d'un seul coup. Tu en sortiras probablement estropiée. Dis-moi, Star, combien de temps dure-t-elle, la Longue-Vie ? »

— « Il est difficile de répondre. Très peu de gens qui ont suivi le traitement sont morts dans leur lit. Si tu mènes une vie aussi active que celle que tu dois avoir, – et je le sais à cause de ton tempérament, – il est très improbable que tu meures de vieillesse. Tout comme de maladie. »

— « Et je ne vieillirai pas ? » C'est une notion à laquelle il faut le temps de s'habituer.

— « Oh si, tu peux vieillir. Pire, encore ! Tu peux devenir sénile, mais en proportion avec ton âge apparent. Si tu le veux bien. Et si les autres le veulent bien. Cependant, dis-moi, mon chéri, quel âge est-ce que je parais ? Ne me réponds pas avec ton cœur, mais donne-moi le témoignage de tes yeux. Et d'après les normes de la Terre. Sois sincère, je connais la réponse. »

Ce m'était toujours un plaisir de regarder Star mais j'ai alors essayé de la regarder avec un regard neuf, en cherchant les premiers signes de l'automne, les petites rides au coin de l'œil, les mains, de minuscules modifications de la peau... et Diable ! impossible de voir la moindre marque, pourtant je savais qu'elle avait un petit-fils.

— « Star, la première fois que je t'ai vue, j'ai pensé que tu avais dix-huit ans. Quand tu t'es approchée, j'ai un peu augmenté mon évaluation. Maintenant, je te regarde de près, et sans te faire de cadeau... je ne peux pas te donner plus de vingt-cinq ans. Et cela, parce que tu as les traits mûrs. Quand tu ris, tu ne parais pas vingt ans ; quand tu minaudes, que tu es intimidée, ou que tu découvres

avec joie une poupée, un petit chat ou n'importe quoi, tu ne paraissais plus alors que douze ans. Au-dessus du menton du moins car, en dessous, tu ne peux pas paraître moins de dix-huit ans. »

— « Des dix-huit ans plantureux, » ajouta-t-elle. « Vingt-cinq ans, – d'après les normes terrestres, – c'est exactement à cet âge que j'ai été traitée. L'âge où une femme s'arrête de grandir et commence à agir. Oscar, l'âge apparent donné par le traitement de Longue-Vie est une question de choix. Pense seulement à Oncle Joseph, celui qui se fait parfois appeler le comte de Cagliostro. Il s'est fait traiter à trente-cinq ans, car il dit qu'auparavant on n'est jamais qu'un gamin. Rufo, lui, préfère paraître plus âgé. Il dit que cela lui réserve des marques de respect, que cela lui épargne des chamailleries avec les hommes plus jeunes... ce qui lui permet de procurer quand même des surprises aux jeunes hommes qui lui cherchent des noises car, comme tu le sais, le grand âge de Rufo se voit surtout au-dessus du menton. »

— « Et peut-être aussi des surprises aux femmes plus jeunes, » insinuai-je.

— « Avec Rufo, on ne peut jamais savoir. Mais je n'ai pas fini de tout te dire, mon chéri. Une partie du traitement consiste aussi à apprendre au corps à se restaurer lui-même. Les leçons de langues que tu as suivies ici n'étaient pas réellement des leçons de langues vivantes mais elles étaient données par un hypnothérapeute qui attendait que ton esprit soit endormi pour donner une leçon à ton corps, après ta leçon de langues. Une partie de l'âge apparent est aussi donnée par la thérapie cosmétique, – Rufo pourrait très bien ne pas être chauve, – mais l'âge est surtout sous le contrôle de l'esprit. Quand tu as décidé de l'âge que tu aimerais avoir, on peut alors commencer à l'imprimer. »

— « Il faudra que j'y pense. Je ne tiens pas à paraître beaucoup plus vieux que toi. »

Elle parut ravie. « Merci, mon chéri ! Tu vois maintenant combien j'ai été égoïste. »

— « Comment ? Je n'ai pas saisi. »

Elle posa la main sur la mienne. « Je n'ai pas voulu que tu vieillisses et que tu meures, pendant que moi, je resterais jeune. »

Je lui jetai alors un regard perçant : « Fichtre ! c'était ça, ton égoïsme, n'est-ce pas ? Tu pouvais cependant me faire vernir et me garder dans ta chambre à coucher, comme ta tante. »

Elle fit une drôle de tête. « Tu n'es qu'un méchant. Elle ne les a pas fait vernir. »

— « Star, je n'ai vu aucun de ces cadavres embaumés ici ? »

Elle parut surprise : « Mais cela se passait sur la planète où je

suis née. Dans cet univers, mais sur une autre étoile. Un coin très joli. Je ne t'en ai jamais parlé ? »

— « Star, ma chérie, tu ne m'as presque jamais parlé de rien. »

— « Je suis désolée, Oscar. Je ne tiens pas à te faire de surprises, pourtant. Il faut me poser des questions. Ce soir. Demande n'importe quoi. »

Je réfléchis un instant. Il y avait une chose que je m'étais demandée, quelque chose qui manquait. Mais peut-être les femmes de cette partie de la race avaient-elles un autre rythme. Et je n'avais pourtant jamais pensé que j'avais épousé une grand-mère... de quel âge ? « Star, serais-tu enceinte ? »

— « Pourquoi ? mais non, mon chéri. Oh ! voudrais-tu que je le sois ? Veux-tu que nous ayons un enfant ? »

J'hésitai, essayant d'expliquer que je n'étais pas certain que la chose soit possible... mais peut-être l'était-elle ? Star sembla troublée. « Je vais encore te surprendre. Mais je ferais mieux de tout te dire. Oscar, je n'ai pas été élevée dans plus de luxe que toi-même. J'ai eu une enfance agréable, dans une famille de fermiers. Je me suis mariée jeune, avec un simple professeur de mathématiques, qui avait la lubie de faire des recherches sur les géométries conjecturales et optionnelles. Je veux parler de la magie. Trois enfants. Tout allait parfaitement bien pour mon mari et moi jusqu'à... ma nomination. Il ne s'agissait pas alors de sélection, juste une nomination pour un examen et pour un éventuel entraînement. Il savait que j'étais génétiquement candidate quand il m'avait épousée, mais je n'étais qu'une parmi des millions. Cela ne lui avait pas paru important.

« Il aurait voulu que je refuse. J'ai failli le faire. Quand j'ai cependant accepté, il... oui, il a « envoyé promener mes chaussures ». Là-bas, cela se fait dans les règles, il a fait paraître une annonce pour faire savoir que je n'étais plus sa femme. »

— « Il a vraiment fait cela ? Cela t'ennuierait-il que j'aille le chercher pour lui briser les bras ? »

— « Mon chéri, mon chéri ! Cela s'est passé il y a tellement longtemps, et si loin ; il y a longtemps qu'il est mort. Cela n'a pas d'importance. »

— « De toute manière, il est mort. Tes trois gosses... l'un d'eux est le père de Rufo ? Ou bien sa mère ? »

— « Pas du tout. Celui-là, c'était plus tard. »

— « Quoi ? »

Star prit une profonde inspiration : « Oscar, j'ai eu environ une cinquantaine d'enfants. »

Comme ça ! Cela faisait trop de surprises d'un seul coup, et je crois que je l'ai montré car la figure de Star sembla s'assombrir. Et elle se mit à m'expliquer.

Quand elle fut nommée héritière, on procéda à des changements sur elle, des changements chirurgicaux, biochimiques et endocriniens. Rien d'aussi radical que la castration, et dans des intentions différentes et par des techniques beaucoup plus subtiles que les nôtres. Le résultat avait cependant été que quelque deux cents minuscules morceaux de Star, – des ovules vivants et latents, – avaient été mis en réserve à une température proche du zéro absolu.

Environ une cinquantaine avaient été fécondés, surtout par des empereurs morts depuis longtemps mais « vivants » cependant par leur semence emmagasinée, – sortes de spéculation génétique pour produire un ou plusieurs futurs empereurs. Star ne les avait pas portés : le temps d'une héritière est trop précieux pour cela. Elle n'avait pas même vu la plupart d'entre eux ; le père de Rufo avait été une exception. Elle ne me le dit pas mais je pense que Star avait voulu avoir un enfant auprès d'elle pour jouer avec lui et pour l'aimer... jusqu'aux cinq premières épuisantes années de son règne, jusqu'au moment où la Quête pour l'Œuf ne lui laissa pas le moindre temps libre.

Ce changement avait un double but : obtenir quelques centaines d'enfants de la race stellaire, à partir d'une seule femme, et donner sa liberté à la mère. Par suite d'une sorte de traitement endocrinien, Star avait été libérée du cycle menstruel mais restait toujours jeune, à tous points de vue – sans pilules ni injections d'hormones ; d'une manière permanente. Elle était tout simplement une femme en bonne santé qui n'avait jamais ses « mauvais jours ». Ce n'était d'ailleurs pas fait pour lui assurer du confort mais pour être certain que son jugement en tant que Juge Suprême ne serait jamais compromis par son état glandulaire. « Et c'est très intelligent, » me dit-elle avec sérieux. « Je me rappelle qu'il y avait certains jours où j'aurais sans raison cassé la tête de mon meilleur ami, pour fondre ensuite en larmes. On ne peut pas se montrer juste quand on est dans cet état-là. »

— « Et... est-ce que cela a un effet quelconque sur tes préférences ? Je veux parler de ton désir de l'... »

Elle me sourit de tout cœur : « Qu'est-ce que toi, tu en penses ? » Et elle ajouta sérieusement : « La seule et unique chose qui affecte ma libido... qui l'empire, je veux dire, c'est... ce sont... – que la grammaire anglaise est donc compliquée ! – c'est-sont ces maudites imprégnations. Quelquefois en bien, quelquefois en mal... et tu dois te rappeler cette femme, dont il n'est pas nécessaire de dire le nom, et qui m'a donné des envies tellement carnivores que je n'ai pas osé

m'approcher de toi jusqu'au moment où j'ai pu exorciser son âme sinistre ! Une nouvelle imprégnation affecte tout aussi bien mon jugement, et c'est pourquoi je ne veux jamais étudier une affaire avant d'avoir digéré la dernière imprégnation. Je serai contente quand j'en aurai terminé ! »

— « Et moi donc ! »

— « Pas autant que moi ! Cependant, à part ça, mon chéri, je ne suis pas très différente des autres femelles, et tu le sais bien. Il n'y a que mon tempérament un peu paillard, j'aime dévorer les jeunes hommes pour mon petit déjeuner, et les séduire en sautant par-dessus les épées. »

— « Combien d'épées ? »

Elle me jeta un regard perçant. « Depuis que mon premier mari m'a rejetée, je ne me suis jamais mariée, jusqu'au jour où je t'ai épousé, toi, Mr. Gordon. Si ce n'est pas ce que tu as voulu dire, je ne pense pas que tu doives me reprocher ces choses qui se sont passées avant ta naissance. Si tu veux des détails sur cette période, je satisferai ta curiosité. Ta curiosité morbide, si je puis me permettre cette expression. »

— « Tu vas te vanter. Paillarde, je ne marche pas. »

— « Je ne veux pas me vanter ! J'ai si peu de raisons de le faire. La Crise de l'Œuf ne m'a presque pas laissé le temps d'être une femme, par l'enfer ! Jusqu'à ce qu'Oscar le Coq veuille bien venir. Merci, monsieur. »

— « Si tu pouvais seulement parler un peu mieux. »

— « Oui, monsieur. Joli coq ! Mais tout cela nous a emmenés bien loin de nos moutons, mon chéri. Si tu veux des enfants... mais oui, mon chéri ! Il me reste environ deux cent trente œufs et ceux-là ils m'appartiennent bien. Ils ne sont pas réservés à la postérité. Ils ne sont pas pour nos chers sujets, bénis soient leurs petits cœurs avides. Ils ne sont pas pour ces manipulateurs génétiques qui s'amuse à jouer au Bon Dieu. Ils sont à *Moi ! C'est même tout ce que je possède*. Tout le reste, c'est ès qualités, mais ceux-là, ils sont bien à moi... et si tu les veux, ils sont aussi à toi, mon seul amour. »

J'aurais dû lui dire « Oui ! » et l'embrasser. Au lieu de cela, j'ai dit : « Tu sais, il n'y a pas de péril en la demeure ! »

Son visage s'allongea : « Comme voudra le seigneur héros mon mari. »

— « Tu vois, ce n'est pas la peine de prendre les coutumes de Névia, elles sont trop protocolaires. Ce que je veux dire, c'est qu'il me faut le temps de m'habituer aux seringues et à toutes ces choses que j'imagine ; se faire tripoter par des techniciens ! Sans compter que je

comprends parfaitement que tu n'as pas le temps d'avoir un bébé toi-même...»

Ce que j'essayais de dire c'était que, depuis que je ne croyais plus aux bébés qui naissent dans les choux, j'avais toujours été partisan de la méthode normale et que l'insémination artificielle m'avait toujours paru un procédé assez sale, même pour une vache, et que cette entreprise, où les deux parties sont sous-traitées, me faisait penser à la pièce de monnaie que l'on glisse dans un distributeur automatique, ou à une commande par correspondance. Il fallait me donner le temps ; je pourrais peut-être m'y faire. Exactement comme elle-même avait dû s'accoutumer à ces damnées imprégnations...

Elle me prit par la main. « Mais, mon chéri, ce n'est pas nécessaire ! »

— « Qu'est-ce qui n'est pas nécessaire ? »

— « De se faire tripoter par les techniciens. Et je veux prendre le temps d'avoir un enfant. Si, du moins, tu ne vois pas d'inconvénient à voir mon corps grossir et se déformer, – si, c'est comme cela que ça se passe, je m'en souviens, – je serais très heureuse de le faire. Tout se passera comme pour les autres personnes, en ce qui nous concerne. Pas de seringue, pas de techniciens. Rien qui puisse blesser ton amour-propre. Oh, il faudra bien que l'on travaille sur moi. Cependant, tu sais, j'ai l'habitude d'être pomponnée comme une vache au concours agricole, et cela ne me sera pas plus pénible que de me faire laver les cheveux. »

— « Star, tu accepterais donc neuf mois de gêne, – et même le risque de mourir en accouchant, – pour m'épargner quelques instants de désagrément ? »

— « Je ne mourrai pas. J'ai eu trois enfants, ne te rappelles-tu pas ? Et j'ai eu des accouchements faciles, sans aucun ennui. »

— « Mais, comme tu me l'as fait remarquer, cela se passait il y a bien longtemps. »

— « Cela ne change rien. »

— « Euh... Il y a combien de temps ? » (Quel âge as-tu, ma femme ? – la question que je n'avais jamais osé poser.)

Elle parut surprise. « Est-ce que cela a de l'importance, Oscar ? »

— « Je ne pense pas. Tu en sais plus que moi sur les problèmes médicaux... »

— « Tu me demandais quel âge j'ai, n'est-ce pas ? » dit-elle lentement.

Je ne répondis rien. Elle attendit, puis continua : « Une vieille rengaine de ton pays prétend qu'une femme a l'âge qu'elle ressent. Et

je me sens jeune, et je suis jeune, et je veux profiter de la vie, et je peux porter un enfant, – ou de nombreux enfants, – dans mon propre ventre. Je sais bien, oh combien ! que ce qui t'ennuie ce n'est pas seulement que je sois trop riche et que j'occupe une situation qui n'est pas agréable pour un mari. Oui, je ne le sais que trop ; mon premier mari m'a rejetée pour la même raison. Mais il avait le même âge que moi, lui. La chose la plus cruelle et la plus injuste que j'ai faite, c'est que je savais parfaitement que mon âge pouvait avoir de l'importance pour toi, – et j'ai passé outre. C'est pour cela que Rufo était tellement furieux. Après que tu te sois endormi, dans la caverne de la Forêt des Dragons, il me l'a dit, sans mâcher ses mots. Il m'a dit qu'il savait bien que j'aimais séduire les jeunes hommes mais qu'il n'aurait jamais cru que je tomberais si bas, que j'essaierais de me faire épouser par l'un d'eux sans l'avertir auparavant. Il n'avait jamais eu une très grande opinion de sa vieille grand-mère, m'a-t-il dit, mais cette fois...»

— « Tais-toi, Star ! »

— « Oui, seigneur. »

— « Cela ne fait pas la moindre différence ! » Et je dis cela avec tant de force que je le crus... et je le crois encore maintenant. « Rufo ne sait pas ce que je pense. Tu es plus fraîche que l'aurore de demain, et tu le seras toujours. C'est la dernière fois que j'accepte d'en entendre parler ! »

— « Oui, seigneur. »

— « Et supprime aussi cela ; dis simplement : Très bien, Oscar. »

— « Oui, Oscar ! Très bien. »

— « C'est mieux. À moins que tu ne veuilles une autre fessée. Et je suis trop fatigué. » J'ai alors changé de sujet de conversation. « À propos du reste... il n'y a aucune raison pour que tu fasses modifier ton joli ventre s'il y a d'autres méthodes. Je ne suis qu'un rustaud, c'est tout ; je n'ai pas les habitudes des grandes villes. Quand tu as suggéré de le faire toi-même, voulais-tu dire que l'on pourrait te faire redevenir comme avant ? »

— « Non, mais je peux aussi bien être une mère-hôtesse qu'une mère génétique. » Elle sourit et je compris que j'étais en progrès. « Cela épargnera même un peu de cet argent que tu ne veux pas dépenser. Ces femmes robustes, vigoureuses qui portent les enfants des autres prennent très cher. Après quatre enfants, elles peuvent prendre leur retraite, avec dix, elles sont riches. »

— « Je pensais bien qu'elles prenaient cher ! Star, je ne vois pas d'inconvénient à dépenser de l'argent. Je pense, puisque tu l'as dit, que j'ai en effet gagné plus que je ne dépense, par mon travail de héros professionnel. Il faut dire que le travail a été pénible ! »

— « Tu l'as bien gagné. »

— « Cette manière citadine d'avoir des gosses... Peux-tu aussi choisir ? Garçon ou fille ? »

— « Naturellement. Les spermatozoïdes qui donnent des mâles nagent plus vite, aussi peut-on les choisir. C'est d'ailleurs pourquoi les Sagesse sont en général des hommes... Moi, j'ai été une candidate qui n'avait pas été planifiée. Tu auras un fils, Oscar. »

— « Je préférerais peut-être une fille. J'ai un faible pour les filles. »

— « Un garçon, une fille, ou les deux, ou bien autant que tu voudras. »

— « Star, laisse-moi le temps d'y penser. Il y a beaucoup de points à considérer... et je ne pense pas aussi bien que toi. »

— « Peuh ! »

— « Si tu ne penses pas mieux que moi, c'est que les clients qui payent comptant se font rouler. Ainsi, la semence mâle peut être emmagasinée aussi facilement que des œufs ? »

— « Beaucoup plus facilement. »

— « C'est tout ce que nous avons besoin de savoir pour l'instant. Je ne crains pas trop les seringues, j'ai été assez longtemps dans l'armée. J'irai donc à la clinique ou bien là où cela se passe, puis nous nous y habituerons lentement. Quand nous nous déciderons » – j'eus un haussement d'épaules – « nous enverrons une carte postale et, clac ! nous serons des parents. Ou quelque chose comme cela. D'ici là, les techniciens et les filles costaudes pourront s'en occuper. »

— « Oui, sei... Très bien, chéri. »

Tout allait pour le mieux. Elle avait à peu près la tête d'une petite fille qui n'avait pas plus de seize ans, avec une jolie robe neuve et qui devait donner de délicieux frissons aux garçons. « Star, tu m'as dit un peu plus tôt que ce n'était pas la deuxième crise, ni même souvent la vingt-deuxième qui importait. »

— « Oui. »

— « Je sais ce qui ne va pas pour moi. Je peux te le dire... et peut-être Sa Sagesse connaît-elle la réponse. »

Elle cligna des yeux : « Si tu peux me le dire, mon amour, Sa Sagesse résoudra le problème, même s'il faut que je bouleverse tout ici et que je remette tout dans un autre ordre, – d'ici à la prochaine galaxie, – ou bien j'abandonnerai mon travail de Sagesse. »

— « Voilà qui ressemble plus à ma Bonne Étoile. D'accord, je ne suis pas un gigolo. J'ai bien gagné mon café et les petits fours, au moins cela ; le Mangeur d'Âmes a bien failli manger mon âme, il en

avait déjà pris la mesure ; il connaissait des choses que j'avais oubliées depuis longtemps. Cela a été dur et la paie devait être élevée. Ce n'est pas ton âge qui importe, ma chérie. Qui se soucie de l'âge d'Hélène de Troie ? Tu as pour toujours le meilleur âge ; un homme peut-il être plus heureux ? Je ne suis pas jaloux de ta position ; je n'en voudrais pas pour un boulet de canon. Je ne suis pas jaloux des hommes qui ont traversé ta vie, ils ont eu une fichue chance ! Même maintenant, tant que je ne risque pas de tomber sur eux en allant dans la salle de bains. »

— « Il n'y a pas d'autre homme dans ma vie actuellement, seigneur mon mari. »

— « Je n'avais aucune raison de le penser. Mais il y a toujours la semaine prochaine, et toi-même ne peux savoir de quoi elle sera faite, mon aimée. Tu m'as appris que le mariage n'était pas une forme de la mort... et il est manifeste que tu n'es pas morte, ma putain agitée. »

— « Peut-être ne puis-je le savoir, mais je puis avoir une prémonition. »

— « Je ne parierais pas dessus. J'ai lu le rapport Kinsey. »

— « Quel rapport ? »

— « Il réfute la théorie de la Sirène. Au sujet des femmes mariées. Mais oublie cela. Question, simple hypothèse : si Jocko vient en visite à Centre, aurais-tu toujours les mêmes sentiments ? Nous devrions l'inviter à coucher ici. »

— « Le Doral ne quittera jamais Névia. »

— « Je ne le lui reprocherai pas. Névia est merveilleuse. Je disais « Si » ... S'il le fait, – lui offriras-tu le gîte, le couvert et le lit ? »

— « Cela, » dit-elle avec fermeté, « ce sera à toi de décider, seigneur. »

— « Tourne ta phrase autrement : t'attendrais-tu à ce que moi j'humilie Jocko en ne lui rendant pas son hospitalité ? Ce brave vieux Jocko, qui nous a laissés vivre alors qu'il était en droit de nous tuer ? Dont le matériel, – les flèches et tant d'autres choses, y compris la nouvelle trousse médicale, – nous a permis de subsister et de revenir vainqueur de notre Quête de l'Œuf ? »

— « Quant aux coutumes néviannes concernant le gîte, le couvert et le lit, » insista-t-elle, « c'est le *mari* qui doit décider, seigneur mari. »

— « Nous ne sommes pas sur Névia et ici une femme pense par elle-même. Tu prends des échappatoires, fille. »

Elle se mit à rire, enjouée : « Est-ce que ton « si » comprend Mûri ? et Letva ? Ce sont ses favorites et il ne voyagerait pas sans

elles. Et au sujet de... comment s'appelle-t-elle donc ?... la nymphette ? »

— « J'abandonne. J'essayais juste de prouver que le fait de sauter par-dessus une épée ne transforme pas une fille excitée en une religieuse chaste et fidèle. »

— « J'en suis consciente, mon Héros, » me dit-elle doucement. « Tout ce que je puis dire c'est que j'ai bien l'intention que cette fille ne procure jamais à son Héros le moindre moment de déplaisir... et je tiens en général mes résolutions. Je ne suis pas Sa Sagesse pour rien. »

— « Bien répondu. Je n'ai jamais pensé que tu me causerais ce genre de déplaisir. J'essayais de montrer que la tâche peut ne pas être trop difficile. Fichtre ! nous nous sommes encore égarés. Voici donc quel est mon vrai problème : je ne suis bon à rien, je n'ai pas de valeur. »

— « Pourquoi, mon chéri ? Tu me fais du bien, à moi. »

— « Mais pas à moi. Star, gigolo ou non, je ne peux pas être un favori. Même pas pour toi. Tu vois, toi, tu as un métier. Un métier qui t'occupe et c'est important. Mais moi ? Je n'ai rien à faire, *rien du tout* ! Rien de mieux que de dessiner de vilains bijoux. Tu sais ce que je suis ? Un héros mercenaire, comme tu me l'as dit ; tu m'as recruté. Maintenant, je suis à la retraite. Connais-tu quelque chose qui, dans les Vingt Univers, soit plus inutile qu'un héros à la retraite ? »

Elle réfléchit un instant. Je poursuivis : « Tu es en train de t'enliser. D'une manière ou d'une autre, ils perturbent la gent masculine. Je parle sérieusement, Star. C'est cela qui m'a fait comprendre que je ne puis vivre dans cet état-là. Chérie, ce que je te demande, c'est d'y appliquer tout ton esprit, et même de demander conseil à tous tes fantômes. Examine ce problème comme tu examinerais un problème de l'Empire. Oublie que je suis ton mari. Étudie la situation dans son ensemble, n'omets rien de ce que tu connais de moi, et dis-moi ce que je puis faire de mes mains, de ma tête et de mon temps qui vaille la peine d'être fait. *Moi*, tel que je suis. »

Elle garda le silence pendant de longues minutes, et son visage prit l'air professionnellement calme, concentré qu'elle avait eu chaque fois que je l'avais vue au travail. « Tu as raison, » dit-elle enfin. « Il n'y a rien, sur cette planète, qui soit digne de tes pouvoirs. »

— « Alors, que faire ? »

— « Tu dois partir, » dit-elle tout bas.

— « Quoi ? »

— « Crois-tu que j'aime à faire cette réponse, mon époux ? Crois-tu que j'apprécie la plupart des réponses que je fais ? Tu viens de me

demander de considérer ce problème d'un œil professionnel, et j'ai obéi. Voilà la réponse : tu dois quitter cette planète, et me quitter. »

— « Tu rejettes donc mes chaussures, de toute manière. »

— « Ne sois pas amer, seigneur. C'est bien la réponse. Je ne puis m'abstraire et être vraiment une femme que dans ma vie privée ; je ne peux même refuser de penser quand j'accepte d'agir en tant que Sa Sagesse. Tu dois me quitter, sans doute, mais non, non, non et non, je ne rejette pas tes chaussures ! Tu *partiras*, parce que tu *dois* le faire, non parce que je le désire. » Son visage était calme mais inondé de larmes. « On ne peut chevaucher un chat... ni accélérer un escargot... ni apprendre à voler à un serpent. Ni faire d'un Héros un gigolo. Je le savais, mais je refusais de me l'avouer. Tu feras donc ce que tu dois faire. Tes chaussures resteront cependant toujours près de mon lit, je ne te renvoie pas ! » Elle refoula ses larmes. « Je suis incapable de te mentir, même en gardant le silence. Je ne prétends pas que d'autres chaussures ne seront jamais près de mon lit... si tu restes trop longtemps éloigné. J'ai déjà éprouvé la solitude ; il n'y a pas de mots pour exprimer combien ce métier vous impose de solitude. Quand tu partiras... je me sentirai plus solitaire que jamais. Mais tu retrouveras tes chaussures à leur place quand tu reviendras. »

— « Quand je reviendrai ? Tu as une Vision ? »

— « Non, seigneur Héros. Je n'ai qu'un pressentiment... le pressentiment que, si tu vis... tu reviendras. Peut-être même souvent. Mais les Héros ne meurent pas dans leur lit, même pas dans celui-ci. » Elle ferma les yeux, ses larmes cessèrent de couler et sa voix prit un ton plus calme. « Maintenant, seigneur mari, si tu le veux bien, nous allons éteindre et prendre du repos. »

Nous éteignîmes et elle mit la tête sur mon épaule, sans pleurer. Nous n'arrivâmes pas à trouver le sommeil. Après un temps affreusement long, je lui demandai : « Star, entends-tu ce que j'entends ? »

— « Je n'entends rien, » répondit-elle en levant la tête.

— « La ville. Ne l'entends-tu pas ? Des gens, des machines. Et même des pensées tellement fortes que je les sens dans la moelle de mes os, que mes oreilles parviennent presque à les percevoir. »

— « Oui, je connais cela. »

— « Star, aimes-tu cet endroit ? »

— « Non. Il n'a jamais été nécessaire que je l'aime. »

— « Alors, par le Diable ! Tu viens de dire que je devais partir. *Viens avec moi !* »

— « Oscar ! »

— « Que leur dois-tu ? N'est-ce pas assez d'avoir récupéré l'Œuf ? Qu'ils trouvent une autre victime. Viens suivre de nouveau la Route de la Gloire avec moi ! Il doit bien y avoir quelque part du travail à ma mesure. »

— « Il y a toujours du travail pour les Héros. »

— « Très bien, alors. Nous montons une affaire, toi et moi. Ce n'est pas un mauvais travail que d'être un héros. Les repas sont servis irrégulièrement, la paie est aléatoire... mais on ne s'ennuie pas. Nous ferons passer des annonces : Gordon et Gordon, Héros en tous Genres. Une affaire ni trop grande ni trop petite. Extermination de dragons garantie par contrat, satisfaction assurée. Remboursement garanti en cas d'échec. Travail sur devis. Quête, sauvetage de jeunes filles, Recherche de la Toison d'Or de jour et de nuit. »

J'essayais de la dérider mais Star n'aime pas la plaisanterie. Elle me répondit avec sérieux : « Oscar, si je dois abdiquer, il faut d'abord que j'entraîne mon héritier. C'est exact, personne ne peut me dire ce que je dois faire, mais j'ai quand même le devoir d'assurer ma succession. »

— « Combien de temps cela prendra-t-il ? »

— « Pas très longtemps. Une trentaine d'années. »

— « *Trente ans !* »

— « Je pourrais peut-être y arriver en vingt-cinq, il me semble. »

— « Star, » soupirai-je, « Sais-tu quel âge j'ai ? »

— « Oui, pas encore vingt-cinq ans. *Mais tu ne vieilliras pas !* »

— « Cependant, actuellement, j'ai encore cet âge-là. Et vingt-cinq ans, c'est exactement le temps que j'ai déjà vécu. Vingt-cinq ans à être un pauvre gigolo, vingt-cinq ans sans être un héros, ni quoi que ce soit. Cela dépasse mon entendement ! »

Elle réfléchit : « Oui, c'est vrai. »

Elle se retourna, nous nous mîmes l'un contre l'autre, en cuiller, et fîmes semblant de dormir.

Un peu plus tard, je sentis ses épaules qui s'agitaient et je compris qu'elle sanglotait. « Star ? »

Elle ne tourna pas la tête. Tout ce que j'entendis fut une petite voix étranglée : « Oh, mon chéri, mon grand chéri ! Si seulement j'avais *cent ans* de moins ! »

CHAPITRE XX

Je fis couler entre mes doigts les pierres précieuses, inutiles, avant de les mettre de côté. Si seulement j'avais, moi, cent ans de plus !

Mais Star avait raison. Elle ne pouvait pas abandonner son poste et garder l'esprit libre. Elle avait le sens du devoir, pas comme moi ni comme personne d'autre. Et moi, je ne pouvais pas rester dans cette cage dorée plus longtemps sans avoir envie de me fracasser la tête contre les barreaux.

Nous désirions cependant tous les deux rester ensemble.

Ce qu'il y avait de pire, c'est que je savais, tout comme elle, que nous oublierions, tous les deux. Il y aurait quelqu'un, un autre. D'une manière quelconque, il y aurait d'autres chaussures, d'autres hommes, et elle retrouverait le sourire.

Et moi aussi... Elle l'avait vu et, sérieusement, gentiment, avec beaucoup de délicatesse, pour ne pas heurter mes sentiments, elle m'avait dit d'une manière indirecte que je ne devrais pas éprouver de sentiment de culpabilité quand il m'arriverait, plus tard, en un autre pays, quelque part, de courtiser une autre fille.

Alors, pourquoi me sentais-je si méprisable ?

Comment avais-je fait pour me laisser ainsi prendre au piège, sans la moindre issue, contraint de choisir entre blesser ma bien-aimée et sombrer dans la folie ?

J'ai lu quelque part une histoire au sujet d'un homme qui vivait sur une haute montagne, par suite d'un asthme tenace, féroce, alors que sa femme vivait sur la côte, en dessous de lui, par suite d'une maladie de cœur qui lui interdisait l'altitude. Parfois, ils se regardaient mutuellement à l'aide de longues-vues.

Le lendemain, nous n'avons pas reparlé de la possibilité pour

Star d'abdiquer. Le dilemme, que nous n'avions pas énoncé, était que, si elle décidait d'abdiquer, je devrais attendre (*trente ans !*) qu'elle le fasse. Sa Sagesse en avait conclu que je ne le pourrais pas, et n'en avait pas parlé. Nous prîmes un copieux petit déjeuner et nous nous montrâmes joyeux, gardant tous les deux pour nous nos secrètes pensées.

Nous n'avons pas non plus parlé d'enfants. Oh, je pourrais toujours trouver la clinique, si c'était nécessaire. Si elle voulait mélanger sa stellaire lignée avec mon sang vulgaire, elle pouvait le faire, demain ou dans une centaine d'années. Ou elle pouvait se contenter de sourire et se débarrasser de toute cette camelote. Dans ma famille il n'y a jamais eu de maire de Triffouillis-les-Oies, sans compter qu'un cheval de labour ne convient pas pour saillir une jument de pur-sang. Si Star faisait un enfant en réunissant nos gènes, cela ne ferait jamais qu'un godelureau sentimental, un gigolo en herbe qu'elle pourrait bichonner avant de lui donner sa liberté. Elle éprouverait sans doute un certain sentiment envers lui mais ce sentiment, si fort qu'il puisse être, et même s'il était morbide comme celui qui attachait sa tante à ses défunts maris, resterait stérile, car l'Empire ne pourrait jamais supporter une lignée de bâtardise.

Je regardai mon épée suspendue au mur, devant moi. Je ne l'avais pas touchée depuis la réception, il y avait longtemps, où Star avait voulu s'habiller comme elle l'avait été pour suivre la Route de la Gloire. Je la pris, bouclai le ceinturon et dégainai... j'avais envie de vivre, et j'imaginai une longue route, avec un château sur une colline.

Qu'est-ce qu'un Champion peut bien devoir à sa Dame quand la Quête est terminée ?

Cesse de rêver, Gordon ! Que doit un *mari* à sa *femme* ? C'était cette épée... « Saute Fripon, et sursaute, princesse, sois ma femme et laisse-moi te garder » ; « Dans la richesse et dans la pauvreté, pour le meilleur et pour le pire... pour t'aimer et pour te chérir jusqu'à ce que la mort nous sépare. » C'était cela que je voulais dire par ces vers de mirliton, Star le savait bien, et je l'avais bien su moi aussi, je le savais encore maintenant.

Quand nous nous étions unis, il nous avait paru vraisemblable d'être séparés le même jour par la mort. Mais cela n'atténuait pas le vœu que j'avais fait, ni la profondeur de mon sentiment quand je l'avais prononcé. Je n'avais pas sauté par-dessus l'épée pour le plaisir de faire des galipettes dans l'herbe avant de mourir ; cela, j'aurais pu l'avoir gratuitement. Non, ce que j'avais voulu, c'était « la garder, l'aimer et la chérir, jusqu'à ce que la mort nous sépare. »

Star avait pris le vœu à la lettre. Pourquoi avais-je les jambes qui me démangeaient ainsi ?

Écorchez un héros, et dessous, vous trouverez un misérable.

Et un héros à la retraite était aussi idiot qu'un de ces rois sans emploi que l'on trouve un peu partout en Europe.

Je sortis de l'« appartement » en claquant la porte, emportant mon épée avec moi, sans me soucier le moins du monde des regards curieux, allai chez nos thérapeutes, trouvai où je devais aller, m'y rendis, fis le nécessaire, dis au bio-technicien-chef de mettre Sa Sagesse au courant, et lui sautai au collet quand il osa me poser des questions.

Puis je suis retourné vers la plus proche cabine d'« apport » et, là, j'ai hésité... J'avais besoin de compagnie, de la même manière qu'un alcoolique a besoin de l'aide des Alcooliques-Anonymes. Malheureusement, je n'avais pas d'ami intime, rien que quelques centaines de connaissances. Il n'est pas facile pour le prince-Consort d'une Impératrice de se faire des amis.

Il me fallait Rufo. Mais pendant tous ces mois que je venais de passer à Centre, je n'avais jamais été chez Rufo. À Centre, on n'a pas la barbare coutume de se rencontrer par hasard, dans les rues, et je n'avais jamais vu Rufo ailleurs qu'à la Résidence, ou dans des réceptions ; Rufo ne m'avait jamais invité chez lui. Non, ce n'était pas de la froideur, car nous nous voyions souvent, mais c'était toujours lui qui venait nous voir.

Je cherchai son adresse dans l'annuaire des « apports », sans succès. Et pas plus de succès avec la liste télévisuelle. J'appelai la Résidence et obtins l'officier des télécommunications. Il me répondit que « Rufo » n'était pas un nom de famille et essaya de se débarrasser de moi. Je dis : « Attention, petit employé trop payé ! Si tu coupes la communication, tu iras vite faire des signaux de fumée à Tombouctou ; il ne faudra pas plus d'une heure pour cela. Maintenant, écoute-moi bien. C'est un type assez âgé, il est chauve, un de ses noms est « Rufo », je crois, et c'est un spécialiste connu de l'étude des cultures comparées. En outre, c'est le petit-fils de Sa Sagesse. Je pense que tu sais de qui il s'agit et je commence à en avoir marre de ton arrogance de bureaucrate. Tu as cinq minutes. Après cela, je parle à Sa Sagesse et je lui demande, à Elle, pendant que tu prépareras tes bagages. »

(« Stop ! Dangereux ! Autre vieux Rufo chauve (?) comp-culturiste connu. Sagesse œuf-sperme-œuf. menteur ou fou, ou bien les deux. Sagesse ? Catastrophe ! »)

En moins de cinq minutes l'image de Rufo remplissait l'écran. « Eh bien ! » dit-il, « je me demandais qui pouvait bien avoir assez d'influence pour découvrir ma retraite. »

— « Rufo, est-ce que je puis aller te voir ? »

Son front se plissa de nombreuses rides. « Des ennuis, fiston ? Votre visage me rappelle l'époque où un de mes oncles... »

— « Je t'en prie, Rufo ! »

— « Oui, fiston, » dit-il gentiment. « Je renvoie les danseuses chez elles. À moins que je ne les garde ? »

— « Je m'en fiche. Comment vais-je faire pour te trouver ? »

Il me le dit, je perforai son numéro de code, ajoutai mon numéro à moi, et j'y arrivai, à un millier de milles au-delà de l'horizon. La résidence de Rufo était un château aussi luxueux que celui de Jocko et plus sophistiqué d'un millier d'années. J'eus l'impression que Rufo avait la plus grande domesticité de tout Centre, et que tous les domestiques étaient des femmes. Je me trompais. Mais l'ensemble des servantes, des invitées, des cousines, des filles, s'était réuni afin de constituer un comité de réception pour regarder à quoi ressemblait celui qui partageait le lit de Sa Sagesse. Rufo les renvoya et m'emmena dans son bureau. Une danseuse (manifestement sa secrétaire) classait des papiers et des cartes perforées. Rufo la renvoya d'une tape sur les fesses, m'offrit un fauteuil confortable, me tendit un verre, plaça des cigarettes près de moi, s'assit et resta silencieux.

On ne fume pas beaucoup à Centre, et la raison en est ce qu'ils utilisent en guise de tabac. Je pris une cigarette. « Des Chesterfield ! Grand Dieu ! »

— « Je les ai eues en contrebande, » dit-il. « Malheureusement, ils ne fabriquent plus de Sweet Caps. On ne trouve plus que des déchetes et du foin. »

Il y avait des mois que je n'avais pas fumé. Star m'avait pourtant dit que je n'avais plus à m'en faire pour le cancer et les autres maladies de ce genre. C'est pourquoi j'en allumai une et me mis à tousser comme un dragon de Névias. Le vice requiert une constante habitude.

— « Quelles nouvelles du Rialto ? » s'enquit Rufo. Il regardait mon épée.

— « Rien. » J'avais interrompu le travail de Rufo et j'avais maintenant quelque scrupule à lui infliger le récit de mes ennuis familiaux.

Rufo était assis ; il fumait tranquillement et attendait. J'avais besoin de parler et cette cigarette américaine me rappela un incident, un de ces incidents qui me faisaient sentir combien ma situation était instable. Une semaine auparavant, dans une réception, j'avais rencontré un homme qui paraissait avoir trente-cinq ans, qui était poli, urbain mais avait cet air prétentieux de celui qui dit : « Je suis

désolé, monsieur, mais votre braguette est ouverte, et je ne sais pas comment vous en avertir. »

Mais, j'avais été fort heureux de le rencontrer car il parlait *anglais*.

J'avais toujours cru que Star, Rufo et moi-même étions les seuls habitants de Centre à parler anglais. Nous l'utilisions souvent, Star pour me faire plaisir, Rufo parce qu'il aimait s'exercer. Il parlait cockney comme un docker, bostonien comme un habitant de Beacon Hill, australien comme un kangourou ; Rufo connaissait tous les dialectes britanniques.

Ce type-là parlait un bon américain courant. « Je m'appelle Nebbi, » m'avait-il dit, tout en me serrant la main comme seul un américain sait le faire. « Et vous êtes Gordon, je le sais. Je suis ravi de vous rencontrer. »

— « Moi aussi, » avais-je répondu. « C'est une surprise, et un réel plaisir que d'entendre parler ma propre langue ! »

— « Simple savoir professionnel, mon vieux. J'étudie les cultures comparées, du point de vue linguistico-historico-politique. Je sais déjà que vous êtes Américain. Permettez-moi de vous situer : plein sud, mais vous n'y êtes pas né. Peut-être originaire de la Nouvelle Angleterre. Avec un apport de Middle-West, peut-être de Californie. Langue élémentaire, classe moyenne inférieure ; milieu familial moyen. »

L'analyse était assez juste, en gros. Ma mère et moi, nous avions vécu à Boston pendant l'absence de mon père, entre 1942 et 1945. Jamais je n'oublierai ces hivers. Je portais alors des caoutchoucs du mois de novembre jusqu'au mois d'avril. J'avais aussi vécu dans le sud, en Géorgie et en Floride, à La Jolla, pendant la non-guerre de Corée et, plus tard, quand j'étais allé au collège. « Classe moyenne inférieure ? » Ce n'aurait pas été l'opinion de ma mère.

— « C'est assez exact, » avouai-je. « Je connais un de vos collègues. »

— « Je sais de qui vous voulez parler, le Savant Fou. Il soutient des théories complètement loufoques. Mais, s'il vous plaît, dites-moi plutôt comment cela se passait quand vous êtes parti ? Et surtout, pour les États-Unis, comment cela va avec la Noble Expérience ? »

— « La Noble Expérience ? » Je n'avais pas compris ; il m'a fallu réfléchir ; la prohibition avait été supprimée bien avant ma naissance. « Oh, cela n'existe plus ! »

— « Vraiment ? Il faudra que j'aille faire un nouveau séjour. Et maintenant, qu'avez-vous ? Un roi ? J'avais compris que, tôt ou tard, votre pays serait ainsi dirigé mais je ne pensais pas que cela viendrait

si vite. »

— « Excusez-moi, » dis-je, « je parlais de la prohibition. »

— « Ah, ça ! Ce n'est qu'un épiphénomène, ce n'est pas fondamental. Je parlais, moi, de cette amusante notion de se soumettre à la loi du bavardage, je parlais de la « démocratie ». Quelle curieuse illusion : comme si on pouvait, en additionnant des zéros, produire un nombre. Cela a pourtant été essayé dans votre tribu, et sur une échelle monstrueuse. Sans doute avant votre naissance. Je croyais que vous vouliez dire qu'on s'en était débarrassée jusqu'aux derniers restes. » Il eut un sourire. « Alors, ils possèdent toujours des élections et tout ce fourbi ? »

— « La dernière fois que j'y étais, oui. »

— « C'est extraordinaire ! Fantastique, tout simplement fantastique. Vraiment, il faut que nous y allions ensemble, j'ai envie de vous poser des colles. J'ai étudié votre planète pendant très longtemps... on y trouve les plus étonnantes pathologies de tout le système exploré. Au revoir. Cessez de prendre des vessies pour des lanternes, comme vous dites dans votre tribu. »

Je racontai la scène à Rufo : « Rufe, je sais bien que je viens d'une planète barbare mais est-ce que cela excuse sa grossièreté ? Était-ce même de la grossièreté ? Je n'ai pas encore compris quelles manières étaient considérées comme bonnes, ici. »

Rufo fronça les sourcils : « Il est toujours déplacé de railler quelqu'un sur son lieu de naissance, et cela, partout. Comme sur sa tribu ou sur ses coutumes. Quand on se permet cela, c'est à ses risques et périls. Si vous le tuez, il ne vous arrivera rien. Cela embarrassera peut-être Sa Sagesse, si du moins *Elle* peut être embarrassée. »

— « Je ne vais pas le tuer, ce n'est pas tellement important. »

— « Alors, n'y pensez plus. Nebbi n'est qu'un snob. Il a peu de connaissances, il ne comprend rien, et croit que l'univers serait meilleur si c'était lui qui l'avait conçu. Ignorez-le. »

— « C'est ce que je ferai. C'était seulement... tu vois, Rufo, je sais bien que mon pays n'est pas parfait, mais je n'aime guère l'entendre dire par un étranger. »

— « Vous êtes comme tout le monde. J'aime votre pays ; c'est un pays très coloré. Mais je ne suis pas un étranger et je ne dis pas cela pour vous critiquer, mais Nebbi avait raison. »

— « Quoi ? »

— « À cela près qu'il ne voit les choses qu'en surface. La démocratie ne peut pas marcher. Des mathématiciens, des paysans et des animaux, mélangez le tout et vous avez la démocratie : c'est une théorie qui suppose que les mathématiciens et les paysans sont égaux,

et cela ne peut pas marcher. La sagesse ne peut pas s'additionner ; on trouve le maximum de sagesse dans l'homme le plus sage d'un groupe donné.

« Cependant, la forme démocratique est parfaite pour un gouvernement tant qu'il ne fait rien. Toute organisation sociale peut faire l'affaire tant qu'elle est souple. Le cadre en lui-même n'a pas d'importance tant qu'il conserve assez de souplesse et qu'il permet à un homme sortant d'une multitude, de faire la preuve de son génie. La plupart des prétendus savants sociologues semblent penser que l'organisation est tout. Alors qu'elle n'est presque rien, sauf lorsqu'il s'agit d'une camisole de force. C'est l'influence des héros qui compte, pas celle des zéros. »

Et il ajouta encore : « Votre pays a un système qui comprend assez de liberté pour permettre aux héros de faire leur métier. Cela devrait durer longtemps, sauf si sa souplesse est détruite de l'intérieur. »

— « J'espère que tu as raison. »

— « J'ai raison. Je connais le sujet, et je ne suis pas idiot, comme le pense Nebbi. Il a raison quant à la futilité d'ajouter des zéros, mais il ne se rend pas compte qu'il est lui-même un zéro. »

— « Il n'est pas nécessaire de m'en faire pour un zéro, » dis-je en grimaçant.

— « Aucun intérêt. D'autant plus que vous n'en êtes pas un. Où que vous alliez, vous vous ferez remarquer, vous ne vous laisserez pas perdre dans le troupeau. Je vous respecte, et je ne respecte pourtant pas grand monde. Et surtout pas le peuple pris dans son ensemble ; jamais je ne pourrai avoir un cœur de démocrate. Prétendre « respecter » et même « aimer » la grande masse avec, d'un côté, ses criailleries et, de l'autre, ses pieds puants, cela exige toute la flagornerie imbécile, aveugle, sucrée, sourde et sentimentale que l'on trouve chez quelques-uns des directeurs de nurseries, chez la plupart des types serviles et chez tous les missionnaires. Ce n'est pas un système politique, c'est une maladie. Mais réjouissons-nous plutôt : vos politiciens américains ne sont pas atteints par cette maladie... et vos coutumes permettent à ceux qui ne sont pas des zéros de prendre leurs aises. »

Rufo jeta encore une fois un coup d'œil à mon épée : « Mon vieux, vous n'êtes pas venu ici pour bavarder de Nebbi. »

— « Non. » Je baissai les yeux pour regarder ma lame bien aiguisée. « Je suis allé la chercher pour te raser, Rufo. »

— « Hein ! »

— « Je me suis promis de raser ton cadavre. Je te dois cela pour

le beau travail que tu as fait sur moi. Je suis donc venu raser le barbier. »

Il me répondit lentement : « Mais je ne suis pas encore un cadavre. » Il resta immobile. Mais ses yeux bougèrent, estimant la distance qui nous séparait. Rufo ne comptait pas le moins du monde sur mon caractère « chevaleresque » ; il avait trop vécu pour cela.

— « Oh, tout peut s'arranger, » dis-je gaiement, « si tu me réponds franchement. »

Il se détendit un peu. « Je vais essayer, Oscar. »

— « Fais plus que d'essayer, je te prie. Tu es ma dernière chance. Rufo, ceci doit rester entre nous, il ne faut même pas en parler à Star. »

— « Sur l'honneur, je vous le jure. »

— « En croisant sans doute les doigts. Je vais quand même prendre le risque. Je suis sérieux. Et j'ai besoin qu'on me réponde sans détours. Je désire des conseils au sujet de mon mariage. »

Il sembla s'attrister. « Et moi qui voulais sortir. À la place je me suis mis au travail ! Oscar, j'aimerais mieux critiquer le premier-né d'une femme, ou même son goût pour les chapeaux. Il est plus prudent d'apprendre à un requin à mordre. Que se passera-t-il si je refuse ? »

— « Je te ferai la barbe. »

— « Vous le feriez sans doute, espèce de gros-bras ! » Il fronça les sourcils. « Des réponses franches... Non, ce n'est pas ce que vous voulez, c'est plutôt une épaule où vous appuyer pour pleurer. »

— « Peut-être aussi. Mais je veux quand même de franches réponses, et pas les mensonges que tu dis en dormant. »

— « Alors, je suis perdant, d'une manière comme de l'autre. Dire la vérité à un homme au sujet de son mariage, c'est du suicide. Je crois que je vais rester tranquille et attendre de voir si vous avez le cœur de m'abattre de sang-froid. »

— « Rufo, je vais mettre mon épée sous clef si tu veux ; tu sais bien que je ne la tirerai jamais contre toi. »

— « Je ne sais rien de tel, » me dit-il méchamment. « Il y a toujours un commencement à tout. On peut prévoir ce que va faire une canaille, mais vous êtes un homme d'honneur et cela m'effraie. Est-ce que nous ne pourrions pas traiter cette affaire par télé-visophone ? »

— « Ne fais pas l'imbécile, Rufo. Je n'ai personne d'autre vers qui me tourner. Je veux que tu me parles franchement. Je sais qu'un conseiller matrimonial doit tout dire, alors, pas de faux-fuyants. En souvenir du sang que nous avons versé ensemble, je te demande de me

conseiller. Et franchement, naturellement ! »

— « Naturellement, vraiment ? La dernière fois que je m'y suis risqué, vous vouliez me couper la langue. » Il me regarda longuement. « Cela ne fait rien, je me suis toujours conduit comme un fou quand il s'agit d'amitié. Écoutez, je vais vous proposer un marché honnête : vous parlez, j'écoute... et s'il me paraît que vous parlez trop, que mes pauvres vieux reins ne puissent le supporter et que je sois forcé d'abandonner votre charmante compagnie pendant quelque temps... alors, vous me comprendrez, vous partirez aussi vite que possible et nous n'en parlerons plus. Hein ? »

— « D'accord. »

— « Le Tribunal vous écoute. Allez-y. »

Et ainsi, je me mis à parler. Je lui parlai de mon dilemme, de ma frustration, n'épargnant ni moi ni Star (c'était pour son bien, ne l'oubliez pas, et il ne me fut pas nécessaire de parler de nos problèmes les plus intimes ; car pour cela, au moins, tout allait pour le mieux). Je lui parlai cependant de nos querelles et de beaucoup de choses que l'on débat en général en famille. Mais il le fallait.

Rufo m'écouta. Puis il se leva et se mit à faire les cent pas ; il semblait ennuyé. À un certain moment, il fit même une réflexion au sujet des hommes que Star avait introduits à la maison : « Elle n'aurait pas dû faire venir ses servantes. Mais oubliez donc cela, mon vieux. Jamais elle ne parvient à se rappeler que les hommes sont timides, alors que les femmes se contentent d'avoir des habitudes. Elle est comme ça ! »

Plus tard, il me dit : « Il n'y a aucune raison d'être jaloux de Jocko, fiston. Il lui faut un marteau de forgeron pour enfoncer une semence. »

— « Je ne suis pas jaloux. »

— « C'est ce que disait Ménélas. Dans tous les ménages il faut parfois se donner des vacances. »

J'en arrivai quand même au nœud du problème et je lui parlai de la décision de Star, selon laquelle je devais partir. « Je ne la blâme pour rien et cela m'a fait du bien d'en parler. Je pourrai maintenant surmonter cette crise, me retrouver tel que je suis, et être un bon mari. Elle consent à de terribles sacrifices pour son travail, et le moins que je puisse faire, c'est de le lui faciliter. Elle est si douce, si gentille, si bonne. »

Rufo s'arrêta de marcher, tournant le dos à son bureau. « Vous le pensez vraiment ? »

— « Je le sais. »

— « *Ce n'est qu'une vieille morue !* »

Sur-le-champ, je me levai de mon fauteuil et lui bondis dessus. Je n'ai pas dégainé, je n'y ai même pas pensé, et n'en aurais pas eu le temps. Je voulais le punir de mes propres mains, lui faire rentrer dans la gorge les paroles qu'il venait de prononcer sur ma bien-aimée.

Il bondit vers le bureau, comme une balle, et, le temps que j'aie traversé la pièce, Rufo s'était abrité derrière et plongeait une main dans un tiroir.

— « Du calme, du calme, » me dit-il. « Oscar, je ne désire pas vous faire la barbe. »

— « Viens ici, et bats-toi en homme ! »

— « Jamais, mon vieux. Faites un pas de plus et je vous transforme en pâtée pour les chiens. C'est bien ça, vos belles promesses, vos grandes manifestations. « Pas de faux-fuyants » avez-vous dit. « Tout dire » avez-vous dit ; et vous avez encore dit : « Parle franchement. » Asseyez-vous dans ce fauteuil. »

— « Parler franchement n'implique pas que l'on doive employer des injures ! »

— « Qui est juge ? Dois-je vous soumettre mes réflexions pour approbation avant de les faire ? N'essayez pas de justifier votre manquement à votre parole par des illogismes enfantins. Et vous voudriez encore m'obliger à acheter une nouvelle moquette ? Je ne garde jamais un tapis sur lequel j'ai tué un ami ; les taches me rendent triste. Asseyez-vous dans ce fauteuil. »

Je m'assis.

« Et maintenant, » dit Rufo en restant où il se trouvait, « vous allez m'écouter pendant que je vais parler. À moins que vous ne préfériez vous lever et marcher ? Dans ce cas, j'aurai le plus grand plaisir de voir pour la dernière fois votre vilain nez. À moins que, simplement parce que je n'aime pas être interrompu, je ne fasse voler votre tête dans l'embrasure de la fenêtre ; il y a longtemps que je me contiens et je suis tout prêt à faire explosion. Maintenant, choisissez.

« J'ai donc dit, » continua-t-il, « que ma grand-mère était une vieille morue. Je l'ai dit avec brutalité, dans l'intention de vous détendre... et il est d'ailleurs peu probable, maintenant, que vous vous sentiez trop offensé par tout ce que je dois encore dire d'injurieux. Elle est vieille, vous le savez, encore que vous trouviez sans doute qu'il est facile de l'oublier, du moins la plupart du temps. Moi aussi, je l'oublie, en général, même si Elle était déjà vieille alors que je n'étais qu'un gosse, qui faisait encore pipi par terre et poussait des cris de joie dès qu'il La voyait. Une morue, c'est ce qu'Elle est, et vous le savez bien. J'aurais pu dire que c'est une « femme d'expérience » mais je voulais d'abord frapper le coup ; vous vous berciez d'illusions alors même que

vous me racontiez à quel point vous le saviez,... et cela n'avait pas d'importance pour vous. Mammie est une vieille morue. Partons de là.

« Et comment pourrait-Elle être autrement ? Répondez vous-même. Vous n'êtes pas idiot, mais vous êtes encore jeune. En général, il n'y a que deux plaisirs qu'Elle peut s'offrir, et Elle ne peut s'offrir l'autre. »

— « Quel est donc l'autre ? »

— « Prendre de mauvaises décisions, par sadisme, et c'est ce plaisir que Star ne peut s'offrir. Soyons-Lui donc reconnaissants d'avoir un corps doté de cette inoffensive soupape de sécurité, autrement nous souffririons tous gravement, avant que quelqu'un parvienne à La tuer. Mon vieux, mon pauvre vieux, ne comprenez-vous pas combien Elle doit se sentir mortellement lasse de la plupart des choses ? Votre propre ardeur n'a duré que quelques mois. Pensez seulement à ce que cela doit être que d'entendre les mêmes bêtises, année après année, sans pouvoir rien espérer d'autre qu'un assassin intelligent. Soyez-Lui donc reconnaissant de trouver du plaisir à un plaisir innocent. C'est une vieille morue, et, en disant cela, je ne Lui manque pas de respect ; je constate seulement avec plaisir l'aspect positif de l'alternative dans laquelle Elle se trouve placée pour pouvoir faire son métier.

« Et Elle n'a pas non plus cessé d'être une vieille morue parce qu'Elle a récité quelques vers idiots sur une colline, par un beau jour ensoleillé. Vous croyez que, depuis ce jour, Elle a pris des vacances, qu'Elle ne tient plus qu'à vous. C'est possible, si vous L'avez citée avec exactitude, je m'en tiens à Ses mots exacts ; en effet, Elle dit toujours la vérité.

« Mais pas toujours *toute* la vérité, – qui le pourrait ? – et c'est la plus extraordinaire menteuse que vous ayez jamais rencontrée, mentant en disant la vérité. Je soupçonne votre mémoire de n'avoir pas enregistré quelques petites paroles sans importance apparente mais qui Lui donnaient des échappatoires sans devoir blesser vos sentiments.

« Et même, pourquoi vous devrait-Elle autre chose que de sauvegarder vos sentiments ? Elle vous aime, c'est certain... mais doit-Elle le faire avec fanatisme ? Tout son entraînement, son éducation si particulière, n'ont eu pour but que de Lui interdire tout fanatisme, de toujours trouver des réponses pratiques. Même s'il est possible, comme vous le dites, que Star n'ait pas encore fait un mélange de chaussures, et qu'Elle ne le fasse pas, même si vous restez une semaine, une année ou même vingt, le moment arrivera où Elle en aura envie, Elle en trouvera le moyen, sans vous mentir directement... et Elle le fera sans aucun remords, car elle n'a aucune conscience. Elle n'a que de la

Sagesse, pragmatique à l'extrême. »

Rufo se racla la gorge. « Et maintenant, antithèse, et synthèse. J'aime ma grand-mère, je L'adore autant qu'une pauvre créature peut se le permettre, je La respecte jusque dans son âme perverse – et je vous tuerais, vous ou qui que ce soit qui se mettrait en travers de son chemin ou Lui ferait de la peine – et cela seulement en partie parce qu'Elle m'a appris à être l'ombre d'Elle-même, si bien que je la comprends comme je me comprends moi-même. Si Elle évite le poignard de l'assassin, sa bombe, ou son poison pendant assez de temps, Elle sera connue dans l'Histoire sous le nom de « La Grande ». Quand je pense que vous avez parlé de ses « terribles sacrifices » ! C'est ridicule ! Elle *aime* être « Sa Sagesse », l'axe autour duquel tournent tous les mondes. Et je ne pense pas qu'Elle laisserait tout tomber pour vous ou même pour cinquante hommes valant infiniment plus que vous. Et pourtant, Elle ne vous a pas menti quand Elle vous l'a dit : Elle a employé le mot « si »... sachant parfaitement tout ce qui peut se passer en trente ans, ou même en vingt-cinq, et surtout qu'il est infiniment plus que probable que vous ne resterez pas si longtemps. C'est de l'escroquerie.

« Ce n'est cependant que la moindre escroquerie que Star ait jamais commise à votre détriment. Elle vous a roulé depuis le premier instant où vous l'avez vue, et même depuis bien plus longtemps. Elle a utilisé des dés pipés, Elle vous a forcé la carte, Elle vous a laissé entrevoir la lune, puis Elle vous a endormi quand vous commenciez à vous montrer soupçonneux, Elle vous a sans cesse ramené dans le droit chemin, vous forçant à accomplir votre destin... Elle est même parvenue à vous faire L'aimer. Elle n'a jamais le moindre scrupule pour le choix des moyens et Elle arriverait à rouler la vierge Marie, Elle accepterait même de faire un pacte avec le Diable si cela devait Lui être utile. Certes, vous avez été payé, et fort bien payé ; Elle n'est jamais mesquine. Mais il est quand même temps que vous sachiez que vous avez été roulé. Remarquez bien, je ne La critique pas, je L'approuve même... et je L'ai aidée... sauf à un terrible moment où j'ai eu pitié de sa victime. Mais vous étiez tellement subjugué que vous ne vouliez rien entendre, que vous n'auriez voulu écouter personne. J'ai même un peu perdu patience, car je pensais que vous couriez à une mort certaine en toute innocence. Pourtant, Elle s'est montrée plus adroite que moi, comme Elle l'a toujours été.

« Et maintenant ! Je L'aime. Je La respecte. Je L'admire. J'ai même un peu d'amour pour Elle. Pour Elle tout entière, pas seulement pour ses jolis aspects mais aussi pour toutes ses impuretés qui La rendent dure comme de l'acier, comme il faut qu'Elle le soit. Et vous, monsieur ? Quels sont vos sentiments à Son égard, *maintenant*... en sachant qu'Elle vous a roulé, en sachant ce qu'Elle est ? »

Je suis resté assis. J'avais un verre près de moi, que je n'avais pas touché pendant toute sa longue tirade.

Je le pris et me levai. « Je bois à la plus grande morue des Vingt Univers ! »

Rufo se précipita de nouveau vers son bureau et prit son verre. « Dites cela à haute voix, et souvent ! Dites-le Lui. Elle en sera contente ! Qu'Elle soit protégée de Dieu, quel qu'il soit, et qu'il L'ait en Sa sainte garde. Nous n'en aurons jamais une autre comme Elle, malheureusement ! Car nous aurions besoin d'en avoir des douzaines ! »

Nous fîmes cul-sec et nous cassâmes nos verres. Rufo alla en chercher d'autres, s'installa dans son fauteuil et me dit : « Maintenant, mettons-nous sérieusement à boire. Vous ai-je jamais parlé de l'époque où mon... »

— « Tu l'as fait. Rufo, je voudrais être au courant de cette escroquerie. »

— « Laquelle ? »

— « Eh bien, j'en ai saisi l'idée générale. Mais, par exemple, la première fois que nous avons volé... »

Il haussa les épaules. « Il vaudrait mieux ne pas en parler. »

— « Je ne me suis pas posé de questions, à ce moment. Cependant, comme Star pouvait faire cela, nous aurions pu éviter Igli, les Spectres Cornus, le marais, et tout le temps perdu avec Jocko... »

— « Du temps perdu ? »

— « Tout au moins pour ce qu'Elle voulait. Et les rats, et les sangliers et même les dragons. Nous aurions pu voler directement de la première Porte à la seconde. N'ai-je pas raison ? »

Il secoua la tête, négativement : « Non. »

— « Je ne comprends pas. »

— « À supposer qu'Elle ait pu nous faire voler aussi loin, et c'est un problème que j'espère n'avoir jamais à résoudre, Elle aurait certainement pu nous emmener jusqu'à la Porte qu'Elle aurait choisie. Et qu'auriez-vous fait alors ? Si vous aviez été transporté directement de Nice à Karth-Hokesh ? Auriez-vous attaqué, combattu comme vous avez fait, avec autant d'acharnement ? N'auriez-vous pas plutôt dit : mademoiselle, vous vous êtes trompée. Montrez-moi maintenant la sortie... je ne joue plus. »

— « Euh !... Je n'aurais pas déserté. »

— « Mais auriez-vous gagné ? Auriez-vous été tendu vers le seul but de gagner ? »

— « Je vois. Ces premières bagarres n'étaient que les premiers

exercices de mise en condition de mon entraînement, des exercices pratiques. On assemblait de vivantes munitions ? Mais toute cette première partie était-elle une escroquerie ? C'était peut-être de l'hypnotisme, pour me mettre en forme ? Dieu sait qu'elle s'y entend. Il n'y avait peut-être aucun danger réel jusqu'au moment où nous sommes arrivés à la Tour Noire ? »

Il haussa de nouveau les épaules : « Non, non, Oscar ! Le moindre de ces dangers aurait pu réellement nous tuer. Jamais de ma vie je n'ai combattu plus violemment, et jamais je n'ai eu aussi peur. Nous ne pouvions en éviter aucun. Je ne comprends pas toujours toutes Ses raisons, je ne suis pas Sa Sagesse. Mais je suis certain qu'Elle ne s'exposerait jamais sans nécessité. Elle sacrifierait dix millions de braves, si c'était nécessaire, pour faire une économie. Mais Elle sait ce qu'Elle vaut. Et Elle a combattu à nos côtés, de toutes Ses forces, comme vous avez pu en juger ! Parce que c'était nécessaire. »

— « Je ne comprends toujours pas tout. »

— « Vous ne comprendrez jamais tout. Pas plus que moi. Elle vous aurait envoyé seul si cela avait été possible. Et, au moment de l'ultime danger, cette chose que l'on appelle le « Mangeur d'Âmes » parce qu'il a dévoré tant des gens braves avant vous... si vous aviez perdu, Elle et moi, aurions essayé de faire retraite en combattant, – j'y étais prêt à tout instant ; et je peux vous dire que, – si nous nous étions échappés, – ce qui est improbable, – Elle n'aurait pas versé de pleurs sur vous. Du moins pas longtemps. Nous aurions alors travaillé encore pendant vingt ou trente ans, ou même un siècle, pour trouver, rouler, et entraîner un autre champion... et nous aurions recommencé à nous battre, tout aussi féroce­ment à ses côtés. Elle est courageuse, la choutte. Elle savait parfaitement que nos chances étaient fort minces ; vous, vous ne le saviez pas. Est-ce qu'Elle a hésité ? »

— « Non. »

— « Vous, vous étiez la clef de voûte, il fallait d'abord vous trouver, puis vous préparer au combat. C'est vous qui agissez par vous-même, vous ne vous laissez jamais manier comme une marionnette, autrement vous n'auriez pas pu gagner. Elle était la seule capable de faire signe à un homme, de le cajoler et de le placer à l'endroit où il pourrait agir ; personne d'autre n'aurait pu juger le héros dont Elle avait besoin, n'aurait su comment le traiter. C'est pourquoi Elle s'est mise à sa recherche jusqu'au moment où Elle l'a trouvé... et l'a aiguisé comme il le fallait. Dites-moi donc, pourquoi avez-vous pris cette épée avec vous ? Ce n'est pas une arme tellement courante en Amérique. »

— « Quoi ? » J'avais besoin de réfléchir. En lisant *Le Roi Arthur, Les Trois Mousquetaires*, les fantastiques aventures martiennes de

Burroughs... mais tous les gosses le font. « Quand nous sommes allés en Floride, j'ai fait du scoutisme. Mon chef de patrouille était français, il allait à l'université. Il nous a enseigné les premiers rudiments de l'escrime, à moi et à mes camarades. J'ai aimé cela, et je ne réussissais pas trop mal. Puis, au collège... »

— « Et vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi cet immigrant avait trouvé ce travail, dans cette ville ? Ni pourquoi il s'était porté volontaire pour faire du scoutisme ? Ni pourquoi il y avait dans votre collège une salle d'armes que beaucoup de collèges ne possèdent pas ? Mais c'est sans importance ; si vous étiez allé ailleurs, il y aurait eu une salle d'armes dans une auberge de jeunesse, ou quelque chose comme ça. N'avez-vous pas disputé plus d'assauts que la plupart de vos camarades ? »

— « Fichtre, si ! »

— « Vous auriez pu vous faire tuer à n'importe quel moment, aussi... et Elle se serait retournée vers un autre candidat sur le point d'être entraîné. Fiston, je ne sais pas comment vous avez été choisi, ni comment on a fait pour transformer le jeune voyou que vous étiez, en héros, que vous étiez en puissance. Ce n'était pas mon boulot. Le mien était plus facile, quoique plus dangereux, je devais être votre valet et vous servir d'arrière-garde. Regardez ici, c'est un bel appartement pour un simple serviteur, n'est-ce pas ? »

— « Euh, oui... J'avais presque oublié que tu étais supposé être mon serviteur. »

— « Supposé ! du Diable, mais je l'étais ! Je suis allé trois fois sur Névia, en tant que Son serviteur, pour m'exercer. Jocko ne le sait pas encore aujourd'hui. Si j'y retourne, je pense qu'on me fera bon accueil. Mais seulement dans les cuisines. »

— « Mais pourquoi ça ? Cela me paraît idiot. »

— « Était-ce si idiot ? Quand nous vous avons attrapé, votre ego n'était pas très puissant, il avait besoin d'être fortifié. Vous appeler « Patron », vous servir vos repas et rester debout derrière vous, vous aider à vous asseoir, avec Elle, cela faisait partie de votre traitement. » Il se mit à ricaner et sembla un peu ennuyé. « Je persiste à croire qu'Elle a ensorcelé vos deux premières flèches. Un jour, j'aimerais faire avec vous un match-retour, quand Elle ne sera pas là. »

— « Il n'est pas impossible que je vous batte. Je me suis beaucoup exercé. »

— « Bon, oublions cela. Nous avons eu l'Œuf, c'est là l'important. Et il y a une bouteille ici, et c'est tout aussi important. » Il reversa à boire. « Ce sera tout, Patron ? »

— « Sois damné, Rufo ! Oui, toi, espèce de bandit. Tu m'as

redonné courage. À moins que tu ne m'aies roulé une fois de plus, je ne sais plus que penser. »

— « Non, Oscar, pas cette fois, par tout le sang que nous avons versé ensemble. Je vous ai dit la vérité, toute celle que je connais, bien que cela m'ait été pénible. Je ne voulais pas le faire, car vous êtes mon ami. Cette promenade sur cette route caillouteuse, ce sera toujours mon plus beau souvenir. »

— « Heu ! oui... Pour moi aussi. Sans rien oublier. »

— « Alors, pourquoi froncez-vous les sourcils ? »

— « Rufo, je La comprends maintenant, autant que peut le faire une personne ordinaire du moins, je La respecte au plus haut point... et je L'aime plus que jamais. Mais je ne puis être le jouet de qui que ce soit, pas même le Sien. »

— « Je suis heureux de n'avoir pas eu à le dire. Oui, Elle a raison. Elle a toujours raison, d'ailleurs, la maudite ! Il faut que vous partiez. Pour vous deux. Oh, pour Elle, cela ne lui ferait pas trop de mal, mais cela vous ruinerait de rester, avec le temps. Et cela vous détruirait, car vous êtes entêté. »

— « Il vaut mieux que je rentre... pour secouer mes chaussures. » Je me sentais mieux, comme si j'avais dit à un chirurgien : *Allez-y, amputez.*

— « Ne faites pas ça ! »

— « Pourquoi pas ? »

— « Et pourquoi donc ? Vous ne devez surtout rien faire de définitif. Si un ménage doit durer longtemps, – et le vôtre le peut, il peut même durer très longtemps, – il faut aussi de longues vacances. Enlevez votre laisse, fiston ! sans dire quand vous reviendrez, sans promesse. Elle sait parfaitement que les chevaliers errants passent leur vie à errer. Elle s'y attend. Il en a toujours été ainsi, *un droit de la vocation*^[66] et par nécessité. La seule chose, c'est qu'on n'en parle pas dans les livres d'enfants du monde d'où vous venez. Elle s'arrangera pour diriger votre vie, pour vous aider partout où vous serez, et vous n'avez pas à vous en faire. Revenez dans quatre, ou dans quarante ans, ou quelque chose comme cela. Vous serez le bienvenu. Les Héros ont toujours droit à la meilleure place à table ! Ils viennent et ils s'en vont, comme il leur plaît, c'est aussi leur droit, cela. À une moindre échelle, vous Lui ressemblez un peu. »

— « Quel compliment !

— « J'ai dit, à une moindre échelle. Mmm, vous savez, Oscar, une partie de vos ennuis vient du fait que vous avez besoin d'aller chez vous. Dans votre pays natal. Pour savoir où vous en êtes, pour vous retrouver. Tous les grands voyageurs éprouvent ce sentiment ; je

l'éprouve moi-même de temps à autre. Quand cela vient, je m'y abandonne. »

— « Je ne m'étais pas rendu compte que j'avais le mal du pays. Tu as sans doute raison. »

— « Et sans doute s'en est-Elle rendu compte. Peut-être vous a-t-Elle entortillé. Moi-même, je me suis fait une règle de donner des vacances à n'importe laquelle de mes femmes quand son visage me semble trop familier... car le mien doit lui être encore plus familier, avec la figure que j'ai. Pourquoi pas, mon vieux ? Revenir sur la Terre, ce n'est quand même pas la mort. Je vais y retourner bientôt, et c'est pourquoi je mets mes affaires en ordre. Il n'est pas impossible que nous nous y trouvions en même temps... et nous pourrions alors aller boire un pot ensemble, ou bien dix, et nous amuser, raconter des histoires. Et pincer les fesses de la serveuse pour voir ce qu'elle dit. Pourquoi pas ? »

CHAPITRE XXI

Parfait, me revoici.

Je ne suis pas parti la même semaine mais tout de suite après. Star et moi avons passé une nuit extraordinaire, éplorée, avant mon départ. Elle pleura et m'embrassa, et me dit : « *Au 'voir*^[67] » (et non pas « Good-bye »). Je savais cependant que ses larmes sécheraient dès que j'aurais le dos tourné ; elle savait que je le savais, je savais qu'elle préférerait qu'il en soit ainsi, et je pensais d'ailleurs comme elle. J'ai pourtant pleuré moi aussi.

La Pan American n'est pas aussi pratique que leurs Portes commerciales ; j'ai pris trois vols différents, sans même avoir le temps de comprendre ce qui se passait. Une hôtesse demanda : « Les billets, s'il vous plaît, » et vrroumm !

Je suis arrivé sur la Terre, habillé d'un costume coupé à Londres, avec mon passeport et mes papiers dans la poche, Dame Vivamus dans un paquet qui ne ressemblait pas du tout à un fourreau, et, dans d'autres poches, des effets bancaires que je pouvais échanger contre de l'or, car j'estimais qu'il n'y avait pas de honte à accepter un salaire de héros. Je suis arrivé près de Zurich, mais je ne me rappelle plus l'adresse exacte ; les services des Portes s'étaient occupés de tout. J'avais les moyens de faire parvenir de mes nouvelles.

En très peu de temps, ces effets bancaires se sont transformés en comptes numérotés dans trois banques suisses, toutes les formalités ayant été faites par un agent d'affaires que l'on m'avait indiqué. Je pris des chèques de voyage sur plusieurs villes, quelques-uns que je me fis envoyer chez moi et quelques-uns que je pris sur moi, car je n'avais pas du tout l'intention de payer 91 pour cent à l'Oncle Sam.

On perd vite la notion du temps ; je ne savais plus quel jour nous étions quand je suis arrivé. J'avais deux ou trois semaines de battement pour rentrer chez moi, gratuitement, d'après ma feuille de

route militaire. J'eus envie d'en profiter pour ne pas me faire remarquer. C'est ainsi que je pris un vieil avion de transport quadrimoteur, de Prestwick jusqu'à Gander puis jusqu'à New York.

Les rues me parurent plus sales, les bâtiments moins hauts... et les titres des journaux pires que jamais. Je cessai de lire les journaux, et je ne restai pas longtemps à New York. C'est à la Californie que je pense quand je parle de « chez moi ». Je téléphonai à ma mère ; elle me reprocha de n'avoir pas écrit et je lui promis d'aller la voir en Alaska aussi tôt que possible. Comment allaient-ils tous ? (Je pensais en effet que mes demi-frères et mes demi-sœurs pouvaient avoir besoin d'aide pour aller au collège.)

Tout allait bien. Mon beau-père faisait maintenant partie du personnel volant et avait été confirmé dans son grade. Je lui demandai de faire suivre mon courrier chez ma tante.

La Californie me parut plus agréable que New York. Ce n'était quand même pas Névia. Pas même Centre. C'était plus peuplé que je ne me le rappelais. Tout ce que l'on peut dire des villes de Californie, c'est qu'elles ne sont pas aussi moches que les autres. Je rendis visite à ma tante et à mon oncle, parce qu'ils s'étaient montrés gentils envers moi ; je pensais à utiliser un peu de cet argent que j'avais en Suisse pour le libérer de sa première femme. Mais elle était morte et ils parlaient maintenant de se faire construire une piscine.

Je suis donc resté tranquille. J'avais été au bord de la ruine pour avoir eu trop d'argent, cela m'avait servi de leçon. Je suivis la règle édictée par Leurs Sagesses : laissez les gens tranquilles.

Le campus me parut plus petit, et les étudiants me semblèrent terriblement jeunes. La réciproque devait d'ailleurs être vraie. Je sortais un jour de la cafétéria après être allé dans les bâtiments administratifs quand deux jeunots me croisèrent, et me bousculèrent. L'un d'eux me dit : « Fais attention, papa ! »

Je l'ai laissé vivre.

Le terrain de football avait été modernisé, avec un nouvel entraîneur, de nouveaux vestiaires, de nouvelles tribunes, ce qui en faisait presque un stade. L'entraîneur savait qui j'étais ; il connaissait mes prouesses et avait mon nom sur le bout de la langue. « Ainsi, vous nous revenez ? » Je lui dis que je ne pensais pas.

— « C'est idiot ! » me dit-il. « Faut faire ce qu'il faut pour décrocher cette sacrée peau-d'âne ! C'est trop bête d'avoir laissé l'armée vous arrêter dans vos études. Réfléchissez... » Il baissa la voix.

Il n'y avait rien d'idiot au fait que je laisse tomber la gymnastique si je voulais, encore que la Conférence n'aime pas beaucoup ça. Mais un garçon pouvait toujours trouver une famille

chez qui il pouvait vivre. S'il paie comptant, quelle importance ? Je serais aussi tranquille qu'un entrepreneur de pompes funèbres... « Et cela vous laissera votre allocation militaire comme argent de poche. »

— « Je n'en ai pas. »

— « Mon vieux, vous ne lisez donc pas les journaux ? » Il en avait un sur un classeur : pendant mon absence, la guerre qui n'en était pas une avait ouvert des droits aux allocations d'études.

Je promis d'y réfléchir.

Mais je n'en avais pas la moindre intention. J'avais résolu de terminer mes études d'ingénieur, car j'aime terminer ce que j'ai commencé, mais pas ici.

Ce soir-là, j'eus des nouvelles de Joan, la fille qui m'avait si bien congédié, avec un simple petit mot. J'avais l'intention d'aller lui rendre visite, à elle et à son mari, mais je n'avais pas encore découvert quel était son nom de femme mariée. Il se trouva qu'elle avait rencontré ma tante en faisant des courses, elle me téléphona. « Essai ! » dit-elle, paraissant toute joyeuse.

— « Qui est à l'appareil ?... Un instant. *Joan !* »

Je devais venir dîner ce soir. Je lui dis que ce serait parfait et que je serais très heureux de rencontrer l'heureux loustic qu'elle avait épousé.

Joan parut aussi douce que d'habitude et m'embrassa de tout cœur, un vrai baiser de bienvenue, fraternel, mais agréable quand même. Je fis la connaissance des enfants, l'un était encore un bébé, l'autre commençait à marcher.

Son mari se trouvait à Los Angeles.

J'aurais dû prendre mon chapeau. Mais tout était parfait il ne fallait pas me faire des idées Jim avait téléphoné après qu'elle m'eut appelé pour dire qu'il resterait encore une nuit là-bas et c'était naturellement parfait de ma part de l'accompagner pour dîner il m'avait vu jouer au football et peut-être aimerais-je jouer aux boules le lendemain elle n'avait pas pu trouver de baby-sitter et son beau-frère venait prendre un verre mais ne pouvait pas rester dîner ils étaient mariés après tout mon cher et ce n'était pas comme s'il n'y avait pas si longtemps qu'ils se connaissaient oh te rappelles-tu ma sœur les voilà qui s'arrêtent devant la maison et je n'ai pas encore eu le temps de coucher les enfants.

Sa sœur et son beau-frère s'arrêtèrent pour boire un verre ; Joan et sa sœur couchèrent les gosses pendant que le beau-frère restait avec moi, me demandant ce qui se passait en Europe ; il avait cru comprendre que je venais juste de rentrer c'est pourquoi il me dit ce qui se passait en Europe et ce qu'il fallait y faire. « Vous savez,

Mr. Jordan, » me dit-il en me tapant sur le genou, « quand on est comme moi dans les affaires immobilières on devient très vite bon juge de la nature humaine car il le faut et bien que je ne sois jamais allé en Europe comme vous y êtes allé car je n'ai pas eu le temps mais il faut bien que quelqu'un reste à la maison et paie des impôts et s'occupe de tout pendant que ces jeunes veinards vont voir le monde mais la nature humaine est partout la même et si nous laissions seulement tomber une petite bombe sur Minsk ou sur Pinsk ou sur un de ces endroits ils comprendraient vite et cesseraient de faire des bêtises qui gênent vraiment les hommes d'affaires. Ne croyez-vous pas ? »

Je lui répondis que c'était un point de vue. Ils partirent et il me dit qu'il m'appellerait le lendemain et me ferait voir quelques lotissements qu'il pouvait me faire avoir pour rien, il était absolument certain qu'ils augmenteraient avec la nouvelle usine de fusées qui allait bientôt s'installer. « Cela m'a fait plaisir d'avoir votre opinion, Mr. Jordan, grand plaisir. Il faudra un jour que je vous raconte une aventure qui m'est arrivée à Tijuana, mais je ne peux pas le faire avec ma femme qui est ici, ha, ha ! »

Joan me dit : « Je ne comprends pas comment elle a pu l'épouser. Verse-moi un autre verre, un double, j'en ai besoin. Je vais baisser le feu, le dîner attendra. »

Nous prîmes tous les deux un double, puis un autre, et nous dînâmes vers onze heures. Joan se mit à pleurnicher quand j'insistai pour rentrer à la maison, vers trois heures. Elle me dit que j'étais un lâcheur et j'approuvai ; elle me dit que les choses auraient pu être tellement différentes si je n'avais pas absolument voulu entrer dans l'armée et, une fois de plus, j'approuvai. Elle me dit de sortir par la porte de derrière, de ne pas allumer de lumière, qu'elle ne voulait jamais me revoir et que Jim devait aller à Sausalito le dix-sept suivant.

Le lendemain, je pris un avion pour Los Angeles.

Mais comprenez-moi bien : je ne reproche rien à Joan. J'aime bien Joan. Je la respecte et lui serai toujours reconnaissant. Elle est belle. Avec quelques autres avantages précoces, – si elle avait été sur Névia, disons, – elle aurait été *sensas* ! C'est quand même une bonne fille, telle qu'elle est. Sa maison était propre, ses bébés étaient propres, en bonne santé et elle s'en occupait bien. Elle est généreuse, sensible et a bon caractère.

Je ne me sens pas non plus coupable. Si un homme a quelque considération pour les sentiments d'une fille, il y a une chose qu'il ne peut lui refuser : un petit revenez-y quand elle en a envie. Je ne prétends d'ailleurs pas que je ne l'ai pas désirée, moi aussi.

Mais je me suis senti mal à l'aise pendant tout le trajet jusqu'à

Los Angeles. Pas au sujet de son mari, il n'était au courant de rien. Pas au sujet de Joanie, elle ne se laissait pas emballer et ne devait pas éprouver le moindre remords. Joanie est une bonne fille et avait fait un agréable compromis entre sa nature et une société impossible.

J'étais cependant mal à l'aise.

Un homme ne devrait jamais critiquer la plus féminine qualité d'une femme. Il faut que je fasse bien comprendre que la petite Joanie était tout aussi douce et tout aussi généreuse que la Joanie qui, plus jeune, m'avait envoyé à l'armée. C'était moi le coupable : j'avais changé.

Mes reproches s'adressent à une culture dans son ensemble, pas le moins du monde aux individus. Permettez-moi plutôt de citer ce grand spécialiste des cultures comparées qu'est le Dr Rufo.

« Oscar, quand vous rentrerez chez vous, n'espérez pas trop de vos compatriotes féminins. Vous serez certainement déçu et il ne faudra pas le leur reprocher, à ces pauvres chéries. Les femmes américaines, qui ont été sexuellement conditionnées, compensent obligatoirement par des rites leur frustration sexuelle... et chacune d'elles est certaine qu'elle connaît « intuitivement » le bon rituel pour conjurer le cadavre. Elle sait, et personne ne peut lui dire le contraire, surtout pas l'homme qui a la malchance de partager son lit. Alors, n'essayez pas. Ou vous la rendrez furieuse, ou vous la désespérerez. Vous vous attaqueriez à la plus sacrée de toutes les vaches sacrées : au mythe selon lequel la femme connaît tout du sexe, tout simplement parce qu'elle est femme. »

Rufo, avait froncé les sourcils. « La femme américaine-type est certaine d'être un génie en tant que couturière, décoratrice, cuisinière, et, toujours, en tant que courtisane. Elle se trompe en général pour ces quatre qualités. Mais n'essayez surtout pas de le lui dire. »

Il avait ajouté : « Sauf si vous pouvez en attraper une qui n'ait pas dépassé douze ans, et que vous puissiez l'isoler, surtout de sa mère, et ce sera peut-être même trop tard. Mais comprenez-moi bien, toute médaille a son revers d'ailleurs. Les mâles américains sont aussi convaincus d'être de grands guerriers, de grands hommes d'état, et de grands amants. Et l'expérience prouve qu'ils se trompent tout autant que leurs femmes. Plus peut-être. Pour parler historico-culturellement, il y a de fortes preuves que l'Américain mâle, plus encore que la femelle, a, dans votre pays, tué le sexe. »

— « Que puis-je y faire ? »

— « Allez de temps à autre en France. Les Françaises sont presque aussi ignorantes et presque aussi vaniteuses mais sont souvent capables d'apprendre. »

Quand mon avion atterrit, je chassai ce sujet de mon esprit car j'avais l'intention de vivre un certain temps en anachorète. J'ai appris dans l'armée qu'il est plus facile de supporter la privation sexuelle que la faim ; j'avais donc fait des projets très sérieux.

J'avais décidé d'être le type sérieux, carré que je suis naturellement, de travailler dur et d'avoir un but dans la vie. J'aurais pu profiter des comptes en banque que j'avais en Suisse pour faire le play-boy. Malheureusement, j'avais déjà été un play-boy, et cela ne m'avait pas convenu.

J'avais connu la plus grande ribotte de toute l'Histoire, une ribotte que je n'aurais pas crue possible si je n'avais pas ramassé un tel butin. Il était maintenant temps de dételer et de rejoindre l'association des Héros-Anonymes. C'est très bien d'être un héros, mais un héros à la retraite... c'est d'abord ennuyeux, puis ensuite cela devient misérable.

J'ai commencé par Caltech. Je pouvais maintenant m'offrir ce qu'il y avait de mieux et le seul rival de Caltech c'est l'endroit où ils ont essayé de mettre le sexe totalement hors la loi. J'avais assez vu ce triste cimetière, en 1942-1945.

Le doyen des admissions ne se montra pas très encourageant : « Mr. Gordon, vous savez que nous en refusons plus que nous n'en acceptons ? Ce n'est pas que nous n'accordions pas vraiment foi à vos états de service. Il n'y a rien à dire sur vos études précédentes, – et nous aimons donner leur chance aux anciens combattants, – mais cette école a un niveau très élevé. Autre chose, vous ne trouverez pas la vie bon marché à Pasadena. » Je lui dis que je serais heureux d'être à la place que je méritais, puis je lui montrai un relevé de mon compte en banque (d'un seul) et lui offris de lui faire un chèque pour couvrir les droits d'une année. Il ne voulut pas le prendre mais il s'adoucit. Je partis en ayant l'impression que l'on pourrait trouver une place pour E.C. « Oscar » Gordon.

J'allai en ville et je commençai les formalités pour devenir légalement « Oscar » au lieu d'« Evelyn Cyril ». Puis je cherchai une situation.

J'en trouvai une à Valley, comme jeune dessinateur d'un service ou d'une subdivision d'une corporation qui fabriquait des pneus, des machines alimentaires et d'autres objets, y compris, dans mon service, des fusées. Cela faisait partie du plan de réhabilitation Gordon. Quelques mois derrière une planche à dessin me remettraient dans le bain et j'avais en outre l'intention de suivre des cours du soir pour me perfectionner. Je trouvai un appartement meublé à Sawtelle et achetai une Ford d'occasion pour mes déplacements.

À ce moment, je me sentis enfin libéré ; « Seigneur Héros » était

bien enterré. Tout ce qui en restait, c'était Dame Vivamus qui était pendue au-dessus de la télévision. Mais je la prenais de temps en temps en main, et j'avais alors des frissons. Je me décidai donc à trouver une « salle d'armes[68] » et à m'inscrire à un club. J'avais aussi trouvé un club de tir à l'arc dans la Vallée, et il devait bien y avoir quelque endroit où, le dimanche, les membres de l'American Rifle Association pouvaient faire du tir. Il ne fallait quand même pas m'abandonner à l'inertie...

Entre-temps, j'avais laissé mon argent en Suisse. Il était payable en or, pas en monnaie de singe, et si je le laissais fructifier, je pouvais gagner beaucoup plus grâce à l'inflation, plutôt que par des investissements. Un jour ce serait un capital, quand je monterais ma propre affaire.

C'était cela que j'avais en vue, devenir patron. Un esclave salarié, même si on le dit entre parenthèses, quand l'Oncle Sam lui prend plus de la moitié de ce qu'il gagne, est toujours un esclave. Mais j'avais appris de Sa Sagesse qu'un patron doit subir un entraînement ; je ne pouvais pas m'acheter un poste de « patron » avec de l'or.

Alors, je me suis établi. Mon changement de nom fut légalisé ; Caltech admit que je vise plus loin et que j'aille à Pasadena... et je reçus du courrier.

Ma mère l'avait envoyé à ma tante qui l'avait fait suivre à la première adresse d'hôtel que j'avais donnée, d'où il parvenait chez moi. Certaines des lettres avaient été mises à la poste aux États-Unis, plus d'un an auparavant, puis envoyées en Indochine, puis en Allemagne, puis en Alaska, puis encore ailleurs avant que je puisse les lire à Sawtelle.

Une d'elles m'offrait encore des possibilités d'investissements ; cette fois, je devais toucher 10 pour cent de plus. Une autre venait de mon entraîneur du collège, il me disait que l'on voulait commencer la saison par un coup d'éclat, est-ce que 250 dollars par mois me feraient changer ma décision ? Je n'avais qu'à téléphoner à ce numéro. Je déchirai la lettre.

La suivante provenait du Ministère des Anciens Combattants, elle était datée de quelques jours après ma libération, et me disait qu'il résultait du procès *Barton contre le Gouvernement des États-Unis*, et d'autres similaires, qu'il avait été reconnu que j'étais légalement « orphelin de guerre » et avais donc droit à 110 dollars par mois pour frais de scolarité jusqu'à l'âge de vingt-trois ans.

J'en ris à me faire mal.

Après quelques prospectus, je lus une lettre qui m'était écrite par un député. Il avait l'honneur de m'informer que, avec l'aide de la

Fédération des Anciens Combattants sur les Théâtres d'Opérations Extérieures, il avait fait proposer toute une série de décrets pour réparer les injustices provenant de la mauvaise qualification d'« orphelins de guerre », que les décrets avaient été publiés et qu'il était heureux de m'informer que celui qui me concernait me permettait, jusqu'à mon vingt-septième anniversaire, de compléter mon éducation étant donné que mon vingt-troisième anniversaire avait eu lieu avant que l'erreur ait été rectifiée. Je vous prie d'agréer, monsieur, etc.

Je ne pus même pas rire. Je pensais à toutes les saletés que j'aurais mangées ; je pensais à l'été au cours duquel j'avais été incorporé ; si j'avais été certain de toucher 110 dollars par mois ! J'écrivis une lettre de remerciements au député, du mieux que je pus.

Le pli suivant ressemblait à un prospectus. Il provenait de l'Hospitals'Trust, Ltd ; ce devait être un appel de fonds ou un formulaire d'assurance, mais je ne comprenais pas pourquoi, à Dublin, quelqu'un avait bien pu me mettre sur une liste de donateurs.

L'Hospitals'Trust me demandait si je possédais un billet des Irish Hospitals' Sweepstakes, numéro... et si j'avais le reçu officiel ? Ce billet avait été vendu à J.L. Weatherby, Esq. Son numéro avait été tiré lors du deuxième tirage ; c'était un numéro attribué au cheval gagnant. J.L. Weatherby en avait été avisé ; il avait informé l'Hospitals'Trust, Ltd. qu'il avait disposé de ce billet en faveur de E.C. Gordon ; quand il avait eu le reçu officiel, il l'avait fait suivre à telle adresse.

Étais-je le « E.C. Gordon », avais-je le billet et le reçu ? H.T., Ltd. aimerait que je réponde rapidement.

Dans la dernière lettre se trouvait un mot qui m'avait été réexpédié par la poste militaire : c'était un reçu du Sweepstake irlandais avec un mot, *Voici qui devrait m'apprendre à ne pas jouer au poker. J'espère que vous gagnerez quelque chose – J. WEATHERBY.* Et l'endos datait de plus d'un an.

Je le considérai longuement, puis allai fouiller dans les papiers que j'avais emportés avec moi entre différents Univers. Je trouvai le billet en question. Il était tout taché de sang mais le numéro était parfaitement lisible.

Je regardai de nouveau la lettre : le *second* tirage...

J'examinai, encore une fois, mes billets en pleine lumière. Les autres étaient des imitations. Quant à ce billet-ci, et ce reçu, la gravure en était nette comme celle d'un billet de banque. Je ne sais pas où Weatherby avait acheté ce billet mais il ne l'avait certainement pas acheté au voleur qui m'avait vendu le mien.

Un *second* tirage... je ne savais pas qu'il y en avait plus d'un. Le fait est que les tirages dépendent du nombre de billets vendus, par tranches de 120.000 livres sterling. Et je n'avais vu que les résultats du premier tirage.

Weatherby avait expédié le reçu aux bons soins de ma mère, à Wiesbaden, et il devait être à Elmendorf quand je me trouvais, moi, à Nice, puis il avait dû se promener à Nice, pour retourner à Elmendorf puisque Rufo avait laissé une adresse où faire suivre mon courrier aux bons soins de l'American Express ; Rufo savait tout ce qui me concernait et avait naturellement pris toutes les mesures nécessaires pour dissimuler ma disparition.

Ce matin-là, il y avait plus d'un an, quand j'étais assis à la terrasse d'un café, à Nice, j'avais au courrier le reçu d'un billet gagnant, et le billet avec moi. Si j'avais poursuivi la lecture du *Herald-Tribune* au-delà des annonces « Personnelles », j'aurais vu les résultats du second tirage et je n'aurais jamais répondu à l'annonce.

J'aurais encaissé 140.000 dollars et je n'aurais jamais revu Star...

Pourtant, Sa Sagesse se serait-elle laissée contrarier ?

Aurais-je refusé de suivre mon « Hélène de Troie » pour la seule raison que j'avais de l'argent plein les poches ?

Je m'accordais le bénéfice du doute. *De toute manière, j'aurais suivi la Route de la Gloire !*

Je l'espérais du moins.

Le lendemain matin, je téléphonai à l'usine, puis j'allai à la banque et je connus une nouvelle fois les formalités que j'avais remplies à Nice.

Oui, le billet était bon. Est-ce que la banque pouvait se charger de le faire encaisser ? Je les remerciai et je partis.

Un petit homme m'attendait sur le pas de ma porte ; il venait de la part des Contributions Directes...

À quelques minutes près... Ses oreilles avaient dû siffler quand j'écrivais à l'Hospitals'Trust, Ltd.

À ce moment, j'étais en train de lui dire que je voulais bien être pendu plutôt que de payer ! Je laisserais l'argent en Europe et ils pourraient aller se faire voir ! Il me répondit calmement de ne pas prendre cette attitude, que je devrais de toute manière payer les taxes et il espérait bien pour moi que je ne ferais pas trop de difficultés parce que l'Administration des Impôts n'aimait pas payer les agences de renseignements mais qu'elle s'y résoudrait quand même si j'essayais de ne pas payer.

Ils me laissèrent les yeux pour pleurer. Je touchai 140.000 dollars et j'en payai 103.000 à l'Oncle Sam. Le petit homme doux me dit que cela valait mieux comme ça ; il y a tant de gens qui essayent de rouler l'Administration et qui, ensuite, ont des tas d'ennuis.

Si j'avais été en Europe, j'aurais touché 140.000 dollars, en or, – et ce n'était plus maintenant que 37.000 dollars, en papier, – car les Américains qui sont libres et souverains n'ont pas le droit de posséder d'or. Ils ont le droit de déclencher une guerre, de devenir communistes, de faire n'importe quoi. Mais non, je n'aurais pas même le droit de laisser 37.000 dollars en Europe, en or ; cela aussi était illégal. Ils se montraient vraiment d'une extrême politesse.

J'expédiai 10 pour cent, soit 3.700 dollars au sergent Weatherby et je lui racontai toute l'histoire. Je pris les 33.000 dollars et constituai une bourse d'étude pour mes frères et sœurs en spécifiant que ma famille ne devait pas être mise au courant tant que ce ne serait pas nécessaire. Je croisai les doigts pour conjurer le sort, espérant que la nouvelle concernant ce billet ne parviendrait pas jusqu'en Alaska. Les journaux de Los Angeles ne furent pas mis au courant mais la nouvelle transpira quand même ; je me vis rapidement accablé de demandes de secours, de lettres qui m'offraient des investissements merveilleux, de demandes d'emprunts ou même de cadeaux.

Il me fallut un mois entier pour m'apercevoir que j'avais complètement oublié la perception des impôts de l'État de Californie. Jamais je ne pus épouser le déficit.

CHAPITRE XXII

Je retournai donc vers la bonne vieille planche à dessin ; le soir, je me plongeais dans mes livres, je regardais un peu la télévision et, en fin de semaine, je faisais un peu d'escrime.

Mais mon rêve ne m'abandonnait pas...

Je l'avais eu dès que j'avais repris cette situation et, depuis, je le retrouvais toutes les nuits...

Je suis cette longue, longue route et, au détour du chemin, se trouve un château au sommet d'une colline. C'est magnifique, des flammes flottent au sommet des tours, le chemin serpente jusqu'au pont-levis. Et je sais parfaitement que, dans le donjon, une princesse est maintenue en captivité.

Cette partie est toujours la même, mais certains détails varient. Dernièrement, mon petit homme douxereux envoyé par les Contributions Directes m'a arrêté sur la route pour me dire qu'il fallait acquitter un péage : tout ce que j'avais gagné, plus dix pour cent.

D'autres fois, c'est un flic qui s'appuie contre mon cheval (qui a parfois quatre jambes et parfois huit) et qui me dresse contravention pour entrave à la circulation, pour chevaucher avec un permis périmé, pour n'avoir pas respecté les feux de circulation, pour fraude fiscale. Il désire savoir si j'ai une autorisation pour porter cette lance ?... et m'informe que les lois sur la chasse m'imposent de déclarer tous les dragons que j'ai tués.

D'autres fois, après le tournant je débouche sur une route à grande circulation, avec cinq voies matérialisées, et ça, c'est le pire.

J'ai commencé à écrire lorsque ces rêves ont débuté. Je ne me voyais pas du tout aller voir un psychiatre pour lui dire : « Vous comprenez, docteur, je suis Héros de profession et ma femme est Impératrice dans un autre Univers... » Et j'avais encore moins envie de m'étendre sur son divan pour lui raconter comment mes parents

m'avaient maltraité quand j'étais enfant (ce qu'ils n'avaient pas fait) ni comment j'avais découvert comment sont faites les petites filles (ça, c'est mes affaires).

J'ai donc décidé de bavarder avec ma machine à écrire.

Je me sens beaucoup mieux mais cela n'a pas fait cesser mes rêves. J'ai cependant appris un nouveau mot : « a-culturé ». C'est ce qui arrive quand un membre d'une culture donnée glisse dans une autre, qu'il connaît une triste période alors qu'il n'est pas encore accoutumé. Comme ces Indiens que l'on rencontre dans les villes de l'Arizona, qui ne font rien, qui se contentent de regarder les vitrines des boutiques ou de flâner. C'est de l'a-culturation, le monde où ils vivent ne leur convient pas.

Je prenais le bus pour aller voir mon oto-rhino-laryngologiste, – Star m'avait promis que ses soins et ceux que j'avais reçus à Centre me libéreraient à tout jamais des refroidissements ordinaires, – et c'était vrai, jamais je n'attrape quoi que ce soit. Malheureusement, même les thérapeutes qui administrent le traitement de Longue-Vie ne peuvent protéger les tissus humains des gaz empoisonnés ; le sale brouillard de Los Angeles était en train de m'avoir. J'avais les yeux irrités, le nez bouché et, deux fois par semaine, je me rendais en ville pour que l'on fasse d'affreuses choses à mon nez. J'avais l'habitude de garer ma voiture et de descendre en bus à Wilshire, car le stationnement est impossible dans le centre.

Dans le bus, je surpris la conversation de deux femmes : «... J'ai beau les détester, il m'est impossible de donner un cocktail sans inviter les Sylvester. »

Ce langage me semblait étranger. Au bout de quelques instants, je compris le sens des mots.

Pourquoi, Diable ! devait-elle inviter les Sylvester ?

Si elle ne les aimait pas, pourquoi ne faisait-elle pas comme s'ils n'existaient pas, ou pourquoi ne leur écrasait-elle pas la tête sous un rocher ?

Et pourquoi, par Dieu ! donner un cocktail ? Réunir des gens qui ne s'aiment pas particulièrement, qui restent debout (il n'y a jamais assez de sièges), qui parlent de choses qui ne les intéressent pas, qui boivent des boissons dont ils ne veulent pas (pourquoi imposer une heure pour boire ?) et qui parlent haut pour que l'on ne remarque pas qu'ils s'ennuient. *Pourquoi ?*

Je me rendis compte de mon a-culturation. Je n'étais pas intégré.

Depuis, j'évitai les bus, je ramassai cinq contraventions et je cabossai une aile de voiture. Je cessai aussi d'étudier. Les livres me

paraissaient ne pas avoir de sens. Ce n'était pas comme ça que j'apprenais dans ce bon vieux Centre.

Je m'accrochai quand même à mon travail de dessinateur industriel. J'ai toujours su dessiner et je fus rapidement promu à un poste supérieur.

Un jour, le dessinateur-chef me fit appeler. « Ici, vous voyez, Gordon, ce montage que vous avez fait... »

J'étais très fier de ce travail. Je m'étais rappelé quelque chose que j'avais vu à Centre et je l'avais dessiné, en simplifiant les pièces mobiles et en améliorant une conception maladroite pour faire ce qui me paraissait meilleur. C'était compliqué et j'avais ajouté une coupe supplémentaire.

— « Oui ? »

— « Refaites-le, et faites-le bien, » me dit-il en me rendant le dessin.

Je lui expliquai le perfectionnement, ajoutant que mon dessin était bien meilleur...

Il m'interrompt : « Nous ne désirons pas que ce soit mieux fait, nous voulons que ce soit fait selon nos méthodes à nous. »

— « C'est votre droit, » avouai-je, en partant.

Mon appartement me semblait étranger, à ce moment où j'aurais dû travailler. Je me mis à étudier la résistance des matériaux, puis mis le livre de côté. Je me levai et regardai Dame Vivamus.

« *Dum Vivimus, Vivamus !* » En sifflotant, je bouclai mon ceinturon, je dégainai et je sentis un frisson dans le poignet.

Je remis l'épée au fourreau, pris un certain nombre de choses, surtout de l'argent et des chèques de voyage, et je sortis. Je n'allais nulle part ; je sortais, tout simplement.

Je marchais depuis déjà une vingtaine de minutes quand une voiture de patrouille m'arrêta et on m'emmena au commissariat.

Pourquoi portais-je cela ? J'expliquai que les gentilshommes portaient des épées.

Si je voulais bien leur dire à quelle société de cinéma j'appartenais, un simple coup de téléphone éclaircirait l'affaire. Ou bien était-ce pour la télévision ? La police était toujours prête à faciliter les tournages mais elle aimait bien être avertie.

Avais-je un permis pour porter des armes dissimulées ? Je répondis que je ne dissimulais rien. Ils me dirent que si, à cause du fourreau. J'invoquai la Constitution, et on me répondit que la Constitution, Diable ! n'avait certainement pas prévu que les gens pourraient se promener dans les rues avec des couteaux de cette taille.

Un flic souffla même à l'oreille du sergent : « Voici ce que nous avons pris sur lui, sergent. La lame a plus de... » Je crois qu'il parla de trois pouces. Nous nous bagarrâmes quand ils essayèrent de me prendre Dame Vivamus. Pour finir, je fus enfermé, ainsi que l'épée et tout.

Deux heures plus tard mon avocat obtint le changement d'inculpation en « Conduite incorrecte » et je fus relâché, avec un gentil petit discours.

Je payai mon avocat, le remerciai, pris un taxi jusqu'à l'aérodrome, et grimpai dans un avion pour San Francisco. À l'aéroport, j'achetai un grand sac où je pus mettre Dame Vivamus en diagonale.

Ce soir-là, à San Francisco, je suis allé à une partie. J'avais rencontré le type dans un bar ; je lui avais offert un verre, il m'en avait offert un autre, je lui avais offert à dîner et nous avions acheté un gallon de vin^[69], puis nous étions allés à cette réunion. Je lui avais expliqué que cela n'offrait aucun intérêt d'aller apprendre dans les écoles alors qu'il y avait une bien meilleure manière de le faire. C'était aussi idiot que si on apprenait aux Indiens à chasser les buffles alors que les buffles sont dans les zoos ! C'était de l'a-culture, rien de moins !

Charlie me dit qu'il était tout à fait de mon avis et que ses amis seraient heureux de me rencontrer. Alors, nous y allâmes, je payai le chauffeur pour qu'il m'attende, mais emmenai mes bagages à l'intérieur.

Les amis de Charlie ne voulurent pas entendre mes théories mais le vin fut le bienvenu ; je m'assis par terre et je les écoutai chanter du « Folk ». Les hommes portaient la barbe et ne se coupaient pas les cheveux. Heureusement qu'ils portaient la barbe, cela permettait de les différencier des filles. Un barbu se leva et récita un poème. Ce bon vieux Jocko, quand il était complètement ivre, aurait pu faire bien mieux, mais je gardai cette réflexion pour moi.

Cela ne ressemblait pas du tout à une réception sur Névia, ni à celles que j'avais connues à Centre, sauf sur un point : on me fit des propositions. J'aurais bien été tenté d'accepter si la fille n'avait pas porté des sandales. Elle avait les orteils sales. Je pensai à Zhai-ee-van et à sa douce fourrure soyeuse, bien propre ; je remerciai donc la fille, lui disant que j'avais fait un vœu.

Le barbu qui avait récité un poème s'approcha de moi et me demanda : « Homme, comment as-tu fait pour attraper cette cicatrice ? »

Je lui répondis que cela s'était passé en Indochine. Il me regarda avec dégoût : « Mercenaire ! »

— « Non, pas toujours, » lui dis-je. « Il m'arrive parfois de me battre gratuitement. Comme maintenant. » Je l'envoyai bouler contre le mur, je récupérai mes bagages et partis pour l'aérodrome... Puis Seattle et Anchorage, en Alaska, et je débarquai à Elmendorf AFB, propre, dégrisé, avec Dame Vivamus déguisée en canne à pêche.

Maman fut heureuse de me revoir et les enfants parurent contents : je leur avais acheté des cadeaux à Seattle, entre deux avions. Mon beau-père et moi tombâmes dans les bras l'un de l'autre.

Je fis quelque chose d'important en Alaska ; j'allai jusqu'à Point Barrow. Là, je trouvai en partie ce que je recherchais : pas de pression, pas de sueur, pas trop de gens. On regarde l'étendue glacée et on sait que seul le pôle Nord est dans cette direction ; il n'y a que quelques esquimaux et encore moins d'hommes blancs. Les esquimaux sont tout aussi agréables qu'on les a décrits : leurs bébés ne pleurent jamais, les adultes ne sont jamais de mauvaise humeur, il n'y a que les chiens éparpillés entre les huttes qui ont mauvais caractère.

Mais les esquimaux sont malheureusement « civilisés » maintenant ; les vieilles coutumes se perdent. On peut maintenant se procurer un chocolat malté même à Barrow, et il y a tous les jours des avions qui volent dans un ciel qui, demain, sera peut-être traversé par des fusées.

Pourtant, ils continuent à chasser le phoque dans les champs de glace ; le village fait bombance quand on attrape une baleine, il meurt à moitié de faim quand on n'en attrape pas. Ils ne regardent jamais l'heure et ne semblent jamais troublés par quoi que ce soit : quand on demande son âge à quelqu'un, il vous répond : « Je suis assez vieux. » Cela me fait penser à ce bon vieux Rufo. Au lieu de dire au revoir, ils disent : « À une autre fois ! » sans préciser quand on se rencontrera de nouveau.

Ils me permirent de danser avec eux. On doit porter des gants (dans leur genre, ils sont aussi formalistes que le Doral) et on s'agite en chantant sur un accompagnement de tambours. Je me mis à pleurer. Sans savoir pourquoi. La danse mimait l'aventure d'un vieil homme qui n'avait pas de femme et qui voyait un phoque...

Je leur dis : « À une autre fois ! » et je retournai à Anchorage, puis de là à Copenhague. De 30.000 pieds le Pôle Nord ressemble à une prairie couverte de neige, si l'on excepte des lignes noires qui sont de l'eau. Je n'avais jamais pensé que je verrais le Pôle Nord.

De Copenhague, je me rendis à Stockholm. Marjatta n'était pas chez ses parents mais n'habitait qu'à un pâté de maisons de là. Elle me prépara un repas suédois, et son mari était un brave type. De Stockholm, je téléphonai une annonce personnelle à l'édition européenne du *Herald-Tribune*, puis je partis pour Paris.

Je fis paraître l'annonce tous les jours et allai installer mes quartiers à la terrasse des Deux-Magots, je fis grimper la pile de soucoupes et j'essayai de ne pas me faire de bile. Je regardais passer les petites demoiselles et pensais à ce que je pourrais faire.

Si on voulait s'installer pour une quarantaine d'années à peu près, est-ce que Névia ne serait pas un joli endroit ? Bien sûr, il y a les dragons. Mais il n'y a pas de mouches, ni de moustiques, ni de brouillard. Il n'y a pas de problèmes de stationnement, et pas d'échangeurs de circulation qui ressemblent à des diagrammes de chirurgie abdominale. Nulle part il n'y a de feu de circulation.

Mûri serait contente de me revoir. Je pourrais l'épouser. Et peut-être la,... mais comment s'appelait-elle donc ? sa petite sœur-enfant, aussi. Pourquoi pas ? Les coutumes matrimoniales ne sont pas partout ce qu'elles sont à Paducah. Star serait contente ; elle serait contente d'être alliée à Jocko par mon mariage.

Il fallait d'abord que je voie Star, très rapidement de toute manière, et que je fiche en l'air toute la pile de chaussures qu'elle devait avoir près de son lit. Je ne resterais pas ; il y aurait un « à une autre fois ! » qui ferait plaisir à Star. C'est une phrase, une des rares, qui, traduite en jargon Centriste, veut dire exactement la même chose qu'ici.

« À une autre fois, » parce qu'il y a d'autres jeunes filles, ou d'autres plaisants fac-similé, ailleurs, qui ont besoin d'être sauvés. Quelque part. Et un homme doit faire son travail, comme le savent toutes les femmes sensées.

« Je ne me fatigue pas de voyager ; je veux boire à la coupe de la vie jusqu'à la lie. » Une longue route, un long chemin, un « Parcours Royal, » sans jamais savoir avec certitude ce que l'on aura à manger pas plus que où et si l'on mangera, où l'on dormira, et avec qui. Il y a encore, quelque part, du noble travail à faire pour Hélène de Troie et pour toutes ses nombreuses sœurs !

On peut empiler de très nombreuses soucoupes en un mois de temps, et au lieu de rêver, je commençais à être exaspéré. Pourquoi diable Rufo ne se montrait-il pas ? Je ne devais pas aller très bien du point de vue des nerfs. Est-ce que Rufo serait revenu ? Ou serait-il mort ?

À moins qu'il ne fût « jamais né » ? Aurais-je une compensation psychologique et, dans ce cas, qu'est-ce que j'ai donc dans cette boîte que je porte toujours avec moi ? Une épée ? J'ai peur de regarder, mais je le fais quand même... et j'ai maintenant peur de demander. Une fois, j'ai rencontré un vieux sergent, qui devait avoir environ la trentaine ; il était persuadé qu'il possédait toutes les mines de diamants d'Afrique du Sud ; il passait ses soirées à tenir sa

comptabilité. Est-ce que je serais, aussi, heureusement plongé dans des hallucinations ? Et ces francs sont-ils ce qui me reste de mon chèque mensuel représentant ma pension d'invalidité ?

Quelqu'un peut-il avoir deux chances ? Est-ce que la Porte dans le Mur disparaît toujours quand on la cherche de nouveau ? Où prend-on le bateau pour Brigadoon ? Mon frère, c'est comme à la poste de Brooklin : *On ne peut s'y rendre d'ici !*

Je donne encore deux semaines de grâce à Rufo...

J'ai eu des nouvelles de Rufo ! Toute une série de mes petites annonces lui avait été expédiée, mais il avait eu quelques ennuis. Il ne voulait pas trop parler au téléphone mais je crus comprendre qu'il avait eu des histoires avec une Fraulein carnivore et qu'il avait gagné la frontière en un triste état, presque *sans culottes*^[70]. Heureusement, il sera là ce soir. Il a grande envie de changer de planète et d'univers, il m'a même dit qu'il avait quelque chose d'intéressant en vue. Un peu risqué peut-être, mais pas ennuyeux. Je suis certain qu'il a raison sur les deux plans. Rufo est capable de vous faucher vos cigarettes et même votre petite amie mais on ne s'ennuie jamais avec lui... et il donnerait sa vie pour défendre vos arrières.

Demain donc, nous allons reprendre la Route de la Gloire, les cailloux et tout le reste !

Avez-vous des dragons à tuer ?

Fin

[1]Foot ball américain, naturellement, qui s'apparente au rugby, avec une plus grande brutalité. (N.D.T.)

[2]1,854 m. (N.D.T.)

[3]La plus haute décoration militaire décernée par le Congrès, pour actes de bravoure. (N.D.T.)

[4]Transport de troupes de la Marine des États-Unis. (N.D.T.)

[5]En français dans le texte. (N.D.T.)

[6]En français dans le texte. (N.D.T.)

[7]En français dans le texte. (N.D.T.)

[8]En français dans le texte. (N.D.T.)

[9]En français dans le texte. (N.D.T.)

[10]En français dans le texte. (N.D.T.)

[11]En français dans le texte. (N.D.T.)

[12] Personnage du *Marchand de Venise* de Shakespeare, usurier et créancier impitoyable. (N.D.T.)

[13] En français dans le texte. (N.D.T.)

[14] En français dans le texte. (N.D.T.)

[15] La Planète « Mars » dans le cycle de John Carter d'E.R. Burroughs. (N.D.T.)

[16] En français dans le texte. (N.D.T.)

[17] En français dans le texte. (N.D.T.)

[18] En français dans le texte. (N.D.T.)

[19] En français dans le texte (N.D.T.)

[20] Marques diaboliques, naturellement. (N.D.T.)

[21] Scar = le balafré, jeu de mots intraduisibles en français ; Scarface ; le Balafré. (N.D.T.)

[22] La Balafre et l'Étoile. (N.D.T.)

[23] Women's Army Corps : équivalent de nos AFAT. (N.D.T.)

[24] Image intraduisible : le 22 février est le jour anniversaire de la naissance de Washington et c'est un jour férié aux États-Unis. Lorsqu'il était enfant, Washington avoua sans détour qu'il s'était rendu coupable d'avoir abattu un cerisier avec une hachette, et c'était bien là le fait de quelqu'un qui dit toujours la vérité, quelles qu'en soient les conséquences. (N.D.T.)

[25] Héros du « Cycle de Mars » d'E.R. Burroughs.

[26] Cheval de trait assez lourd, originaire d'Écosse, généralement bai-brun ou noir, avec des balzanes blanches. (N.D.T.)

[27] En français dans le texte. (N.D.T.)

[28] Fusil employé dans l'infanterie américaine, le lebel américain, si l'on peut dire. (N.D.T.)

[29] Célèbre parc national de la Californie. (N.D.T.)

[30] Dans le texte original, Robert A. Heinlein ne cite pas Victor Hugo mais Coleridge. Plutôt que de donner une mauvaise traduction, en prose (ou en vers qui n'auraient pas rendu l'impression poétique) le traducteur a préféré un texte original, de la même époque, du même romantisme. Voici donc, pour ne pas trahir l'auteur, le texte de Coleridge (N.D.T.) :

*And here were forests ancient as the hills,
Enfolding sunny spots of greenery.
But oh! that deep romantic chasm which slanted
Down the green hill athwart a cedarn cover
A savage place! as lioly and enchanted
As e'er beneath a wailing moon was haunted*

By woman wailing for her demon-lover!
And from this chasm, with ceaseless turmoil seething...

[31] Série T.V. américaine de Science-Fiction diffusée en France par l'O.R.T.F. sous le titre de « La 4^e dimension ».

[32] Héroïne du Cycle de Mars d'E.R. Burroughs.

[33] Célèbre collection d'ouvrages érotiques. (N.D.T.)

[34] 86 cm. (N.D.T.)

[35] Dans *Alice au pays des merveilles*, naturellement. (N.D.T.)

[36] Célèbre scénariste de bandes dessinées aux U.S.A. C'est lui qui, entre autres, est l'auteur des scripts du « X9 » dessiné par Al Williamson.

[37] Poème en cinq vers, toujours comique, dont l'origine se rattache vaguement à la ville de Limerick en Irlande. (N.D.T.)

[38] Allusion aux Oscar du cinéma, naturellement. (N.D.T.)

[39] En français dans le texte. (N.D.T.)

[40] Jeux de mots intraduisibles entre goats (chèvres) et ghosts (spectres).

[41] Chien allemand pattes courtes, paraissant donc très long. (N.D.T.)

[42] En français dans le texte. (N.D.T.)

[43] À Boston se trouve la haute société la plus huppée, et parfois la plus prétentieuse des États-Unis, la plus guindée aussi. (N.D.T.)

[44] En français dans le texte. (N.D.T.)

[45] En français dans le texte. (N.D.T.)

[46] En allemand dans le texte. (N.D.T.)

[47] En français dans le texte. (N.D.T.)

[48] Alley Oop, sorte d'homme des cavernes, de pithécanthrope, héros de bandes dessinées dans certains journaux américains. Ajoutons, pour l'Homme de Piltdown, qu'on sait maintenant avec certitude qu'il a été « inventé de toutes pièces » comme l'avait été le pithécanthrope de Java, encore que cela soit généralement dissimulé par la science officielle. (N.D.T.)

[49] En français dans le texte. (N.D.T.)

[50] En français dans le texte. (N.D.T.)

[51] En français dans le texte. (N.D.T.)

[52] En français dans le texte. (N.D.T.)

[53] La comparaison de l'auteur, entre deux races de cochons (ou de sangliers) est parfaitement intraduisible. (N.D.T.)

[54] Allusion aux Rubaiyat d'Omar Khayyam, trad. d'Edward Fitzgerald, st. 11. (N.D.T.)

[55] En français dans le texte. (N.D.T.)

[56] Police militaire. (N.D.T.)

[57] Comme le comte de Monte-Cristo, naturellement. (N.D.T.)

[58] En français dans le texte. (N.D.T.)

[59] En français dans le texte. (N.D.T.)

[60] En français dans le texte. (N.D.T.)

[61] Petit poème à cinq vers, burlesque. (N.D.T.)

[62] Section 8, désignation officielle pour les individus qui sont mentalement inaptes au service militaire. (N.D.T.)

[63] Les petits-blancs sont des noirs ayant l'apparence des blancs ; la mélanine est la substance colorante des pigments des noirs. (N.D.T.)

[64] En français dans le texte. (N.D.T.)

[65] En français dans le texte. (N.D.T.)

[66] En français dans le texte. (N.D.T.)

[67] En français dans le texte. (N.D.T.)

[68] En français dans le texte. (N.D.T.)

[69] 3,78 litres (N.D.T.)

[70] En français dans le texte. (N.D.T.)